This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

# VOYAGES

## *IMAGINAIRES,*

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

*SUIVIS DES*

## SONGES ET VISIONS,

*ET DES*

## ROMANS CABALISTIQUES.

CAB. INF.
V. 13

## *CE VOLUME CONTIENT*

L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LUCIEN, traduite & continuée par PERROT. D'ABLANCOURT.

Les VOYAGES DE CYRANO DE BERGERAC, dans les empires de la Lune & du Soleil, & l'hiſtoire des Oiſeaux.

Garnier
I.

# VOYAGES

## IMAGINAIRES,

## SONGES, VISIONS,

## ET

## ROMANS CABALISTIQUES.

*Ornés de Figures.*

TOME TREIZIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux*.

A AMSTERDAM,

*Et se trouve à* PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

DRW

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
710454 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1934 L

# AVERTISSEMENT

## *DE L'ÉDITEUR*

## DES VOYAGES IMAGINAIRES.

Les fictions que nous avons données juſqu'à préſent à nos lecteurs, ont été reſſerrées dans les bornes de la vraiſemblance. Il n'a manqué aux terres où nous les avons fait voyager, que d'obtenir une place ſur nos cartes géographiques. Il n'en ſera pas de même de celles que nous allons leur faire parcourir. Ici l'imagination rompt tous ſes liens, & prend un libre eſſor; rien ne l'arrête dans ſa courſe; il ſemble que l'univers ne ſoit point aſſez vaſte pour ſes entrepriſes; elle le pénetre dans tous les ſens.

Si elle prend ſon vol, c'eſt pour fendre les airs avec rapidité, & viſiter, ſans obſtacles, toutes les planetes; au-

cune n'échappe à ſes recherches ; elle ne craint pas les torrens de flammes dont le ſoleil eſt enveloppé, & ſa marche n'eſt pas rallentie par les glaces de Jupiter & de Saturne.

La même rapidité qui l'a élevée au-deſſus de nos têtes, & l'a fait voyager dans les aſtres, lui fait percer notre globe juſqu'au centre, & lui fait rechercher curieuſement ce qui s'y paſſe.

Quelquefois elle s'amuſe à planer dans les airs ; enfin, il n'eſt pas juſqu'au ſéjour des ombres, où elle ne porte un œil curieux, & où elle ne ſe promène à ſon gré.

Des découvertes curieuſes & ſurprenantes devoient néceſſairement être le fruit de courſes auſſi extraordinaires ; pour s'en convaincre, il ſuffira de jetter un coup d'œil ſur chacun des ouvrages qui compoſent cette diviſion, deſtinée aux *voyages merveilleux*.

Nous la commençons par un ouvrage qui mérite plus qu'aucune autre le titre

de merveilleux, c'eſt *l'hiſtoire véritable* de Lucien. Il n'exiſte aucune production où l'on trouve autant d'idées diſparates & merveilleuſes, que dans cette hiſtoire que l'auteur caractériſe, par plaiſanterie, de véritable; c'eſt une critique ſans doute des contes merveilleux; & nous croyons que l'auteur a voulu faire voir juſqu'à quel point peut s'égarer l'imagination, lorſqu'on la laiſſe errer ſans frein hors des bornes de la vraiſemblance.

Lucien, à qui nous ſommes redevables de ce conte, l'a laiſſé imparfait: il n'en a donné que les deux premiers livres; les deux ſuivans ſont de la compoſition de Perrot d'Ablancourt, ſon traducteur. C'eſt par cette raiſon que nous avons préféré cette traduction à une plus moderne. En préſentant la continuation de d'Ablancourt, il nous a paru naturel de la faire précéder de la traduction ſortie de la même plume.

Lucien eſt né à Samoſate ſous le

règne de l'empereur Trajan, de parens médiocres ; il avoit un oncle habile ſculpteur, qui voulut l'inſtruire dans ſon art : mais le jeune Lucien ne répondit pas à ſes vues ; il caſſa, dit-on, la première pierre qu'on lui mit entre les mains, & il prétendit avoir été averti dans un ſonge de ſuivre la carrière de la littérature. Si on l'en croit, la déeſſe qui préſide à cet art l'appella à elle, lui ordonna d'abandonner la ſculpture, & découvrant à ſes yeux une carrière vaſte & brillante, parut lui ouvrir les portes du temple de la fortune & celles de l'immortalité. Quoi qu'il en ſoit de cette rêverie, Lucien ſuivit ſon goût : il embraſſa néanmoins la profeſſion d'avocat, dans laquelle il ne travailla pas plus à ſa fortune & à ſa gloire que dans la ſculpture, & bientôt il l'abandonna, pour ſe conſacrer en entier à l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. C'eſt à cette époque que Lucien commença à ſe faire

connoître; ſa réputation s'établit en peu de tems : il profeſſa avec le plus grand avantage dans toute la Grèce, même dans l'Italie & dans les Gaules; mais Athènes fut le théâtre principal de ſa gloire. Non-ſeulement Lucien s'acquit de la réputation, il eut encore le bonheur de travailler utilement pour ſa fortune, & d'obtenir des diſtinctions & des honneurs. Marc-Aurèle le nomma greffier du préfet d'Egypte. Lucien vécut long-tems, & vit s'accomplir le ſonge qui le détermina à ſuivre la carrière littéraire. Il mourut ſous l'empereur Commode. Quelques-uns diſent qu'il étoit chrétien; mais ſi on conſulte la liberté qui règne dans quelques-uns de ſes écrits, l'on doit craindre qu'il n'ait égalelement rejetté les vérités de la religion chrétienne & les erreurs du paganiſme. De tous ſes ouvrages, ſes dialogues ſont le principal fondement de ſa réputation : la critique en eſt fine, vive & ſpirituelle; les tableaux vrais & variés, & le ſtyle vraiment dramatique.

La continuation de l'hiſtoire véritable, par d'Ablancourt, ſon traducteur, eſt inférieure à l'ouvrage de Lucien, & part d'une imagination moins féconde. Cependant elle eſt néceſſaire. D'ailleurs, ſi elle perd à être comparée à Lucien, il ſeroit injuſte de lui refuſer des éloges.

Nicolas Perrot d'Ablancourt eſt né à Châlons-ſur-Marne en 1606, d'une bonne famille de robe. Sa jeuneſſe donna de grandes eſpérances; ſes premières études furent brillantes: il exerça d'abord à Paris, la profeſſion d'avocat, où il obtint de grands ſuccès. D'Ablancourt étoit calviniſte; il abjura ſolemnellement, à l'âge de dix-huit ans, pour reprendre, dix ans après, la religion de ſes pères. Ces variations troublèrent ſon repos, & nuiſirent à ſon état: il fut néanmoins reçu de l'académie françoiſe en 1637. Quoique d'Ablancourt eût pu ſe faire un nom diſtingué comme auteur, il ſe contenta du titre modeſte de traducteur: ſon amour pour les anciens,

avec lesquels il étoit très-familier, l'y détermina. Il n'est donc guères connu que par des traductions, qui étoient très-estimées de son tems, & qui méritent encore de l'être aujourd'hui. Outre Lucien, d'Ablancourt a traduit Xénophon, Thucydide, Tacite, les Commentaires de César, &c. Cet estimable littérateur est mort à sa terre d'Ablancourt en 1664, âgé d'environ cinquante neuf ans.

Après l'extravagante histoire de Lucien, on ne pouvoit donner de production plus analogue que le *voyage de Cyrano de Bergerac dans l'empire de la lune ; son histoire comique de l'état & empire du soleil, & son histoire des oiseaux.* On trouve cependant dans ce second ouvrage, au milieu des contes les plus bizarres, de la morale & de la philosophie : le style en a un peu vieilli ; mais il porte un caractère si original, que nous n'avons osé y toucher ; & il nous semble plus convenable d'y laisser quelques imperfections, qui tiennent au tems

où écrivoit l'auteur, que de lui ôter de ſes grâces.

Savinien Cyrano eſt né à Bergerac en Périgord en 1620, & il a ajouté à ſon nom celui du lieu de ſa naiſſance. La ſingularité qui règne dans l'ouvrage que nous imprimons, ſe retrouvoit dans le caractère de l'auteur : il avoit la réputation du ſpadaſſin le plus déterminé; chaque jour de ſa jeuneſſe étoit marqué par des preuves de cette prétendue bravoure, qui heureuſement eſt paſſée de mode. On dit cependant, à la louange de Bergerac, qu'il eut perſonnellement peu de querelles, & qu'il ne ſe battoit que pour rendre à ſes amis de bons offices. Il avoit acquis le ſurnom d'intrépide, & il le méritoit. On rapporte qu'il diſperſa lui ſeul cent hommes, attroupés à la porte de Neſle pour inſulter un de ſes amis; qu'il en tua deux, & qu'il en bleſſa ſept. Cependant Cyrano ne ſortoit pas toujours ſain & ſauf de ces ſortes d'aventures; il fut bleſſé pluſieurs fois dangereuſement.

Son amour pour les armes ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, & il porta en littérature le même caractère de hardieſſe & de bizarrerie; c'eſt ce qui lui donna la réputation d'incrédule.

Un jour que l'on jouoit ſa tragédie d'*Agrippine*, lorſqu'on fut à l'endroit où Séjan, réſolu de faire mourir Tibère, dit: *frappe, voilà l'hoſtie*, des ſpectateurs, ignorans & prévenus s'écrièrent : *Ah l'impie! comme il parle du ſaint ſacrement.* Ce reproche n'étoit pas mérité. On tient même que Bergerac mena dans ſes dernières années une vie chrétienne & retirée. Il mourut en 1655, âgé de trente-cinq ans. On croit que ſa mort fut occaſionnée par une chûte qu'il avoit négligée. Outre les voyages imaginaires de Bergerac, on a de cet auteur une tragédie, intitulée *Agrippine*; la comédie du *Pédant joué*, qui eſt pleine de détails plaiſans, & de ſcènes du meilleur comique, où Molière n'a pas dédaigné de puiſer; des lettres, quelques

facéties, ſous le titre d'entretiens poin-tus, & des fragmens de phyſique. On a recueilli ſes œuvres en 3 volumes *in*-12.

# HISTOIRE
## VÉRITABLE
# DE LUCIEN,

*Traduite & continuée par* PERROT D'ABLANCOURT.

8 RW

# HISTOIRE

# L'HISTOIRE VÉRITABLE.

## LIVRE PREMIER.

*Deſſein de l'auteur. Son embarquement, ſuivi de ſon arrivée dans une île de l'océan. Son voyage au globe de la lune. Sa venue en l'île des lampes. Son engloutiſſement & ſon ſéjour dans la baleine. Combat des îles flottantes.*

COMME les athlètes n'ont pas ſeulement ſoin du travail, mais du repos, ceux qui s'adonnent aux exercices de l'eſprit, lui doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir après plus frais à l'étude. Cela ne ſe peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délaſſant ſur quelque ſujet agréable, où l'inſtruction ſoit mêlée avec le plaiſir. C'eſt ce que j'ai tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmi pluſieurs menſonges aſſez plaiſans, j'ai mêlé quelques doctes railleries des anciens

poëtes & hiſtoriens, ſans épargner même les philoſophes, qui n'ont pu s'empêcher de nous débiter pour bons, pluſieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctéſias, par exemple, dans ſon hiſtoire des Indes, a dit des choſes qu'il n'avoit jamais ni vues ni ouies; & Jambule a compoſé une hiſtoire aſſez ingénieuſe des merveilles de l'océan, ſans avoir guère plus d'égard à la vérité. Pluſieurs en ont fait de même, & conté diverſes aventures qu'ils diſoient leur être arrivées dans leurs voyages, parmi leſquelles ils ont entremêlé la deſcription de divers animaux monſtrueux, de cruautés inouies, de mœurs tout-à-fait barbares & ſauvages; à l'exemple d'Homère, qui fait décrire à Ulyſſe chez Alcinoüs, la captivité des vents, la figure énorme des cyclopes, la cruauté des antropophages, avec des bêtes à pluſieurs têtes, & la métamorphoſe de ſes compagnons par les charmes d'une ſorcière, & autres ſemblables rêveries qu'il débitoit au peuple groſſier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas étrange à un poëte, accoutumé à dire des fables, puiſque nous voyons tous les jours la même choſe arriver aux philoſophes; je m'étonne ſeulement que les hiſtoriens aient prétendu par-là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'être pas le

ſeul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de compoſer quelque roman à leur exemple ; mais je veux, en l'avouant, me montrer plus juſte qu'eux, & cet aveu me ſervira de juſtification. Je vais donc dire des choſes que je n'ai jamais ni vues ni ouies, & qui plus eſt, ne ſont point, & ne peuvent être ; c'eſt pourquoi qu'on ſe garde bien de les croire.

Un jour, touchés d'un noble deſir de voir & d'apprendre des choſes nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous étions, dans un vaiſſeau bien équippé & fourni d'un bon pilote, & cinglâmes des colonnes d'Hercule dans la mer atlantique, pour découvrir la grandeur de l'océan, & voir s'il y avoit quelques peuples au-delà. Après avoir vogué un jour & une nuit ſans perdre la terre de vue, tout à coup au lever du ſoleil il s'éleva une ſi furieuſe tempête, qu'on ne pouvoit pas ſeulement baiſſer les voiles ; ſi bien qu'il fallut ſe laiſſer aller au gré du vent, qui, après nous avoir bien agités par l'eſpace de ſoixante & dix-neuf jours, nous jetta à la fin dans une île fort haute, couverte de bois, & dont les bords étoient aſſez calmes. Nous y deſcendîmes pour nous remettre du travail de la mer, & nous étant repoſés quelque tems ſur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le

pays pour le reconnoître, après avoir laiſſé trente de nos compagnons pour la garde du navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une forêt, que nous trouvâmes une colonne d'airain, ſur laquelle étoit écrit en caractères grecs, que le tems avoit à demi effacés : *Hercule & Bacchus ont été juſqu'ici.* On voyoit encore leurs pas imprimés ſur le roc, dont un, qui étoit le plus grand, avoit près d'un arpent de longueur, ce qui nous fit juger que c'étoit celui d'Hercule. Après avoir révéré des lieux ſi fameux par la venue de ce héros, nous continuâmes notre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruiſſeau, dont la liqueur étoit comme celle d'un excellent vin grec, & qui étoit ſi large en quelques endroits, qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus, & de la vérité de la colonne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour découvrir la cauſe d'une ſi grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui avoient tous la couleur & le goût de vin, & en les ouvrant on les trouvoit pleins de vendange. Ils enivroient même ceux qui en goûtoient, & nous fûmes

contraints de les tempérer avec des poiſſons d'eau douce, pris dans une rivière voiſine. Lorſque nous eûmes traverſé la premiere, nous découvrîmes d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'étoient de belles femmes, depuis la tête juſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en un gros tronc verdoyant, telles que les peintres peignent Daphné, ſur le point qu'Appollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargés de raiſins, & leurs coëffures étoient faites de pampres & de grappes entrelaſſées. Elles nous firent mille careſſes, nous parlant l'une grec, l'autre indien ou perſan; mais elles ne vouloient pas ſouffrir que l'on cueillît de leurs fruits, & lorſqu'on en vouloit prendre, elles jettoient des cris, comme ſi cela leur eût fait mal. Elles ne laiſſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main; mais leurs baiſers enivroient, & deux de nos compagnons s'étant laiſſés ſurprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties criminelles; & comme s'ils euſſent été entés enſemble, commencèrent à prendre racine, & à pouſſer des rejettons. Effrayés d'un ſi grand prodige, nous courûmes à notre vaiſſeau conter à nos compagnons une ſi pitoyable aventure.

Après nous être donc pourvus d'eau & de

vin dans les deux fleuves, nous paſſâmes la nuit ſur le bord, & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par un vent doux, qui ſe changea ſur le midi en une bouraſque ſi violente, que notre vaiſſeau fut élevé par un tourbillon juſqu'à la hauteur de trois mille ſtades; (1) & commença à voguer par le ciel l'eſpace de ſept jours & de ſept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en une grande île ronde & luiſante qui étoit ſuſpendue en l'air, & ne laiſſoit pas d'être habitée. De jour on ne voyoit rien; mais la nuit paroiſſoient autour quantité d'autres îles brillantes, de diverſes grandeur & lumière, & une terre au deſſous couverte de fleuves, de mers, de forêts, & de montagnes, ce qui nous fit juger que c'étoit la nôtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui reſſembloient à de grandes fourmillières. Lorſque nous fûmes plus avant dans le païs, nous fûmes pris par les Hippogryphes. C'étoient des hommes, montés ſur des grifons ailés qui avoient trois têtes. Je ne ſaurois mieux depeindre leur grandeur, qu'en diſant que leurs aîles étoient plus longues & plus groſſes que le mât d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'eſtrade, pour voir ceux qui entroient & qui

(1) Plus de cent lieues.

ſortoient, & lorſqu'ils trouvoient des étrangers, ils les amenoient au roi. Lorſque nous fûmes en ſa préſence, il jugea que nous étions Grecs, à notre habit, & demanda comment nous avions fait pour venir en ſon païs, & traverſer une ſi vaſte étendue. Nous lui fîmes le récit de notre aventure, & il nous dit de ſon côté qu'il étoit Endymion, & qu'il avoit été enlevé la nuit en dormant, & fait roi du globe de la lune, qui étoit le païs où nous étions. Il ajouta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chère, & ne nous laiſſeroit manquer de rien; que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du ſoleil, nous pourrions demeurer en paix avec lui & jouir de ſa félicité. Nous lui demandâmes qui étoient ces peuples, & le ſujet de leur différent? Il nous dit que c'étoit un païs habité comme la lune, & que Phaéton en étoit roi, & le voulut empêcher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui étoit une île déſerte & inhabitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter ſur ſa mouſtache, & ſi vous voulez être de la partie, & venir avec moi, je vous donnerai à chacun un des grifons de mon écurie, & vous équiperai de toutes choſes néceſſaires, pour demain qui eſt le jour du départ. Après que nous eûmes accepté

le parti, il nous retint à souper ; & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les coureurs rapportoient que l'ennemi paroissoit. Il avoit bien cent mille hommes de cheval, dont il y avoit quatre-vingts mille hippogryphes, & vingt mille lacanoptères, sans l'infanterie & les alliés. Ces lacanoptères sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes (1) au lieu de plumes, sur lesquels étoient montés les scorodomaques (2) & les cenchroboles. (3) Pour les alliés, il y avoit trente mille psyllotoxotes de l'étoile de l'ourse ; (4) & cinquante mille anémodromes : (5) Les premiers montés sur de grandes puces grosses comme douze éléphans, & les autres portés sur les ailes des vents ; car retroussant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en usent comme de voiles, & servent ordinairement d'infanterie légère dans le combat. On attendoit soixante & dix mille strutobalanes, & cinquante mille hippogéranes, (6) des astres

(1) Qui ont des ailes d'herbes.
(2) Qui combattent avec des aulx.
(3) Qui jettent des grains de mil.
(4) Que le vent fait courir.
(5) Passereaux-glands.
(6) Montés sur des grues.

qui ſont au deſſus de la Cappadoce, & l'on en contoit des choſes étranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les rapporter. Voilà quelle étoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de tête fait de la coquille d'un limaçon, & une cuiraſſe à écaille d'écoſſes de fèves, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées étoient ſemblables aux nôtres. Quand les armées furent en préſence, Endymion ſe plaça à l'aile droite avec ſes hippogryphes, & nous mit autour de lui avec les plus vaillans, pour la garde de ſa perſonne. Les lacanoptères eurent l'aile gauche, les alliés furent au milieu. L'infanterie montoit à ſoixante millions, & fut rangée en cette ſorte. Il commanda aux araignées qui ſont grandes en ce païs-là comme les îles Cyclades, de faire un tiſſu depuis le globe de la lune juſqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en un inſtant, car elles ſont en grand nombre; & il rangea deſſus l'infanterie, commandée par Nyctérion, fils d'Eudianacté, avec deux lieutenans. Pour l'armée du ſoleil, Phaéton prit l'aile gauche, avec les hippomyrméques, (1) qui ſont des hommes montés ſur

(1) A cheval ſur des fourmis.

des fourmis ailées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aile droite étoient les aéroconopes (1) preſque en même nombre. Ceux-ci ſont montés ſur de grands moucherons, & ſont tous archers. Derrière étoient les aérocordaques, (2) qui ne combattent qu'à coups de trait, & ſont fort vaillans & de grand ſervice, quoiqu'ils ne lancent que des raves, mais elles ſont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui eſt parmi eux un poiſon mortel, & qui engendre auſſi-tôt de la puanteur dans la bleſſure. Près d'eux étoient dix mille caulomycétes (3) gens de main, & peſamment armés, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de groſſes aſperges. A côté étoient cinq mille cynobalanes (4) qu'avoient envoyés les habitans de la canicule, tous avec un muſeau de chien, & à cheval ſur des glands ailés. On attendoit des frondeurs de la voie de lait, mais il n'y vint que des nephélocentaures, (5) & plut à Dieu qu'ils ne fuſſent pas

(1) Moucherons aériens.
(2) Sautans en l'air.
(3) Tige-champignons.
(4) Chiens-glands.
(5) Centaures-nues.

venus : car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaéton, depuis indigné, mit leur païs à feu & à ſang. Comme on vint aux mains, après avoir levé les enſeignes & fait braire les ânes, qui ſont les trompettes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement, & s'entrechoquèrent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put ſoutenir le choc de nos hippogryphes, qui les pourſuivirent vivement, & en firent un grand carnage ; mais leur aîle droite eut l'avantage, & les aéroconopes pouſſèrent nos gens juſqu'à notre infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la défaite de leur aîle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous côtés dans les nues, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du ſoleil. Il en tomba même à terre, & ce fut peut-être par une ſemblable aventure, qu'Homère dit qu'il plut du ſang à la mort de Sarpédon, quoiqu'il l'attribue à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, érigèrent deux trophées, l'un dans les nues, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la défaite de l'infanterie. Cependant, les coureurs rapportent qu'on voyoit paroître les né-

phélocentaures, qui étoient des monſtres ailés moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine étoit auſſi grande que le coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme un gros navire. Ils étoient conduits par le ſagittaire du Zodiaque, & le nombre en étoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la créance. Lorſqu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils envoyèrent vers Phaéton pour recommencer le combat, & ſe rangèrent en bataille. Après ils vinrent fondre ſur les nôtres qui étoient en déſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou parmi le bagage; & les ayant déconfits, pourſuivirent Endymion juſqu'au globe de la lune, ſans avoir pû ſauver qu'une partie de ſes hippogryphes. Ils renverſèrent enſuite nos trophées, & coururent tout ce grand eſpace qui s'étend depuis le globe de la lune juſqu'à l'étoile du jour. C'eſt-là que je fus fait priſonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaéton, qui fit dreſſer de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du ſoleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas aſſiéger la lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, un double mur fait de nuées épaiſſes, de ſorte qu'elle ne recevoit plus la

lumière du ſoleil, & étoit dans une éclipſe perpétuelle. Endymion touché de cette infortune, lui envoya offrir un tribut & des ôtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais après avoir mis l'affaire en délibération, il ſe relâcha, & la paix fut conclue aux conditions, que le mur ſeroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent. Qu'Endymion laiſſeroit libre les autres aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du ſoleil. Que lui & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaéton & aux ſiens, dix mille muids de roſée, & donneroient autant de leurs ſujets pour ôtages. Que l'étoile du jour ſeroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient être compris dans la paix, le ſeroient. Ces articles furent gravés ſur une colonne d'ambre, qui fut plantée ſur les confins des deux empires. Du côté du ſoleil ſignèrent Pyronide, Thérite, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainſi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lorſque nous fûmes de retour, nos compagnons coururent nous embraſſer avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec lui, nous offrit le droit de bourgeoiſie; mais je ne pus m'y reſoudre: il me voulut donner ſon fils en mariage, pour la raiſon que je

dirai tantôt; & comme il nous vit opiniâtrés au retour, il nous traita ſplendidement l'eſpace de ſept jours, & nous congédia. Mais avant que de paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter ici les merveilles du païs. Premiérement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en ſait pas même le nom. On ſe ſert au lieu d'elles de jeunes garçons juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu, & lorſqu'ils veulent accoucher on y fait une inciſion. Je crois que c'eſt de là que vient le mot grec de Gaſtrocnimie, parce que la jambe ſert de ventre. L'enfant eſt mort venant au monde, mais en l'expoſant à l'air, il commence à reſpirer. Il y en a une autre eſpèce qui naiſſent comme des plantes, ce qui ſe fait en cette ſorte. On coupe le teſticule droit d'un homme, & on le met en terre; au bout de quelque tems, il naît un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, leſquels on ouvre lorſqu'ils ſont mûrs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, ils s'en attachent lorſqu'ils en ont beſoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'ivoire. Lorſqu'un homme devient vieux, il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils uſent tous de même

viande, qui ſont des grenouilles rôties ſur les charbons ; car l'air en eſt tout rempli; mais ils ne les mangent pas, & ſe contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'approchent des tiſons, lorſqu'elles rôtiſſent, comme s'ils ſe mettoient à table. Leur breuvage eſt de l'air preſſé dans un verre, dont il ſort de la liqueur comme de la roſée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là ; mais ils ont un trou ſous le jaret par où ils careſſent les garçons. Les plus beaux parmi eux ſont chauves, au contraire du pays des comedes où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croît pas au menton, mais un peu au-deſſus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt ; mais il naît à tous ſur le croupion, comme une eſpece de choux cabus, toujours vert, qui eſt de chair, & ne ſe rompt pas quand ils ſe couchent. Ils ont une étrange propriété, c'eſt qu'ils mouchent du miel, mais fort acre ; & lorſqu'ils s'huilent, c'eſt avec du lait qui ſe prend après comme du fromage, en y mêlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur eſt très-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains ſont comme de la grêle ; ſi bien que lorſqu'il grêle parmi nous, c'eſt que le vent ſecoue les

vignes en ce pays-là. Le ventre leur ſert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & ſe referme comme une gibecière; & parce qu'il eſt velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre ſe file, & le dernier quand il eſt mouillé ſe carde comme de la laine. J'ai peur qu'on ne me croie pas ſi je parle de leurs yeux, car cela ſurpaſſe la créance. Ils s'ôtent & s'appliquent comme des lunettes, & pluſieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voiſins; car l'on en fait des tréſors, & celui qui en a le plus, eſt eſtimé le plus riche. Leurs oreilles ſont de feuilles de platane, hormis à ceux qui naiſſent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le palais du roi; un puits qui n'étoit pas fort profond, où en deſcendant on entendoit tout ce qui ſe diſoit dans le monde; & un miroir au-deſſus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y paſſoit. J'y ai vu ſouvent mes amis & ceux de ma connoiſſance; mais je ne ſais s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura été il me croira.

Après avoir pris congé du roi & de toute ſa cour, nous fîmes voile à travers les vaſtes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me

me fit préſent de deux robes de cryſtal, & de cinq de laiton, avec une armure toute complette de coſſes de féves; mais je perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes eſcortés par un régiment d'hippogryphes, l'eſpace d'environ cinq cens ſtades, & courûmes beaucoup de pays; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laiſſant le ſoleil à main gauche, commençâmes à raſer la terre, ſans y deſcendre, parce que le vent étoit contraire; quoique nous l'euſſions bien déſiré, à cauſe que le pays que nous voyions étoit fort beau & arroſé de pluſieurs fleuves. Les néphelocentaures qui étoient à la ſolde de Phaéton, vinrent fondre ſur nous en cet endroit, penſant que nous fuſſions encore ennemis; mais ils ſe retirèrent lorſqu'ils ſurent que la paix étoit faite. Nous ne laiſſâmes pas d'avoir grand'peur, parce que nous avions renvoyé déja notre eſcorte. Après avoir vogué toute la nuit, & le jour ſuivant, nous arrivâmes ſur le ſoir en l'île des lampes, commençant peu-à-peu à gagner terre. Elle eſt ſituée entre les Hyades & les Pleïades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lorſque nous fûmes deſcendus, nous ne trouvâmes que des lampes,

qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantôt à la place, tantôt sur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les citoyens d'une république, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraîchir; mais nous ne voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le palais du roi est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failli ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espèce de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes jusqu'à la lampe de notre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Après que nous eûmes demeuré là toute la nuit, nous en partîmes le lendemain, & voguant près des nues, nous vîmes la ville de Néphélococcygie, qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent étoit contraire. Coronus, fils de Cottyphion, en étoit

roi ; ce qui nous fit ſouvenir du poëte Ariſtophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien au monde n'eût voulu mentir. Trois jours après, nous découvrîmes clairement l'océan ; mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous avions laiſſées dans le ciel, qui nous paroiſſoient claires & luiſantes comme des aſtres. Le quatrième, ſur le midi, le vent s'étant appaiſé, nous deſcendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plutôt, que nous commençâmes à faire bonne chère de ce que nous avions ; & parce qu'il faiſoit un grand calme, nous nous baignâmes même dans l'océan. Mais comme ſouvent un petit rayon de bonne fortune eſt le préſage d'un grand malheur, nous n'eûmes pas vogué deux jours, qu'au troiſième, au lever du ſoleil, nous vîmes nager force poiſſons & quantité de baleines, dont il y en avoit une d'environ quinze cens ſtades, qui faiſoit blanchir la mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointues comme des clochers, & blanches comme de l'ivoire. Lorſque nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandâmes aux dieux, & nous nous embraſſâmes l'un l'autre, pour n'être pas ſéparés même par la mort. Elle nous engloutit tous enſemble, avec notre navire ; mais de bonne

fortune, avant qu'elle put nous écraſer, notre vaiſſeau coula heureuſement dans l'intervalle de ſes dents. Comme nous fûmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord, mais lorſqu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vîmes un grand & large monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle avoit avalés, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des balles de marchandiſe, des ancres & des mâts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui étoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit même une forêt, & toutes ſortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de hérons & d'alcyons & autres oiſeaux de rivière, qui avoient fait leurs nids dans le bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageai mes compagnons, & fis ſoutenir le vaiſſeau qui penchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain étant éveillés, comme la baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantôt le ciel, tantôt des montagnes, tantôt des îles; car nous la ſentions remuer de tout côté

en un inſtant. Lorſque nous fûmes accoutumés à un ſi triſte ſéjour, je pris ſept de mes compagnons avec moi, & entrai dans la forêt pour découvrir le pays. Nous n'eûmes pas fait ſept cens pas, que nous trouvâmes un petit temple dédié à Neptune, comme le témoignoit l'inſcription, & enſuite, pluſieurs ſépulcres, & une fontaine très-claire aſſez proche. Nous ouîmes même les aboiemens d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le pays étoit habité. Nous doublons le pas, & nous trouvâmes enfin un vieillard & un jeune homme, qui cultivoient un petit jardin, & y faiſoient venir de l'eau de la fontaine pour l'aroſer. Joyeux & étonnés tout enſemble, nous nous arrêtâmes aſſez long-tems à les regarder, & vîmes qu'ils n'étoient pas moins ſurpris que nous. Après quelque ſilence de part & d'autre, le vieillard nous demanda ſi nous étions des dieux marins ou des hommes? pour nous, dit-il, nous avons été autrefois au monde; mais nous flottons maintenant dans la baleine, ſans ſavoir au vrai ce que nous ſommes; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, lui dis-je, mon père, nous ſommes de pauvres étrangers qui fûmes hier engloutis avec notre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenés ici pour

nous consoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'étions pas seuls dans cette misère. Faites-nous donc, s'il vous plaît, le récit de votre aventure, & puis vous saurez la nôtre. Ce ne sera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant; & en disant cela, il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chère de ce qu'il avoit. Lorsque nous fûmes rassasiés, il nous pressa de lui dire qui nous étions, & comment nous avions été engloutis. Nous lui contâmes donc tout ce qui nous étoit arrivé depuis notre embarquement; dequoi il parut fort étonné, & nous dit qu'il étoit de l'île de Chypre, & qu'étant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avoient été emportés par la tempête dans l'océan, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avions pu voir les débris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres étoient morts, à la réserve de son fils & de lui; & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient bâti la chapelle que nous avions vue, & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des légumes, dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au pays dont le vin étoit excellent; & que nous avions

pû voir une fontaine dont l'eau étoit très-fraîche & très-bonne. Qu'ils s'étoient accommodés chacun un lit de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles néceſſaires, avoient allumé du feu, & s'occupoient à la chaſſe, & quelquefois à la pêche, à travers les ouies de la baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un étang ſalé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils ſe baignoient quelquefois, & où ils péchoient auſſi, parce qu'il y avoit force poiſſon. Qu'il y avoit vingt-ſept ans qu'ils vivoient dans cette miſère, & que la vie leur ſeroit encore ſupportable, ſans les habitans du pays qui étoient ſauvages, & leur faiſoient beaucoup de mal. Comment, lui dis-je, y a-t-il ici encore d'autres gens que nous? oui, dit-il, & qui ſont faits d'une façon effroyable; car à l'extremité de l'île, vers l'occident, habitent les Taricanes, (1) qui ont le viſage d'écreviſſe & le reſte d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre côté, à main droite, ſont les Tritonomendettes, (2) ſemblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reſte de chats. Ceux-là ne ſont pas ſi méchans que les autres. A la gauche ſont les

(1) Comme qui diroit ſalés ou confits.

(2) Il fait alluſion aux tritons.

Carcinoquires (1) & les Cynocéphales, (2) qui ſont alliés enſemble. Au milieu, les Pagourades & les Pſittopodes, (3) nations vaillantes, & excellentes à la courſe. Vers l'orient, à l'embouchure du monſtre, le pays eſt preſque déſert, à cauſe qu'il eſt ſouvent inondé. Néanmoins, j'y ai établi ma demeure, & y vis en quelque aſſurance, moyennant cinq cens huîtres que je paye de tribut aux Pſittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut conſidérer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monſtres. Combien ſont-ils, lui dis-je? plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrêtes de poiſſon. Puiſqu'ils ſont déſarmés, répartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir défaits, nous habiterons le pays ſans crainte. Nous réſolûmes donc de les combattre, & retournâmes à notre navire, pour faire les aprêts néceſſaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous étions nés libres, & maltraitâmes leur députés. Les Pſittopodes

(1) Mains de cancres.
(2) Têtes de chiens.
(3) Pieds légers.

donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous étions préparés à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuſcade, avec ordre de ne ſe point découvrir que les ennemis ne fuſſent paſſés, afin de les charger en queue; car nous les attendions de pied ferme avec le reſte. Le combat fut grand & opiniâtre; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent ſoixante & dix des ennemis, ſans perdre qu'un de nos camarades, avec le pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arrête de poiſſon. Nous pourſuivîmes les autres juſqu'à leurs cavernes, & tout le reſte du jour & la nuit ſuivante, demeurâmes ſur le champ de bataille, où nous dreſſâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reſte des habitans prirent les armes, & marchèrent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aîle droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires étoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurèrent chez eux, ſans vouloir être de la partie. Nous les vînmes rencontrer près du temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui réſonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits

aiſément, parce qu'ils étoient nuds, & ſans armes; de ſorte que nous les pourſuivîmes juſqu'à la forêt. Auſſi-tôt ils envoyèrent rechercher notre alliance, & ſur notre refus retournèrent au combat, où ils furent tous taillés en pièces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, ſe ſauvèrent dans la mer à travers les ouies de la baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maîtres du pays, nous occupant à la chaſſe & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermés dans une priſon large & ſpacieuſe, qui ne ſongeroient qu'à paſſer le tems, & à ſe réjouir. Comme nous eûmes vécu de la ſorte plus d'un an & demi, enfin le cinquième jour du neuvième mois, environ le ſecond baillement du monſtre, qui ne bailloit qu'une fois par heure, ce qui ſervoit à les compter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à ſon embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ſes dents, nous vîmes des géans, grands comme des coloſſes, qui conduiſoient des îles, comme l'on fait des navires. Je ſais bien qu'on aura de la peine à le croire, mais je ne laiſſerai pas de le dire, parce qu'il eſt véritable. C'étoit des îles longues & étroites, qui

n'étoient pas fort hautes, & qui pouvoient avoir cent ſtades de tour. Il y avoit environ trente hommes ſur chacune, ſans compter ceux qui étoient employés pour la défenſe; & ces trente hommes étoient rangés de part & d'autre comme des forçats d'une galère, & ramoient avec de grands pins feuillus. Derrière, ſur une éminence, étoit le pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre côté, à la proue, il y avoit environ quarante hommes tous armés, ſemblables à nous, hormis que leur chevelure étoit de feu, ce qui les défendoit comme un caſque. Les arbres de l'île ſervoient de voile; car le vent venant à ſouffler dedans, la faiſoit voguer, ſi bien qu'on la conduiſoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le ſifflet du comite qui faiſoit mouvoir les rames tout d'un tems, comme dans une galère. On ne voyoit que deux ou trois de ces îles d'abord; mais ſur la fin il en parut environ ſix cens, qui tournèrent toutes les proues l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de briſées, & d'autres coulées à fond; mais pluſieurs ſe maintinrent courageuſement juſqu'à la fin, & ceux qui combattoient à la proue faiſoient merveilles de bien attaquer & de bien ſe défendre. Les vainqueurs ſautoient dans celles des vaincus pour les

empêcher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jettoient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui s'accrochoient aux arbres de la forêt; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eût pas été un combat naval. On se lançoit aussi à la tête, au lieu de pierres, des huitres & des tortues, grosses comme des pièces de rocher. L'un des généraux s'appelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotés; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il lui avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins, qui étoit le sujet de leur différend. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fond cent cinquante îles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui étoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flottoit, tant du sien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts îles submergées. Après, il dressa un trophée sur la tête de la baleine, qui étoit elle-même comme une grande île, ou plutôt comme le continent, & appendit à Neptune une des îles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre au tour

du monſtre, auquel ils avoient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des ſacrifices d'action de graces, & ayant enſeveli leurs morts, partirent avec des cris de joie & des chants de triomphe. Voilà ce qui ſe paſſa au combat des îles.

# LIVRE SECOND.

*Continuation du voyage de l'auteur. Son arrivée aux îles fortunées. Description des enfers. Isle des songes. Aventures assez extravagantes. Autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.*

APRÈS ces choses, ne pouvant endurer un plus long séjour dans la baleine, il nous prit envie de lui faire un trou au côté droit pour nous évader; mais quand nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fond, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept jours entiers sans en rien sentir; mais sur la fin du septième, elle bailloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tôt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième jour, nous apperçûmes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauvais; si bien que le lendemain nous lui traversâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empêcher de la refermer, sans quoi nous étions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à notre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'étran-

ger pour notre pilote. Le troisième jour nous tirâmes notre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendîmes tout-doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifiâmes à Neptune, près du trophée des îles flottantes, & ayant demeuré là trois jours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels notre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnés de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre, & commencâmes à gliſſer dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes dans la glace, par l'avis de notre pilote, un trou où nous demeurâmes renfermés trente jours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes notre vaisseau, & mettant la voile au vent, nous coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquième jour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, jusqu'à ce que nous abordâmes à une pe-

que nous étions dans l'île des bienheureux qui étoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois cauſes à plaider avant la nôtre. La première étoit celle d'Ajax, fils de Télamon, pour ſavoir s'il ſeroit reçu en la compagnie des héros, après s'être tué lui-même en fureur. Le ſeconde étoit un diférend amoureux de Theſée & de Menelas, à qui demeureroit Helène. Et la troiſième, une diſpute de préſéance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de conteſtations, Ajax fut recu, moyennant quelques priſes d'élébore, pour leſquelles on le renvoya à Hipocrate. Helène fut adjugée à Menelas, à cauſe des longs travaux qu'il avoit ſoufferts pour elle, outre que Théſée avoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariane. Alexandre fut préferé à Annibal, & on lui donna un ſiège à côté du vieux Cyrus. Après cela, nous fûmes ouis, & l'on nous demanda d'abord, pourquoi nous avions oſé profaner ces lieux ſacrés de notre préſence mortelle? Sur notre réponſe, l'on nous fit retirer; & Rhamadante, de l'avis de Caton & d'Ariſtide, remit à nous punir de notre curioſité, après notre mort, & cependant nous permit de voir les raretés du pays, & de nous entretenir avec les bienheureux; auſſi-tôt, nos chaînes tombèrent d'elles-mêmes, & l'on nous

conduiſit à la ville, pour aſſiſter à leur feſtin. Nous fûmes tous ravis en entrant de voir que la ville étoit d'or, & les murailles d'émeraudes, avec le pavé marqueté d'ébène, & d'ivoire; les temples des dieux de rubis & de diamans, avec de grands autels d'une ſeule pierre précieuſe, ſur leſquels on voyoit fumer des Hécatombes. Il y avoit ſept portes, toutes de cinamome; & un foſſé d'eau de ſenteur large de cent coudées, qui n'étoit profond qu'autant qu'il falloit pour ſe baigner à ſon aiſe. Il ne laiſſoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice étoit de cryſtal, & les baſſins, où l'on ſe lavoit, de grands vaſes de porcelaine pleins de roſée. Du reſte, ces bienheureux n'ont point de corps & ſont inpalpables, ils ne laiſſent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'eſt leur ame toute ſeule, revêtue de la reſſemblance du corps; car ſi on ne les touche, on ne ſauroit découvrir qu'ils n'en ont point; ſemblables à des ombres droites qui ne ſeroient pas noires. Ils ne vieilliſſent point, mais ils demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits ſont d'un crêpe fin de couleur de poupre,

filé par des araignées qui ſont ſans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'île, mais le jour n'y eſt pas fort éclatant, c'eſt comme une aurore perpetuelle. De toutes les ſaiſons ils ne connoiſſent que le printemps, & de tous les vents que les Zéphirs; mais la terre eſt couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte ſe fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moiſſon. Les épis, au lieu de bled, ſont chargés de petits pains ſemblables à des champignons, ſi bien qu'on n'eſt jamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens ſoixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de ſenteur, mais plus petites; avec pluſieurs ruiſſeaux de lait & de vin. On mange hors de la ville dans la plaine d'Eliſe, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne, où l'on eſt couché ſur des fleurs, & les vents portent des viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de criſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l'on ne les a pas plutôt pris qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes, car les petits oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées

de parfums tant des ſources de ſenteur, que du fleuve dont la ville eſt ceinte, leſquelles s'épreignent à l'aide des vents, & verſent ſur l'aſſiſtance une liqueur très-précieuſe. On ne ceſſe de chanter pendant le repas, & de réciter de beaux vers, & particuliérement ceux d'Homère, qui eſt aſſis parmi les héros au-deſſus d'Ulyſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maîtres de muſique ſont Eunome, Arion, Anacréon & Steſicore, dont le dernier eſt réconcilié avec Hélène. Après qu'ils ont fini leurs chanſons, paroit un ſecond chœur de muſiciens compoſé de ſerins & de roſſignols, qui avec les zéphirs, font un concert très-agréable. Mais ce qui fait principalement le félicité des bienheureux, c'eſt qu'il y a deux ſources, l'une du ris, l'autre de la joie, dont chacun boit un grand trait avant que de ſe mettre à table, ce qui le tient gai le reſte du jour. Diſons maintenant ceux qui ſont le plus eſtimés dans cette île, & qui tiennent le prémier rang parmi les ombres. Premiérement, les demi-Dieux, & ceux qui ſe ſont ſignalés au ſiége de Troye, hormis Ajax le Locrien qui eſt tourmenté, à ce qu'on dit, dans les enfers. D'entre les barbares, les deux Cyrus, Anacharſis, Zamolxis, & Numa. Des grecs, Licurgue, Phocion, & Tellus; les ſept ſages, hormis

Périandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palaméde & Neſtor, ou avec de beaux garçons comme Narciſſe, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il eſt amoureux du dernier, car il lui fait force careſſes. Rhadamante l'a ſouvent ménacé de le maltraiter, s'il ne quittoit ſon ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il eſt dangereux de ſe faire de mauvaiſes habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cauſe, on me dit qu'il habitoit ſa république, & qu'il vivoit ſelon les loix qu'il y avoit établies. Ariſtipe & Epicure y ſont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils ſont de bonne compagnie. Il n'eſt pas juſqu'à ce pauvre malotru d'Eſope qui n'y ſoit, & ils s'en ſervent comme de boufon. Pour Diogéne on ne le reconnoîtroit pas, tant il eſt changé; car il eſt devenu voluptueux, & a épouſé la courtiſane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danſer, & faire mille extravagances, ſur-tout quand il a bû. Les Stoïciens en ſont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore ſur le côteau, & ſont occupés à défricher le chemin de la vertu. Je n'y vis point d'académiciens, parce qu'ils délibèrent toujours, qu'ils ne peuvent rien réſoudre; on doute même s'ils croyent des enfer & des champs éliſées. Mais, à mon avis, ceſt

qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu ôter toute sorte de jugement, & mettre l'univers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on y revère principalement Thesée & Achille. Les femmes y sont communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas même des garçons, il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les toucheroit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après avoir été deux ou trois jours en ce pays-là, j'abordai Homère, & le priai de me dire d'où il étoit, parce que c'étoit une des plus grandes questions qui fût parmi les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embrouillé sur ce ce sujet, que lui-même n'en savoit plus rien, mais qu'il croyoit être de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homère parmi les grecs, à cause qu'il y avoit été donné en ôtage. Je lui demandai ensuite, s'il avoit fait les vers qu'on rebute ? Il me dit que oui, ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoi il avoit commencé son poëme par la fureur ? & il me dit que cela s'étoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs le croyent. Pour son prétendu aveuglement, je ne lui en

parlai point, parce que je vis bien le contraire. Je lui faiſois pluſieurs autres demandes, lorſqu'il étoit de loiſir, & il me répondoit à tout ſur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné ſon procés contre Therſite, qui l'accuſoit de calomnie; mais il fut renvoyé abſous à l'aide d'Ulyſſe qui plaida ſa cauſe. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, après avoir achevé toutes ces révolutions, & paſſé par diverſes metempſycoſes; car il avoit été métamorphoſé par ſept fois, & doutoit encore s'il ſe feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien recu; parce qu'il avoit tout un côté d'or. Empédocle vint auſſi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque inſtance qu'il en fit, de peur qu'il ne fût travaillé de mélancolie. Après quelque tems on célebra les jeux qu'on nomme des trépaſſés, où Achille & Théſée préſidèrent, celui-ci pour la ſeptième fois, & l'autre pour la cinquième. Il ſeroit long de rapporter ici tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Héraclides, vainquit Ulyſſe à la lute, & Epée combattit à coup de poing contre Arie; dont le ſépulcre eſt à Corinthe, ſans que pas un eût l'avantage. Il n'y a point parmi eux de jeu de Pancrace. Je ne ſai plus qui vainquit à la courſe; Homère remporta de bien loin le prix de la poëſie; mais Héſiode auſſi fut

couronné. La couronne étoit faite de plumes de paon, & c'étoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvelle vint que les enfers s'étoient revoltés sous la conduite de Phalaris & de Busiris (1), accompagnés de Diomède, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'île des Bienheureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tôt Rhadamante mit les héros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thesée, d'Ajax & d'Achille; car le second étoit déja retourné en son bon sens. Après un grand combat, où Achille fit des merveilles, les héros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense un beau jardin au fauxbourg où il tenoit académie, qu'on appelloit l'Académie des morts. Les vaincus furent renvoyés aux enfers pour y être tourmentés au double. Homère a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son poëme, je chante des enfers les combats redoutables. Après la victoire on fit un grand festin selon la

(1) Anciens brigands.

coutume, où l'on ne ſervit que des féves, c'eſt pourquoi Pythagore ne s'y trouva point. Enſuite, il arriva de nouvelles aventures ; Cinyre fils de Sintare, notre pilote qui étoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Helène, & elle de lui. Leur amour ne put être long-tems caché, car ils ſe faiſoient mille careſſes à table, & quelquefois après le repas s'égaroient tout ſeuls dans la forêt. A la fin, ils réſolurent de ſe retirer en quelques-unes des îles voiſines, & gagnèrent pour cela trois de nos compagnons ſans nous en rien dire, parce qu'ils ſavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur deſſein, & cinglèrent en haute mer, ſans que perſonne s'en apperçût. Mais Menelas s'étant éveillé en ſurſaut, & ne trouvant plus près de lui ſa femme, ſe mit à crier, & ſautant en bas du lit alla éveiller ſon frère Agamemnon, & vint avec lui faire ſes plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyés à la découverte, rapportèrent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante héros ſur un vaiſſeau d'Aſphodelle fait tout d'une pièce, & les envoya après. Ils firent ſi grande diligence qu'ils les atteignirent ſur le midi, avant qu'ils puſſent prendre terre nulle part, & les

ramenèrent au port, remorquant leur vaiſſeau avec des chaînes de roſes; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'île. Helène pleuroit & ſe déſeſpéroit, s'arrachant les cheveux, & baiſſant la vue de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux enfers pour y être châtiés de leurs crimes, parce que l'île des Bienheureux eſt exempte de ſupplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un ſi agréable ſéjour, pour entrer dans de nouveaux malheurs; mais les héros me conſolèrent me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. J'allai donc prendre congé de Rhadamante, & le priai de m'enſeigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les îles voiſines, ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, ſont celles des enfers; plus loin eſt celles des ſonges; & enſuite, Ogygie où demeure Calypſo; mais tu ne les ſaurois encore voir. Quand vous les aurez paſſées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque tems parmi les ſauvages; puis vous retournerez dans votre pays, après de longues & périlleuſes erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine

de mauve, & me la préſentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda auſſi quand je ſerois arrivé aux Antipodes, de ne point creuſer de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans; & me dit qu'en obſervant bien ces choſes, je ſerois reçu dans l'île des bienheureux après ma mort. Alors je fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire adieu à Homère, je le priai de me faire un quatrain, que je gravai ſur une colonne près du port; il contenoit ces mots.

Lucien, favori des dieux,
A vu ces hautes deſtinées,
Et hors des îles fortunées,
Retourne en ſon pays, joyeux.

Après avoir demeuré là le reſte du jour, & pris congé des héros, je partis le lendemain, & ils me vinrent conduire juſqu'à mon vaiſſeau, où Ulyſſe me tirant à part, me donna une lettre pour Calypſo, ſans que ſa femme en vît rien. Rhadamante envoya avec nous le pilote Nauplion, pour empêcher qu'on ne nous arrêtât en quelqu'une des îles voiſines, & témoigner que notre deſſein étoit de tirer plus loin.

Au ſortir de cet air doux & odorant, nous

en reſpirâmes un puant & épais, qui diſtilloit de la poix au lieu de roſée. On ſentoit de loin une odeur de ſoufre & de bitume, avec une exhalaiſon comme de corps morts qu'on rôtit. Parmi cela retentiſſoient les coups de fouet: & le bruit des chaînes, avec les cris des damnés. Nous n'abordâmes qu'à une de ces îles qui étoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'étoit qu'une roche ſèche & aride, ſans eau & ſans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pûmes par un ſentier rude & épineux, nous arrivâmes au lieu des ſupplices, qui étoit tout ſemé de pointes d'épées & de hallebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de ſang, l'autre de boue, & le troiſième de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & ſujet aux tempêtes comme la mer. On y voyoit des poiſſons comme des tiſons ardens, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte forte étroite qui étoit gardée par Timon le Miſanthrope. Nous y entrâmes pourtant ſous la conduite de nôtre guide, & vîmes tourmenter pluſieurs rois & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de notre connoiſſance. Cynire y étoit pendu par les parties naturelles, & tout noirci de fumée. Il y

avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui diſcouroient ſur la vie de chacun, & ſur la nature du ſupplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui en avoient impoſé à la poſtérité par leurs écrits fabuleux, comme Cteſias & Hérodote, ce qui me donna quelque conſolation, parce qu'il n'y a guère de vice dont je me ſente moins coupable. Après cela nous ſortîmes, ne pouvant plus ſouffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de notre guide nous retournâmes à notre vaiſſeau.

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'île des ſonges nous apparut, mais obſcurément comme les ſonges ont accoutumé. Car elle ſembloit s'éloigner à meſure que nous en approchions; mais enfin l'ayant attrapée, nous y entrâmes par le havre du ſommeil, & y deſcendîmes ſur la brune. Elle étoit ceinte tout autour d'une forêt de pavots & de mandragores, qui étoit pleine de hibous & de chauves-ſouris; car il n'y a point d'autres oiſeaux dans toute l'île. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville étoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoiqu'Homère n'en mette que deux, les deux premières regardoient

la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où ſortent les ſonges affreux & mélancoliques; les deux autres ſont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'ivoire, qui eſt celle par où nous entrâmes. Le ſommeil eſt le roi de l'île, & ſon palais eſt à main gauche en entrant. A main droite eſt le temple de la nuit, qui eſt la Déeſſe qu'on y adore; & enſuite, celui du Coq. Le ſommeil a ſous lui deux lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrés de la fantaiſie & du néant. Au milieu de la place eſt la fontaine des ſens, qui a deux temples à ſes côtés, l'un du menſonge & l'autre de la vérité. C'eſt là qu'eſt l'oracle & le ſanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'interprète des ſonges eſt le prophète, & a obtenu cette grace du ſommeil. Tous les habitans de l'île ſont différens, les uns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; ceux-ci riches à ce qui paroît, & vêtus d'or & de pourpre comme des rois de comédie; ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes pluſieurs de notre connoiſſance qui nous conduiſirent chez eux, & nous traitèrent ſplendidement, & après la bonne chère, nous firent tous rois & princes à notre départ. Quelques-uns nous menèrent en notre pays, & nous ramenèrent le même jour: nous demeurâmes-là

trente nuits, car on ne compte point autrement, & tout ce tems-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, éveillés par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire & quittons le port.

Trois jours après nous arrivâmes en l'île d'Ogygie, où avant que d'aborder je décachetai la lettre d'Ulyſſe, de peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque ſupercherie, & n'y trouvai que ces mots: « lettre d'Ulyſſe à Calypſo. Je ne vous eus pas plûtôt quittée que je fis naufrage, & ne me ſauvai qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheaques. Comme je fus de retour chez moi, je trouvai ma femme galantiſée par des gens qui mangeoient mon bien; & après les avoir tués, je fus aſſaſſiné par Télégone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je ſuis en l'île des bienheureux, où je regrette les plaiſirs que nous avons eus enſemble, & voudrois être toujours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échapper, ſoyez aſſurée de me revoir. Adieu ». Il ajoutoit à cela quelque choſe en notre faveur: nous n'eûmes pas été fort loin que je trouvai la grotte de Calypſo, telle qu'Homere l'a décrit, où elle travailloit en tapiſſerie. Elle n'eut pas plutôt lu la lettre qu'elle ſe prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita

traita magnifiquement, & nous fit diverſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Pénélope étoit auſſi belle & auſſi chaſte que la renommée le publioit. Nous lui répondîmes ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agréable, & après avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à notre vaiſſeau, & paſsâmes la nuit ſur le rivage. Le lendemain, dès le matin, nous fîmes voile par un grand vent, & après avoir été battus de la tempête deux jours entiers, au troiſième nous fûmes attaqués par des barbares qui navigeoient ſur de grandes citrouilles longues de ſix coudées; car lorſqu'elles ſont ſèches, ils les creuſent, & ſe ſervent des grains, au lieu de pierres, dans le combat, & des feuilles au lieu de voile, avec un mât de roſeau. Après un rude combat, nous vîmes paroître ſur le midi d'autres pirates, que ceux-ci n'eurent pas plutôt apperçus, qu'ils nous quittèrent, pous les aller rencontrer, parce que c'étoient leurs ennemis. Auſſi-tôt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, ſans ſavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers étoient les maîtres; car outre qu'ils étoient en plus grand nombre, leurs vaiſſeaux étoient plus forts, étant faits de la moitié d'une coque de noix, qui ſont groſſes & dures en ce pays-là, & longues à proportion. Comme nous

les eûmes perdus de vue, nous pansâmes nos bleſſés, & nous tînmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du ſoleil nous fûmes attaqués par environ vingt hommes, qui étoient à cheval ſur des dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des chevaux. Lorſqu'ils furent près de nous, ils ſe ſéparèrent en deux bandes; & nous enfermant au milieu, nous lancèrent des yeux de cancres, qui étoient gros comme des œufs d'autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſâmes à coups de traits juſques dans leur île, qui étoit déſerte & ſtérile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corſaires. Sur le minuit qu'il faiſoit grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la mere faillit à nous ſubmerger, du ſeul vent de ſon aîle, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir connu nous y deſcendîmes, & trouvâmes qu'il étoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre étoit plus gros qu'une pipe de malvoiſie. Les petits étoient prêts à éclore, & on les entendoit déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignés, il nous arriva divers prodiges; car l'oiſeau qui étoit peint ſur la poupe de notre navire, commença à chanter, & à déployer les

ailes; notre pilote qui étoit chauve, devint tout-à-coup chevelu, & l'arbre de notre vaisseau jetta des fruits & des branches. Etonnés de tant de merveilles, & priant les dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes une forêt de pins & de cyprès qui flottoient sur l'eau sans racine: nous pensions d'abord que ce fut la terre ferme; mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ai dit; cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ni passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent étoit contraire, nous tirâmes notre navire en haut, à force de cables, & haussant les voiles, nous coulâmes sur le faîte qui étoit touffu, comme sur de la glace; cela me fit souvenir du poëte Antimaque, qui appelle la mer bocagère. Lorsque nous eûmes passé la forêt, qui n'étoit pas fort profonde, nous descendîmes notre navire comme nous l'avions monté, & navigeâmes sur une mer claire & unie, jusqu'à ce que nous arrivâmes à un précipice; car les eaux se séparant en deux, laissoient au milieu un abyme où nous faillîmes à tomber; mais nous pliâmes en hâte les voiles, & après avoir jetté la vue de tous côtés, nous apperçûmes comme un pont d'eau qui joignoit la superficie des deux mers,

& paſſâmes deſſus dans un autre océan.

C'étoit une mer douce & paiſible, où nous découvrîmes d'abord une petite île qui étoit facile à aborder, & y deſcendîmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aiſément; mais comme nous cherchions des vivres, nous ouîmes des mugiſſemens aſſez proches, & y accourûmes, penſant que c'étoit un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'étoit des ſauvages, qui avoient la tête de taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuivirent de ſi près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte ſe ſauva à la courſe. Lorſque nous fûmes arrivés à notre vaiſſeau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & ravoir nos camarades; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pièces, & qu'ils ſe les diſtribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnâmes deſſus de furie, nous en tuâmes cinquante, & en fîmes deux priſonniers. Comme nous n'avions rien à manger, pluſieurs étoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens; mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faiſoit beſoin: nous les changeâmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs & des légumes, outre

quelques cerfs que ces sauvages nous donnèrent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'unissoient en un. Après avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes à plusieurs autres signes. Nous vîmes-là de plaisans nageurs; c'étoient des gens couchés sur le dos avec un bâton entre les jambes, qui servoit comme de mât, où étoit attachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & voguoient ainsi sur l'océan. D'autres étoient assis sur des liéges, & traînés par des dauphins, qui les promenoient comme en carrosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous, admiroient notre façon de naviger autant que nous faisions la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite île habitée par des femmes qui avoient le pied d'ânon, mais du reste étoient très belles & vêtues en courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien, & nous menèrent chez elles; mais je n'y allois qu'en tremblant, & me défiois de leurs caresses. Et de fait, j'apperçus chez

l'une, en entrant, des carcaſſes & des oſſemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir ſur mes gardes, & à prendre ma racine de mauve, ſelon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'aſſiſter en cette occaſion. Après mettant l'épée à la main, je me ſaiſis de mon hôteſſe, & la contraignis de me dire qui elles étoient. Elle m'avoua qu'elles étoient des femmes marines qui égorgeoient les étrangers après avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Auſſi l'ayant liée, je montai ſur le haut de la maiſon, & appellai mes camarades, qui ne furent pas plutôt venus, que je leur contai ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les apperçut elle ſe changea en eau, mais trempant mon épée dedans, je la retirai toute ſanglante. Après, nous courûmes à notre navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux dieux, & à délibérer ſur ce que nous avions à faire. Les uns étoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer auſſi-tôt pour tâcher de regagner notre patrie, puiſque nous avions rencontré ce que nous cherchions : les autres de laiſſer notre vaiſſeau ſur le rivage, & d'entrer plus avant en terre-ferme, pour découvrir le pays & les mœurs des habitans; dans cette con-

teſtation il s'éleva tout-à-coup une tempête qui briſa notre navire, & chacun ſe ſauva comme il put avec ſes armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau monde ; je décrirai aux livres ſuivans les merveilles que j'y ai vues.

# LIVRE TROISIÈME.

*DESCRIPTION de la république des animaux. Hommage qu'ils viennent rendre au phénix. Paſſage de Lucien aux antipodes. Bataille des animaux contre les ſauvages. Pacification par l'entremiſe de Lucien.*

LE plus réſolu demeura ſans force & ſans courage, voyant notre vaiſſeau briſé, & toute l'eſpérance du retour perdue : mais après nous être conſolés du mieux que nous pûmes, les uns allumèrent du feu, les autres ſe répandirent le long de la côte, ou entrèrent avant dans le pays pour le découvrir. Sur le ſoir, ceux qui étoient allés à la découverte, rapportèrent que le pays étoit cultivé & rempli de toutes ſortes d'animaux, dont pluſieurs leur étoient inconnus ; mais qu'ils n'avoient point vu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnés, c'eſt qu'on voyoit, d'un côté, les agneaux paître parmi les loups ; de l'autre, des faucons voler en la compagnie des colombes. Ici des cignes ſe jouant avec des ſerpens, & là des poiſſons nageans parmi des caſtors & des loutres. Sur ces entrefaites, arrivèrent des ſinges vêtus à la grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part

du roi de l'aller trouver : ils portoient chacun sur le poing un perroquet qui leur servoit de truchement, & parloit bon grec ; sans quoi l'on n'eût pu jamais rien entendre au jargon de ces ambassadeurs. Cependant, pour obéir aux ordres du prince, nous nous acheminons vers le lieu où il étoit, & apprenons d'eux en chemin que nous étions dans l'île des animaux, qui dépendoit du vaste empire des fables ; qu'elle étoit environnée de celle des géans, des magiciens, des pygmées & autres semblables, qui relevoient toutes de la juridiction des poëtes, dont l'île étoit assez proche ; que cet empire étoit partagé en sept comtés, gouvernées par autant de comtes, qui sont les contes pour rire, les contes de la cigogne, les contes jaunes, les contes violets, les contes borgnes, les contes à dormir debout, & les contes de vieilles, sans parler de plusieurs autres petits contes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom de contes de l'autre monde ; que parmi tous ces peuples, le plus grand crime étoit de raconter deux fois une même chose ; qu'on n'y étoit point introduit qu'on ne laissât son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour, mais qu'on le retrouvoit, presque toujours, ou égaré ou corrompu ; que la république des animaux étoit gouvernée par le phénix, &

que celui qui régnoit alors avoit été curieux de nous voir, parce qu'il ne faiſoit que de naître, & n'avoit jamais vu d'hommes; que, ſans cela, on ne nous auroit pas ſouffert plus long-tems dans l'île, parce qu'il leur étoit défendu très-étroitement, par leur légiſlateur, d'avoir aucun commerce avec ceux de notre eſpèce, ſur peine de retourner en leur première ſervitude; que ce légiſlateur étoit un petit bon-homme tout contrefait, qui n'étoit guères différent d'un ſinge pour la figure; mais au reſte d'un ſavoir & d'une connoiſſance admirables; que c'étoit lui qui les avoit établis, policés & raſſemblés de toutes les parties du monde, & qui leur avoit enſeigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'avoit jamais pu apprendre à parler qu'aux perroquets & à quelques autres oiſeaux; que les ſinges, comme ils ſont ingénieux & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voient, avoient appris de lui l'art de ſe vêtir, & une partie de ce qu'ils avoient vu faire aux hommes; qu'ils avoient bâti le palais que nous verrions, à l'aide des hirondelles, cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes, qui ſe plaiſent à la remuer, & faiſoient la moiſſon par l'entremiſe des fourmis, qui avoient, en moins de rien, emporté toute la graine d'un champ, & la ſerroient dans des greniers, où on l'alloit

prendre quand on en avoit beſoin ; que comme il n'y a point de ſociété ſans quelque religion, ils adoroient tous le ſoleil, & que le phénix, qui lui étoit conſacré, avoit joint à la royauté le ſacerdoce, & ſe brûloit lui-même ſur ſon autel, ſervant & de prêtre & de victime ; qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque révérence pour les autres aſtres ; que l'éléphant adoroit la lune & l'orix l'étoile de la canicule ; qu'Eſope (car c'eſt ainſi que ſe nommoit leur légiſlateur) ſe voyant forcé de les quitter, avoit établi pour roi le phénix, comme le plus propre à cet honneur, parce qu'il étoit unique, & qu'on n'étoit point ſujet par ce moyen aux guerres civiles, que l'ambition des grands & le deſir de régner, ou le dépit & la jalouſie ont coutume d'allumer en l'ame des princes. D'ailleurs, comme il vivoit pluſieurs ſiècles, on étoit exempt par-là des révolutions que cauſent dans les empires le fréquent changement de monarques ; que pour ſe décharger des ſoins de l'état, il avoit établi divers animaux ſur chaque eſpèce, qui les gouvernoient ſous ſon autorité ; car il ſe faiſoit voir fort rarement, ſoit pour conſerver ſa majeſté, ou pour quelque autre raiſon ; que les ſinges lui ſervoient d'officiers & de miniſtres ; les tigres & les lions de ſoldats ; les oies & les chiens de garde & de ſentinelle ;

les perroquets d'interprêtes & de truchemens; les cigognes de médecins : car à cauſe de ſon naturel ſolitaire & mélancolique, il avoit beſoin de ſe purger de tems en tems; à quoi les cigognes ſont fort adroites; que les licornes faiſoient l'eſſai devant lui, pour la propriété qu'elles ont de chaſſer les venins, & qu'enfin tous ces animaux vivoient en paix & en bonne intelligence ſous ſon empire. Mais ceux qui ſe nourriſſent de proie, de quoi vivent-ils, leur dis je? Vous avez raiſon, répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la terre. Voici donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lorſque les animaux deviennent vieux, & qu'ils ne ſe peuvent plus ſoutenir, on les engraiſſe tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui ſont morts; mais cela eſt cauſe auſſi quelquefois que ceux qui vivent de carnage ſont deux ou trois jours à jeûner; & lorſqu'ils ne peuvent ſupporter la faim, il vont dans les pays étrangers, & ſont nommés, à cauſe de cela, oiſeaux de paſſage.

Dans ces entretiens & autres ſemblables, nous arrivâmes à la tour du phénix qui étoit déja nuit. Il étoit dans une grande ſalle toute brillante de lumière, par le moyen des vers lui-

ſans, & d'autres inſectes lumineux, qui étoient attachés au plancher, ou qui voloient par l'air, comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la voûte étoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des hirondelles; ſi bien que cela ne reſſembloit pas mal à un ciel. Il y avoit deux corps-de-garde à la porte; l'un de lions & l'autre de tigres, qui nous effrayèrent d'abord; mais nous paſſâmes en aſſurance ſous la conduite de nos guides. Au fond de la ſalle étoit le phénix poſé ſur un trône d'or enrichi de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchaſſé des pierreries; mais de tout ſon trône, rien n'étoit ſi brillant que lui, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il lui en donnoit; car il avoit le cou d'or, les aîles de feu, doublées d'un azur céleſte, & il portoit un aſtre étincelant ſur la tête. A ſes côtés étoient rangés, en forme d'amphithéatre, un grand nombre d'oiſeaux de taille & de plumage tout différens, mais d'une beauté merveilleuſe, ſans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plumes. Au bas étoit une infinité de paons qui faiſoient la roue à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le ciel. Ce ſpectacle nous ravit tellement en admira-

tion, que nous demeurâmes comme immobiles; jusqu'à ce que le prince nous envoyât complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent notre langage. Lors nous fûmes près de lui, après lui avoir fait la révérence, il nous dit, par la bouche d'un petit perroquet qui se perchoit [illegible] son trône, que nous étions les bien-venus, & qu'ayant sçu notre arrivée, il avoit été bien-aise de nous voir; & avoit envoyé au-devant de nous quelques-uns de ses officiers, afin qu'on ne nous fît aucun déplaisir. Après cela il s'enquit du sujet de notre voyage; & témoigna d'être fort surpris au récit de nos aventures: mais parce qu'il étoit tems qu'il se retirât, il nous congédia, après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son palais, & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificences. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de lui, que nous fûmes environnés de geais & de pies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles; & nous rompoient la tête d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tardoit que je fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois vues; & je soupirois déjà après mon retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en notre appartement par les mêmes ambassadeurs qui nous étoient venus recevoir, & le trou-

vâmes meublé d'étoffes exquiſes, filées par des vers à ſoie, & tiſſues par des araignées; de ſorte que l'ouvrage en étoit très ingénieux & très-délicat. Si-tôt que nous fumes arrivés, on couvrit pour le ſouper, où nous fûmes ſervis magnifiquement, de toutes ſortes de mets, & mangeâmes des petits oiſeaux qui n'étoient que comme des pelotons de graiſſe (1). Nos ambaſſadeurs prirent place avec nous; mais les perroquets ſe perchèrent deçà & de-là, au-deſſus de nos têtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit ſur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particuliérement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des ſinges accoutrés en charlatans, qui faiſoient cent tours de paſſe-paſſe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaiſoient les ſoldats, avec l'épée au côté & la pique ſur l'épaule, paſſoient à travers des cerceaux, marchoient ſur des bâtons, ſautoient pour l'amour des dames, faiſoient pluſieurs galanteries ſemblables. Après ſouper les pies danſèrent un balet, où elles imitoient le ſaut des grues, paſſant l'une dans l'autre avec une adreſſe & une agilité admirable. Les roſſignols firent le récit, & les ſerins le concert.

(1) Ortolans.

Le lendemain dès le point du jour notre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les animaux venoient rendre au phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'île; il étoit à l'entrée de son palais pour les mieux recevoir, & pour en faire la revue avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du palais, il y avoit un chien en sentinelle; & une oie sur chaque fenêtre, avec un aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin; & on les relevoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si-tôt que nous fûmes arrivés, le phénix nous fit asseoir auprès de lui sur des siéges. Il étoit environné de tous les animaux de sa garde, & de tous les oiseaux de sa suite, comme le jour précédent. Après que son perroquet eut harangué assez long-tems sur le sujet de la cérémonie, avec grande satisfaction, de toute l'assemblée, qui étoit charmée de la douceur de son éloquence; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'aigle, qui après avoir une pointe en l'air, fondit tout à coup au pied du phénix, pour lui faire hommage, puis se guinda dans le ciel, & s'alla perdre dans les nues. Aussi-tôt les oiseaux de sa suite se perchèrent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui savoient chanter, célébrèrent

célébrèrent les louanges du phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le cigne tenoit le tacet, & le coucou battoit la mesure. Mais auparavant quelques faucons, pour donner du plaisir au prince, lièrent en l'air des perdrix; & passant devant son trône, les laissèrent envoler, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace, aussi-bien que celle des coqs, qui après avoir paru à la tête des oiseaux domestiques, se séparèrent en deux bandes, qui vinrent joûter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le phénix fut contraint de les envoyer séparer. Mais les cailles qui s'étoient mises de la partie, étoient si acharnées au combat (1), qu'elles ne voulurent point obéir; si bien que pour conserver la majesté de l'empire, & punir leur crime, il fit signe aux éperviers, qui enlevèrent en un instant les plus opiniâtres, & les allèrent plumer hors de sa présence. Cependant, les paons dansoient un ballet avec beaucoup d'art, de justesse & de gravité, traçant diverses figures selon les divers airs que leur chantoient les oiseaux, & marquant la cadence d'une façon admirable; mais les coqs-d'inde les ayant voulu imiter, se firent moquer

(1) On les faisoit joûter en Grèce comme des coqs.

d'eux avec leur graiſſe rouge & bleue, entrecoupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante ſur le nez; ce qui fit bien voir la différence qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire véritable. Comme le phénix s'étonnoit de ce que les oiſeaux de nuit & ceux de rivière, ne paroiſſoient point, un perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de lui repréſenter de leur part, que les premiers attendoient la nuit, pour lui venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiſeaux de leur préſence; & que les derniers s'étoient aſſemblés à l'endroit où il devoit recevoir celui des poiſſons, comme étant plus en leur luſtre dans l'eau. Après vinrent les animaux à quatre pieds, que le lion conduiſoit avec une majeſté & une contenance digne d'un prince, & lorſqu'ils furent tous paſſés devant le phénix, ils ſe ſéparèrent en deux, comme pour le combat: mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combattans, car ceux qui vivent de proie, s'étoient mis tout d'un côté, & le reſte de l'autre; de quoi le phénix s'étonnant, un ſinge qui les avoit diſpoſés, lui dit: que c'étoit pour faire paroître la modération des uns, & la confiance des autres. Car les oiſeaux n'eurent pas plutôt ſonné la charge, qu'on vit les chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les tigres & les

lions, & les choquer de leurs têtes si rudement, qu'ils tombèrent à la renverse, comme s'ils eussent été morts; puis se relevant légèrement, se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'étoit pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent être de la partie, & ne vinssent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant & de peur de les blesser, faisoient la patte de velours. Ensuite les ours se levèrent sur leurs pieds de derrière, & se tenant tous par les pattes, ils commencèrent à danser en rond fort gravement, ayant un singe au milieu qui jouoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montés sur de grands ours blancs, contrefaisoient les bateleurs, & faisoient cent tours de soupleſſe; car les singes en cette occasion faisoient mille singeries: les uns jouoient à la boule, avec des hérissons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se battoient à outrance, comme des gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins, faisoient les juges du camp. Ceux-ci couroient la bague sur des chevaux de manège; ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne maison. Les licornes couroient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe

de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de ſe faire mal. Cependant, on voyoit des chevaux bondir tout ſeuls dans la plaine, & faire des voltes & des paſſades avec des caracols, où ils tournoient plus juſte que les meilleurs écuyers du monde. Il n'étoit pas juſqu'aux éléphans qui, pour montrer leur adreſſe, ne vouluſſent danſer ſur la corde (1), & faire admirer leur agilité dans une ſi grande maſſe de chair. De quelque part que le phénix jettât la vue, il ne voyoit que des objets divertiſſans. Il y avoit de petits animaux qui ſe tenoient ſur le dos de leur mere, ſoit qu'elle courut ou qu'elle jouât; d'autres étoient renfermés dans ſon ſein, comme dans une bourſe, d'où ils ſortoient & ſe promenoient; puis y ils rentroient au premier cri qu'elle faiſoit. Les porcs-épics ſe laiſſoient pourſuivre par les chiens, & lorſqu'ils étoient prêts de les attrapper, ils leur lançoient de leurs dards, qui les faiſoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entendit de loin le ſiflement des ſerpens, qui fit ceſſer tous les jeux : ils ſe traînoient lentement, la tête haute, pour témoigner plus de majeſté & avoient quitté leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour paroître plus beaux. Ils venoient tous

(1) On a vu cela autrefois à Rome.

rendre hommage au phénix, ſous la conduite du baſilic, qui couvoit un dépit mortel en ſon ſein, & prétendoit devoir régner ſur les animaux, à cauſe qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ſes regards ſur lui, au lieu de lui rendre ſon hommage (1). A cet aſpect, le divin oiſeau penche la tête mourante, comme une fleur que le coutre de la charrue a renverſée : l'or, l'azur, & la pourpre de ſes plumes ſe terniſſent, & il alloit rendre l'ame, ſi au cri que jettèrent les animaux, la licorne qui repoſoit à ſes pieds, ne l'eût touché de la corne, dont elle chaſſe les venins ; & en même tems l'ardente belette (2) n'eût ſauté ſur le baſilic, & imprimé ſa dent mortelle ſur les taches blanches de ſa couronne, l'étendant mort ſur la place. Auſſi-tôt le phénix redreſſe ſa tête penchante, & reprend ſon vif éclat effacé par les ombres de la mort ; & les animaux juſtement irrités, viennent fondre de toutes parts ſur les ſerpens, tandis que les cigognes les attaquent d'en-haut, & que les aigles percent de leurs ongles tranchans les dragons qui vouloient prendre l'eſſor. Ils furent donc en moins de rien déchirés & mis en pièces ; & la nature

(1) Il tue de ſa vue.

(2) Elle eſt ennemie du baſilic.

purgée de ces monſtres. Cependant, l'unique oiſeau qui avoit repris ſa force & ſa beauté, voulut achever la cérémonie, & alla vers la mer pour y recevoir l'hommage des poiſſons & des oiſeaux de rivière. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pu montrer leur diligence accoutumée, pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas ſi vîte qu'elles, venoient avec les autres inſectes rendre leur bourdonnant hommage au phénix, & lui apportoient du miel de leurs ruches, qu'elles lui préſentèrent ſur les ailes des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queue des paons. A leur tête marchoient de petits oiſeaux de différentes eſpèces (1) & de plumages divers, qui ne ſont guère plus gros qu'elles, & qui ne peſent chacun, avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poiſſons s'étoient aſſemblés dans une eſpece de golfe, qui faiſoit comme un amphitéâtre, ſur lequel ſe rangèrent tous les animaux; & les oiſeaux ſe perchèrent ſur les arbres pour augmenter la magnificence du ſpectacle qu'ils venoient voir. Car les baleines rangées en forme d'arc, du côté qui regardoit la mer, faiſoient un rond d'eau où l'on voyoit jaillir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles

(1) Les colibris & les oiſeaux-mouches.

ont sur la tête, par lesquelles elles jettoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur d'une demi-pique ; qui, retombant avec bruit sur leurs musles, couvroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le phénix arrivât au lieu du spectacle, les poissons l'envoyèrent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivis d'amphibies, pour montrer que leur juridiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi-bien que dans les eaux. Après venoient cent grandes tortues chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide élément. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre ; les autres des rochers de corail, enrichis de nacre de perle ; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur inestimables. C'étoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nompareille, dont le vif éclat étoit redoublé par la noirceur des mains des singes qui les tiroient de leurs huîtres pour les présenter au prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sépulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les baleines formoient d'un côté, & les rochers de l'autre, parurent premiérement

tous les oiſeaux de rivière, ayant le cygne à leur tête, qui s'étoit joint à eux, avec quelques autres oiſeaux de la cour du phénix. Il paroiſſoit-là dans ſon luſtre, hauſſant ſon col voûté entre ſes ailes à demi-levées; ce qui faiſoit un enfoncement qui lui donnoit beaucoup de majeſté. Auſſi-tôt qu'il vit arriver le phénix, il prit ſon vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de lui, comme pour faire la revue de ſes ſujets, & lui en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant phénicoptère, aux ailes de pourpre, fut choiſi pour aller rendre l'hommage au phénix, comme lui devant être plus agréable, à cauſe qu'il porte ſon nom: au retour, ils ſe jouèrent en l'air avec les poiſſons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans la mer avec grand bruit. Alors, pour donner du plaiſir au prince, les barbets ſe lancèrent après eux & commencèrent à les pourſuivre. Ils les laiſſoient approcher de fort près; puis ſe plongeant tout-à-coup, ils trompoient leurs dents & leurs eſpérances. Ils ſe déroboient de même des oiſeaux de proie, qui venoient pour donner deſſus, & qui mouilloient les cerceaux bigarés de leurs ailes, ſans avoir pris que du vent. A la fin, ils diſparurent tous au ſeul cri du cygne, & ſe coulant ſous les eaux,

allèrent reparoître bien loin, & faire une triple couronne au-dedans des rochers & des baleines, pour donner le tems aux poiſſons de ſe faire voir & finir la magnificence du jour. Auſſi-tôt on vit toute la mer couverte de monſtres, différens de grandeur & de figure; parmi leſquels rien ne ſatisfit, tant le phénix que les petits hériſſons de mer, qui ne ſont pas plus gros que des œufs de poule, & qui ſont tous ſemés de pointes rouges, vertes & bleues. En cet état, ils roulent ſur l'eau, comme de petites boules de lumière, ſi bien qu'on eût dit que toute la mer étoit en feu & leurs œufs attachés à leur peau, paroiſſoient comme autant d'étoiles brillantes. D'autre côté, voguoient de petites huîtres (1) d'une nacre tranſparente & ciſelée; c'eſt un poiſſon qu'on voit le dos appuyé contre ſa coquille, qui lui ſert comme de proue; & la tête qu'il leve, lui tient lieu de voile; ſes ailerons ſont les rames; ſa queue lui ſert de gouvernail; enfin, c'eſt comme un vaiſſeau vivant & animé, qui ſemble n'avoir été fait par la nature que pour inſtruire les hommes à la navigation.

Comme le ſpectacle ne faiſoit que de commencer, & que les dauphins, qui ſont les ſinges de la mer, ſe plongeoient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis ſe lançoient en l'air avec

(1) les nautilles.

une vigueur incroyable ; pour montrer leur agilité : on vit arriver la babillarde hirondelle, qui s'approchant du phénix, commença à lui débiter ce qu'elle avoit appris dans les pays étrangers, & mit toute la cour en rumeur. Car elle rapporta que les animaux des antipodes s'étoient révoltés contre les sauvages, & qu'ils envoyoient demander secours au prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur méfintelligence. On assembla donc sur le champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier ministre du phénix, qui étoit un vieux magot très-savant dans la politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prît envie de l'accompagner, quoique le prince fit tout ce qu'il pût pour m'en empêcher, me représentant le danger que je courois avec tant d'animaux différens qui n'étoient pas policés, & n'avoient pas appris à obéir comme les siens ; mais il n'en pût venir à bout. Cependant on dressa le train de l'ambassadeur, & l'on me donna deux dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit ; parce la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les barbares étoient en armes, pour remettre les animaux dans l'obéis-

sance. Cependant les baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte, de peur qu'on ne nous vint envelopper; car une partie des sauvages s'étoient sauvés sur les eaux, pour éviter la fureur des bêtes farouches qui battoient la campagne, & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si-tôt qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les baleines se mettant entre deux, en renversèrent autant qu'il s'en présenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des barbares, qui, d'un courage invincible, sautoient sur le dos des baleines, après avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons qui les attendoient dans l'eau pour les dévorer (1), & montant sur la tête de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures qui sont comme des soupiraux, par où elles jettent l'eau & elles respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal par leur valeur & leur adresse. Cependant nos dauphins prenant leur tems, gagnoient pays, & devançant la vîtesse des sauvages par la leur, nous vinrent exposer sur le rivage, où les animaux avertis de notre venue

(1) Requiem, ou requin, chacalot ou baleine.

par les hirondelles, nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joie avec laquelle ils nous reçurent, & les careſſes qu'ils nous firent, ſans prendre aucun ombrage de moi, à cauſe qu'ils ſavoient que je n'étois pas là pour leur faire de mal. Nous apprîmes en arrivant, que la cauſe de leur révolte venoit d'un perroquet, qui ayant été emporté par un grand vent de l'île des animaux en leur pays, leur avoit appris comme des bêtes vivoient en paix dans cette île, & les avoit encouragés à ſecouer le joug des hommes.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arrive que les ſauvages s'avançoient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Auſſi-tôt notre vieux ſinge, qui étoit auſſi ſavant dans la guerre que dans la politique, quoique ſa force ne répondît pas à ſa valeur, rangea tous les animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au-devant une grande plaine, & ſur les aîles, d'un côté des rochers eſcarpés & inacceſſibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une rivière qui n'étoit pas guéable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'étoient pas propres au combat, de ſe retirer dans le fond du bois, pour ne point embarraſſer les autres; puis partageant le reſte en trois corps, les rangea en cette ſorte. Il mit à la droite une eſpèce

de tigres très-vaillans ; car j'oublioís à dire qu'il n'y a preſque point d'animaux aux Antipodes qui ſoient tout-à-fait ſemblables à ceux de notre pays, ſi ce ne ſont des perroquets & des ſinges. Enſuite il rangea les lions, qui ſont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les ours; les ſangliers après, qui ont une ouverture ſur le dos, & enfin une eſpèce de lynx ou de loups cerviers, qui faiſoient la pointe de l'aîle gauche : car ils ſont ſi vaillans qu'ils vont attaquer les ſauvages en plein jour, juſques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprès les plus courageux ſur les aîles, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermaſſent au milieu, & les empêchaſſent de prendre la fuite. Chaque corps en avoit un autre à ſes épaules pour le ſoutenir en cas qu'il fût enfoncé; & il étoit de la même eſpèce, afin d'être plus intéreſſé à la défenſe. Dans les intervalles des bataillons, étoit comme l'infanterie légère compoſées de petits animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laiſſent pas d'avoir du courage, pour ſe mêler parmi les autres dans le combat, & mordre les jambes des ſauvages, ce qui fut de très-grand ſervice. De ce nombre étoient les porcs-épics, & certains petits pourceaux qui ſont armés partout comme d'une cuiraſſe à écaille. Le front de

la bataille étoit couvert d'animaux légers comme cerfs, pour attaquer l'eſcarmouche, & de trois ou quatre eſpèces de grands oiſeaux qui ne ſauroient voler, mais qui ſont très-vîtes à la courſe; du nombre deſquels étoient les autruches, qui ſont plus petites que les nôtres. Voilà qu'elle étoit l'armée de terre : mais il y en avoit encore deux autres; l'une dans l'air, qui n'étoit pas moins effroyable que la première, étant compoſée d'une eſpèce de grands vautours & d'autres oiſeaux de proie, pour venir fondre d'en-haut ſur les ſauvages, dans la chaleur de la mêlée. Et l'autre dans l'eau, toutes d'animaux amphibies, comme des hippopotames & des crocodiles, pour prendre les barbares en queue & en flanc. Le général avoit autour de lui les ſinges les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ſes ordres par-tout. Les autres étoient employés aux diverſes néceſſités du camp, parce qu'ils n'étoient pas aſſez forts ni aſſez vigoureux pour le combat. Pour moi, je montai ſur un arbre pour voir la bataille tout à mon aiſe, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour d'avoir tenu le parti des bêtes contre les hommes. L'armée étant ainſi rangée, on vit paroître celle des ſauvages en une très-belle ordonnance. Les premiers bataillons étoient armés de maſſues & de grandes épées

de bois qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les oiſeaux, afin qu'ils ne fuſſent point attaqués d'en-haut pendant la mêlée. Ils étoient tout nuds avec la peau noircie, & peinte en figure de ſerpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence, ayant la lèvre d'enbas & les joues percées, & remplies de pierres de diverſes couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient ſerrés dans un grand ſilence, mais lorſqu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oublioís à dire que le front de leur bataille étoit couvert de trois ou quatre rangs d'archers, qui avoient ordre de ſe retirer dans les intervalles des bataillons, après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux légers à la courſe, & ces grands oiſeaux qui ne volent point, leſquels marchoient à la tête. Mais le corps de bataille s'avança auſſi-tôt en diligence, pour n'être point percé de leurs flèches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des ſauvages furent enfoncés par la furie des animaux, & particuliérement des tigres & des loups-cerviers qui étoient rangés ſur les aîles, & qui en firent un grand carnage; mais le corps de réſerve venant tout

frais au combat avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprêtées, percèrent les plus courageux qui étoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui étoient armés de massues de se rallier; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardi & de courageux dans l'armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite & se sauva dans les bois, où ils furent poursuivis par les sauvages. Pour les oiseaux, quoique l'air fût obscurci de leur multitude, ils furent écartés en un instant par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur chûte que par leur bec & leurs griffes. Les amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les sauvages qui sont agiles & vaillans, tournèrent tête à leur abord; & faisant front de tous côtés, ils les recognèrent aisément dans la rivière. Il ne restoit plus d'espérance pour les pauvres animaux, si les serpens qui n'avoient pu s'assembler, ni arriver aussi-tôt que lesautres, ne fussent accourus à leur secours: mais les sauvages n'eurent pas plutôt entendu de loin leurs sifflemens, qu'ils firent halte dans le bois; & voyant les uns sur les arbres, prêts à se lancer sur eux, & d'autres de vingt à trente pieds de long, qui ouvroient la gueule pour les dévorer, sans parler de

de ceux qui ont des ſonnettes à la queue, & qui ſont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & ſe ſauvèrent à la courſe. Les animaux ſe rallièrent, les pourſuivirent avec une grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

Après la victoire, tout retentit de cris différens; les animaux qui s'étoient cachés dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'écho réſonnoit de la muſique des oiſeaux, qui chantoient un chant de triomphe, & rien n'eût été égal à cette harmonie, ſi les animaux à quatre pieds, en ſe voulant réjouir, n'euſſent fait un effroyable charivari. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit ſourd de trompettes & de tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en très-bon ordre, ce qui fit ceſſer l'allégreſſe; mais comme elles furent proches, on apperçut que c'étoient des ſinges, qui pour faire peur aux autres, s'étoient armés de la dépouille des ſauvages. Ils frappoient ſur des troncs d'arbres creuſés & couverts de peaux, dont les barbares ſe ſervent pour s'animer au combat, & ſonnoient des cornets marins qui font un bruit comme une trompette enrouée; de ſorte que la frayeur ſe changea en allégreſſe. Car on voyoit les uns ſe battre contre leurs compagnons avec

des flèches, qui tenoient lieu d'épées, n'étant pas assez forts pour manier les massues; les autres dansoient un ballet de postures, où ils contrefaisoient les sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées & leurs funérailles. Là dessus on ouit le cri de divers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; après quoi l'on vit arriver quelques singes de la suite du général, qui dirent qu'il avoit été tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & qu'hurlemens, qui ne furent pas plutôt finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'élection d'un nouveau roi; car les serpens prétendoient à cet honneur, pour avoir été cause de la victoire; les bêtes à quatre pieds, pour leur grandeur & leur multitude; & les oiseaux, pour leur excellence; outre qu'il semble que la nature leur ait donné le dessus. Mais le perroquet en qui ils avoient créance, & qui avoit été cause de leur révolte, appercevant ce désordre, & craignant qu'on n'en vînt à la dernière extrémité, dit qu'il étoit d'avis qu'on me fît venir pour savoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que je n'avois pas voulu quitter pour la crainte des serpens, dont j'avois vu un si grand exemple de cruauté en la personne du phénix, & représentai aux animaux, par l'entremise du perroquet, que j'étois d'avis qu'ils

fissent la paix avec les sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs divisions, & de prendre cette occasion pour les défaire ; & en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement, je leur offris mon entremise. L'affaire ayant été mise en délibération, la chose passa tout d'une voix, par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient jamais s'accorder ; outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient été tués dans le combat. Je partis donc avec ce perroquet, & un autre qui savoit la langue du pays, & fus trouver les sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, après une si grande défaite ; & en passèrent par-tout ce que je voulus.

A mon retour, je rencontrai mes camarades, que le regret de mon départ & la même curiosité que moi, avoient portés à me suivre ; de sorte qu'ayant pacifié tous les différens qui restoient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble ; je m'embarquai avec mes compagnons, très-aise d'avoir évité un si grand péril, & d'avoir vu des choses si étranges & si merveilleuses.

# LIVRE QUATRIÈME.

*Arrivée dans l'île des Pyrandriens. Description du pays des Aparctiens. Royaume de Numismacie. Isle des Roëtes. Celle des Pygmées. Retour de l'auteur en Grece par l'île des Magiciens.*

APRÉS avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moi, pour voir le reste des îles dont on nous avoit dit tant de merveilles. La première où nous abordâmes, sembloit être toute de feu, ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin; & approchant, nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la tête fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils reçurent avec joie, & en revanche ils nous donnèrent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes pour nous garantir des ardeurs de leur pays; mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'étant courbés à dessein ou autrement, mirent le feu

à une des barques que les sauvages nous avoient données. Ceux qui étoient dedans, s'étant jettés aussi-tôt à la nage pour se sauver, firent par malheur rejaillir de l'eau sur quelques-uns de ces pyrandens, car c'est ainsi qu'on les nommoit, ce qui leur fit de grandes plaies; si bien qu'au lieu qu'ils paroissoient lumineux & transparens, ils devinrent noirs & obscurs par-tout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu, qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient sans doute qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnèrent rien pour nous régaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chère & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élèvent incontinent au-dessus, & tirent leur nourriture par le pied, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excrémens que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la tête. Dans le fort de leur débauche ils se font jetter quelques goutes d'eau pour s'échauffer davantage; & lorsqu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de soufre & de camphre, ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur-tout

l'eau-de-vie ; & en approchant, ils l'allument ; & l'avalent ainſi toute enflammée. Ils ſont fort ardens, amoureux, & aiment bien à baiſer, c'eſt pourquoi ils multiplient extrêmement ; car d'un ſeul baiſer ils engendrent un enfant, qui n'eſt pas ſi-tôt né, qu'il croît à vue d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de tems, il diminue peu à peu, tant qu'à la fin il ſe couvre d'une lèpre farineuſe, à quoi ils ſont tous ſujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guérir, ſe ſervent perpétuellement d'éventail, mais cela les uſe beaucoup. Ils ſont fort colères & fort rigoureux, & il y a parmi eux des ſupplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire eſt de plonger dans l'eau, ce qu'ils ſupportent ſi impatiemment, que cela leur fait jetter de grands cris. Au ſortir de-là, ſelon la grandeur du crime, on les laiſſe plus ou moins de tems dans de noirs cachots, où ils ſont comme morts ; mais ils reſſuſcitent à l'approche de leurs camarades ; & quand le crime eſt grand, on les met en poudre, ce qui les fait mourir auſſi-tôt. Ils ne croyent pas comme nous, que l'ame ſoit renfermée dans le corps, & ſoutiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroît, & que le corps qu'elle anime lui eſt donné pour nourriture. Auſſi vivent-ils tant qu'ils ont de quoi nourrir leur feu ; mais lorſqu'il n'y a plus de

matière, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joue longtems par l'air, & se promène en divers pays, cherchant les eaux comme pour lui servir de rafraîchissement, & c'est ce que nous appellons des feux folets. Lorsqu'elles ont erré tout le tems qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les comètes, & ces petits astres semblables aux étoiles, qui se précipitent du ciel en terre pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pays, ni ceux des autres pays dans le leur, si ce ne sont des Salamandres. Il seroit impossible de voyager en ce royaume, à cause des grandes ardeurs, si la nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres qui donnent, avec l'ombrage, du rafraîchissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord sur leur origine; les uns croyent qu'ils sont engendrés des rayons du soleil, ou des éclats du tonnerre; les autres, plus vraisemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-

uns, du concours de celle de nos parens. Pour moi je crois qu'ils ſont deſcendus de l'île des Lampes, dont quelqu'une chut à terre par mégarde; auſſi diſent-ils que leur pays ne brûle que depuis une pluie d'huile & de feu qui tomba deſſus. Comme nous étions fort échauffés ſur cette diſpute, il ſurvint une troupe de Pyrandriens, qui demandèrent ſecours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'étoient pas oppoſés avec aſſez d'ardeur à l'effort de leur ennemi, ils répondirent que l'événement juſtifioit le contraire, parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, ſans regarder derrière eux; de ſorte que quelques-uns étoient tombés dans des goufres qui ſont au ſommet des montagnes, d'où ils ne ſe peuvent plus retirer, & ne paroiſſent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut réſolu qu'on députeroit ſur l'heure vers de certains Pyrandriens qui ont guerre continuelle contre les habitans du royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de brûler les choſes les plus combuſtibles, ne laiſſent pas de nager ſur l'eau, & de la conſumer.

De cette île de feu nous paſsâmes en une autre de glace, tant ce pays des fables eſt plein de choſes contraires & extravagantes; de quoi il ne faut pas s'étonner, puiſqu'on tient qu'il eſt

sorti de la cervelle des poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui alloient & venoient d'une vîtesse merveilleuse : dès qu'ils nous apperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avoient le pied fort étroit & tranchant par-dessous, ce qui les aidoit à glisser ; leur barbe étoit longue, & ne leur pendoit pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'éléphant. Au lieu de langue, ils ont deux rateliers de dents bien garnis qui frappent l'un contre l'autre quand ils veulent parler, comme les fébricitans, dans le frisson d'une grande fièvre ; & par le bruit qu'ils font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient, peut-être, qu'on nomme ceux qui parlent trop des claquedents. Il y en a parmi eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent du claveſſin. Ils portent pour ornement de grosses perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toute sorte de lumière, hormis celle des étoiles, & ne sortent guères qu'en hiver, à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'été ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'est une chose étrange, qu'étant si froids, ils suent en moins de rien ; mais de leur sueur on en fait d'autres sur le champ, dont les plus accomplis se jettent en moule.

Pour les faire croître par tout également, on ne fait que les arroſer au clair de la lune ; mais ils ne ſont jamais plus beaux que lorſqu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier ; & ils ne ſont point diſſimulés, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnés de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent préſent de fruits glacés, & de grands plats de gelée, quoique leur premier abord fût aſſez froid. Ils nous preſsèrent fort de demeurer en leur pays, mais il y faiſoit un froid ſi inſupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant de partir, de voir le temple de leur dieu, qu'ils adorent ſous la figure d'un ours blanc (1), ce qui a donné le nom au pays. Il y a une merveille dans ce temple, qui ne ſe trouve nulle part ; c'eſt une glace de miroir qui a ſervi de moule aux dieux pour former les hommes ; car s'en étant approchés, ils animèrent leur image ; mais ils furent ſi fâchés de voir qu'elle faiſoit tout le contraire de ce qu'ils vouloient, & qu'elle prenoit de la main gauche ce qu'ils lui préſentoient de la main droite ; que pour punir ce nouvel homme, ils ne lui voulurent point don-

(1) Arctos ſignifie ours en grec.

ner de femme, afin d'en faire périr la race ; mais comme il aimoit à ſe multiplier, il ſe préſenta devant le même miroir, & anima ſa reſſemblance, qui par un juſte châtiment lui contredit en tout & par-tout. C'eſt de-là que vient cet eſprit de contradiction qui eſt dans les femmes & les enfans ; car la femme eſt l'image de l'homme, & les enfans ſont la leur. Au ſortir de ce pays, nous entrâmes dans un autre fort tempéré, & abordâmes par bonne fortune au royaume de Numiſmacie, après avoir admiré la diverſité de la nature, qui en un même endroit du monde avoit placé deux nations ſi contraires.

J'ai dit que nous abordâmes heureuſement au royaume de Numiſmacie, parce que c'eſt un pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute ſa vie, qui ne l'a jamais pu trouver. Les habitans y parlent toute ſorte de langues, c'eſt pourquoi ils ſont fort bons truchemens, ſur-tout les Chryſandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur, car on ne fait pas cas des autres, & ils ſont ſujets à être fourbes. Ces peuples, pour être engendrés de Mercure & de la belle Sulfurie, ſont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la tête : quoi qu'ils ſoient tous empereurs, rois & ſou-

verains, ils portent derrière eux leurs armes & leurs devises, & relèvent de la reine Lydie (1), & non pas de l'île des poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits ils ne croissent ni ne diminuent; il est vrai que les traits de leur visage s'effacent peu-à-peu, & qu'ils sont sujets à une certaine érésypèle qui les fait beaucoup décheoir. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on enlève, les fourbes dont j'ai parlé se masquent, & passent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé; mais ces gens-là n'appréhendent rien tant que la rencontre de leur reine; car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diversité de leur crime, & aussi-tôt on les met en quatre quartiers, & on les jette dans le feu; mais ils ne sont pas entièrement consumés, car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en étant allé en fumée, on crée de nouveaux sujets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du prince, qui est comme le cachet de la nature, dont Platon dit que nous sommes tous scellés. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle, principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent être anéantis en quelque manière que ce soit, non pas même par le feu, qui au contraire les

(1) Pierre de touche.

purge, quand ils ſont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traités dans cette île, car encore que ce ne ſoit qu'un roc ſtérile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous côtés; en effet, ces peuples ſont ſi aimés de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne ſe rendent maîtres de l'univers, non pas par force, mais par amitié; car c'eſt une choſe étrange de la paſſion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes ſi différens de mœurs, de religion & de coutumes, s'accordent tous en ce point: auſſi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient on les enferme ſous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent, car ils ſont d'une nature très-inconſtante; & pour peu qu'on les laiſſe à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reſte, ce ſont les meilleurs eſclaves du monde, car ils ſavent tout faire, & ſe mettent à tout. C'eſt par leur moyen qu'on a applani les montagnes, comblé les vallons, bâti des villes, peuplé des déſerts, cultivé des rochers, ſéché des mers, arroſé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abymes & des précipices. Quoi qu'ils ſoient ſujets à être enterrés tout vifs, & à demeurer long-tems ſans voir ni lune, ni ſoleil; ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en ſont point plus mauvais viſage, car ils ſavent que ce qu'on

en fait n'eſt pas par inimitié, mais par affection: toutefois ils aiment fort les Dapſiliens (1), parce qu'ils leur font voir en peu de tems bien du pays, & qu'ils ne les tiennent pas enfermés comme les autres; auſſi paroiſſent-ils plus entre leurs mains que par-tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numiſmaciens, je fis ſi bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvrai, par leur entremiſe, un bon vaiſſeau équipé de tout ce qui étoit néceſſaire pour retourner en notre pays.

Cela nous vint bien à propos, car au ſortir de-là nous fûmes ſurpris par une tempête, qui après nous avoir agités long-tems, & conſumés toutes nos proviſions, nous jetta enfin en l'île des Poëtes, qui eſt un pays fort éloigné du royaume de Numiſmacie. La première rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort vénérable, mais il avoit la cervelle en écharpe, qui eſt un mal auquel ils ſont preſque tous ſujets. Au lieu de répondre à ce que nous lui demandions, il ſe contenta, après quelques grimaces, de nous faire ſigne de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aller: nous montâmes par ſon ordre ſur le faîte d'un haute mon-

(1) Dépenſiers.

tagne, qui avoit double ſommet, où nous vîmes un grand peuple aſſemblé, pour voir lever l'aurore, qui eſt la déeſſe qu'on y révère avec le ſoleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamarés de ſon lit; & après lui avoir donné le bon jour en chantant (car ces peuples chantent comme les autres parlent) ils la vêtirent de pourpre & d'écarlate, mêlant l'or & l'azur parmi les opales & les rubis, ſans deſſein & ſans ordre, ils aſſuroient que cela ne laiſſoit pas de faire un fort bel effet de loin. Enſuite ils mirent dans ſes doigts de roſes quantité de perles & de diamans, pour répandre ſur les herbes & ſur les fleurs; mais à peine eut-elle achevé de ſe parer, qu'un nuage s'éleva, cauſé par le ſouffle des chevaux du ſoleil, qui la déroba à notre vue. Cependant les poëtes s'empreſſoient plus que devant, pour célébrer auſſi la naiſſance de cet aſtre, car il meurt & naît tous les jours en leur pays, & tandis que les heures diligentes atteloient ſes chevaux à ſon char, ils ceignirent les temples du jeune Phébus d'une couronne de lumière. Comme je conſidérois ces choſes avec attention, m'étant écarté pour chercher l'aurore, je trouvai au retour que le ſoleil s'étoit auſſi fort éloigné, & qu'il étoit déja bien haut dans le ciel. Cependant ces meſſieurs ne répondoient à

mes queſtions qu'avec un accent grave, & des termes empoulés, pour imiter le langage des dieux, à qui ils ne reſſemblent que par-là; car ils ſont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roſeaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne ſont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui eſt un aſſez mauvais habit pour l'hiver. Les cheveux de leurs maîtreſſes ſont d'or, mais il n'y en a point ſur leurs jupes, & leurs dents ſont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger eſt de fruits ſauvages & de miel, & leur breuvage d'eau & de lait; néanmoins ils ſont ſi glorieux qu'ils diſputent de félicité avec Jupiter; du reſte leur pays eſt très-beau à la vue, & je m'étonne qu'ils ne ſoient pas plus riches, vu les richeſſes dont ils diſent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prés ne ſont que d'émeraudes, leurs guerets ſont couverts d'épis dorés; leurs fleurs ſont de pourpre & d'azur; celles des arbres d'argent, & leur fruit d'or. Le nectar ne vaut pas le criſtal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage ſont autant de diamans & de pierreries, & chaque goutte de rocher eſt une perle. Avec tout cela ils n'ont pas de pain, & l'on diroit que, comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs tréſors; auſſi tout ce qu'ils diſent ne paroît qu'à eux de la ſorte, &

j'avois

j'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point tous ces tréſors imaginaires. Ils ſont fort biſarres, & ſujets à une infinité de caprices & de fantaiſies; & quand leur verve les prend, on ne les ſauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & ſe contournent comme s'ils avoient des convulſions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'eſt pas de douleur, car ils prennent plaiſir à accoucher. Ils ont cela de propre que chacun fait des enfans ſans avoir beſoin du ſecours d'autrui; auſſi ſont-ils fort ſujets à faire des monſtres, que la plupart des pères trouvent néanmoins fort beaux, qui eſt une grande grace qu'ils ont reçue de Jupiter; car s'ils en reconnoiſſoient les défauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaiſe humeur, car ils les aiment à un point qu'ils en ſont fous; mais les autres les traitent avec mépris, c'eſt pourquoi ils ne durent pas long-tems, parce qu'on n'élève les enfans en ce pays-là que d'une viande fort délicate, qu'on appelle eſtime. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt la façon dont ils conçoivent, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur tête, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de tems, ſelon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: ſi l'enfant eſt gros, ils s'en délivrent à pluſieurs repriſes, & quand il eſt tout ſorti, on le raſ-

ſemble en un corps, ſans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne ſont faits qu'à demi, dont le père a avorté de l'autre moitié ; cependant ils ne laiſſent pas de vivre, & d'être fort bien reçus, quand ils viennent de bonne race, & d'un père qui en a fait d'autres qu'on eſtime. Ces peuples ne ſont pas fort dévots, & ne reconnoiſſent guères d'autre divinité que les yeux de leur maîtreſſe ; que s'ils célèbrent Apollon & les Muſes, c'eſt plutôt par coutume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur pays, je ne pouvois aſſez m'étonner de les voir parler à des choſes inanimées, comme aux forêts & aux rochers ; mais après leur avoir vu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnai celle-ci. Comme nous nous préparions au départ, le héros qui les nourriſſoit vint à mourir ; car ils ſont ſi pareſſeux, qu'ils mourroient de faim ſi quelqu'un ne prenoit ſoin de leur nourriture. Auſſi-tôt il fut ordonné, pour perpétuer ſa mémoire, & faire vivre ſon nom après ſa mort, qu'on embaûmeroit ce nom avec le ſel de l'eſprit, & qu'après l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la poëſie, on le mettroit en dépôt entre les bras de la renommée, afin qu'elle le portât par toute la terre. Le jour venu qu'on avoit deſtiné pour ce haut myſtère,

chacun se rendoit au lieu assigné, dans un grand silence : après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élans douloureux & de pitoyables hélas, le tout accompagné de cérémonies muettes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand & vénérable nom, qui reposoit sur une urne d'or, environné de laurier & de ciprès, qui couronnoient les légères & froides cendres de cet invincible héros. En même tems on l'arma de tout ce qu'on avoit pu trouver dans l'univers de redoutable, de formidable, & d'intrépide ; puis on l'éleva au-dessus de tout ce qu'on put s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumière, de splendeur & de gloire, on lui dressa des autels, où tandis que les uns sacrifioient à sa magnanimité, à sa générosité & à sa clémence, les autres érigeoient de vivantes statues, d'éternels trophées, & d'inébranlables monumens à sa triomphante mémoire. On entendoit d'autre part des concerts, où l'on célébroit ses divines actions, ses charmes inexplicables, & ses vertus immortelles. A ce bruit, la renommée vint à tire-d'aile, qui ôta ce précieux nom de la vue des hommes, & l'alla semer par l'univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands personnages.

Après cette cérémonie, nous quittâmes cette



710454 A

de ſorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroît, & l'on diroit que la nature l'a fait exprès, pour la commodité des habitans, qui ſe nichent dans des trous; outre que, par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la cérémonie ſe fit au ſon des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les ſonnettes de tambours; après quoi, ils tirèrent à l'oiſeau, ainſi qu'ils ont accoutumé en une réjouiſſance publique. Cet oiſeau eſt une mouche priſe dans une toile d'araignée, qu'il faut jetter par terre d'un grain de mil & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la ſorte en ce pays-là, comme on fait ici par toiſes. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moi; & les femmes engendrent à cinq. Si-tôt que leurs enfans ſont nés, ils les cachent dans des rabouillères, comme les lapins font leurs petits, de peur des gruës, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes ſont fort ingénieux; & le ſoir pour nous régaler, ils nous donnèrent les marionnettes, à quoi ils ſe plaiſent, comme on fait parmi nous, à la comédie. Ils ſont fort ſobres, & c'eſt un

grand excès, quand ils mangent une cuisse d'alouette; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de hérisson; mais les grosses où ils rôtissent des alouettes, sont des dards de porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cérises, & leur breuvage, sont deux ou trois gouttes de rosée qu'ils recueillent au printems, & conservent dans des œufs d'autruche, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bassinets de gland. C'est de-là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forêts sont par buissons, ce que la nature a fait exprès, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment; parce qu'ils croient qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont très-bien proportionnés, vu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, à cause du danger qu'il y a, lorsqu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette île, nous voulûmes aller

en celle des ſouhaits : mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pays-là on n'arrive pas où l'on veut; de ſorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celles des magiciens, ſans pouvoir viſiter ſeulement l'île des géans, quoique nous euſſions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivières, comme l'on fait un ruiſſeau, pêchoient à la ligne aux baleines, avec de gros cables de navire, dont les ancres ſervoient d'hameçon, jouoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laiſſoient quelquefois dans le jeu; ce qui étoit cauſe qu'on en trouvoit de toutes ſeules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joué. Comme nous eûmes mis pied à terre dans l'île des magiciens, un de nos matelots, qui avoit été autrefois en ce pays-là, nous avertit, pour éviter, comme on dit, les fauſſes prophéties, de piſſer ſur nos pieds en nous levant, afin de nous précautionner contre toutes ſortes de charmes. Il nous dit auſſi, que ſi quelqu'un nous touchoit, nous lui rendiſſions le coup, afin que le ſort retournât ſur celui qui l'avoit donné. Dans cet entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroaſtre, qui prend ſon nom de la capitale du pays, laquelle eſt bâtie au milieu. La nuit nous ſurprit avant que d'y pouvoir arriver; de ſorte

que, comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contraints de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous avions apporté de notre barque. Mes compagnons dormoient déjà, lorsque j'ouïs un grand miaulement de chats, de quoi m'étant ennuyé, je me levai pour les chasser, à cause qu'ils m'empêchoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller, je me trouvai engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & de jeunes demoiselles, qui se mettoient à danser toutes nues à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un bouc lascif, dont elles imitoient les postures dissolues, se baissant de tems en tems pour le regarder entre leurs jambes. Après que cela eut duré assez long-tems, ce bouc s'alla mettre en un coin, où elles vinrent toutes le baiser au derrière ; & jettèrent sur lui des fleurs, comme on a coutume de faire aux mystères de Priape. Pendant cette cérémonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais; & ils ne furent pas plutôt arrivés qu'ils firent un sacrifice. Mais le bouc rejetta toutes leurs offrandes; de sorte que croyant avoir manqué à

quelque cérémonie, ils recommencèrent tout de nouveau, & ſe tirèrent du ſang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le bouc continua à témoigner de l'averſion; ſi bien que lui en ayant demandé la cauſe, ils ſurent que c'étoit parce que j'étois-là. Là-deſſus ils me vinrent prendre, & je crus qu'ils m'alloient immoler; mais j'en fus quitte pour être mordu au-derrière & ſigner de mon ſang un papier; après quoi le bouc me dit que j'étois à lui. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un ſabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faiſoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du bouquin, qui careſſoit les plus belles. Lorſque cela fut fait, je fus étonné de voir la nappe miſe; & ſans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut couverte en un inſtant. Comme tout le monde ſe fut placé, ſans ſe faire beaucoup prier, il ſe fit d'abord un grand ſilence, & chacun menoit plus de bruit des dents que de la langue; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades, je ne pus m'empêcher de crier qu'on apportât du ſel. A ce mot, tout diſparut, & je me trouvai ſeul & ſans lumière, dans une carrière fort obſcure, où je fus contraint de demeurer juſqu'au point du jour. Enſuite, je me rendis où étoient mes compagnons, ſans leur oſer rien

dire de ce qui m'étoit arrivé ; parce qu'ils étoient si effrayés des contes qu'on leur avoit faits du pays, que la moindre chose étoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenai à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de palais enchantés. On voyoit aux portes & aux fenêtres, les plus belles dames du monde, qui nous jettoient en passant des œillades fort amoureuses ; ce qui m'eût touché davantage, si je ne les eusse pas connues ; mais c'étoient les mêmes que j'avois vues dans la carrière. Comme nous passions de cette rue-là, à une autre, nous eûmes la tête rompue de cent valets de marchands, qui, sortant de leurs boutiques, nous crioient : » Messieurs, voulez-vous qu'on » tire votre horoscope, pour voir si vous se- » rez heureux en ce monde-ci, ou en l'autre ? » Messieurs, c'est ici qu'on trouve toutes sor- » tes d'esprits familiers, & de caractères pour » faire mille lieues en un jour. Messieurs, » voulez-vous avoir la précieuse racine que » les rois de Perse donnent à leurs ambassa- » deurs, pour ne manquer de rien dans les » grands voyages ? C'est ici, disoit un autre, » qu'est le véritable secret pour retrouver tou- » tes les choses perdues & même son puce- » lage : c'est moi qui, par la grace des Dieux,

» nettoie le corps de ſa rouille & qui le rend
» invulnérable. C'eſt ici, meſſieurs, qu'on
» trouve de ces écus roulans & de ces bourſes
» inépuiſables, où l'on rencontre toujours de
» l'argent, quoiqu'on n'y en mette jamais.
» Meſſieurs, diſoient d'autres, d'une voix
» toute enrouée à force de crier, voici la
» véritable vervène cueillie avant jour & ſé-
» chée à l'ombre, lorſqu'il n'y avoit ni lune
» ni ſoleil ſur terre; vous plaît-il d'en avoir,
» quand ce ne ſeroit que pour voir vos
» maîtreſſes en ſonge ». Enfin, délivrés de ces importuns criailleurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la connoiſſance de nos matelots, qui nous reçut fort bien. Mais je ne ſais par quel accident, un de mes compagnons tomba malade ſi dangereuſement, que nous croyions à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'être enſorcellé; & pour en ſavoir la vérité, il fit tout ce qu'on lui conſeilla. Entr'autres choſes, on lui fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles ſans tête & d'aiguilles ſans cul; puis le mettant bouillir dans un chauderon, on accompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celui qui avoit fait le ſort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la ſatisfaction de

le faire mourir en langueur ; car à meſure que le cœur ſe conſumoit, celui de l'enchanteur ſe devoit conſumer auſſi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, on vit venir une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincélans, l'écume à la bouche, & la fureur ſur le viſage. Si-tôt qu'elle fut entrée, on mit un manche de balai derrière la porte, pour l'empêcher de ſortir ; mais cette mégère, ſans prendre garde à cela, vint droit au lit du malade ; & tirant le rideau, lui dit d'une voix caſſée & enrouée, que me veux-tu ? En même tems, quatre grands coquins qu'on avoit loués pour la frotter avec des bâtons de ſarment, ſautèrent en place ; mais comme ils vouloient rabattre le bras qu'ils avoient levé, elle trouſſa tout d'un coup ſa robe, d'où ſortit une ſi grande flâme, que ces galans furent tous grillés ; & la ſorcière en même tems ſe ſaiſit du balai qui étoit derrière la porte, & ſe perchant deſſus, s'envola par la fenêtre, laiſſant dans la chambre une puanteur effroyable. Cependant, notre pauvre malade étoit à l'extrémité, & dans la penſée que tout ce qu'on lui donnoit étoit charmé, il ne vouloit prendre aucune choſe ; ce qui ayant ému notre hôteſſe à compaſſion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui étoit de ſes amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'é-

toit bâti que de gibets & de potences. Mais derrière s'élevoit un palais ſuperbe, où l'on voyoit ſous les portiques jouer de petits enfans, qu'elle nouriſſoit pour faire un bain de leur ſang, afin de guérir un grand prince qui étoit malade de la lépre. Au milieu de la cour étoit une fontaine grande comme un petit lac, où nageoient pluſieurs poiſſons, & ſur le bord une vieille décrépite, dont le nez & le menton ſe touchoient; & dans l'intervalle de ſes rides, s'élevoient de gros porreaux ombragés de longs poils gris, qui ſe mouvoient au branle de ſa tête, & ſe jouoient ſur ſon viſage, comme dit le poëte au gré des Zéphirs. D'une main elle tenoit une taſſe, dans laquelle elle buvoit; & de l'autre, elle étendoit les peaux de ſon menton, pour lui ſervir de ſoucoupe, de peur qu'il ne tombât de l'eau ſur ſes habits. Si-tôt qu'elle nous apperçut, elle vint à nous toute courbée ſur un bâton, ne faiſant pas un pas, ſans laiſſer tomber une roupie; & pour me régaler, elle me ſauta au cou & me baiſa, à cauſe que je lui paroiſſois aſſez agréable. Cela me fit une telle horreur, que je courus auſſi-tôt à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plutôt pris de l'eau, que je me trouvai enlevé par l'air dans une chambre du palais, où j'entrai par la cheminée. Elle étoit enrichie de fort belles

peintures, où l'on voyoit diane & ſes nymphes à demi-nues, en un endroit cueillir des fleurs, en un autre ſe baigner, ou pourſuivre une biche à la chaſſe : mais tout à coup, comme je prenois plaiſir à les contempler, tous ces perſonnages s'animèrent ; & ſe détachant des tableaux, commencèrent à danſer autour de moi avec grand bruit. L'un en paſſant me donnoit une nazarde, l'autre une croquignole ; & tous faiſoient des poſtures extravagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pu venir à bout, ils diſparurent en un inſtant, & me laiſſèrent parmi un tas de vilaines bêtes qui me couroient parmi le corps. Comme j'étois au déſeſpoir de me voir en cet état, je vis ſortir d'une armoire la plus belle perſonne du monde, qui commença à m'accuſer de la rigueur que je lui avois témoignée près de la fontaine ; & me jura par l'ame des contes de vieille de ſes ancêtres, que ſi je ne lui voulois être plus doux, elle s'alloit jetter dans un feu qui s'étoit allumé à la cheminée. A ces mots, je courus pour l'embraſſer, ne pouvant réſiſter à ſes charmes ; mais je fus retenu par une main inviſible ; ce qui l'effraya tellement, qu'elle ſe jetta dans le feu. Auſſi-tôt tout le palais diſparut, & je me retrouvai dans la rue avec mes camarades, où de crainte de pires accidens, nous allâmes

tout de ce pas acheter des caractères, avec lesquels nous retournâmes en notre pays; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans notre lit, comme si tout le voyage que nous avions fait, n'avoit été qu'un long songe.

*Fin de l'histoire véritable.*

VOYAGES

# VOYAGES
DE
# CYRANO DE BERGERAC
DANS LES EMPIRES
DE LA LUNE ET DU SOLEIL;
ET
# L'HISTOIRE DES OISEAUX.

# HISTOIRE COMIQUE DES ÉTAT ET EMPIRE DE LA LUNE.

La lune étoit en ſon plein, le ciel étoit découvert, & neuf heures du ſoir étoient ſonnées, lorſque revenant de Clamard près Paris (où M. de Guigy le fils, qui en eſt ſeigneur, nous avoit régalés pluſieurs de mes amis & moi,) les diverſes penſées que nous donna cette boule de ſafran, nous défrayèrent ſur le chemin : de ſorte que les yeux noyés dans cet aſtre, tantôt l'un le prenoit pour une lucarne du ciel ; tantôt un autre aſſuroit que c'étoit la platine où Diane dreſſe les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvoit bien être le ſoleil lui-même, qui s'étant au ſoir dépouillé de ſes rayons, regardoit par un trou ce qu'on faiſoit au monde quand il n'y

étoit pas. Et moi, leur dis-je, qui ſouhaite mêler mes enthouſiaſmes aux vôtres, je crois, ſans m'amuſer aux imaginations pointues dont vous chatouillez le tems pour le faire marcher plus vîte, que la lune eſt un monde comme celui-ci, à qui le nôtre ſert de lune. Quelques-uns de la compagnie me régalèrent d'un grand éclat de rire. Ainſi peut-être, leur dis-je, ſe moque-t-on maintenant dans la lune de quelque autre, qui ſoutient que ce globe-ci eſt un monde: mais j'eus beau leur alléguer que pluſieurs grands hommes avoient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette penſée cependant, dont la hardieſſe biaiſoit à mon humeur, affermie par la contradiction, ſe plongea ſi profondément chez moi, que pendant tout le reſte du chemin je demeurai gros de mille définitions de lune, dont je ne pouvois accoucher: de ſorte qu'à force d'appuyer cette croyance burleſque par des raiſonnemens preſque ſérieux, il s'en falloit peu que je n'y déféraſſe déjà; quand le miracle, ou l'accident, la providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera viſion, fiction, chimère, ou folie, ſi l'on veut, me fournit l'occaſion qui m'engagea à ce diſcours. Etant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet,

où je trouvai ſur la table un livre ouvert, que je n'y avois point mis : c'étoit celui de Cardan; & quoique je n'euſſe pas deſſein d'y lire, je tombai de la vûe, comme par force, ſur une hiſtoire de ce philoſophe, qui dit, qu'étudiant un ſoir à la chandelle, il apperçut entrer au travers des portes fermées, deux grands vieillards, leſquels, après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étoient habitans de la lune, & en même tems diſparurent. Je demeurai ſi ſurpris, tant de voir un livre qui s'étoit apporté là tout ſeul, que de l'endroit où il s'étoit rencontré ouvert, que je pris cet enchaînement d'incidens pour une inſpiration de faire connoître aux hommes que la lune eſt un monde. Quoi, diſois-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une choſe, un livre, qui peut-être eſt le ſeul au monde où cette matière ſe traite ſi particulièrement, voler de ma bibliothèque ſur ma table; devenir capable de raiſon, pour s'ouvrir juſtement à l'endroit d'une aventure ſi merveilleuſe ; entraîner mes yeux deſſus, comme par force, & fournir enſuite à ma fantaiſie les réflexions, & à ma volonté les deſſeins que je fais! Sans doute, continuois-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme, ſont ceux-là même qui ont dérangé

mon livre, & qui l'ont ouvert ſur cette page; pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan. Mais, ajoutois-je, je ne ſaurois m'éclaircir de ce doute, ſi je ne monte juſques-là. Et pourquoi non? me répondois-je auſſi-tôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? & ai-je lieu de n'en pas eſpérer un ſuccès auſſi favorable?

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, ſuccéda l'eſpérance de faire réuſſir un ſi beau voyage: de ſorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maiſon de campagne aſſez écartée, où, après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon ſujet, voici comme je montai au ciel.

J'avois attaché tout autour de moi quantité de fioles pleines de roſée, ſur leſquelles le ſoleil dardoit ſes rayons ſi violemment, que la chaleur qui les attiroit, comme elle fait les plus groſſes nuées, m'éleva ſi haut, qu'enfin je me trouvai au deſſus de la moyenne région: mais comme cette attraction me faiſoit monter avec tant de rapidité, qu'au lieu de m'approcher de la lune, comme je prétendois, elle me paroiſſoit plus éloignée qu'à mon départ, je caſſai pluſieurs de mes fioles, juſqu'à ce

que je ſentis que ma peſanteur ſurmontoit l'attraction, & que je redeſcendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fauſſe, car j'y retombai quelque tems après; & à compter de l'heure que j'en étois parti, il devoit être minuit. Cependant je reconnus que le ſoleil étoit alors au plus haut de l'horiſon, & qu'il étoit là midi. Je vous laiſſe à penſer combien je fus étonné. Certes, je le fus de ſi bonne ſorte, que ne ſachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'inſolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardieſſe, dieu avoit encore une fois recloué le ſoleil aux cieux, afin d'éclairer une ſi généreuſe entrepriſe. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connoître le pays où j'étois, vu qu'il me ſembloit qu'étant monté droit, je devois être deſcendu au même lieu d'où j'étois parti. Equipé pourtant comme j'étois, je m'acheminai vers une eſpèce de chaumière, où j'apperçus de la fumée; & j'en étois à peine à une portée de piſtolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'homme tous nuds. Ils parurent fort ſurpris de ma rencontre; car j'étois le premier, à ce que je penſe, qu'ils euſſent jamais vu habillé de bouteilles; & pour renverſer encore toutes les interprétations qu'ils auroient pu donner à cet équipage, ils voyoient

qu'en marchant je ne touchois preſque point à la terre : auſſi ne ſavoient-ils pas qu'au moindre branle que je donnois à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me ſoulevoit avec ma roſée; & que mes fioles n'étant plus en aſſez grand nombre, j'aurois pu être à leur vue enlevé dans les airs. Je voulus les aborder : mais comme ſi la frayeur les eût changés en oiſeaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes ſans doute avoient trahi le cœur. Je lui demandai avec bien de la peine, (car j'étois tout eſſoufflé) combien l'on comptoit delà à Paris, & depuis quand en France le monde alloit tout nud, & pourquoi ils me fuyoient avec tant d'épouvante? Cet homme à qui je parlois, étoit un vieillard olivâtre, qui d'abord ſe jetta à mes genoux; & joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche, & ferma les yeux. Il marmota long-tems entre ſes dents; mais je ne diſcernai point qu'il articulât rien; de façon que je pris ſon langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque tems delà je vis arriver une compagnie de ſoldats tambour-battant, & j'en remarquai deux ſe ſéparer du gros pour me reconnoître. Quand ils furent aſſez proches pour

être entendus, je leur demandai où j'étois. Vous êtes en France, me répondirent-ils : mais quel diable vous a mis en cet état ? & d'où vient que nous ne vous connoiſſons point ? Eſt-ce que les vaiſſeaux ſont arrivés ? En allez-vous donner avis à M. le gouverneur ? & pourquoi avez-vous diviſé votre eau-de-vie en tant de bouteilles ? A tout cela je leur repartis, que le diable ne m'avoit point mis en cet état ; qu'ils ne me connoiſſoient pas, à cauſe qu'ils ne pouvoient pas connoître tous les hommes ; que je ne ſavois point que la Seine portât de navires à Paris : que je n'avois point d'avis à donner à M. le maréchal de l'Hoſpital, & que je n'étois point chargé d'eau-de-vie. Oh, oh, me dirent-ils, me prenant par le bras, vous faites le gaillard ! M. le gouverneur vous connoîtra bien, lui. Ils me menèrent vers leur gros, où j'appris que j'étois véritablement en France, mais en la Nouvelle : de ſorte qu'à quelque tems de-là je fus préſenté au vice-roi, qui me demanda mon pays, mon nom & ma qualité ; & après que je l'eus ſatisfait, lui contant l'agréable ſuccès de mon voyage, ſoit qu'il le crût, ſoit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans ſon appartement. Mon bonheur fut grand, de rencontrer un homme capable de hautes opinions, & qui

ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il falloit que la terre eût tourné pendant mon élévation; puiſqu'ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étois tombé par une ligne quaſi perpendiculaire en Canada.

Le ſoir, comme je m'allois coucher, il entra dans ma chambre, & me dit: je ne ſerois pas venu interrompre votre repos, ſi je n'avois cru qu'une perſonne qui a pu trouver le ſecret de faire tant de chemin en un demi-jour, n'ait pas eu auſſi celui de ne ſe point laſſer. Mais vous ne ſavez pas, ajouta-t-il, la plaiſante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos pères? Ils veulent abſolument que vous ſoyez magicien; & la plus grande grace que vous puiſſiez obtenir d'eux, eſt de ne paſſer que pour impoſteur. Et en effet, ce mouvement que vous attribuez à la terre, eſt un paradoxe aſſez délicat; & pour moi, je vous dirai franchement, que ce qui fait que je ne ſuis pas de votre opinion, c'eſt qu'encore qu'hier vous ſoyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, ſans que la terre ait tourné: car le ſoleil vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puiſque, ſelon Ptolomée & les philoſophes modernes, il chemine du biais que vous faites

marcher la terre ? Et puis, quelle grande vraiſemblance avez-vous, pour vous figurer que le ſoleil ſoit immobile, quand nous le voyons marcher ? & quelle apparence que la terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la ſentons ferme deſſous nous ? Monſieur, lui repliquai-je, voici les raiſons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement, il eſt du ſens commun, de croire que le ſoleil a pris place au centre de l'univers, puiſque tous les corps qui ſont dans la nature, ont beſoin de ce feu radical ; qu'il habite au cœur du royaume, pour être en état de ſatisfaire promptement à la néceſſité de chaque partie ; & que la cauſe des générations ſoit placée au milieu de tous les corps, pour y agir également, & plus aiſément : de même que la ſage nature a placé les parties génitales dans l'homme, les pepins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit : & de même que l'oignon conſerve, à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le précieux germe, où dix millions d'autres ont à puiſer leur eſſence : car cette pomme eſt un petit univers à ſoi-même, dont le pepin, plus chaud que les autres parties, eſt le ſoleil, qui répand autour de ſoi la chaleur conſervatrice de ſon globe : & ce germe, dans cette opinion, eſt le petit ſoleil de ce petit

monde, qui réchauffe & nourrit le sel végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur, & de l'influence de ce grand feu, elle se tourne autour de lui, pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve : car il seroit aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tourne autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a pour la cuire tourné la cheminée à l'entour : autrement, si c'étoit au soleil à faire cette corvée, il sembleroit que la médecine eût besoin du malade ; que le fort dût plier sous le foible, le grand servir au petit ; & qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tourneroit autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comment une masse si lourde se peut mouvoir ; dites-moi, je vous prie, les astres & les cieux que vous faites si solides, sont-ils plus légers ? Encore est-il plus aisé à nous qui sommes assurés de la rondeur de la terre, de conclure son mouvement par sa figure : mais pourquoi supposer le ciel rond, puisque vous ne le pouvez savoir, & que de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne se peut mouvoir ? Je ne vous

reproche point vos excentriques, ni vos épicicles, que vous ne ſauriez expliquer que très-confuſément, & dont je ſauve mon ſyſtême. Parlons ſeulement des cauſes naturelles de ce mouvement. Vous êtes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences, qui remuent & gouvernent vos globes. Mais moi, ſans interrompre le repos du ſouverain être, qui ſans doute a créé la nature toute parfaite, & de la ſageſſe duquel il eſt de l'avoir achevée, de telle ſorte que l'ayant accomplie pour une choſe, il ne l'ait pas rendue défectueuſe pour une autre; je dis que les rayons du ſoleil, avec ſes influences, venant à frapper deſſus par leur circulation, la font tourner, comme nous faiſons tourner un globe en le frappant de la main; ou de même que les fumées qui s'évaporent continuellement de ſon ſein du côté que le ſoleil la regarde, repercutées par le froid de la moyenne région, rejailliſſent deſſus, & de néceſſité, ne la pouvant frapper que de biais, la font ainſi pirouetter.

L'explication des deux autres mouvemens eſt encore embrouillée. Conſidérez un peu, je vous prie... A ces mots, le vice-roi m'interrompit. J'aime mieux, dit-il, vous diſpenſer de cette peine (auſſi-bien ai-je lu ſur ce ſujet quelques livres de Gaſſendi;) mais à la charge

que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos pères, qui ſoutenoit votre opinion. En effet, diſoit-il, je m'imagine que la terre tourne, non point pour les raiſons qu'allègue Copernic, mais parce que le feu d'enfer étant enclos au centre de la terre, les damnés qui veulent fuir l'ardeur de ſa flamme, graviſſent, pour s'en éloigner, contre la voûte, & font ainſi tourner la terre, comme un chien fait tourner une roue, lorſqu'il court enfermé dedans.

Nous louâmes quelque tems cette penſée, comme un pur effet du zèle de ce bon père; & enfin, le vice-roi me dit qu'il s'étonnoit fort, vu que le ſyſtême de Ptolomée étoit ſi peu probable, qu'il eût été ſi généralement reçu. Monſieur, lui répondis-je, la plupart des hommes qui ne jugent que par les ſens, ſe ſont laiſſé perſuader à leurs yeux; & de même que celui dont le vaiſſeau vogue terre à terre, croit demeurer immobile, & que le rivage chemine; ainſi les hommes tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'étoit le ciel lui-même qui tournoit autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil inſupportable des humains, qui ſe perſuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il étoit vraiſemblable que le ſoleil, un grand corps quatre cens trente-quatre fois plus vaſte

que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ſes neffles, & pommer ſes choux. Quant à moi, bien loin de conſentir à leur inſolence, je crois que les planètes ſont des mondes autour du ſoleil, & que les étoiles fixes ſont auſſi des ſoleils qui ont des planètes autour d'eux, c'eſt-à-dire, des mondes que nous ne voyons pas d'ici, à cauſe de leur petiteſſe, & parce que leur lumière empruntée ne ſauroit venir juſqu'à nous: car comment en bonne foi, s'imaginer que ces globes ſi ſpacieux ne ſoient que de grandes campagnes déſertes, & que le nôtre, à cauſe que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits ſuperbes? Quoi, parce que le ſoleil compaſſe nos jours & nos années, eſt-ce à dire pour cela qu'il n'ait été conſtruit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, ſi ce dieu viſible éclaire l'homme, c'eſt par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident un crocheteur qui paſſe dans la rue. Mais, me dit-il, ſi, comme vous aſſurez, les étoiles fixes ſont autant de ſoleils, on pourroit conclure de-là, que le monde ſeroit infini, puiſqu'il eſt vraiſemblable que les peuples de ce monde qui ſont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un ſoleil, découvrent encore au-deſſus d'eux d'autres étoiles fixes, que nous ne ſaurions

appercevoir d'ici, & qu'il en va de cette ſorte à l'infini.

N'en doutez point, lui repliquai-je; comme Dieu a pu faire l'ame immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il eſt vrai que l'éternité n'eſt rien autre choſe qu'une durée ſans bornes, & l'infini une étendue ſans limites. Et puis, Dieu ſeroit fini lui-même, ſuppoſé que le monde ne fût pas infini, puiſqu'il ne pourroit pas être où il n'y auroit rien, & qu'il ne pourroit accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque choſe à ſa propre étendue, commençant d'être où il n'étoit pas auparavant. Il faut donc croire, que comme nous voyons d'ici Saturne & Jupiter, ſi nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'appercevons pas, & que l'univers eſt à l'infini conſtruit de cette ſorte. Ma foi, me repliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne ſaurois du tout comprendre cet infini. Et dites-moi, lui repartis-je, comprenez-vous le rien qui eſt au-delà? Point du tout. Car quand vous ſongez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent, ou comme de l'air; & cela, c'eſt quelque choſe: mais l'infini, ſi vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, puiſqu'il n'eſt pas difficile de ſe figurer au-delà de ce que nous voyons de

terre

terre & d'air, d'autre air & d'autre terre. Or l'infini n'eſt rien qu'une tiſſure ſans bornes de tout cela. Que ſi vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la ſainte écriture parle ſeulement d'un que Dieu créa, je réponds que je ne diſpute plus : car ſi vous voulez m'obliger à vous rendre raiſon de ce que me fournit mon imagination, c'eſt m'ôter la parole, & m'obliger de vous confeſſer que mon raiſonnement le cédera toujours en ces ſortes de choſes à la foi. Il me dit qu'à la vérité ſa demande étoit blâmable, mais que je repriſſe mon idée. De ſorte, ajoutai-je, que tous ces autres mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne croit qu'imparfaitement, ne ſont rien que l'écume des ſoleils qui ſe purgent. Car comment ces grands feux pourroient-ils ſubſiſter, s'ils n'étoient attachés à quelque matière qui les nourrit ? Or de même que le feu pouſſe loin de ſoi la cendre dont il eſt étouffé ; de même que l'or dans le creuſet ſe détache en s'affinant du marcaſſite qui affoiblit ſon carat, & de même encore que notre cœur ſe dégage par le vomiſſement, des humeurs indigeſtes qui l'attaquent ; ainſi ces ſoleils dégorgent tous les jours, & ſe purgent des reſtes de la matière qui nouoit leur feu : mais lorſqu'ils auront tout-à-fait conſommé cette matière qui les entretient, vous ne devez

point douter qu'ils ne ſe répandent de tous côtés pour chercher une autre pâture, & qu'ils ne s'attachent à tous les mondes qu'ils auront conſtruits autrefois, à ceux particulièrement qu'ils rencontreront les plus proches; alors ces grands feux rebrouillans tous les corps, les rechaſſeront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant; & s'étant peu à peu purifiés, ils commenceront de ſervir de ſoleils à d'autres petits mondes qu'ils engendreront, en les pouſſant hors de leurs ſphères; & c'eſt ce qui a fait ſans doute prédire aux pytagoriciens l'embrâſement univerſel. Ceci n'eſt pas une imagination ridicule, la Nouvelle France où nous ſommes en produit un exemple bien convaincant. Ce vaſte continent de l'Amérique eſt une moitié de la terre, laquelle en dépit de nos prédéceſſeurs, qui avoient mille fois cinglé l'océan, n'avoit pas encore été découverte: auſſi n'y étoit-elle pas encore, non plus que beaucoup d'îles, de peninſules, & de montagnes, qui ſe ſont ſoulevés ſur le globe, quand les rouillures du ſoleil qui ſe nettoyoit, ont été pouſſées aſſez loin, & condenſées en pelotons aſſez peſans, pour être attirés par le centre de notre monde, poſſible peu après en particules menues, poſſible peut-être tout à coup en une maſſe. Cela n'eſt pas ſi déraiſonnable, que Saint-Auguſtin ne l'eût

applaudi, ſi la découverte de ce pays eût été faite de ſon âge : puiſque ce grand perſonnage, dont le génie étoit fort éclairé, aſſure que de ſon tems la terre étoit plate comme un four, & qu'elle nageoit ſur l'eau comme la moitié d'une orange coupée : mais ſi j'ai jamais l'honneur de vous voir en France, je vous ferai obſerver par une lunette excellente, que certaines obſcurités, qui d'ici paroiſſent des taches, ſont des mondes qui ſe conſtruiſent.

Mes yeux qui ſe fermoient en achevant ce diſcours, obligèrent le vice-roi de ſortir. Nous eûmes le lendemain, & les jours ſuivans, des entretiens de pareille nature : mais comme quelque tems après l'embarras des affaires de la province accrocha notre philoſophe, je retombai de plus belle au deſſein de monter à la lune.

Je m'en allois, dès qu'elle étoit levée, rêvant parmi les bois à la conduite & à la réuſſite de mon entrepriſe ; & enfin une veille de Saint-Jean, qu'on tenoit conſeil dans le fort pour déterminer ſi l'on donneroit ſecours aux ſauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout ſeul derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, voici ce que j'exécutai. J'avois fait une machine, que je m'imaginois capable de m'élever autant que

je voudrois ; enſorte que rien de tout ce que j'y croyois néceſſaire n'y manquant, je m'aſſis dedans, & me précipitai en l'air du haut d'une roche : mais parce que je n'avois pas bien pris mes meſures, je culbutai rudement dans la vallée. Tout froiſſé néanmoins que j'étois, je m'en retournai à ma chambre ſans perdre courage, & je pris de la moëlle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étois tout meurtri depuis la tête juſqu'aux pieds ; & après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'eſſence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine ; mais je ne la trouvai point ; car des ſoldats qu'on avoit envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par haſard, l'avoient apportée au fort, où après pluſieurs explications de ce que ce pouvoit être, quand on eut découvert l'invention du reſſort, quelques-uns dirent qu'il y falloit attacher quantité de fuſées volantes, d'autant que leur rapidité les ayant enlevées bien haut, & le reſſort agitant ſes grandes aîles, il n'y auroit perſonne qui ne prît cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai long-tems cependant, mais enfin je la trouvai au milieu de la place de Kébec, comme on y mettoit le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en

un ſi grand péril, me tranſporta tellement, que je courus ſaiſir le bras du ſoldat qui y allumoit le feu, je lui arrachai ſa mêche, & me jettai tout furieux dans ma machine, pour briſer l'artifice dont elle étoit environnée; mais j'arrivai trop tard; car à peine y eus-je les deux pieds, que me voilà enlevé dans la nue. L'horreur dont je fus conſterné ne renverſa point tellement les facultés de mon ame, que je ne me ſois ſouvenu depuis, de tout ce qui m'arriva en cet inſtant. Car dès que la flamme eût dévoré un rang de fuſées, qu'on avoit diſpoſées ſix à ſix, par le moyen d'une amorce qui bordoit chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrâſoit, puis un autre; enſorte que le ſalpêtre prenant feu, éloignoit le péril en le croiſſant. La matière toutefois étant uſée, fit que l'artifice manqua; & lorſque je ne ſongeai plus qu'à laiſſer ma tête ſur celle de quelque montagne, je ſentis, ſans que je remuaſſe aucunement, mon élévation continuée; & ma machine prenant congé de moi, je la vis tomber vers la terre. Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie ſi peu commune, que ravi de me voir délivré du danger aſſuré, j'eus l'imprudence de philoſopher là-deſſus. Comme donc je cherchois des yeux & de la penſée, ce qui en pouvoit être la cauſe,

j'apperçus ma chair bourſouflée, & graſſe encore de la moëlle dont je m'étois enduit à cauſe des meurtriſſures de mon trébuchement. Je connus qu'étant alors en décours, & la lune pendant ce quartier ayant accoutumé de ſuccer la moëlle des animaux, elle buvoit celle dont je m'étois enduit, avec d'autant plus de force, que ſon globe étoit plus proche de moi, & que l'interpoſition des nuées n'en affoibliſſoit point la vigueur.

Quand j'eus percé, ſelon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui ſépare la terre d'avec la lune, je me vis tout d'un coup cheoir les pieds en haut, ſans avoir culbuté en aucune façon; encore ne m'en fûs-je pas apperçu, ſi je n'euſſe ſenti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien, à la vérité, que je ne retombois pas vers notre monde; car encore que je me trouvaſſe entre deux lunes, & que je remarquaſſe fort bien que je m'éloignois de l'une à meſure que je m'approchois de l'autre, j'étois aſſuré que la plus grande étoit notre globe, parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du ſoleil venant à confondre la diverſité des corps & des climats, il ne m'avoit plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baiſ-

ſois vers la lune ; & je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me ſouvenir que je n'avois commencé de cheoir qu'après les trois quarts du chemin. Car, diſois-je en moi-même, cette maſſe étant moindre que la nôtre, il faut que la ſphère de ſon activité ait auſſi moins d'étendue, & que par conſéquent j'aie ſenti plus tard la force de ſon centre.

Enfin, après avoir été fort long-temps à tomber, à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer ; le plus loin dont je me ſouviens, c'eſt que je me trouvai ſous un arbre, embarraſſé avec trois ou quatre branches aſſez groſſes, que j'avois éclatées par ma chûte, & le viſage mouillé d'une pompe qui s'étoit cachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là étoit comme vous le ſaurez bien-tôt..... Ainſi vous pouvez bien juger que ſans ce haſard je ſerois mille fois mort. J'ai ſouvent fait depuis réflexion ſur ce que le vulgaire aſſure, qu'en ſe précipitant d'un lieu fort haut, on eſt étouffé auparavant de toucher la terre ; & j'ai conclu de mon aventure, qu'il en avoit menti, ou bien qu'il falloit que le jus énergique de ce fruit, qui m'avoit coulé dans la bouche, eût rappellé mon ame, qui n'étoit pas loin de mon cadavre encore tout tiède, & encore diſpoſé aux fonctions de la vie.

En effet, ſi-tôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même que de ſe peindre en ma mémoire; & la faim dont pendant mon voyage j'avois été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en ſa place qu'un leger ſouvenir de l'avoir perdue.

A peine, quand je fus relevé, eus-je obſervé la plus large de quatre grandes rivières qui forment un lac en la bouchant, que l'eſprit ou l'ame inviſible des ſimples qui s'exhalent ſur cette contrée, me vint réjouir l'odorat; & je connus que les cailloux n'y étoient ni durs ni raboteux, & qu'ils avoient ſoin de s'amollir, quand on marchoit deſſus. Je rencontrai d'abord une forêt de cinq avenues, dont les arbres, par leur exceſſive hauteur, ſembloient porter au ciel un parterre de haute futaie. En promenant mes yeux de la racine au ſommet; puis les précipitant du faîte juſqu'au pied, je doutois ſi la terre les portoit, ou ſi eux-mêmes ne portoient point la terre pendue à leurs racines; leur front, ſuperbement élevé, ſembloient auſſi plier, comme par force, ſous la peſanteur des globes céleſtes, dont on diroit qu'ils ne ſoutiennent la charge qu'en gémiſſant; leurs bras étendus vers le ciel, témoignoient en l'embraſſant demander aux aſtres la bénignité toute pure de leurs influences, & les recevoir aupa-

ravant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence, au lit des élémens. Là, de tous côtés les fleurs, ſans avoir eu d'autre jardinier que la nature, reſpirent une haleine ſi douce, quoique ſauvage, qu'elle réveille & ſatisfait l'odorat; là, l'incarnat d'une roſe ſur l'églantier, & l'azur éclatant d'une violette ſous des ronces, ne laiſſant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles ſont toutes deux plus belles l'une que l'autre; là le printems compoſe toutes les ſaiſons; là ne germe point de plante veneneuſe, que ſa naiſſance ne trahiſſe ſa conſervation; là les ruiſſeaux, par un agréable murure, racontent leurs voyages aux cailloux; là, mille petits goſiers emplumés font retentir la forêt du bruit de leurs mélodieuſes chanſons; & la trémouſſante aſſemblée de ces divins muſiciens eſt ſi générale, qu'il ſemble que chaque feuille dans le bois ait pris la langue & la figure d'un roſſignol; & même l'écho prend tant de plaiſirs à leurs airs, qu'on diroit, à les lui entendre répéter, qu'elle ait envie de les apprendre: à côté de ce bois ſe voient deux prairies, dont le verger continu fait une émeraude à perdre de vue. Le mêlange confus des peintures, que le printems attache à cent petites fleurs, en égare les nuances l'une dans l'autre avec une ſi agréable confuſion qu'on ne ſait ſi ces fleurs agitées par un doux

zéphir, courent plutôt après elles-mêmes, qu'elles ne fuient pour échapper aux careſſes de ce vent folâtre; on prendroit même cette prairie pour un océan, à cauſe qu'elle eſt comme une mer qui n'offre point de rivage; enſorte que mon œil épouvanté d'avoir couru ſi loin ſans découvrir le bord, y envoyoit vîtement ma penſée; & ma penſée doutant que ce fût l'extrêmité du monde, ſe vouloit perſuader que des lieux ſi charmans avoient peut-être forcé le ciel de ſe joindre à la terre. Au milieu d'un tapis ſi vaſte & ſi agréable, court à bouillons d'argent une fontaine ruſtique, qui couronne ſes bords d'un gazon émaillé de baſſinets, de violettes, & de cent autres petites fleurs, qui ſemblent ſe preſſer à qui s'y mirera la première; elle eſt encore au berceau, car elle ne vient que de naître; & ſa face, jeune & polie, ne montre pas ſeulement une ride: les grands cercles qu'elle promène en revenant mille fois ſur ſoi-même, montrent que c'eſt bien à regret qu'elle ſort de ſon pays natal; & comme ſi elle eût été honteuſe de ſe voir careſſée auprès de ſa mère, elle repouſſa en murmurant ma main qui la vouloit toucher: les animaux qui s'y venoient déſaltérer, plus raiſonnables que ceux de notre monde, témoignoient être ſurpris de voir qu'il faiſoit grand jour vers

l'horiſon, pendant qu'ils regardoient le ſoleil aux antipodes, & n'oſoient ſe pancher ſur le bord, de crainte de tomber au firmament.

Il faut que je vous avoue qu'à la vue de tant de belles choſes, je me ſentis chatouillé de ces agréables douleurs, qu'on dit que ſent l'embrion à l'infuſion de ſon ame. Le vieux poil me tomba, pour faire place à d'autres cheveux plus épais & plus déliés: je ſentis ma jeuneſſe ſe rallumer, mon viſage devenir vermeil, ma chaleur naturelle ſe remêler doucement à mon humide radical; enfin je reçulai ſur mon âge environ quatorze ans.

J'avois cheminé une demi-lieue à travers une forêt de jaſmins & de myrthes, quand j'apperçus, couché à l'ombre, je ne ſais quoi qui remuoit: c'étoit un jeune adoleſcent, dont la majeſtueuſe beauté me força preſque à l'adoration. Il ſe leva pour m'en empêcher. Ce n'eſt pas à moi, s'écria-t-il, c'eſt à Dieu que tu dois ces hommages. Vous voyez une perſonne, lui répondis-je, conſternée de tant de miracles, que je ne ſais par lequel débuter mes admirations; car venant d'un monde que vous prenez ſans doute ici pour une lune, je penſois être abordé dans une autre, que ceux de mon pays appellent la lune auſſi; & voilà que je me trouve en paradis, aux pieds d'un

dieu qui ne veut pas être adoré. Hormis la qualité de dieu, me répliqua-t-il, dont je ne ſuis que la créature, ce que vous dites eſt véritable : cette terre-ci eſt la lune, que vous voyez de votre globe ; & ce lieu-ci où vous marchez eſt... Or en ce tems-là l'imagination chez l'homme étoit ſi forte, pour n'avoir point encore été corrompue, ni par les débauches, ni par la crudité des alimens, ni par l'altération des maladies, qu'étant alors excité du violent deſir d'aborder cet aſile, & ſa maſſe étant devenue légère par le feu de cet enthouſiaſme, il y fut enlevé de la même ſorte qu'il s'eſt vu des philoſophes, leur imagination fortement tendue à quelque choſe, être emportés en l'air par des raviſſemens que vous appellez extatiques... que l'infirmité de ſon ſexe rendoit plus foible & moins chaude, n'auroit pas eu ſans doute l'imaginative aſſez vigoureuſe pour vaincre, par la contention de ſa volonté, le poids de la matière, mais parce qu'il y avoit très-peu.... La ſympathie dont cette moitié étoit encore liée à ſon tout, la porta vers lui à meſure qu'il montoit, comme l'ambre ſe fait ſuivre de la paille, comme l'aimant ſe tourne au ſeptentrion, d'où il a été arraché, & attira cette partie de lui-même, comme la mer attire les fleuves qui ſont ſortis d'elle.

Arrivés qu'ils furent en votre terre, ils s'habituèrent entre la Méſopotamie & l'Arabie : certains peuples l'ont connu ſous le nom.... & d'autres ſous celui de Prométhée, que les poëtes feignirent avoir dérobé le feu du ciel, à cauſe de ſes deſcendans, qu'il engendra pourvus d'une ame auſſi parfaite que celle dont il étoit rempli : ainſi, pour habiter votre monde, cet homme laiſſa celui-ci déſert; mais le tout-ſage ne voulut pas qu'une demeure ſi heureuſe reſtât ſans habitans; il permit peu de ſiécles après... Ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence ſe corrompoit, il eut envie de les abandonner. Ce perſonnage toutefois ne jugea point de retraite aſſurée contre l'ambition de ſes parens, qui s'égorgeoient déjà pour le partage de votre monde, ſinon la terre bienheureuſe, dont ſon aïeul lui avoit tant parlé, & dont perſonne n'avoit encore obſervé le chemin : mais ſon imagination y ſuppléa; car comme il eut obſervé... il remplit deux grands vaſes, qu'il luta hermétiquement, & ſe les attacha ſous les aîles : la fumée, auſſitôt qu'il tendoit à s'élever, & qui ne pouvoit pénétrer le métal, pouſſa les vaſes en haut, & de la ſorte ces vaſes enlevèrent avec eux ce grand homme. Quand il fut monté juſqu'à la lune, & qu'il eût jetté les yeux ſur ce beau

jardin, un épanouiſſement de joie preſque ſurnaturelle, lui fit connoître que c'étoit le lieu où ſon aïeul avoit autrefois demeuré. Il délia promptement les vaiſſeaux qu'il avoit ceints comme des aîles autour de ſes épaules, & le fit avec tant de bonheur, qu'à peine étoit-il en l'air quatre toiſes au-deſſus de la lune, qu'il prit congé de ſes nageoires : l'élévation cependant étoit aſſez grande pour le beaucoup bleſſer ; ſans le grand tour de ſa robe, où le vent s'engouffra, & le ſoutint doucement, juſqu'à ce qu'il eût mis pied à terre. Pour les deux vaſes, ils montèrent juſqu'à un certain eſpace où ils ſont demeurés ; & c'eſt ce qu'aujourd'hui vous appellez les balances...

Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y ſuis venu. Je crois que vous n'aurez pas oublié mon nom ; car je vous l'ai dit nagueres. Vous ſaurez donc que j'habitois ſur les agréables bords d'un des plus renommés fleuves de votre monde, où je menois parmi les livres une vie aſſez douce pour ne la pas regretter, encore qu'elle s'écoulât : cependant plus les lumières de mon eſprit croiſſoient, plus croiſſoit auſſi la connoiſſance de celles que je n'avois point. Jamais nos ſavans ne me rementevoient l'illuſtre Mada, que le ſouvenir de ſa philoſophie parfaite ne me fît ſoupirer.

Je déſeſpérois de la pouvoir acquérir, quand un jour, après avoir long-tems rêvé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau; puis lorſqu'il fut bien purgé, précipité, & diſſout, j'en tirai l'attractif calciné, & le réduiſis à la groſſeur d'environ une balle médiocre.

Enſuite de ces préparations, je fis conſtruire une machine de fer fort légère, dans laquelle j'entrai... & lorſque je fus bien ferme & bien appuyé ſur le ſiège, je ruai fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer que j'avois forgée tout exprès, plus maſſive au milieu qu'aux extrémités, fut enlevée auſſi-tôt, & dans un parfait équilibre, à cauſe qu'elle ſe pouſſoit toujours plus vîte par cet endroit. Ainſi donc, à meſure que j'arrivois où l'aimant m'avoit attiré, je rejettois auſſi-tôt ma boule en l'air au-deſſus de moi. Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre balle ſi droit au-deſſus de votre charriot, qu'il ne ſe trouvât jamais à côté? Je ne vois point de merveille en cette aventure, me dit-il: car l'aimant pouſſé qu'il étoit en l'air, attiroit le fer droit à ſoi; & par conſéquent il étoit impoſſible que je montaſſe jamais à côté. Je vous dirai même que tenant ma boule en ma main, je ne laiſſois pas de monter, parce que le char-

riot couroit toujours à l'aimant que je tenois au-dessus de lui : mais la saillie de ce fer pour s'unir à ma boule, étoit si violente, qu'elle me faisoit plier le corps en double, de sorte que je n'osai tenter qu'une fois cette nouvelle expérience. A la vérité c'étoit un spectacle bien étonnant ; car l'acier de cette maison volante, que j'avois poli avec beaucoup de soin, réfléchissoit de tous côtés la lumière du soleil, si vive & si brillante, que je croyois moi-même être tout en feu. Enfin, après avoir beaucoup rué & volé après mon coup, j'arrivai, comme vous avez fait, en un terme où je tombois vers ce monde ci ; & parce qu'en cet instant je tenois ma boule bien serrée entre mes mains, ma machine, dont le siège me pressoit pour approcher de son attractif, ne me quitta point. Tout ce qui me restoit à craindre, c'étoit de me rompre le col: mais pour m'en garantir, je rejettois ma boule de tems en tems, afin que la violence de la machine, retenue par son attractif, se rallentît, & qu'ainsi ma chûte fût moins rude, comme en effet il arriva ; car quand je me vis à deux ou trois cens toises près de terre, je lançai ma balle de tous côtés à fleur du charriot, tantôt deçà, tantôt delà, jusqu'à ce que je m'en visse à une certaine distance ; & aussi-tôt je la jettai au-

dessus

deſſus de moi, & ma machine l'ayant ſuivie, je la quittai, & me laiſſai tomber, d'un autre côté le plus doucement que je pus ſur le ſable; de ſorte que ma chûte ne fut pas plus violente, que ſi je fuſſe tombé de ma hauteur. Je ne vous repréſenterai point l'étonnement qui me ſaiſit à la vue des merveilles qui ſont céans, parce qu'il fut à peu près ſemblable à celui dont je viens de vous voir conſterné...

J'en avois à peine goûté, qu'une épaiſſe nuée tomba ſur mon ame: je ne vis plus perſonne auprès de moi, & mes yeux ne reconnurent pas en toute l'hémiſphère une ſeule trace du chemin que j'avois fait; & avec tout cela je ne laiſſois pas de me ſouvenir de tout ce qui m'étoit arrivé. Quand depuis j'ai fait réflexion ſur ce miracle, je me ſuis figuré que l'écorce du fruit où j'avois mordu, ne m'avoit pas tout-à-fait abruti, à cauſe que mes dents la traverſant, ſe ſentirent un peu du jus qu'elle couvroit, dont l'énergie avoit diſſipé les malignités de l'écorce. Je reſtai bien ſurpris de me voir tout ſeul au milieu d'un pays que je ne connoiſſois point. J'avois beau promener mes yeux & les jetter par la campagne, aucune créature ne s'offroit pour les conſoler. Enfin je réſolus de marcher juſqu'à ce que la fortune me fît rencontrer la compagnie de quelques bêtes ou de la mort.

Elle m'exauça, car au bout d'un demi quart de lieue, je rencontrai deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi, l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins je le penſai ainſi), à cauſe qu'à quelque tems de-là je le vis revenir accompagné de ſept ou huit cent de même eſpèce, qui m'environnèrent. Quand je les pus diſcerner de près, je connus qu'ils avoient la taille & la figure comme nous. Cette aventure me fit ſouvenir de ce que jadis j'avois oui conter à ma nourrice, des ſyrènes, des faunes & des ſatyres : de tems en tems ils élèvoient des huées ſi furieuſes, cauſées ſans doute par l'admiration de me voir, que je me croyois quaſi être devenu monſtre. Enfin, une de ces bêtes-hommes m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jetta ſur ſon dos & me mèna dans leur ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus, en effet, que c'étoit des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lorſque ce peuple me vit ſi petit (car la plupart d'entr'eux ont douze coudées de longueur), & mon corps ſoutenu de deux pieds ſeulement, ils ne purent croire que je fuſſe un homme : car ils tenoient que la nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes, deux

jambes & deux bras, elles s'en devoient ſervir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis là-deſſus, j'ai ſongé que cette ſituation de corps n'étoit point trop extravagante, quand je me ſuis ſouvenu que les enfans, lorſqu'ils ne ſont encore inſtruits que de nature, marchent à quatre pieds, & qu'ils ne ſe lèvent ſur deux que par le ſoin de leurs nourrices, qui les dreſſent dans de petits chariots, & leur attachent des lanières pour les empêcher de cheoir ſur les quatre, comme la ſeule aſſiette ou la figure de notre maſſe encline de ſe repoſer.

Ils diſoient donc (à ce que je me ſuis fait depuis interpréter), qu'infailliblement j'étois la femelle du petit animal de la reine. Ainſi je fus en qualité de telle ou d'autre choſe, mené droit à l'hôtel-de-ville, où je remarquai, ſelon le bourdonnement & les poſtures que faiſoient & le peuple & les magiſtrats, qu'ils conſultoient enſemble ce que je pouvois être. Quand ils eûrent long-temps conféré, un certain bourgeois qui gardoit les bêtes rares, ſupplia les échevins de me commettre à ſa garde, en attendant que la reine m'envoyât quérir, pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, & ce bateleur me porta à ſon logis, où il m'inſtruiſit à faire le godenot, à faire des culbutes, à figurer des grimaces; & les après-dînées il

faiſoit prendre à la porte un certain prix de ceux qui me vouloient voir. Mais le ciel fléchi de mes douleurs, & fâché de voir profaner le temple de ſon maître, voulut qu'un jour, comme j'étois attaché au bout d'une corde, avec laquelle le charlatan me faiſoit ſauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme, qui me demanda en grec qui j'étois? Je fus bien étonné d'entendre parler en ce pays-là comme en notre monde. Il m'interrogea quelque tems: je lui répondis, & lui contai enſuite généralement toute l'entrepriſe & le ſuccès de mon voyage. Il me conſola, & je me ſouviens qu'il me dit: hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des foibleſſes de votre monde. Il y a du vulgaire ici comme là, qui ne peut ſouffrir la penſée des choſes où il n'eſt point accoutumé: mais ſachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille; & que ſi quelqu'un de cette terre avoit monté dans la vôtre, avec la hardieſſe de ſe dire homme, vos ſavans le feroient étouffer comme un monſtre. Il me promit enſuite qu'il avertiroit la cour de mon déſaſtre; & il ajouta qu'auſſi-tôt qu'il avoit ſu la nouvelle qui couroit de moi, il étoit venu pour me voir, & m'avoit reconnu pour un homme du monde dont je me diſois, parce qu'il y avoit autrefois voyagé, & qu'il avoit demeuré en Grèce, où

on l'appelloit le démon de Socrate; qu'il avoit, depuis la mort de ce philoſophe, gouverné & inſtruit à Thèbes Epaminondas; qu'enfin étant paſſé chez les Romains, la juſtice l'avoit attaché au parti du jeune Caton; qu'après ſa mort il s'étoit donné à Brutus. Que tous ces grands perſonnages n'ayant laiſſé en ce monde à leurs places que le fantôme de leurs vertus, il s'étoit retiré avec ſes compagnons dans les temples & dans les ſolitudes. Enfin, ajouta-t il, le peuple de votre terre devint ſi ſtupide & ſi groſſier, que mes compagnons & moi perdîmes tout le plaiſir que nous avions autrefois pris à l'inſtruire. Il n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler de nous; car on nous appelloit oracles, nymphes, génies, fées, dieux foyers, lemures, larves, lamiers, farfadets, naïades, incubes, ombres, mânes, ſpectres, & fantômes; & nous abandonnâmes votre monde ſous le règne d'Auguſte, un peu après que je me fus apparu à Druſus, fils de Livia, qui portoit la guerre en Allemagne, & que je lui eus défendu de paſſer outre. Il n'y a pas long-tems que j'en ſuis arrivé pour la ſeconde fois; depuis cent ans en ça j'ai eu commiſſion d'y faire un voyage, j'ai rodé beaucoup en Europe, & converſé avec des perſonnes que poſſible vous aurez connues. Un jour entr'au-

tres, j'apparus à Cardan comme il étudioit, je l'inſtruiſis de quantité de choſes; & en récompenſe il me promit qu'il témoigneroit à la poſtérité, de qui il tenoit les miracles qu'il s'attendoit d'écrire. J'y vis Agrippa, l'abbé Tritême, le docteur Fauſte, la Broſſe, Céſar, & une certaine cabale de jeunes gens, que le vulgaire a connus ſous le nom de chevaliers de la Roſe-Croix, à qui j'ai enſeigné quantité de ſoupleſſes & de ſecrets naturels, qui, ſans doute, les auront fait paſſer pour de grands magiciens. Je connus auſſi Campanelle; ce fut moi qui lui conſeillai, pendant qu'il étoit à l'inquiſition dans Rome, de ſtyler ſon viſage & ſon corps aux poſtures ordinaires de ceux dont il avoit beſoin de connoître l'intérieur, afin d'exciter chez ſoi, par une même aſſiette, les penſées que cette même ſituation avoit appellées dans ſes adverſaires, parce qu'ainſi il ménageroit mieux leur ame quand il la connoîtroit; & il commença, à ma prière, un livre, que nous intitulâmes, *de ſenſu rerum.* J'ai fréquenté pareillement en France la Mothe, le Vayer & Gaſſendi; ce ſecond eſt un homme qui écrit autant en philoſophe que ce premier y vit. J'y ai connu quantité d'autres gens, que votre ſiècle traite de divins, mais je n'ai trouvé en eux que beaucoup de babil & beaucoup d'orgueil. Enfin comme je

traverſois de votre pays en Angleterre, pour étudier les mœurs de ſes habitans, je rencontrai un homme, la honte de ſon pays; car certes c'eſt une honte aux grands de votre état de reconnoître en lui, ſans l'adorer, la vertu dont il eſt le trône. Pour abréger ſon panégyrique, il eſt tout eſprit, il eſt tout cœur, & il a toutes ces qualités, dont une jadis ſuffiſoit à marquer un héros. C'étoit Triſtan l'hermite. Véritablement, il faut que je vous avoue, que quand je vis une vertu ſi haute j'appréhendai qu'elle ne fût pas reconnue; c'eſt pourquoi je tâchai de lui faire accepter trois phioles; la première étoit pleine d'huile de talk; l'autre de poudre de projection; & la derniere, d'or potable: mais il les refuſa avec un dédain plus généreux, que Diogène ne reçut les complimens d'Alexandre. Enfin je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme; ſinon que c'eſt le ſeul poëte, le ſeul philoſophe, & le ſeul homme libre que vous ayez. Voilà les perſonnes conſidérables avec qui j'ai converſé; tous les autres, au moins ceux que j'ai connus, ſont ſi fort au-deſſous de l'homme, que j'ai vu des bêtes un peu au-deſſus.

Au reſte, je ne ſuis point originaire de votre terre, ni de celle-ci, je ſuis né dans le ſoleil: mais parce que quelquefois notre monde ſe

dont il falloit qu'ils se serviſſent, ils n'avoient le tems bien ſouvent de les rendre propres qu'à choiſir ſeulement deſſous un ſens, tantôt l'ouie, comme les voix des oracles, tantôt la vue, comme les ardens & les ſpectres, tantôt le toucher, comme les incubes; & que cette maſſe n'étant qu'un air épaiſſi de telle ou telle façon, la lumière par ſa chaleur les détruiſoit, ainſi qu'on voit qu'elle diſſipe un brouillard en le dilatant.

Tant de belles choſes qu'il m'expliquoit me donnèrent la curioſité de l'interroger ſur ſa naiſſance & ſur ſa mort; ſi au pays du ſoleil l'individu venoit au jour par les voies de génération, & s'il mouroit par le déſordre de ſon tempérament ou la rupture de ſes organes. Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos ſens & l'explication de ces myſtères. Vous vous imaginez vous autres, que ce que vous ne ſauriez comprendre eſt ſpirituel ou qu'il n'eſt point; mais cette conſéquence eſt très-fauſſe, & c'eſt un témoignage qu'il y a dans l'univers un million peut-être de choſes, qui pour être connues, demanderoient en vous un million d'organes différens. Moi, par exemple, je connois par mes ſens la cauſe de la ſympathie de l'aimant avec le pole, celle du reflux de la mer, & ce que l'animal devient après ſa mort; vous

autres ne ſauriez donner juſqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à cauſe que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne ſauroit s'imaginer ce que c'eſt que la beauté d'un payſage, le coloris d'un tableau, & les nuances de l'iris; ou bien il ſe les figurera tantôt comme quelque choſe de palpable, comme le manger, comme un ſon ou comme une odeur : tout de même ſi je voulois vous expliquer ce que j'apperçois par les ſens qui vous manquent, vous vous le repréſenteriez comme quelque choſe qui peut être oui, vu, touché, fleuré ou ſavouré, & ce n'eſt rien cependant de tout cela.

Il en étoit là de ſon diſcours, quand mon bateleur s'apperçut que la chambrée commençoit à s'ennuyer de mon jargon qu'ils n'entendoient point, & qu'ils prenoient pour un grognement non articulé : il ſe remit de plus belle à tirer ma corde pour me faire ſauter, juſqu'à ce que les ſpectateurs étant ſouls de rire, & d'aſſurer que j'avois preſque autant d'eſprit que les bêtes de leur pays, ils ſe retirèrent chacun chez ſoi.

J'adouciſſois ainſi la dureté des mauvais traitemens de mon maître par les viſites que me rendoit cet officieux démon; car de m'entretenir avec ceux qui me venoient voir, outre qu'ils

me prenoient pour un animal des mieux enracinés dans la catégorie des brutes, ni je ne savois leur langue, ni eux n'entendoient pas la mienne ; & jugez ainsi quelle proportion : car vous saurez que deux idiomes seulement sont usités en ce pays, l'un qui sert aux grands, & l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une différence de tons non articulés, à peu-près semblables à notre musique, quand on n'a pas ajouté les paroles à l'air ; & certes c'est une invention tout ensemble, & bien utile & bien agréable ; car quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage, ils prennent ou un luth, ou un autre instrument, dont ils se servent aussi-bien que de la voix, à se communiquer leurs pensées ; de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de théologie ou les difficultés d'un procès, par un concert le plus harmonieux dont on puisse chatouiller l'oreille.

Le second, qui est en usage chez le peuple, s'exécute par le trémoussement des membres, mais non pas peut-être comme on se le figure ; car certaines parties du corps signifient un discours tout entier : l'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre,

Il ne me prit aucune envie de me sauver.

dessin de C. P. Marillier

57

gravé par L. Delaunay

d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront chacun en particulier une oraiſon ou une période, avec tous ſes membres : d'autres ne ſervent qu'à déſigner des mots, comme un plis ſur le front, les divers friſſonnemens des muſcles, les renverſemens des mains, les battemens de pied, les contorſions de bras; de ſorte que quand ils parlent, avec la coutume qu'ils ont priſe d'aller tout nuds, leurs membres accoutumés à geſticuler leurs conceptions, ſe remuent ſi dru, qu'il ne ſemble pas d'un homme qui parle, mais d'un corps qui tremble.

Preſque tous les jours le démon me venoit viſiter, & ſes merveilleux entretiens me faiſoient paſſer ſans ennui les violences de ma captivité. Enfin un matin je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connoiſſois point, & qui m'ayant fort long-tems léché, me gueula doucement par l'eſſelle; & de l'une des pattes dont il me ſoutenoit, de peur que je ne me bleſſaſſe, me jetta ſur ſon dos, où je me trouvai ſi mollement & ſi à mon aiſe, qu'avec l'affliction que me faiſoit ſentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me ſauver; & puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds, vont bien d'une autre vîteſſe que nous, puiſque les plus peſans attrapent les cerfs à la courſe.

Je m'affligeois cependant outre mesure, de n'avoir point de nouvelle de mon courtois démon; & le soir de la première traite, arrivé que je fus au gîte, je me promenois dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût prêt, lors qu'un homme fort jeune & assez beau, me vint rire au nez, & jetter à mon col ses deux pieds de devant. Après que je l'eus quelque tems considéré : quoi, me dit-il en françois, vous ne connoissez plus votre ami ? Je vous laisse à penser ce que je devins alors ; certes ma surprise fut si grande, que dès-lors je m'imaginai que tout le globe de la lune, tout ce qui m'y étoit arrivé & tout ce que j'y voyois, n'étoit qu'enchantement, & cet homme-bête étant le même qui m'avoit servi de monture, continua de me parler ainsi : vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrois, ne vous sortiroient jamais de la mémoire ; & cependant il semble que vous ne m'ayez jamais vu. Mais voyant que je demeurois dans mon étonnement ; enfin, ajouta-t-il, je suis ce démon de Socrate. Ce discours augmenta mon étonnement. Mais pour m'en tirer, il me dit : je suis le démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre prison, & qui pour vous continuer mes services, me suis revêtu du corps avec lequel je vous

portai hier. Mais, l'interrompis-je, comment tout cela ſe peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, & qu'aujourd'hui vous êtes très-court; qu'hier vous aviez une voix foible & caſſée, & qu'aujourd'hui vous en avez une claire & vigoureuſe; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu, & que vous n'êtes aujourd'hui qu'un jeune homme? Quoi donc, au lieu qu'en mon pays on chemine de la naiſſance à à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naiſſance, & rajeuniſſent à force de vieillir.

Si-tôt que j'eus parlé au prince, me dit-il; après avoir reçu l'ordre de vous conduire à la cour, je vous allai trouver où vous étiez, & vous ayant apporté ici, j'ai ſenti le corps que j'animois ſi fort attenué de laſſitude, que tous les organes me refuſoient leurs fonctions ordinaires; en ſorte que je me ſuis enquis du chemin de l'hôpital, où entrant j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venoit d'expirer par un accident fort biſarre, & pourtant fort commun en ce pays..... Je m'en ſuis approché, feignant d'y connoître encore du mouvement, & proteſtant à ceux qui étoient préſens; qu'il n'étoit point mort, & que ce qu'on croioit lui avoir fait perdre la vie, n'étoit qu'une

ſimple létargie; de ſorte que ſans être apperçu, j'ai approché ma bouche de la ſienne, où je ſuis entré comme par un ſouffle : alors mon vieil cadavre eſt tombé; & comme ſi j'euſſe été ce jeune homme, je me ſuis levé & m'en ſuis venu vous chercher, laiſſant là les aſſiſtans crier miracle. On nous vint quérir là-deſſus pour nous mettre à table, & je ſuivis mon conducteur dans une ſalle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de préparé pour manger. Une ſi grande ſolitude de viande, lorſque je périſſois de faim, m'obligea de lui demander où l'on avoit mis le couvert? Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons enfans de l'hôte, s'approchèrent de moi dans cet inſtant, & avec beaucoup de civilité me dépouillèrent juſqu'à la chemiſe. Cette nouvelle cérémonie m'étonna ſi fort, que je n'en oſai pas ſeulement demander la cauſe à mes beaux valets de chambre, & je ne ſai comment mon guide, qui me demanda par où je voulois commencer, put tirer de moi ces deux mots, un potage. Mais je les eus à peine proférés, que je ſentis l'odeur du plus ſucculent mitonné qui frappât le nez du mauvais riche : je voulus me lever de ma place pour chercher à la piſte la ſource de cette agréable fumée; mais mon porteur m'en empêcha :

empêcha : où voulez-vous aller, me dit-il ? nous irons tantôt à la promenade, mais maintenant il eſt ſaiſon de manger; achevez votre potage; & puis, nous ferons venir autre chôſe. Et où diable eſt ce potage, lui répondis-je preſque en colère ? Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui ? Je penſois, me repliqua-t-il, que vous euſſiez vu à la ville d'où nous venons, votre maître, ou quelqu'autre prendre ſes repas; c'eſt pourquoi je ne vous avois point dit de quelle façon on ſe nourrit ici. Puis donc que vous l'ignorez encore, ſachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuiſinerie eſt de renfermer dans de grands vaiſſeaux moulés exprès, l'exhalaiſon qui ſort des viandes en les cuiſant; & quand on en a ramaſſé de pluſieurs ſortes & de différens goûts, ſelon l'appétit de ceux que l'on traite, on débouche le vaiſſeau où cette odeur eſt aſſemblée, on en découvre après cela un autre; & ainſi juſqu'à ce que toute la compagnie ſoit repue.

A moins que vous n'ayez déjà vécu de cette ſorte, vous ne croirez jamais que le nez, ſans dents & ſans goſier, faſſe pour nourrir l'homme, l'office de la bouche; mais je vous le veux faire par expérience. Il n'eut pas plutôt achevé, que je ſentis entrer ſucceſſivement dans la

ſalle tant d'agréables vapeurs, & ſi nourriſſantes, qu'en moins de demi-quart-heure, je me ſentis tout à fait raſſaſié, quand nous fûmes levez. Ceci n'eſt pas, dit-il, choſe qui doive cauſer beaucoup d'admiration, puiſque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, ſans avoir obſervé qu'en votre monde les cuiſiniers, les pâtiſſiers & les rôtiſſeurs, qui mangent moins que les perſonnes d'une autre vacation, ſont pourtant beaucoup plus gras. D'où procède leur embonpoint, à votre avis, ſi ce n'eſt de la fumée dont ils ſont ſans ceſſe environnés, & laquelle pénètre leur corps & les nourrit? Auſſi les perſonnes de ce monde jouiſſent d'une ſanté bien moins interrompue & plus vigoureuſe, à cauſe que la nourriture n'engendre preſque point d'excrémens, qui ſont l'origine de preſque toutes les maladies. Vous avez, poſſible, été ſurpris, lorſqu'avant le repas on vous a déshabillé, parce que cette coutume n'eſt pas uſitée en votre pays; mais c'eſt la mode de celui-ci, & l'on en uſe ainſi, afin que l'animal ſoit plus tranſpirable à la fumée. Monſieur, lui repartis-je, il y a très-grande apparence à ce que vous dites, & je viens moi-même d'en expérimenter quelque choſe; mais je vous avouerai que ne pouvant me débrutaliſer ſi promptement, je ſerois bien-aiſe

de ſentir un morceau palpable ſous mes dents : il me le promit, & toutefois ce fut pour le lendemain, à cauſe, dit-il, que de manger ſitôt après le repas, cela me produiroit une indigeſtion. Nous diſcourûmes encore quelque tems, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme au haut de l'eſcalier ſe préſenta à nous, & nous ayant enviſagés attentivement, me mena dans un cabinet, dont le plancher étoit couvert de fleurs d'orange à la hauteur de trois pieds ; & mon démon dans un autre rempli d'œillets & de jaſſemin. Il me dit, voyant que je paroiſſois étonné de cette magnificence, que c'étoient les lits du pays. Enfin nous nous couchâmes chacun dans notre cellule; & dès que je fus étendu ſur mes fleurs, j'apperçus, à la lueur d'une trentaines de gros vers luiſans enfermés dans un cryſtal, ( car on ne ſe ſert point d'autres chandelles ) ces trois ou quatres jeunes garçons qui m'avoient déshabillé à ſouper, dont l'un ſe mit à me chatouiller les pieds, l'autre les cuiſſes, l'autre les flancs, l'autre les bras, & tous avec tant de mignoteries & de délicateſſe, qu'en moins d'un moment je me ſentis aſſoupi.

Je vis entrer le lendemain mon démon avec le ſoleil. Je vous veux tenir ma parole, me

dit-il; vous déjeunerez plus ſolidement que vous ne ſoupâtes hier. A ces mots, je me levai, & il me conduiſit par la main derrière le jardin du logis, où l'un des enfans de l'hôte nous attendoit avec une arme à la main, preſque ſemblable à nos fuſils. Il demanda à mon guide, ſi je voulois une douzaine d'allouettes, parce que les magots (il croioit que j'en fuſſe un) ſe nourriſſoient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'oui, que le chaſſeur déchargea un coup de feu, & vingt ou trente allouettes tombèrent à nos pieds toutes rôties. Voilà, m'imaginai-je auſſi-tôt, ce qu'on dit par proverbe en notre monde, d'un pays où les allouettes tombent toutes rôties; ſans doute que quelqu'un étoit revenu d'ici. Vous n'avez qu'à manger, me dit mon démon. Ils ont l'induſtrie de mêler parmi leur poudre & leur plomb une certaine compoſition qui tue, plume, rôtit & aſſaiſonne le gibier. J'en ramaſſai quelques-unes, dont je mangeai ſur ſa parole, & en vérité je n'ai jamais en ma vie rien goûté de ſi délicieux. Après ce déjeuné, nous nous mîmes en état de partir; & avec mille grimaces dont ils ſe ſervent quand ils veulent témoigner de l'affection, l'hôte reçut un papier de mon démon. Je lui demandai ſi c'étoit une obligation pour la valeur de l'écot. Il me

repartit que non, qu'il ne lui devoit plus rien, & que c'étoit des vers. Comment des vers, lui repliquai-je ? les taverniers ſont donc ici curieux de rimes ? C'eſt, me dit-il, la monnoie du pays ; & la dépenſe que nous venons de faire céans, s'eſt trouvée monter à un ſixain, que je viens de lui donner. Je ne craignois pas de demeurer court ; car quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne ſaurions dépenſer un ſonnet, & j'en ai quatre ſur moi, avec deux épigrammes, deux odes & une églogue. Et plût à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre monde ! J'y connois beaucoup d'honnêtes poëtes qui meurent de faim, & qui feroient bonne chère, ſi on payoit les traiteurs en cette monnoie. Je lui demandai ſi ces vers ſervoient toujours, pourvu qu'on les tranſcrivît : il me répondit que non, & continua ainſi. Quand on en a compoſé, l'auteur les porte à la cour des monnoies, où les poëtes jurés du royaume tiennent leur ſéance : là ces verſificateurs officiers mettent les pièces à l'épreuve ; & ſi elles ſont jugées de bon aloi, on les taxe non pas ſelon leur prix, c'eſt-à-dire qu'un ſonnet ne vaut pas toujours un ſonnet, mais ſelon le mérite de la pièce ; & ainſi quand quelqu'un meurt de faim, ce n'eſt jamais qu'un buffle, & les perſonnes d'eſprit ſont

toujours grande chère. J'admirois tout extasié la police judicieuse de ce pays-là; & il poursuivit de cette façon. Il y a encore d'autres personnes qui tiennent cabaret d'une manière bien différente. Lorsqu'on sort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre monde; & dès qu'on le leur a donné, ils écrivent dans un grand registre, qu'ils appellent, les comptes du grand jour, à-peu-près en ces termes. Item, la valeur de tant de vers délivrés un tel jour, à un tel, qu'on m'y doit rembourser aussi-tôt reçu du premier fonds qui s'y trouvera; & lorsqu'ils se sentent en danger de mourir, ils font hacher ces registres en morceaux, & les avalent, parce qu'ils croient que s'ils n'étoient ainsi digérés, cela ne leur profiteroit de rien.

Cet entretien n'empêchoit pas que nous ne continuassions de marcher, c'est-à-dire, mon porteur à quatre pattes sous moi, & moi à califourchon sur lui. Je ne particulariserai point davantage les aventures qui nous arrêtèrent sur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la ville où le roi fait sa résidence. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'on me conduisit au palais, où les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avoit fait le peuple, quand j'avois passé dans les rues: mais la con-

cluſion que j'étois ſans doute la fémelle du petit animal de la reine, fut celle des grands comme du peuple. Mon guide me l'interprétoit ainſi, & cependant lui-même n'entendoit point cette énigme, & ne ſavoit quel étoit ce petit animal de la reine : mais nous en fûmes bientôt éclaircis. Le roi quelque tems après m'avoit conſidéré, commanda qu'on l'amenât, & à une demi-heure de-là, je vis entrer au milieu d'une troupe de ſinges qui portoient la fraiſe & le haut de chauſſe, un petit homme bâti preſque tout comme moi, car il marchoit à deux pieds. Si-tôt qu'il m'apperçut, il m'aborda par un criado de vou eſtra merced. Je lui ripoſtai ſa révérence à-peu-près en mêmes termes. Mais hélas ! ils ne nous eurent pas plutôt vu parler enſemble, qu'ils crurent tous le préjugé véritable ; & cette conjecture n'avoit garde de produire un autre ſuccès ; car celui des aſſiſtans qui opinoit pour nous avec plus de faveur, proteſtoit que notre entretien étoit un grognement, que la joie d'être rejoints par un inſtinct naturel, nous faiſoit bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il étoit européen, natif de la vieille Caſtille ; qu'il avoit trouvé moyen avec des oiſeaux, de ſe faire porter juſqu'au monde de la lune où nous étions alors ; qu'étant tombé entre les mains de la reine, elle

l'avoit pris pour un ſinge, à cauſe qu'ils habillent par haſard en ce pays-là les ſinges à l'eſpagnole; & que l'ayant à ſon arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avoit point douté qu'il ne fût de l'eſpèce. Il faut bien dire, lui repliquai-je, qu'après leur avoir eſſayé toutes ſortes d'habits, ils n'en aient point rencontré de plus ridicules, & que ce n'eſt qu'à cauſe de cela qu'ils les équipent de la ſorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaiſir. Ce n'eſt pas connoître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'univers ne produit des hommes que pour nous donner des eſclaves, & pour qui la nature ne ſauroit engendrer que des matières de rire. Il me ſupplia enſuite de lui apprendre comme je m'étois oſé haſarder de gravir à la lune avec la machine dont je lui parlai: je lui répondis que c'étoit parce qu'il avoit emmené les oiſeaux ſur leſquels j'y penſois aller: il ſourit de cette raillerie, & environ un quart-d'heure après, le roi commanda aux gardeurs de ſinges de nous ramener, avec ordre de nous faire coucher enſemble l'eſpagnol & moi, pour faire en ſon royaume multiplier notre eſpèce. On exécuta de point en point la volonté du prince, de quoi je fus très-aiſe, pour le plaiſir que je recevois d'avoir quelqu'un qui m'entretînt pen-

dant ma ſolitude de ma brutification. Un jour, mon mâle (car on me tenoit pour ſa femelle) me conta que ce qui l'avoit véritablement obligé de courir toute la terre, & enfin de l'abandonner pour la lune, étoit qu'il n'avoit pu trouver un ſeul pays, où l'imagination même fût en liberté. Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoique vous puiſſiez dire de beau, s'il eſt contre les principes des docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou, & quelque choſe de pis. On m'a voulu mettre en mon pays à l'inquiſition, pour avoir ſoutenu, à la barbe des pédans, qu'il y avoit du vuide, & que je ne connoiſſois point de matière au monde plus peſante l'une que l'autre. Je lui demandai de quelles probabilités il appuyoit une opinion ſi peu reçue. Il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, ſuppoſer qu'il n'y a qu'un élément; car encore que nous voyions de l'eau, de la terre, de l'air & du feu ſéparés, on ne les trouve jamais ſi parfaitement purs, qu'ils ne ſoient encore engagés les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous voyez du feu, ce n'eſt pas du feu, ce n'eſt que de l'air beaucoup étendu; l'air n'eſt que de l'eau fort dilatée; l'eau n'eſt que de la terre qui ſe fond, & la terre elle-même n'eſt autre choſe que de l'eau beaucoup reſſer-

rée; & ainſi, à pénétrer ſérieuſement la matière, vous connoîtrez qu'elle n'eſt qu'une, qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes ſortes de perſonnages, ſous différens habits: autrement il faudroit admettre autant d'élémens, qu'il y a de ſortes de corps. Et ſi vous me demandez pourquoi le feu brûle, & que l'eau réfroidit, vu que ce n'eſt qu'une ſeule matière, je vous réponds que cette matière agit par ſympathie, ſelon la diſpoſition où elle ſe trouve dans le tems qu'elle agit. Le feu, qui n'eſt rien que de la terre encore plus répandue, qu'elle ne l'eſt pour conſtituer l'air, tâche de changer en elle, par ſympathie, ce qu'elle rencontre: ainſi la chaleur du charbon étant le feu le plus ſubtil & le plus propre à pénétrer un corps, ſe gliſſe entre les pores de notre maſſe au commencement, parce que c'eſt une nouvelle matière qui nous remplit, & nous fait exhaler en ſueur; cette ſueur, étendue par le feu, ſe convertit en fumée, & devient air; encore davantage fondu par la chaleur de l'antipériſtaſe, ou des aſtres qui l'avoiſinent, s'appelle feu; & la terre, abandonnée par le froid, tombe en terre; l'eau, d'autre part, quoiqu'elle ne diffère de la matière du feu, qu'en ce qu'elle eſt plus ſerrée, ne nous brûle pas, à cauſe qu'étant ſerrée,

elle demande, par ſympathie, à reſſerrer les corps qu'elle rencontre; & le froid que nous ſentons, n'eſt autre choſe que l'effet que notre chair, qui ſe replie ſur elle-même par le voiſinage de la terre ou de l'eau, qui la contraint de lui reſſembler. De-là vient que les hydropiques remplis d'eau, changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent; delà vient que les bilieux changent en bile tout le ſang que forme le foie. Suppoſé donc qu'il n'y ait qu'un ſeul élément, il eſt certain que tous les corps, chacun ſelon ſa qualité, inclinent également au centre de la terre.

Mais vous me demanderez pourquoi donc le fer, les métaux, la terre, le bois, deſcendent plus vîte à ce centre qu'une éponge, ſi ce n'eſt à cauſe qu'elle eſt pleine d'air, qui tend naturellement en haut. Ce n'eſt point du tout là la raiſon, & voici comme je vous réponds. Quoiqu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'un & l'autre ont même inclination pour ce voyage; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvoit la terre percée à jour, ſe précipiteroit plus vîte à ſon centre, qu'une veſſie groſſe de vent; & la raiſon eſt que cette maſſe de métal eſt beaucoup de terre recognée en un petit canton, & que ce vent eſt fort peu de terre en beau-

coup d'eſpace : car toutes les parties de la matière qui loge dans ce fer, jointes qu'elles ſont les unes aux autres, augmentent leur force par l'union ; à cauſe que s'étant reſſerrées, elles ſe trouvent à la fin beaucoup à combattre contre peu, vu qu'une parcelle d'air, égale en groſſeur au boulet, n'eſt pas égale en quantité.

Sans prouver ceci par une enfilade de raiſons, comment par votre foi une pique, une épée, un poignard, nous bleſſent-ils, ſi ce n'eſt à cauſe que l'acier étant une matière où les parties ſont plus proches & plus enfoncées les unes dans les autres, que non pas votre chair, dont les pores & la molleſſe montrent qu'elle contient fort peu de matière répandue en un grand lieu, & que la pointe de fer qui nous pique étant une quantité preſque innombrable de matière, contre fort peu de chair, il la contraint de céder au plus fort, de même qu'un eſcadron bien preſſé, entame aiſément un bataillon moins ſerré & plus étendu ? Car pourquoi une loupe d'acier embraſée eſt-elle plus chaude qu'un tronc de bois allumé, ſi ce n'eſt qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'eſpace, y en ayant d'attaché à toutes les parties du métal, que dans le bâton, qui, pour être fort ſpongieux, enferme beaucoup de vuide, & que le vuide n'étant qu'une

privation de l'être, ne peut être ſuſceptible de la forme du feu? Mais, m'objecterez-vous, vous ſuppoſez du vuide, comme ſi vous l'aviez prouvé, & c'eſt cela dont nous ſommes en diſpute. Et bien, je vais vous le prouver; & quoique cette difficulté ſoit la ſœur du nœud gordien, j'ai les bras aſſez forts pour en devenir l'Alexandre.

Qu'elle me réponde donc, je l'en ſupplie; cette bête vulgaire, qui ne croit être homme que parce qu'on le lui a dit. Suppoſé qu'il n'y ait qu'une matière, comme je penſe l'avoir aſſez prouvé; d'où vient qu'elle ſe relâche & ſe reſtreint ſelon ſon appétit? d'où vient qu'un morceau de terre, à force de ſe condenſer, s'eſt fait caillou? Eſt-ce que les parties de ce caillou ſe ſont placées les unes dans les autres, en telle ſorte que là où s'eſt fiché ce grain de ſablon, là même, où dans le même point loge un autre grain de ſablon? Tout cela ne ſe peut, & ſelon leur principe même, puiſque les corps ne ſe pénètrent point: mais il faut que cette matière ſe ſoit rapprochée, & ſi vous voulez, ſe ſoit raccourcie, enſorte qu'elle ait rempli quelque lieu qui ne l'étoit pas.

De dire que cela n'eſt point compréhenſible, qu'il y eût rien dans le monde; que nous fuſſions en partie compoſés de rien: hé

pourquoi non? Le monde entier n'eſt-il pas enveloppé de rien, puiſque vous m'avouez cet article, confeſſez donc qu'il eſt auſſi aiſé, que le monde ait du rien dedans ſoi, qu'autour de ſoi.

Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoi donc l'eau, reſtreinte par la gelée dans un vaſe, le fait créver, ſi ce n'eſt pour empêcher qu'il ne ſe faſſe du vuide? Mais je réponds que cela n'arrive qu'à cauſe que l'air de deſſus, qui tend auſſi-bien que la terre & l'eau au centre, rencontrant ſur le droit chemin de ce pays une hôtellerie vacante, y va loger, s'il trouve les pores de ce vaiſſeau, c'eſt-à-dire, les chemins qui conduiſent à cette chambre de vuide, trop étroits, trop longs & trop tortus; il ſatisfait, en le briſant, à ſon impatience, pour arriver plutôt au gîte.

Mais ſans m'amuſer à répondre à toutes leurs objections, j'oſe bien dire que s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de mouvement, ou il faut admettre la pénétration des corps: car il ſeroit ridicule de croire que quand une mouche pouſſe de l'aîle une parcelle de l'air, cette parcelle en faſſe reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, & qu'ainſi l'agitation du petit orteil d'une puce aille faire une boſſe derrière le monde.

Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la raréfraction : mais en bonne foi, comment ſe peut-il faire, quand un corps ſe raréfie, qu'une particule de la maſſe s'éloigne d'une autre particule, ſans laiſſer ce milieu vuide ? N'auroit-il pas fallu que ces deux corps qui viennent de ſe ſéparer, euſſent été en même tems au même lieu où étoit celui-ci, & que de la ſorte ils ſe fuſſent pénétrés tous trois ? Je m'attends bien que vous me demanderez pourquoi donc par un chalumeau, une ſeringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre ſon inclination ? A quoi je vous répondrai qu'elle eſt violentée, & que ce n'eſt pas la peur qu'elle a du vuide qui l'oblige à ſe détourner de ſon chemin ; mais qu'étant jointe avec l'air, d'une nuance imperceptible, elle s'élève, quand on élève en haut l'air qui la tient embarraſſée.

Cela n'eſt pas fort épineux à comprendre, quand on connoît le cercle parfait & la délicate enchaînure des élémens : car ſi vous conſidérez attentivement ce limon qui fait le mariage de la terre & de l'eau, vous trouverez qu'il n'eſt plus terre, qu'il n'eſt plus eau, mais qu'il eſt l'entremetteur du contrat de ces deux ennemis ; l'eau tout de même avec l'air s'envoient réciproquement un brouillard qui pé-

nètrent aux humeurs de l'un & de l'autre ; pour moyenner leur paix ; & l'air ſe réconcilie avec le feu, par le moyen d'une exhalaiſon médiatrice qui les unit.

Je penſe qu'il vouloit encore parler, mais on nous apporta notre mangeaille ; & parce que nous avions faim, je fermai les oreilles à ſes diſcours, pour ouvrir l'eſtomac aux viandes qu'on nous donna.

Il me ſouvient qu'une autrefois, comme nous philoſophions, car nous n'aimions guères ni l'un ni l'autre à nous entretenir de choſes baſſes ; je ſuis bien fâché, me dit-il, de voir un eſprit de la trempe du vôtre, infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous ſachiez, malgré le pédantiſme d'Ariſtote, dont retentiſſent aujourd'hui toutes les claſſes de votre France, que tout eſt en tout ; c'eſt-à-dire que dans l'eau, par exemple, il y a du feu, dedans le feu de l'eau, dedans l'air de la terre, & dedans la terre de l'air. Quoique cette opinion faſſe ouvrir aux ſcolares les yeux grands comme des ſalieres, elle eſt plus aiſée à prouver qu'à perſuader : car je leur veux demander premièrement, ſi l'eau n'engendre pas du poiſſon ; & quand ils me le nieront, creuſer un foſſé, & le remplir du ſyrop de l'éguière ; qu'ils paſſent encore, s'ils veulent,

à

à travers un bluteau, pour échapper aux objections des aveugles, je veux, en cas qu'ils n'y trouvent du poiſſon dans quelque tems, avaler toute l'eau qu'ils y auront verſée: mais s'ils y en trouvent, comme je n'en doute point, c'eſt une preuve convaincante qu'il y a du ſel & du feu: par conſéquent, de trouver enſuite de l'eau dans le feu, ce n'eſt pas une entrepriſe fort difficile: car qu'ils choiſiſſent le feu même le plus détaché de la matière, comme les comètes, il y en a toujours beaucoup; puiſque ſi cette humeur onctueuſe dont ils ſont engendrés, réduite en ſouffle par la chaleur de l'antipériſtaſe qui les allume, ne trouvoit un obſtacle à ſa violence dans l'humide froideur qui la tempère & la combat, elle ſe conſommeroit bruſquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas, ou bien ils n'ont jamais entendu parler des friſſons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont été ſi ſouvent agitées. Outre cela, nous voyons la terre toute poreuſe, juſqu'aux grains de ſablon qui la compoſent. Cependant, perſonne n'a dit encore, que ces creux fuſſent remplis de vuide: on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y faſſe ſon domicile. Il me reſte à prouver que dans l'air il y a de la terre; mais je ne daigne

preſque pas en prendre la peine, puiſque vous en êtes convaincu autant de fois que vous voyez tomber ſur vos têtes ces légions d'atomes ſi nombreuſes, qu'elles étouffent l'arithmétique.

Mais paſſons des corps ſimples aux compoſés, ils me fourniront des ſujets beaucoup plus fréquens ; & pour montrer que toutes choſes ſont en toutes choſes, non point qu'elles ſe changent les unes aux autres, comme le gazouillent vos péripatéticiens ; car je veux ſoutenir à leur barbe, que les principes ſe mêlent, ſe ſéparent, & ſe remêlent derechef, en telle ſorte, que ce qui a été fait par le ſage créateur du monde, le ſera toujours : je ne ſuppoſe point à leur mode de maxime que je ne prouve.

C'eſt pourquoi prenez, je vous prie, une bûche, ou quelqu'autre matière combuſtible, & y mettez le feu ; ils diront, quand elle ſera embraſée, que ce qui étoit bois eſt devenu feu : mais je leur ſoutiens que non, & qu'il n'y a pas plus de feu quand elle eſt toute enflammée, qu'avant qu'on en eût approché l'allumette ; mais celui qui étoit caché dans la bûche, que le froid & l'humide empêchoient de s'étendre & d'agir, ſecouru par l'étranger, a rallié ſes forces contre le flegme

qui l'étouffoit, & s'eſt emparé du champ qu'occupoit ſon ennemi : auſſi le montre-t-il ſans obſtacles, en triomphant de ſon geolier : ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon, chaude & fumante encore du combat qu'elle a rendu. Cette flamme que vous voyez en haut, eſt le feu le plus ſubtil, le plus dégagé de la matiere, & le plutôt prêt par conſéquent à retourner chez ſoi : il s'unit pourtant en pyramide juſqu'à certaine hauteur, pour enfoncer l'épaiſſe humidité de l'air qui lui réſiſte : mais comme il vient en montant à ſe dégager peu à peu de la violente compagnie de ſes hôtes, alors il prend le large, parce qu'il ne rencontre plus rien d'antipatique à ſon paſſage ; & cette négligence eſt bien ſouvent cauſe d'une ſeconde priſon ; car cheminant ſéparé, il s'égarera quelquefois dans un nuage, s'il s'y rencontre, d'autre fois, en aſſez grande quantité pour faire tête à la vapeur, ils ſe joignent, ils grondent, ils tonnent, ils foudroient, & la mort des innocens eſt bien ſouvent l'effet de la colère animée dans ces choſes mortes. Si quand il ſe trouve embarraſſé de ces crudités importunes de la moyenne région, il n'eſt pas aſſez fort pour ſe défendre, il s'abandonne à la diſcrétion de ſon ennemi, qui le contraint par ſa

pesanteur de retomber en terre ; & ce malheureux, enfermé dans une goutte d'eau, se rencontrera peut-être au pied d'un chêne, de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de se loger avec lui ; ainsi le voilà qui revient au même état dont il étoit sorti quelques jours auparavant.

Mais voyons la fortune des autres élémens qui composoient cette bûche. L'air se retire à son quartier, encore pourtant mêlé de vapeurs, à cause que le feu tout en colère les a brusquement chassés pêle-mêle. Le voilà donc qui sert de balon aux vents, fournit les animaux de respiration, remplit le vuide que la nature fait ; & possible encore que s'étant enveloppé dans une goutte de rosée, il sera sucé & digéré par les feuilles altérées de cet arbre, où s'est retiré notre feu : l'eau que la flamme avoit chassée de ce trône, élevée par la chaleur jusqu'au berceau des météores, retombera en pluie sur notre chêne aussi-tôt que sur un autre ; & la terre devenue cendre, & puis guérie de sa stérilité, ou par la chaleur nourrissante d'un fumier où on l'aura jettée, ou par le sel végétatif de quelques plantes voisines, ou par l'eau féconde des rivières, se rencontrera peut-être près ce chêne, qui par la chaleur de son germe l'attirera, & en fera une partie de son tout.

De cette façon voilà ces quatre élémens qui reçoivent le même sort, & rentrent au même état d'où ils étoient sortis quelques jours auparavant : ainsi on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui est nécessaire pour composer un arbre, & dans un arbre tout ce qui est nécessaire pour composer un homme. Enfin, de cette façon, toutes choses se rencontreront en toutes choses. Mais il nous manque un Prométhée, qui nous tire du sein de la nature, & nous rende sensible ce que je veux bien appeller matière première.

Voilà les choses à peu près dont nous amusions le tems ; car ce petit espagnol avoit l'esprit joli. Notre entretien toutefois n'étoit que de nuit, à cause que depuis six heures du matin jusqu'au soir, la grande foule du monde qui nous venoit contempler à notre logis, nous eût détournés ; car quelques-uns nous jettoient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe : il n'étoit bruit que des bêtes du roi, on nous servoit tous les jours à manger à nos heures, & la reine & le roi prenoient eux-mêmes souvent la peine de me tâter le ventre, pour connoître si je n'empliſſois point ; car ils brûloient d'une envie extraordinaire d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle

à leurs ſimagrées & à leurs tons: mais j'appris plutôt que lui à entendre leur langue, & à l'écorcher un peu, ce qui fit qu'on nous conſidéra d'une autre façon qu'on avoit fait, & les nouvelles coururent auſſi-tôt par-tout le royaume, qu'on avoit trouvé deux hommes ſauvages plus petits que les autres, à cauſe des mauvaiſes nourritures que la ſolitude nous avoit fournies, & qui par un défaut de la ſemence de leurs peres, n'avoient pas eu les jambes de devant aſſez fortes pour s'appuyer deſſus.

Cette créance alloit prendre racine à force de cheminer, ſans les doctes du pays qui s'y opposèrent, diſant que c'étoit une impieté épouvantable, de croire que non-ſeulement des bêtes, mais des monſtres, fuſſent de leur eſpece. Il y auroit bien plus d'apparence, ajoutoient les moins paſſionnés, que nos animaux domeſtiques participaſſent au privilège de l'humanité & de l'immortalité, à cauſe qu'ils ſont nés dans notre pays, qu'une bête monſtrueuſe, qui ſe dit née je ne ſais où dans la lune; & puis conſidérez la différence qui ſe remarque entre nous & eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que dieu ne ſe voulut pas fier d'une choſe ſi précieuſe, à une moins ferme aſſiette, & il eut peur qu'allant autre-

ment, il n'arrivât fortune de l'homme; c'eſt pourquoi il prit la peine de l'aſſeoir ſur quatre pilliers, afin qu'il ne pût tomber : mais dédaignant de ſe mêler de la conſtruction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la nature, laquelle ne craignant pas la perte de ſi peu de choſe, ne les appuya que ſur deux pattes.

Les oiſeaux même, diſoient-ils, n'ont pas été ſi maltraités qu'elles; car au moins ils ont reçu des plumes pour ſubvenir à la foibleſſe de leurs pieds, & ſe jetter en l'air, quand nous les éconduirions de chez nous; au lieu que la nature, en ôtant les deux pieds à ces monſtres, les a mis en état de ne pouvoir échapper à notre juſtice.

Voyez un peu, outre cela, comme ils ont la tête tournée vers le ciel : c'eſt la diſette où dieu les a mis de toutes choſes, qui les a ſitués de la ſorte; car cette poſture ſuppliante témoigne qu'ils ſe plaignent au ciel de celui qui les a créés, & qu'ils lui demandent permiſſion de s'accommoder de nos reſtes. Mais nous autres nous avons la tête panchée en bas, pour contempler les biens dont nous ſommes ſeigneurs, & comme n'y ayant rien au ciel à qui notre heureuſe condition puiſſe porter envie.

J'entendois tous les jours à ma loge faire

ces contes, ou d'autres ſemblables; & enfin ils bridèrent ſi bien l'eſprit des peuples ſur cet article, qu'il fut arrêté que je ne paſſerois tout au plus que pour un perroquet ſans plumes; car ils confirmoient les perſuadés, ſur ce que, non plus qu'un oiſeau, je n'avois que deux pieds: cela fit qu'on me mit en cage, par ordre exprès du conſeil d'enhaut.

Là, tous les jours l'oiſeleur de la reine prenoit le ſoin de me venir ſiffler la langue, comme on fait ici aux ſanſonnets. J'étois heureux à la vérité, en ce que je ne manquois point de mangeaille: cependant parmi les ſornettes dont les regardans me rompoient les oreilles, j'appris à parler comme eux; enſorte que quand je fus aſſez rompu dans l'idiome, pour exprimer la plupart de mes conceptions, j'en contai des plus belles; déjà les compagnies ne s'entretenoient plus que de la gentilleſſe de mes bons mots, & de l'eſtime que l'on faiſoit de mon eſprit: on vint juſques-là, que le conſeil fut contraint de publier un arrêt, par lequel on défendoit de croire que j'euſſe de la raiſon; avec un commandement très-exprès à toutes perſonnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fuſſent, de s'imaginer, quoique je puſſe faire de ſpirituel, que c'étoit l'inſtinct qui me le faiſoit faire.

Cependant la définition de ce que j'étois, partagea la ville en deux factions. Le parti qui ſoutenoit en ma faveur, groſſiſſoit de jour en jour; & enfin, en dépit de l'anathême par lequel on tâchoit d'épouvanter le peuple, ceux qui tenoient pour moi demandèrent une aſſemblée des états, pour réſoudre cette controverſe. On fut long-tems à s'accorder ſur le choix de ceux qui opineroient, mais les arbitres pacifièrent l'animoſité, par le nombre des intéreſſés qu'ils égalèrent, & qui ordonnèrent qu'on me porteroit dans l'aſſemblée, comme on fit : mais j'y fus traité autant ſéverement qu'on ſe le peut imaginer. Les examinateurs m'interrogèrent, entr'autres choſes, de philoſophie; je leur expoſai, tout à la bonne foi, ce que jadis mon régent m'en avoit appris : mais ils ne mirent guères à me le réfuter par beaucoup de raiſons convaincantes; de ſorte que n'y pouvant répondre, j'alléguai, pour dernier refuge, les principes d'Ariſtote, qui ne me ſervirent pas davantage que les ſophiſmes; car, en deux mots, ils m'en découvrirent la fauſſeté. Cet Ariſtote, me dirent-ils, dont vous vantez ſi fort la ſcience, accommodoit ſans doute les principes à ſa philoſophie, au lieu d'accommoder ſa philoſophie aux principes; & encore, devoit-il les prouver au moins plus

raiſonnables que ceux des autres ſectes dont vous nous avez parlé ; c'eſt pourquoi le bon ſeigneur ne trouvera pas mauvais ſi nous lui baiſons les mains. Enfin, comme ils virent que je ne leur clabaudois autre choſe, ſinon qu'ils n'étoient pas plus ſavans qu'Ariſtote, & qu'on m'avoit défendu de diſputer contre ceux qui nioient les principes, ils conclurent tous d'une commune voix, que je n'étois pas un homme, mais poſſible quelque eſpèce d'autruche, vu que je portois comme elle la tête droite, que je marchois ſur deux pieds ; & qu'enfin, hormis un peu de duvet, je lui étois tout ſemblable ; ſi bien qu'on ordonna à l'oiſeleur de me reporter en cage. J'y paſſois mon tems avec aſſez de plaiſir ; car à cauſe de leur langue, que je poſſédois correctement, toute la cour ſe divertiſſoit à me faire jaſer. Les filles de la reine, entr'autres, fourroient toujours quelque bribe dans mon pannier ; & la plus gentille de toutes ayant conçu quelque amitié pour moi, elle étoit ſi tranſportée de joie, lorſqu'étant en ſecret, je l'entretenois des mœurs & des divertiſſemens des gens de notre monde, & principalement de nos cloches, & de nos autres inſtrumens de muſique, qu'elle me proteſtoit les larmes aux yeux, que ſi jamais je me trouvois en état de revoler en notre monde, elle me ſuivroit de bon cœur.

Un jour, de grand matin, m'étant éveillé en ſurſaut, je la vis qui tambourinoit contre les bâtons de ma cage : réjouiſſez-vous, me dit-elle, hier dans le conſeil on conclut la guerre contre le Roi. J'eſpère parmi l'embarras des préparatifs, pendant que notre monarque & ſes ſujets ſeront éloignés, faire naître l'occaſion de vous ſauver. Comment la guerre, l'interrompis-je ? Arrive-t-il des querelles entre les princes de ce monde-ci, comme entre ceux du nôtre ? Hé ! je vous prie, parlez-moi de leur façon de combattre.

Quand les arbitres, reprit-elle, élus au gré des deux partis, ont déſigné le tems accordé pour l'armement, celui de la marche, le nombre des combattans, le jour & le lieu de la bataille, & tout cela avec tant d'égalité, qu'il n'y a pas dans une armée un ſeul homme plus que dans l'autre : les ſoldats eſtropiés d'un côté ſont tous enrôlés dans une compagnie ; & lorſqu'on en vient aux mains, les maréchaux de camp ont ſoin de les expoſer aux eſtropiés : de l'autre côté, les géans ont en tête les coloſſes ; les eſcrimeurs, les adroits, les vaillans, les courageux ; les débiles, les foibles, les indiſpoſés, les malades ; les robuſtes, les forts ; & ſi quelqu'un entreprenoit de frapper un autre que ſon ennemi déſigné, à moins qu'il pût

juſtifier que c'étoit par mépriſe, il ſeroit condamné comme un couard. Après la bataille donnée, on compte les bleſſés, les morts, les priſonniers; car pour les fuyards, il ne s'en trouve point; ſi les pertes ſe trouvent égales de part & d'autre, ils tirent à la courte-paille à qui ſe proclamera victorieux.

Mais encore qu'un royaume eût défait ſon ennemi de bonne guerre, ce n'eſt preſque rien avancé; car il y a d'autres armées peu nombreuſes de ſavans & d'hommes d'eſprit, des diſputes deſquelles dépend entièrement le triomphe ou la ſervitude d'un état.

Un ſavant eſt oppoſé à un autre ſavant, un eſprité à un autre eſprité, & un judicieux à un autre judicieux: au reſte, le triomphe que remporte un état en cette façon, eſt compté pour trois victoires à force ouverte. Après la proclamation de la victoire on rompt l'aſſemblée, & le peuple vainqueur choiſit, pour être ſon roi, ou celui des ennemis, ou le ſien.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette façon ſcrupuleuſe de donner des batailles; & j'alléguois, pour exemple d'une bien plus forte politique, les coutumes de nôtre Europe, où le monarque n'avoit garde d'omettre aucun de ſes avantages pour vaincre; & voici comme elle me parla.

Apprenez-moi, me dit-elle, ſi vos princes ne prétextent pas leurs armemens du droit. Si font-ils, lui repliquai-je, & de la juſtice de leur cauſe. Pourquoi, continua-t-elle, ne choiſiſſent-ils des arbitres non ſuſpects pour être accordés? & s'il ſe trouve qu'ils aient autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étoient, ou qu'ils jouent en un coup de piquet la ville ou la province dont ils ſont en diſpute.

Mais vous, lui repartis-je, pourquoi toutes ces circonſtances en votre façon de combattre? Ne ſuffit-il pas que les armées ſoient en pareil nombre d'hommes? Vous n'avez guères de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par votre foi, ayant vaincu ſur le pré votre ennemi ſeul à ſeul, l'avoir vaincu de bonne guerre, ſi vous étiez maillé, & lui non; s'il n'avoit qu'un poignard, & vous un eſtocade; enfin s'il étoit manchot, & que vous euſſiez deux bras? Cependant avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne ſe battent jamais pareils; car l'un ſera de grande, l'autre de petite taille, l'un ſera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée; l'un ſera robuſte, l'autre foible; & quand même ces diſproportions ſeroient égales, qu'ils ſeroient auſſi adroits & auſſi forts l'un que l'autre, encore ne ſeroient

ils pas pareils, car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre; & ſous ombre que cet emporté ne conſidérera pas le péril, qu'il ſera bilieux, qu'il aura plus de ſang, qu'il aura le cœur plus ſerré, avec toutes ces qualités qui font le courage; comme ſi ce n'étoit pas, auſſi-bien qu'une épée, une arme que ſon ennemi n'a point, il s'ingérera de ſe ruer éperduement ſur lui, de l'effrayer, & d'ôter la vie à ce pauvre homme qui prévoit le danger, dont la chaleur eſt étouffée dans la pituite, & duquel le cœur eſt trop vaſte pour unir les eſprits néceſſaires à diſſiper cette glace, qu'on appelle poltronnerie. Ainſi vous louez cet homme, d'avoir tué ſon ennemi avec avantage; & le louant de hardieſſe, vous le louez d'un péché contre nature, puiſque ſa hardieſſe tend à la deſtruction. Et à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années qu'on fit une remontrance au conſeil de guerre, pour apporter un réglement plus circonſpect & plus conſcientieux dans les combats. Et le philoſophe qui donnoit l'avis, parla ainſi.

Vous vous imaginez, MM. avoir bien égalé les avantages de deux ennemis, quand vous les avez choiſis tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins de courage; mais ce n'eſt pas encore aſſez, puiſqu'il faut qu'enfin

le vainqueur ſurmonte par adreſſe, par force, & par fortune. Si ç'a été par adreſſe, il a frappé ſans doute ſon adverſaire, par un endroit où il ne s'attendoit pas, ou plus vîte qu'il n'étoit vraiſemblable ; ou feignant de l'attraper d'un côté, il l'a aſſailli de l'autre. Cependant tout cela c'eſt raffiner, c'eſt tromper, c'eſt trahir ; & la tromperie & la trahiſon, ne doivent pas faire l'eſtime d'un véritable généreux. S'il a triomphé par force, eſtimerez-vous ſon ennemi vaincu, puiſqu'il a été violenté ? Non, ſans doute ; non plus que vous ne diriez pas qu'un homme ait perdu la victoire, encore qu'il ſoit accablé de la chûte d'une montagne, parce qu'il n'a pas été en puiſſance de la gagner. Tout de même celui-là n'a point été ſurmonté, à cauſe qu'il a terraſſé ſon ennemi ; c'eſt la fortune qu'on doit couronner, il n'y a rien contribué ; & enfin le vaincu n'eſt non plus blâmable que le joueur de dez, qui, ſur dix-ſept points, en voit faire dix-huit.

On lui confeſſa qu'il avoit raiſon, mais qu'il étoit impoſſible, ſelon les apparences humaines, d'y mettre ordre, & qu'il valoit mieux ſubir un petit inconvenient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance.

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignoit d'être trouvée ſeule avec

moi ſi matin. Ce n'eſt pas qu'en ce pays-là l'impudicite ſoit un crime; au contraire, hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir ſur toute femme; & une femme tout de même, pourroit appeller un homme en juſtice, qui l'auroit refuſée; mais elle ne m'oſoit pas fréquenter publiquement, à cauſe que les gens du conſeil avoient dit dans la derniere aſſemblée, que c'étoit les femmes qui publioient que j'étois homme, afin de couvrir, ſous ce prétexte, le deſir qui les brûloit de ſe mêler aux bêtes, & de commettre avec moi, ſans vergogne, des péchés contre nature; cela fut cauſe que je demeurai long-tems ſans la voir, ni pas une du ſexe.

Cependant il falloit bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la définition de mon être; car comme je ne ſongeois plus qu'à mourir en ma cage, on me vint quérir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé en préſence d'un grand nombre de courtiſans ſur quelque point de phyſique; & mes réponſes, à ce que je crois, ne ſatisfirent aucunement; car celui qui préſidoit, m'expoſa fort au long ſes opinions ſur la ſtructure du monde; elles me ſemblèrent ingénieuſes, &, ſans qu'il paſſât juſqu'à ſon origine, qu'il ſoutenoit éternelle, j'euſſe trouvé ſa philoſophie beaucoup

plus

plus raiſonnable que la nôtre; mais ſi-tôt que je l'entendis ſoutenir une revêrie ſi contraire à ce que la foi nous apprend, je briſai avec lui, dont il ne fit que rire; ce qui m'obligea de lui dire que, puiſqu'ils en venoient là, je recommençois à croire que leur monde n'étoit qu'une lune. Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivières, des mers; que ſeroit-ce donc tont cela? N'importe, repartis-je, Ariſtote aſſure que ce n'eſt que la lune; & ſi vous aviez dit le contraire dans les claſſes où j'ai fait mes études, on vous auroit ſiflé. il ſe fit ſur cela un grand éclat de rire; il ne faut pas demander ſi ce fut de leur ignorance; mais cependant on me conduiſit dans ma cage.

Mais d'autres ſavans, plus emportés que les premiers, avertis que j'avois oſé dire que la lune d'où je venois, étoit un monde, & que leur monde n'étoit qu'une lune, crurent que cela leur fourniſſoit un prétexte aſſez juſte pour me faire condamner à l'eau; c'eſt la façon d'exterminer les impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur plainte au roi, qui leur promit juſtice, & ordonna que je ſerois remis ſur la ſellette.

Me voilà donc décagé pour la troiſième fois, & lors le plus ancien prit la parole, & plaida contre moi. Je ne me ſouviens pas de ſa ha-

rangue, à cauſe que j'étois trop épouvanté pour recevoir les eſpèces de ſa voix ſans déſordre, & parce qu'il s'étoit ſervi pour déclamer, d'un inſtrument dont le bruit m'étourdiſſoit; c'étoit une trompette qu'il avoit tout exprès choiſie, afin que la violence du ſon martial échauffât leurs eſprits à ma mort, & afin d'empêcher par cette émotion, que le raiſonnement ne pût faire ſon office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes & des tambours empêche le ſoldat de réfléchir ſur l'importance de ſa vie. Quand il eut dit, je me levai pour défendre ma cauſe, mais j'en fus délivré par une aventure qui vous va ſurprendre. Comme j'avois la bouche ouverte, un homme qui avoit eu grande difficulté à traverſer la foule, vient cheoir aux pieds du Roi, & ſe traîna long-tems ſur le dos en ſa préſence. Cette façon de faire ne me ſurprit pas, car je ſavois que c'étoit la poſture où ils ſe mettoient, quand ils vouloient diſcourir en public. J'abandonnai ma harangue, & voici celle que nous eûmes de lui.

Juſtes, écoutez-moi, vous ne ſauriez condamner cet homme, ce ſinge, ou ce perroquet, pour avoir dit que la lune eſt un monde d'où il venoit; car s'il eſt homme, quand même il ne ſeroit pas venu de la lune, puiſque tout

homme eſt libre, ne lui eſt-il pas libre auſſi de s'imaginer ce qu'il voudra ? Quoi ! pouvez-vous le contraindre à n'avoir pas vos viſions ? Vous le forcerez bien à dire que la lune n'eſt pas un monde, mais il ne le croira pas pourtant ; car pour croire quelque choſe, il faut qu'il ſe préſente à ſon imagination certaines poſſibilités plus grandes au oui qu'au non : à moins que vous ne lui fourniſſiez ce vrai-ſemblable, ou qu'il ne vienne de ſoi-même s'offrir à ſon eſprit, il vous dira bien qu'il croit, mais il ne croira pas pour cela.

J'ai maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être condamné, ſi vous le poſez dans la cathégorie des bêtes.

Car ſuppoſé qu'il ſoit animal ſans raiſon, en auriez-vous vous-même de l'accuſer d'avoir péché contre elle ? Il a dit que la lune étoit un monde. Or les bêtes n'agiſſent que par inſtinct de nature : donc c'eſt la nature qui le dit, & non pas lui. De croire que cette ſavante nature, qui a fait le monde & la lune, ne ſache ce que c'eſt elle-même, & que vous autres qui n'avez de connoiſſance que ce que vous en tenez d'elle, le ſachiez plus certainement, cela ſeroit bien ridicule ; mais quand même la paſſion vous feroit renoncer à vos principes, & que vous ſuppoſeriez que la nature

ne guidât pas les bêtes, rougiſſez à tout le moins des inquiétudes que vous cauſent les caprices d'une bête. En vérité, meſſieurs, ſi vous rencontriez un homme d'âge mûr, qui veillât à la police d'une fourmilière, pour tantôt donner un ſouflet à la fourmi qui auroit fait cheoir ſa compagne, tantôt en empriſonner une qui auroit dérobé à ſa voiſine un grain de bled, tantôt mettre en juſtice une autre qui auroit abandonné ſes œufs, ne l'eſtimeriez-vous pas inſenſé, de vaquer à des choſes trop au-deſſous de lui, & de prétendre aſſujettir à la raiſon des animaux qui n'en ont pas l'uſage? Comment donc, vénérable aſſemblée, défendrez-vous l'intérêt que vous prenez aux caprices de ce petit animal? Juſtes, j'ai dit.

Dès qu'il eut achevé, une ſorte de muſique d'applaudiſſemens fit retentir toute la ſalle; &, après que toutes les opinions eurent été débattues un gros quart-d'heure, le roi prononça:

Que dorénavant je ſerois cenſé homme; comme tel, mis en liberté; & que la punition d'être noyé, ſeroit modifiée en une amende honteuſe, car il n'en eſt point en ce pays-là d'honorable; dans laquelle amende je me dédirois publiquement d'avoir ſoutenu que la lune étoit un monde, à cauſe du ſcandale que la nouveauté de cette opinion auroit pu apporter dans l'ame des foibles.

Cet arrêt prononcé, on m'enlève hors du palais, on m'habille par ignominie fort magnifiquement, on me porte ſur la tribune d'un magnifique charriot; & traîné que je fus par quatre princes, qu'on avoit attachez au joug, voici ce qu'ils m'obligèrent de prononcer aux carrefours de la ville.

Peuple, je vous déclare que cette lune-ci n'eſt pas une lune, mais un monde; & que ce monde de là-bas n'eſt pas un monde, mais une lune. Tel eſt ce que le conſeil trouve bon que vous croyiez.

Après que j'eus crié la même choſe aux cinq grandes places de la cité, j'apperçus mon avocat qui me tendoit la main pour m'aider à deſcendre. Je fus bien étonné de reconnoître, quand je l'eus enviſagé, que c'étoit mon démon. Nous fûmes une heure à nous embraſſer. Venez-vous-en chez moi, me dit-il; car de retourner en cour, après une amende honteuſe, vous n'y ſeriez pas vu de bon œil. Au reſte, il faut que je vous diſe que vous ſeriez encore parmi les ſinges, auſſi bien que l'eſpagnol votre compagnon, ſi je n'euſſe publié dans les compagnies la vigueur & la force de votre eſprit, & brigué contre vos ennemis en votre faveur la protection des grands. La fin de mes remercimens nous vit entrer chez lui;

il m'entretint juſqu'au repas, des reſſorts qu'il avoit fait jouer pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus ſpécieux ſcrupules dont ils avoient embabouiné le peuple à ſe déporter d'une pourſuite ſi injuſte. Mais comme on nous eut avertis qu'on avoit ſervi, il me dit qu'il avoit, pour me tenir compagnie ce ſoir-là, prié deux profeſſeurs d'académie de cette ville, de venir manger avec nous. Je les ferai tomber, ajouta-t-il, ſur la philoſophie qu'il enſeignent en ce monde-ci, & par même moyen vous verrez le fils de mon hôte. C'eſt un jeune homme autant plein d'eſprit que j'en aie jamais rencontré; ce ſeroit un ſecond Socrate, s'il pouvoit régler ſes lumières, & ne point étouffer dans le vice les graces que Dieu continuellement lui accorde, & ne plus affecter le libertinage comme il fait, par une chimérique oſtentation & une affectation de s'acquérir la réputation d'homme d'eſprit. Je me ſuis logé céans, pour épier les occaſions de l'inſtruire. Il ſe tut, comme pour me laiſſer à mon tour la liberté de diſcourir: puis il fit ſigne qu'on me dévêtît des honteux ornemens dont j'étois encore tout brillant.

Les deux profeſſeurs que nous attendions entrèrent preſque auſſi-tôt, & nous allâmes nous mettre à table, où elle étoit dreſſée, &

où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avoit parlé, qui mangeoit déja; ils lui firent grande ſaluade, & le traitèrent d'un reſpect auſſi profond que d'eſclave à ſeigneur. J'en demandai la cauſe à mon démon, qui me répondit que c'étoit à cauſe de ſon âge, parce qu'en ce monde-là les vieux rendoient toute ſorte de réſpect & de déférence aux jeunes: bien plus, que les pères obéiſſent à leurs enfans, auſſi tôt que par l'avis du ſénat des philoſophes, ils avoient atteint l'âge de raiſon. Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coutume ſi contraire à celle de votre pays; mais elle ne répugne point à la droite raiſon. Car, en conſcience, dites-moi, quand un homme jeune & chaud eſt en force d'imaginer, de juger & d'exécuter, n'eſt-il pas plus capable de gouverner une famille, qu'un infirme ſexagénaire, pauvre hébêté, dont la neige de ſoixante hivers a glacé l'imagination; qui ne ſe conduit que par ce que vous appellez expérience des heureux ſuccès, qui ne ſont cependant que de ſimples effets du haſard contre toutes les règles de l'économie, de la prudence humaine? Pour du jugement, il en a auſſi peu, quoique le vulgaire de votre monde en faſſe un appanage de la vieilleſſe; mais pour le déſabuſer, il faut qu'il ſache que ce qu'on appelle prudence en un

vieillard, n'eſt autre choſe qu'une appréhenſion panique, une peur enragée de rien entreprendre qui l'obsède : ainſi quand il n'a pas riſqué un danger, où un jeune homme s'eſt perdu, ce n'eſt pas qu'il en préjugeât la cataſtrophe, mais il n'avoit pas aſſez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font oſer ; au lieu que l'audace en ce jeune homme, étoit comme un gage de la réuſſite de ſon deſſein, parce que cette ardeur, qui fait la promptitude & la facilité d'une exécution, étoit celle qui le pouſſoit à l'entreprendre. Pour ce qui eſt d'exécuter, je ferois tort à votre eſprit de m'efforcer à l'en convaincre par des preuves. Vous ſavez que la jeuneſſe ſeule eſt propre à l'action, & ſi vous n'en étiez pas tout a fait perſuadé, dites-moi, je vous prie, quand vous reſpectez un homme courageux, n'eſt-ce pas à cauſe qu'il vous peut venger de vos ennemis, ou de vos oppreſſeurs ? Et eſt-ce par autre conſidération, ou par pure habitude, que vous le conſiderez, lorſqu'un bataillon de ſoixante-dix janviers a gelé ſon ſang, & tué de froid tous les nobles enthouſiaſmes, dont les jeunes perſonnes ſont échauffées ? Lorſque vous déferez au plus fort, n'eſt-ce pas afin qu'il vous ſoit obligé d'une victoire que vous ne lui ſauriez diſputer ? Pourquoi donc vous ſoumettre à lui, quand la pareſſe a

fondu ſes muſcles, débilité ſes artères, évaporé ſes eſprits, & ſucé la moële de ſes os? Si vous adoriez une femme, n'étoit-ce pas à cauſe de ſa beauté? Pourquoi donc continuer vos génuflexions, après que la vieilleſſe en a fait un fantôme, qui ne repréſente plus qu'une hideuſe image de la mort? Enfin, lorſque vous aimiez un homme ſpirituel, c'étoit à cauſe que, par la vivacité de ſon génie, il pénétroit une affaire mêlée, & la débrouilloit; qu'il défrayoit par ſon bien-dire l'aſſemblée du plus haut carat; qu'il digéroit les ſciences d'une ſeule penſée; & cependant vous lui continuez vos honneurs, quand ſes organes uſés rendent ſa tête imbécile, peſante & importune aux compagnies; & lorſqu'il reſſemble plutôt à la figure d'un dieu foyer, qu'à un homme de raiſon. Concluez donc par-là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens ſoient pourvus du gouvernement des familles, que les vieillards. D'autant plus même, que, ſelon vos maximes, Hercule, Achille, Epaminondas, Alexandre & Céſar, qui ſont preſque tous morts au-deçà de quarante ans, n'auroient mérité aucuns honneurs, parce qu'à votre compte ils auroient été trop jeunes, bien que leur ſeule jeuneſſe fût la cauſe de leurs belles actions; qu'un âge plus avancé eût rendues ſans effet, parce qu'il eût manqué de l'ar-

deur & de la promptitude, qui leur ont donné ces grands succès. Mais, direz-vous, toutes les loix de notre monde font rétentir avec soin ce respect qu'on doit aux vieillards. Il est vrai; mais aussi tous ceux qui ont introduit des loix, ont été des vieillards, qui craignoient que les jeunes ne les dépossédâssent justement de l'autorité qu'ils avoient extorquée..... Vous ne tenez de votre architecte mortel, que votre corps seulement; votre ame vient des cieux; il n'a tenu qu'au hasard, que votre père n'ait été votre fils, comme vous êtes le sien. Savez-vous même s'il ne vous a pas empêché d'hériter d'un diadème? Votre esprit peut-être étoit parti du ciel, à dessein d'animer le roi des romains, au ventre de l'impératrice; en chemin par hasard il rencontra votre embrion, & peut-être que, pour abréger sa course, il s'y logea. Non, non: Dieu ne vous eût point rayé du calcul qu'il avoit des hommes, quand votre père fût mort petit garçon. Mais qui sait si vous ne seriez point aujourd'hui l'ouvrage de quelque vaillant Capitaine, qui vous auroit associé à sa gloire, comme à ses biens. Ainsi peut-être vous n'êtes non plus redevable à votre père de la vie qu'il vous a donnée, que vous le seriez au pirate qui vous auroit mis à la chaîne, parce qu'il vous nourriroit. Et je veux même qu'il vous eût en-

gendré prince, qu'il vous eût engendré roi ; un préſent perd ſon mérite, lorſqu'il eſt fait ſans le choix de celui qui le reçoit. On donna la mort à Céſar, on la donna à Caſſius ; cependant Caſſius en eſt obligé à l'eſclave dont il l'impétra, & non pas Céſar à des meurtriers, parce qu'ils le forcèrent de la prendre. Votre père conſulta-t-il votre volonté, lorſqu'il embraſſa votre mère ? Vous demanda-t-il ſi vous trouviez bon de voir ce ſiècle-là, ou d'en attendre un autre ? Si vous vous contenteriez d'être fils d'un ſot, ou ſi vous auriez l'ambition de ſortir d'un brave homme ? Hélas ! vous que l'affaire concernoit tout ſeul, vous étiez le ſeul dont on ne prenoit point l'avis. Peut-être qu'alors ſi vous euſſiez été enfermé autre part, que dans la matrice des idées de la nature, & que votre naiſſance eût été à votre opinion, vous auriez dit à la parque : ma chère demoiſelle, prends le fuſeau d'un autre ; il y a fort long-tems que je ſuis dans le rien, & j'aime encore mieux demeurer cent ans à n'être pas, que d'être aujourd'hui, pour m'en repentir demain ; cependant il vous fallut paſſer par là ; vous eûtes beau piailler, pour retourner à la longue & noire maiſon dont on vous arrachoit, on faiſoit ſemblant de croire que vous demandiez à teter.

Voilà, ô mon fils, les raiſons à-peu-près, qui ſont cauſe du reſpect que les pères portent à leurs enfans. Je ſais bien que j'ai penché du côté des enfans, plus que la juſtice ne le demande, & que j'ai en leur faveur un peu parlé contre ma conſcience; mais voulant corriger cet orgueil dont certains pères bravent la foibleſſe de leurs petits, j'ai été obligé de faire comme ceux qui pour redreſſer un arbre tortu, le tirent de l'autre côté, afin qu'il redevienne également droit entre les deux contorſions; ainſi j'ai fait reſtituer aux pères, ce qu'ils ôtent à leurs enfans; leur en ôtant beaucoup qui leur appartenoit, afin qu'une autre fois ils ſe contentaſſent du leur. Je ſais bien encore que j'ai choqué par cette apologie tous les vieillards; mais qu'ils ſe ſouviennent qu'ils ont été enfans, avant que d'être pères, & qu'il eſt impoſſible que je n'aie parlé fort à leur avantage, puiſqu'ils n'ont pas été trouvés ſous une pomme de choux. Mais enfin, quoiqu'il en puiſſe arriver, quand mes ennemis ſe mettroient en bataille contre mes amis, je n'aurai que du bon; car j'ai ſervi tous les hommes, & je n'en ai deſſervi que la moitié.

A ces mots il ſe tut, & le fils de notre hôte prit ainſi la parole: promettez-moi, lui dit-il, puiſque je ſuis informé par votre ſoin de l'o-

rigine, de l'hiſtoire, des coutumes, & de la philoſophie du monde de ce petit homme, que j'ajoute quelque choſe à ce que vous avez dit, & que je prouve que les enfans ne ſont point obligés à leurs pères de leur génération, parce que leurs pères étoient obligés en conſcience de les engendrer.

La philoſophie de leur monde la plus étroite, confeſſe qu'il eſt plus avantageux de mourir, à cauſe que pour mourir il faut avoir vécu, que de n'être point. Or, puiſqu'en ne donnant pas l'être à ce rien, je le mets en un état pire que la mort; je ſuis plus coupable de ne le pas produire, que de le tuer. Tu croirois cependant, ô mon petit homme, avoir fait un parricide indigne de pardon, ſi tu avois égorgé ton fils. Il ſeroit énorme à la vérité, mais il eſt bien plus exécrable de ne pas donner l'être à qui le peut recevoir; car cet enfant à qui tu ôtes la lumière pour toujours, eût eu la ſatisfaction d'en jouir quelque tems. Encore nous ſavons qu'il n'en eſt privé que pour quelque ſiècle; mais ces pauvres quarante petits riens, dont tu pouvois faire quarante bons ſoldats à ton roi, tu les empêches malicieuſement dè venir au jour, & les laiſſes corrompre dans les reins, au haſard d'une apoplexie qui t'étouffera.....

Cette réponſe ne ſatisfit pas, à ce que je crois, le petit hôte, car il en hocha trois ou quatre fois la tête; mais notre commun précepteur ſe tut, parce que le repas étoit en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes donc ſur des matelas fort molets, couverts de grands tapis; & un jeune ſerviteur ayant pris le plus vieux de nos philoſophes, le conduiſit dans une petite ſalle ſéparée, d'où mon démon lui cria de nous venir trouver ſi-tôt qu'il auroit mangé.

Cette fantaiſie de manger à part, me donna la curioſité d'en demander la cauſe. Il ne goûte point, me dit-il, d'odeur de viande, ni même des herbes, ſi elles ne ſont mortes d'elles-mêmes, à cauſe qu'il les penſe capables de douleur. Je ne m'étonne pas tant, répliquai-je, qu'il s'abſtienne de la chair, & de toutes choſes qui ont eu vie ſenſitive; car, en notre monde, les pytagoriciens, & même quelques ſaints anachorettes, ont uſé de ce régime; mais de n'oſer, par exemple, couper un chou, de peur de le bleſſer, cela me ſemble tout à fait ridicule. Et moi, répondit mon démon, je trouve beaucoup d'apparence en ſon opinion.

Car, dites-moi, ce chou dont vous parlez, n'eſt-il pas, comme vous, un être exiſtant de la nature? Ne l'avez-vous pas tous deux pour

mère également? Encore ſemble-t-il qu'elle ait pourvu plus néceſſairement à celle du végétant que du déraiſonnable, puiſqu'elle a remis la génération d'un homme aux caprices de ſon père, qui peut, ſelon ſon plaiſir l'engendrer ou ne l'engendrer pas; rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traiter avec le chou: car au lieu de remettre à la diſcrétion du père de germer le fils, comme ſi elle eût appréhendé davantage que la race du chou périt, que celle des hommes, elle les contraint bon gré malgré de ſe donner l'être les uns aux autres, & non pas ainſi que les hommes, qui ne les engendrent que ſelon leurs caprices, & qui en leur vie n'en peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine; au lieu que les choux en peuvent produire quatre cens mille par tête. De dire que la nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'eſt que nous nous chatouillons pour nous faire rire. Etant incapable de paſſion, elle ne ſauroit ni haïr, ni aimer perſonne; & ſi elle étoit ſuſceptible d'amour, elle auroit plutôt des tendreſſes pour ce chou que vous tenez, qui ne ſauroit l'offenſer, que pour cet homme qui voudroit la détruire s'il le pouvoit. Ajoutez à cela que l'homme ne ſauroit naître ſans crime; étant une partie du premier criminel; mais nous ſavons fort bien que le pre-

mier chou n'offenſa pas ſon créateur. Si on dit que nous ſommes faits à l'image du premier être, & non pas le chou; quand il ſeroit vrai, nous avons, en ſouillant notre ame par où nous lui reſſemblons, effacé cette reſſemblance, puiſqu'il n'y a rien de plus contraire à dieu que le péché. Si donc notre ame n'eſt plus ſon portrait, nous ne lui reſſemblons pas plus par les pieds, par les mains, par la bouche, par le front & par les oreilles, que le chou par ſes feuilles, par ſes fleurs, par ſa tige, par ſon trognon, & par ſa tête. Ne croyez-vous pas en vérité, ſi cette plante pouvoit parler quand on la coupe, qu'elle ne dît: homme, mon cher frère, que t'ai-je fait qui mérite la mort? Je ne croîs que dans les jardins, & l'on ne me trouve jamais dans un lieu ſauvage, où je vivrois en ſûreté; je dédaigne toutes les autres ſociétés, hormis la tienne; & à peine ſuis-je ſémé dans ton jardin, que pour te témoigner ma complaiſance, je m'épanouis, je te tends les bras, je t'offre mes enfans en graine, & pour récompenſe de ma courtoiſie, tu me fais trancher la tête. Voilà le diſcours que tiendroit ce chou, s'il pouvoit s'exprimer. Hé quoi! à cauſe qu'il ne ſauroit ſe plaindre, eſt-ce à dire que nous pouvons juſtement lui faire tout le mal qu'il ne ſauroit empêcher? Si je trouve un miſérable lié,

lié, puis-je, ſans crime, le tuer, à cauſe qu'il ne peut ſe défendre? Au contraire, ſa foibleſſe aggraveroit ma cruauté; car bien que cette miſérable créature ſoit pauvre, & dénuée de tous nos avantages, elle ne mérite pas la mort. Quoi! de tous les biens de l'être, elle n'a que celui de rejetter, & nous le lui arrachons? Le péché de maſſacrer un homme n'eſt pas ſi grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou & lui ôter la vie, à lui qui n'en a point d'autre à eſpérer. Vous anéantiſſez le chou en le faiſant mourir: mais en tuant un homme, vous ne faites que changer ſon domicile: & je dis bien plus, puiſque dieu chérit également ſes ouvrages, & qu'il a partagé ſes bienfaits également entre nous & les plantes, qu'il eſt très-juſte de les conſidérer également comme nous. Il eſt vrai que nous naquîmes les premiers; mais dans la famille de dieu, il n'y a point de droit d'aîneſſe. Si donc les choux n'eurent point de part avec nous au fief de l'immortalité, ils furent ſans doute avantagés de quelque autre, qui par ſa grandeur récompenſa ſa briéveté. C'eſt peut-être un intellect univerſel, une connoiſſance parfaite de toutes les choſes dans leurs cauſes; & c'eſt auſſi pour cela que ce ſage moteur ne leur a point taillé d'organes ſemblables aux

nôtres, qui n'ont qu'un ſimple raiſonnement foible, & ſouvent trompeur; mais d'autres plus ingénieuſement travaillés, plus forts, & plus nombreux, qui ſervent à l'opération de leurs ſpéculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-être ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes penſées. Mais, dites-moi, que nous ont jamais enſeigné certains êtres que nous admettons au-deſſus de nous, avec leſquels nous n'avons aucun rapport ni proportion, & dont nous comprenons l'exiſtence auſſi difficilement que l'intelligence & les façons avec leſquelles un chou eſt capable de s'exprimer à ſes ſemblables, & non pas à nous, à cauſe que nos ſens ſont trop foibles pour pénétrer juſques-là.

Moïſe, le plus grand de tous les philoſophes, & qui puiſoit la connoiſſance de la nature, dans la ſource de la nature même, ſignifioit cette vérité, lorſqu'il parloit de l'arbre de ſcience; & il vouloit ſans doute nous enſeigner ſous cette énigme, que les plantes poſſèdent privativement à nous la philoſophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus ſuperbe, qu'encore qu'un chou que vous coupez ne diſe mot, il n'en penſe pas moins: mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous, il

n'en a pas pour frétiller ni pour pleurer; il en a toutefois par leſquels il ſe plaint du tort que vous lui faites, & par leſquels il attire ſur vous la vengeance du ciel. Que ſi enfin vous inſiſtez à me demander comment je ſais que les choux ont ces belles penſées, je vous demande comme vous ſavez qu'ils ne les ont point, & que tel d'entr'eux, à votre imitation, ne diſe pas le ſoir en s'enfermant : je ſuis, M. le chou friſé, votre très-humble ſerviteur, chou cabus.

Il en étoit là de ſon diſcours, quand ce jeune garçon qui avoit emmené notre philoſophe, le ramena. Hé quoi, déjà dîné, lui cria mon démon? Il répondit qu'oui, à l'iſſue près, d'autant que le phyſionome lui avoit permis de tâter de la nôtre. Le jeune homme n'attendit pas que je lui demandaſſe l'explication de ce myſtère. Je vois bien, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne. Sachez donc, quoiqu'en votre monde on gouverne la ſanté plus négligemment, que le régime de celui-ci n'eſt pas à mépriſer.

Dans toutes les maiſons il y a un phyſionome entretenu du public, qui eſt à peu près ce qu'on appelleroit chez vous un médecin, hormis qu'il n'y gouverne que les ſains, & qu'il ne juge des diverſes façons dont il nous

fait traiter, que par la proportion, figure & ſymétrie de nos membres, par les linéamens du viſage, le coloris de la chair, la délicateſſe du cuir, l'agilité de la maſſe, le ſon de la voix, la teinture, la force & la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme de taille aſſez courte, qui vous a conſidéré? C'étoit le phyſionome de céans: aſſurez-vous que ſelon qu'il a reconnu votre complexion, il a diverſifié l'exhalaiſon de votre dîné: regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher, eſt éloigné de nos lits; ſans doute qu'il vous a jugé d'un tempérament bien éloigné du nôtre, puiſqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets ſous notre nez, ne s'épandît juſqu'à vous, ou que la vôtre ne fumât juſqu'à nous. Vous le verrez ce ſoir, qui choiſira les fleurs pour votre lit, avec la même circonſpection.

Pendant tout ce diſcours je faiſois ſigne à mon hôte, qu'il tâchât d'obliger les philoſophes à tomber ſur quelque chapitre de la ſcience qu'ils profeſſoient. Il m'étoit trop ami, pour n'en pas faire naître auſſi-tôt l'occaſion. C'eſt pourquoi je ne vous dirai point ni les diſcours ni les prières qui firent l'ambaſſade de ce traité; auſſi-bien la nuance du ridicule au ſérieux fut trop imperceptible, pour pouvoir être imitée;

tant y a, lecteur, que le dernier venu de ces docteurs, après plusieurs autres choses, continua ainsi :

Il me reste à prouver qu'il y a des mondes infinis dans un monde infini. Représentez-vous donc l'univers, comme un grand animal; que les étoiles qui sont des mondes, sont dans ce grand animal comme d'autres grands animaux qui servent réciproquement de mondes à d'autres peuples tels que nous, nos chevaux, &c. & que nous, à notre tour, sommes aussi des mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits, sans comparaison, que nous : comme sont certains vers, des poux, des cirons; que ceux-ci sont la terre, d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paroissons, chacun en particulier, un grand monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits, ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, & se laissent aveuglément conduire à notre volonté, qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes, & produisent tout ensemble cette action que nous appellons la vie : car, dites-moi, je vous prie, est-il malaisé à croire qu'un poux prenne votre corps pour un monde, & que quand quelqu'un d'eux

voyage depuis l'une de vos oreilles jusqu'à l'autre, ses compagnons disent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre, ou qu'il a couru de l'un à l'autre pole ? Oui sans doute, ce petit peuple prend votre poil pour les forêts de son pays ; les pores pleins de pituites, pour des fontaines ; les bubes, pour des lacs & des étangs ; les apostumes, pour des mers ; les défluxions pour des déluges ; & quand vous vous peignez en devant & en arrière, ils prènnent cette agitation pour le flux & le reflux de l'océan. La démangeaison ne prouve-t-elle pas mon dire ? Le ciron, qui la produit, est-ce autre chose qu'un de ces petits animaux qui s'est dépris de la société civile, pour s'établir tyran de son pays ? Si vous me demandez d'où vient qu'ils sont plus grands que ces autres imperceptibles ; je vous demande pourquoi les éléphans sont plus grands que nous, & les hibernois que les espagnols ? Quant à cette ampoule & cette croute dont vous ignorez la cause, il faut qu'elles arrivent, ou par la corruption de leurs ennemis, que ces petit géans ont massacrés ; ou par la peste produite par la nécessité des alimens dont les séditieux se sont gorgés, & ont laissé pourrir dans la campagne des monceaux de cadavres ; ou que ce tyran, après avoir tout autour de soi chassé ses com-

pagnons, qui de leurs corps bouchoient les pores du nôtre, ait donné passage à la pituite, laquelle étant extravasée hors la sphere de la circulation de notre sang, s'est corrompue. On me demandera peut-être pourquoi un ciron en produit tant d'autres ? Ce n'est pas chose mal-aisée à concevoir; car de même qu'une révolte en produit une autre, aussi ces petits peuples poussés du mauvais exemple de leurs compagnons séditieux, aspirent chacun au commandement, allumant par-tout la guerre, le massacre & la faim. Mais, me direz-vous, certaines personnes sont bien moins sujettes à la démangeaison que d'autres : cependant chacun est rempli également de ces petits animaux, puisque ce sont eux, dites-vous, qui font la vie. Il est vrai, aussi le remarquons-nous, que les phlegmatiques sont moins en proie à la gratelle que les bilieux, à cause que le peuple sympatisant au climat qu'il habite, est plus lent en un corps froid, qu'un autre échauffé par la température de sa région, qui pétille, se remue, & ne sauroit demeurer en place : ainsi le bilieux est plus délicat que le phlegmatique, parce qu'étant animé de bien plus de parties, & l'ame étant l'action de ces petites bêtes, il est capable de sentir en tous les endroits où ce bétail se remue; là où le phlegmatique n'é-

tant pas assez chaud pour faire agir qu'en peu d'endroits cette remuante populace, il n'est sensible qu'en peu d'endroits. Et pour prouver encore cette cironalité universelle, vous n'avez qu'à considérer, quand vous êtes blessé, comme le sang accourt à la plaie. Vos docteurs disent qu'il est guidé par la prévoyante nature, qui veut secourir les parties débilitées: ce qui feroit conclure qu'outre l'ame & l'esprit, il y auroit encore en nous une troisième substance intellectuelle, qui auroit ses fonctions & ses organes à part; c'est pourquoi je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux se sentant attaqués, envoient chez leurs voisins demander du secours, & qu'étant arrivés de tous côtés, & le pays se trouvant incapable de tant de gens, ils meurent ou de faim, ou étouffent dans la presse. Cette mortalité arrive, quand l'apostume est mûre; car pour témoigner qu'alors ces animaux sont étouffés, c'est que la chair pourrie devient insensible; que si bien souvent la saignée qu'on ordonne pour divertir la fluxion profite, c'est à cause que s'en étant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchoient de boucher, ils refusent d'assister leurs alliés, n'ayant que médiocrement la puissance de se défendre chacun chez soi.

Il acheva ainſi, quand le ſecond philoſophe s'apperçut que nos yeux aſſemblés ſur les ſiens l'exhortoient de parler à ſon tour.

Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal, notre ſemblable, quelque choſe de la ſcience que nous profeſſons, je dicte maintenant un traité que je ſerois bien aiſe de lui produire, à cauſe des lumières qu'il donne à l'intelligence de notre phyſique. C'eſt l'explication de l'origine éternelle du monde : mais comme je ſuis empreſſé de faire travailler à mes ſoufflets, car demain ſans remiſe la ville part, vous pardonnerez au tems, avec promeſſe toutefois qu'auſſi-tôt qu'elle ſera arrivée où elle doit aller, je vous ſatisferai.

A ces mots, le fils de l'hôte appella ſon père, pour ſavoir quelle heure il étoit; mais ayant répondu qu'il étoit huit heures ſonnées, il lui demanda tout en colère, pourquoi il ne les avoit pas avertis à ſept, comme il le lui avoit commandé? Qu'il ſavoit bien que les maiſons partoient le lendemain, & que les murailles de la ville l'étoient déjà. Mon fils, repliqua le bonhomme, on a publié, depuis que vous êtes à table, une défenſe expreſſe de partir avant après demain. N'importe, repartit le jeune homme, vous devez obéir aveuglement,

ne point pénétrer dans mes ordres, & vous ſouvenir ſeulement de ce que je vous ai commandé. Vîte, allez querir votre effigie. Lorſqu'elle fut apportée, il la ſaiſit par le bras, & la fouetta un gros quart-d'heure. Or ſus, vaurien, continua-t-il, en punition de votre déſobeiſſance, je veux que vous ſerviez aujourd'hui de riſée à tout le monde, & pour cet effet je vous commande de ne marcher que ſur deux pieds le reſte de la journée. Le pauvre homme ſortit fort éploré, & ſon fils nous fit des excuſes de ſon emportement.

J'avois bien de la peine, quoique je me mordiſſe les lèvres, à m'empêcher de rire d'une ſi plaiſante punition, & cela fut cauſe que pour rompre cette burleſque pédagogie, qui m'auroit ſans doute fait éclater, je le ſuppliai de me dire ce qu'il entendoit par ce voyage de la ville dont tantôt il avoit parlé, & ſi les maiſons & les murailles cheminoient. Il me répondit : entre nos villes, cher étranger, il y en a de mobiles & de ſédentaires : les mobiles, comme, par exemple, celles où nous ſommes maintenant, ſont faites comme je vais vous dire. L'architecte conſtruit chaque palais, ainſi que vous voyez, d'un bois fort léger; il pratique deſſous quatre roues dans l'épaiſſeur de l'un des murs; il place dix gros ſoufflets

dont les tuyaux paſſent d'une ligne horiſontale à travers le dernier étage de l'un à l'autre pignon, enſorte que quand on veut traîner les villes autre part (car on les change d'air à toutes les ſaiſons) chacun déplie ſur l'un des côtés de ſon logis, quantité de larges voiles au-devant des ſoufflets; puis ayant bandé un reſſort pour les faire jouer, leurs maiſons en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomiſſent ces monſtres à vent, ſont emportées ſi on veut à plus de cent lieues. Quant à celles que nous appellons ſédentaires, les logis en ſont preſque ſemblables à vos tours, hormis qu'ils ſont de bois, & qu'ils ſont percés au centre d'une groſſe & forte vis, qui règne de la cave juſqu'au toit, pour les pouvoir hauſſer & baiſſer à diſcrétion. Or la terre eſt creuſée auſſi profonde, que l'édifice eſt élevé, & le tout eſt conſtruit de cette ſorte, afin qu'auſſi-tôt que les gelées commencent à morfondre le ciel, ils puiſſent deſcendre leurs maiſons en terre, où ils ſe tiennent à l'abri des intempéries de l'air: mais ſi-tôt que les douces haleines du printems viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur groſſe vis dont je vous ai parlé. Je le priai, puiſqu'il avoit déjà eu tant de bonté pour moi, & que la ville ne partoit que le lendemain,

de me dire quelque chose de cette origine éternelle du monde, dont il m'avoit parlé quelque tems auparavant; & je vous promets, lui dis-je, qu'en récompense, sitôt que je ferai de retour dans la lune, dont mon gouverneur (je lui montrai mon démon) vous témoignera que je suis venu, j'y semerai votre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de ma promesse, parce que vous ne croyez pas que la lune dont je vous parle soit un monde, & que j'en sois un habitant; mais je vous puis assurer aussi, que les peuples de ce monde là, qui ne prennent celui-ci que pour une lune, se moqueront de moi, quand je dirai que votre lune est un monde, & qu'il y a des campagnes, avec des habitans. Il ne me répondit que par un souris, & parla ainsi.

Puisque nous sommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand tout, d'encourir trois ou quatre absurdités, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du monde; & l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir, & ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand univers, si beau, si bien réglé, pût être fait soi-même,

ils ont eu recours à la création : mais ſemblables à celui qui s'enfonceroit dans la rivière, de peu d'être mouillé de la pluie, ils ſe ſauvent des bras nains, à la miſéricorde du géant ; encore ne s'en ſauvent-ils pas : car cette éternité qu'ils ôtent au monde, pour ne l'avoir pu comprendre, ils la donnent à dieu, comme s'il avoit beſoin de ce préſent, & comme s'il étoit plus aiſé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car, dites-moi, a-t-on jamais conçu comme de rien il ſe peut faire quelque choſe ? Hélas! entre rien & un atome, il y a des proportions tellement infinies, que la cervelle la plus aiguë n'y ſauroit pénétrer. Il faudra, pour échapper à ce labyrinthe inexplicable, que vous admettiez une matière éternelle avec dieu. Mais, me direz-vous, quand je vous accorderois la matière éternelle, comment ce cahos s'eſt-il arrangé de ſoi-même ? Ah! je vous le vais expliquer.

Il faut, ô mon petit animal, après avoir ſéparé mentalement chaque petit corps viſible, en une infinité de petits corps inviſibles, s'imaginer que l'univers infini n'eſt compoſé d'autre choſe que des atomes infinis très-ſolides, très-incorruptibles & très-ſimples, dont les uns ſont cubiques, les autres parallélogrammes, d'autres angulaires, d'autres ronds,

d'autres pointus, d'autres pyramidaux, d'autres héxagones, d'autres ovales, qui tous agiſſent diverſément, chacun ſelon ſa figure. Et qu'ainſi ne ſoit, poſez une boule d'ivoire fort ronde, ſur un lieu fort uni; à la moindre impreſſion que vous lui donnerez, elle ſera un demi-quart d'heure ſans s'arrêter: or j'ajoute que ſi elle étoit auſſi parfaitement ronde, que le ſont quelques-uns de ces atomes dont je parle, & la ſurface où elle ſeroit poſée, parfaitement unie, elle ne s'arrêteroit jamais. Si donc l'art eſt capable d'incliner un corps au mouvement perpétuel, pourquoi ne croirons-nous pas que la nature ne le puiſſe faire? Il en eſt de même des autres figures, deſquelles l'une, comme quarrée, demande le repos perpétuel; d'autres, un mouvement de côté; d'autres, un demi-mouvement, comme de trépidation; & la ronde, dont l'être eſt de ſe remuer, venant à ſe joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que nous appellons feu, parce que non-ſeulement le feu s'agite ſans ſe repoſer, mais perce & pénètre facilement. Le feu a outre cela des effets différens, ſelon l'ouverture & la qualité des angles où la figure ronde ſe joint, comme, par exemple, le feu du poivre eſt autre choſe que le feu du ſucre; le feu du ſucre, que celui de la canelle; celui de la canelle, que celui du clou de girofle;

& celui-ci, que le feu d'un fagot. Or, le feu qui eſt le conſtructeur des parties & du tout de l'univers, a pouſſé & ramaſſé dans un chêne, la quantité de figures néceſſaires à compoſer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le haſard peut-il avoir ramaſſé en un lieu toutes les choſes néceſſaires à produire ce chêne? Je vous réponds, que ce n'eſt pas merveille que la matière ainſi diſpoſée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande, ſi la matière ainſi diſpoſée, le chêne n'eût pas été produit: un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un ſaule; un peu moins de certaines figures, c'eût été la plante ſenſitive, une huître à l'écaille, un ver, une mouche, une grenouille, un moineau, un ſinge, un homme. Quand ayant jetté trois dés ſur une table, il arrive raſle de deux ou bien de trois, quatre & cinq, ou bien deux ſix & un; direz-vous: ô le grand miracle! A chaque dé, il eſt arrivé le même point, tant d'autres points pouvant arriver: ô le grand miracle! il eſt arrivé trois points qui ſe ſuivent! ô le grand miracle! il eſt arrivé juſtement deux ſix, & le deſſous de l'autre ſix. Je ſuis aſſuré qu'étant homme d'eſprit, vous ne ferez jamais ces exclamations; car puiſqu'il n'y a ſur les dés qu'une certaine quantité de nombres, il

eſt impoſſible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et après cela vous vous étonnez, comme cette matière brouillée pêle-mêle au gré du haſard, peut avoir conſtitué un homme, vu qu'il y avoit tant de choſes néceſſaires à la conſtruction de ſon être. Vous ne ſavez donc pas qu'un million de fois cette matière s'acheminant au deſſein d'un homme, s'eſt arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comète; & tout cela à cauſe du plus ou du moins de certaines figures qu'il falloit, ou qu'il ne falloit pas à déſigner un homme: ſi bien que ce n'eſt pas merveille qu'entre une infinité de matières, qui changent & ſe remuent inceſſamment, elles aient rencontré à faire le peu d'animaux, de végétaux, de minéraux que nous voyons; non plus que ce n'eſt pas merveille, qu'en cent coups de dés il arrive une rafle, auſſi bien eſt-il impoſſible que de ce remuement il ne ſe faſſe quelque choſe, & cette choſe ſera toujours admirée d'un étourdi, qui ne ſaura pas combien s'en eſt fallu qu'elle n'ait pas été faite. Quand la grande rivière fait moudre un moulin, & conduit les reſſorts d'une horloge, & que le petit ruiſſeau ne fait que couler, & ſe dérober quelquefois, vous ne diriez pas que cette rivière a bien de l'eſprit;

l'eſprit, parce que vous ſavez qu'elle a rencontré les choſes diſpoſées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvre ; car ſi ſon moulin ne ſe fût pas trouvé dans ſon cours, elle n'auroit pas pulvériſé le froment ; ſi elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'auroit pas marqué les heures ; & ſi le petit ruiſſeau avoit eu la même rencontre, il auroit fait les mêmes miracles. Il en va tout ainſi de ce feu qui ſe meut de ſoi-même ; car ayant trouvé les organes propres à l'agitation néceſſaire pour raiſonner, il a raiſonné ; quand il en a trouvé de propres ſeulement à ſentir, il a ſenti ; quand il en a trouvé de propres à végeter, il a végété. Et qu'ainſi ne ſoit ; qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette ame fait voir, il ceſſera de voir ; de même que notre grande horloge ceſſera de marquer les heures, ſi l'on en briſe le mouvement.

Enfin, ces premiers & indiviſibles atomes font un cercle, ſur qui roulent, ſans difficulté, les difficultés les plus embarraſſantes de la phyſique ; il n'eſt pas juſqu'à l'opération des ſens, que perſonne n'a pu encore bien concevoir, que je n'explique fort aiſément par les petits corps. Commençons par la vue ; elle mérite, comme la plus incompréhenſible, notre premier début.

Elle ſe fait donc, à ce que je m'imagine, quand les tuniques de l'œil, dont les pertuis ſont ſemblables à ceux du verre, tranſmettent cette pouſſière de feu, qu'on appelle rayons viſuels, & qu'elle eſt arrêtée par quelque matière opaque qui la fait rejaillir chez ſoi : car alors rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repouſſée, & cette image n'étant qu'un nombre infini de petits corps qui s'exhalent continuellement en égale ſuperficie du ſujet regardé, elle la pouſſe juſqu'à notre œil. Vous ne manquerez pas de m'objecter que le verre eſt un corps opaque, & fort ſerré, & que cependant, au lieu de rechaſſer ces autres petits corps, il s'en laiſſe pénétrer. Mais je vous réponds que ces pores du verre ſont taillés de même figure que ces atomes de feu qui le traverſent; & que comme un crible à froment n'eſt pas propre à cribler de l'avoine; un crible à avoine, à cribler du froment; ainſi une boëte de ſapin, quoique mince, & qu'elle laiſſe pénétrer les ſons, n'eſt pas pénétrable à la vue; & une pièce de cryſtal, quoique tranſparente, qui ſe laiſſe percer à la vue, n'eſt pas pénétrable au toucher. Je ne pus là m'empêcher de l'interrompre. Un grand poëte & philoſophe de notre monde, lui dis-je, a parlé après Epicure, & lui après Démocrite,

de ces petits corps, preſque comme vous ; c'eſt pourquoi vous ne me ſurprenez point par ce diſcours ; & je vous prie, en le continuant, de me dire comment, par ces principes, vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir. Il eſt fort aiſé, me repliqua-t-il : car figurez-vous que ces feux de votre œil ayant traverſé la glace, & rencontrant derrière un corps non diaphane qui les rejette, ils repaſſent par où ils étoient venus ; & trouvant ces petits corps cheminans en ſuperficie égale ſur le miroir, ils les rappellent à nos yeux ; & notre imagination plus chaude que les autres facultés de notre ame, en attire le plus ſubtil, dont elle fait chez ſoi un portrait en racourci.

L'opération de l'ouie n'eſt pas plus mal-aiſée à concevoir ; & pour être plus ſuccinct, conſidérons-la ſeulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un maître de l'art. Vous me demanderez comment il ſe peut faire que j'apperçoive ſi loin de moi une choſe que je ne vois point ? Eſt-ce qu'il ſort de mes oreilles une éponge qui boit cette muſique, pour me la rapporter ? ou ce joueur engendre-t-il dans ma tête un autre petit joueur, avec un petit luth, qui ait ordre de me chanter comme un écho les mêmes airs ? Non : mais ce miracle

procède de ce que la corde tirée venant à frapper de petits corps, dont l'air eſt compoſé, elle le chaſſe dans mon cerveau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels; & ſelon que la corde eſt bandée, le ſon eſt haut, à cauſe qu'elle pouſſe les atomes plus vigoureuſement; & l'organe ainſi pénétré, en fournit à la fantaiſie de quoi faire ſon tableau: ſi trop peu, il arrive que notre mémoire n'ayant pas encore achevé ſon image, nous ſommes contraints de lui répéter le même ſon, afin que des matériaux que lui fourniſſent, par exemple, les meſures d'une ſarabande, elles en prennent aſſez pour achever le portrait de cettte ſarabande; mais cette opération n'a rien de ſi merveilleux que les autres, par leſquelles, à l'aide du même organe, nous ſommes émus tantôt à la joie, tantôt à la colère... Et cela ſe fait, lorſque dans ce mouvement ces petits corps en rencontrent d'autres en nous, remués de même façon, où que leur propre figure rend ſuſceptiblés du même ébranlement; car alors les nouveaux venus excitent leurs hôtes à ſe remuer comme eux; & de cette façon, lorſqu'un air violent rencontre le feu de notre ſang, il le fait incliner au même branle, & il l'anime à ſe pouſſer dehors; c'eſt ce que nous appellons ardeur de courage. Si

le ſon eſt plus doux, & qu'il n'ait la force de ſoulever qu'une moindre flamme plus ébranlée, en la promenant le long des nerfs, des membranes, & des pertuis de notre chair, elle excite ce chatouillement qu'on appelle joie. Il en arrive ainſi de l'ébullition des autres paſſions, ſelon que ces petits corps ſont jettés plus ou moins violemment ſur nous, ſelon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, & ſelon qu'ils trouvent à remuer chez nous: c'eſt quant à l'ouie.

La démonſtration du toucher n'eſt pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matière palpable, il ſe fait une émiſſion perpétuelle de petits corps, & qu'à meſure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épraignons du ſujet même, comme l'eau d'une éponge, quand nous la preſſons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur ſolidité, les ſouples de leur molleſſe, les raboteux, &c. Et qu'ainſi ne ſoit, nous ne ſommes plus ſi fins à diſcerner par l'attouchement avec des mains uſées de travail, à cauſe de l'épaiſſeur du cal, qui pour n'être ni poreux, ni animé, ne tranſmet que fort mal-aiſément ces fumées de la matière. Quelqu'un deſirera d'apprendre où l'organe de toucher tient ſon ſiège. Pour moi, je penſe

qu'il eſt répandu dans toutes les ſuperficies de la maſſe, vu qu'il ſent dans toutes ſes parties. Je m'imagine toutefois que plus nous tâtons par un membre proche de la tête, & plus vîte nous diſtinguons; ce qui ſe peut expérimenter, quand les yeux clos nous touchons quelque choſe, car nous la devinons plus facilement; & ſi au contraire nous la tâtions du pied, nous aurions plus de peine à la connoître: cela provient de ce que notre peau étant partout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matière n'eſt pas plus ſerrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits atomes, par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivés juſqu'au cerveau, qui eſt le terme de leur voyage. Il me reſte à parler de l'odorat & du goût.

Dites-moi, lorſque je goûte un fruit, n'eſt-ce pas à cauſe de la chaleur de la bouche qui le fond? Avouez-moi donc, qu'y ayant dans une poire, des ſels, & que la diſſolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui compoſent la ſaveur d'une pomme, il faut qu'ils percent notre palais d'une manière bien différente; tout ainſi que l'écare enfoncée par une pique qui me traverſe, n'eſt pas ſemblable à ce que me fait ſouffrir en ſurſaut la balle d'un piſtolet, & de même que la balle de ce piſtolet

m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau d'acier.

Je n'ai rien à dire de l'odorat, puiſque les philoſophes mêmes confeſſent qu'il ſe fait par une émiſſion continuelle de petits corps.

Je m'en vais ſur ce principe vous expliquer la création, l'harmonie & l'influence des globes céleſtes, avec l'immuable variété des météores.

Il alloit continuer; mais le vieil hôte entra là-deſſus, qui fit ſonger nôtre philoſophe à la retraite; il apportoit des cryſtaux pleins de vers luiſans, pour éclairer la ſalle : mais comme ces petits feux inſectes perdent beaucoup de leur éclat, quand ils ne ſont pas nouvellement amaſſés, ceux-ci, vieux de dix jours, n'éclairoient preſque point. Mon démon n'attendit pas que la compagnie en fût incommodée; il monta dans ſon cabinet, & en redeſcendit auſſi-tôt avec deux boules de feu ſi brillantes, que chacun s'étonna comme il ne ſe brûloit point les doigts : ces flambeaux incombuſtibles, dit-il, nous ſerviront mieux que vos pelotons de vers. Ce ſont des rayons du ſoleil, que j'ai purgés de leur chaleur; autrement les qualités corroſives de ſon feu auroient bleſſé votre vue en l'éblouiſſant; j'en ai fixé la lumière, & l'ai renfermée dans ces boules tranſparentes

que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand ſujet d'admiration ; car il ne m'eſt pas plus difficile, à moi qui ſuis né dans le ſoleil, de condenſer ſes rayons, qui ſont la pouſſière de ce monde-là, qu'à vous d'amaſſer de la pouſſière ou des atomes, qui ſont de la terre pulvériſée de celui-ci. Là-deſſus notre hôte envoya un valet conduire les philoſophes, parce qu'il étoit nuit, avec une douzaine de globes à verres pendus à ſes quatre pieds. Pour nous autres, ſavoir mon précepteur & moi, nous nous couchâmes par l'ordre du phyſionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violette & de lys, m'envoya chatouiller à l'ordinaire ; & le lendemain, ſur les neuf heures, je vis entrer mon démon, qui me dit qu'il venoit du palais, où... l'une des demoiſelles de la reine l'avoit prié de l'aller trouver, & qu'elle s'étoit enquiſe de moi, témoignant qu'elle perſiſtoit toujours dans le deſſein de me tenir parole, c'eſt-à-dire que de bon cœur elle me ſuivroit, ſi je la voulois mener avec moi dans l'autre monde. Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'eſt quand j'ai reconnu que le motif principal de ſon voyage étoit de ſe faire chrétienne : ainſi je lui ai promis d'aider ſon deſſein de toutes mes forces, & d'inventer pour cet effet une machine ca-

pable de tenir trois ou quatre perſonnes, dans laquelle vous y pourrez monter enſemble dès aujourd'hui. Je vais m'appliquer ſérieuſement à l'exécution de cette entrepriſe : c'eſt pourquoi, afin de vous divertir, pendant que je ne ſerai point avec vous, voici un livre que je vous laiſſe. Je l'apportai jadis de mon pays natal ; il eſt intitulé : *les états & empires de la lune, avec une addition de l'hiſtoire de l'étincelle.* Je vous donne encore celui-ci, que j'eſtime beaucoup davantage; c'eſt le grand œuvre des philoſophes, qu'un des plus forts eſprits du ſoleil a compoſé. Il prouve là-dedans, que toutes choſes ſont vraies, & déclare la façon d'unir phyſiquement les vérités de chaque contradictoire, comme, par exemple, que le blanc eſt noir, & que le noir eſt blanc ; qu'on peut être & n'être pas en même tems; qu'il peut y avoir une montagne ſans vallée ; que le néant eſt quelque choſe ; & que toutes les choſes qui ſont, ne ſont point : mais remarquez qu'il prouve tous ces inouis paradoxes, ſans aucune raiſon captieuſe ou ſophiſtique. Quand vous ſerez ennuyé de lire, vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre hôte ; ſon eſprit a beaucoup de charmes. Ce qui me déplaît en lui, c'eſt qu'il eſt impie : s'il lui arrive de vous ſcandaliſer, ou de faire

par quelque raiſonnement chanceler votre foi, ne manquez pas auſſi-tôt de me le venir propoſer; je vous en réſoudrai les difficultés. Un autre vous ordonneroit de rompre compagnie ; mais comme il eſt extrêmement vain, je ſuis aſſuré qu'il prendroit cette fuite pour une défaite, & il ſe figureroit que notre croyance ſeroit ſans raiſon, ſi vous refuſiez d'entendre les ſiennes. Il me quitta, en achévant ce mot ; mais il fut à peine ſorti, que je me mis à conſidérer attentivement mes livres, & leurs boëtes, c'eſt à-dire leurs couvertures qui me ſembloient admirables pour leurs richeſſes. L'une étoit taillée d'un ſeul diamant, ſans comparaiſon plus brillant que les nôtres ; la ſeconde ne paroiſſoit qu'une monſtrueuſe perle fendue en deux. Mon démon avoit traduit ces livres en langage de ce monde ; mais, parce que je n'ai point de leur imprimerie, je m'en vais expliquer la façon de ces deux volumes.

A l'ouverture de la boëte, je trouvai dedans je ne ſais quoi de métal, preſque ſemblable à nos horloges, plein de je ne ſais quels petits reſſorts & de machines imperceptibles: c'eſt un livre à la vérité, mais c'eſt un livre miraculeux, qui n'a ni feuillets, ni caractère ; enfin, c'eſt un livre, où pour apprendre, les yeux ſont inutiles; on n'a beſoin

que d'oreilles. Quand quelqu'un donc ſouhaite lire, il bande avec grande quantité de toutes ſortes de petits nerfs cette machine, puis il tourne l'aiguille ſur le chapitre qu'il deſire écouter, & au même inſtant il en ſort comme de la bouche d'un homme, ou d'un inſtrument de muſique, tous les ſons diſtincts & différens qui ſervent entre les grands lunaires à l'expreſſion du langage....

Quatre d'entr'eux portoient ſur leurs épaules une eſpèce de cercueil enveloppé de noir: je m'informai d'un regardant, ce que vouloit dire ce convoi, ſemblable aux pompes funèbres de mon pays; il me répondit que ce méchant.... & nommé du peuple par une chiquenaude ſur le genou droit, qui avoit été convaincu d'envie & d'ingratitude, étoit décédé le jour précédent, & que le parlement l'avoit condamné il y a plus de vingt ans à mourir dans ſon lit, & puis d'être enterré après ſa mort. Je me pris à rire de cette réponſe; & lui demandant pourquoi? Vous m'étonnez, dis-je, de dire que ce qui eſt une marque de bénédiction dans notre monde, comme la longue vie, une mort paiſible, une ſépulture honorable, ſerve en celui-ci d'une punition exemplaire. Quoi? vous prenez la ſépulture pour quelque choſe de précieux, me repartit cet

homme? Et par votre foi, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable, qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge, à la merci des crapauds qui lui mangent les joues, enfin la peste revêtue du corps d'un homme? Bon dieu! la seule imagination d'avoir, quoique mort, le visage embarrassé d'un drap, & sur la bouche une pique de terre, me donne de la peine à respirer. Ce misérable que vous voyez porter, outre l'infamie d'être assisté dans une fosse, a été condamné d'être assisté dans son convoi de cent cinquante de ses amis; & commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux & un ingrat, de paroître à ses funérailles avec un visage triste; & si les juges n'en avoient eu pitié, imputant en partie ses crimes à son peu d'esprit, ils auroient ordonné d'y pleurer. Hormis les criminels, on brûle ici tout le monde: aussi est-ce une coutume très-décente & très-raisonnable; car nous croyons que le feu ayant séparé le pur d'avec l'impur, la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisoit l'ame, & lui donne la force de s'élever toujours, & montant jusqu'à quelque astre, la terre de certains peuples plus immatériels que nous, & plus intellectuels, parce que leur tempérament doit répondre

& participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

Ce n'eſt pas encore notre façon d'inhumer la plus belle. Quand un de nos philoſophes vient à un âge où il ſent ramollir ſon eſprit, & la glace de ſes ans engourdir les mouvemens de ſon ame, il aſſemble ſes amis par un banquet ſomptueux; puis ayant expoſé les motifs qui le font réſoudre à prendre congé de la nature, & le peu d'eſpérance qu'il a d'ajouter quelque choſe à ſes belles actions, on lui fait ou grace, c'eſt-à-dire qu'on lui permet de mourir; ou on lui fait un ſévère commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité des voix, on lui a mis ſon ſouffle entre les mains, il avertit ſes plus chers & du jour & du lieu: ceux-ci ſe purgent, & s'abſtiennent de manger pendant vingt-quatre heures; puis arrivés qu'ils ſont au logis du ſage, & ſacrifié qu'ils ont au ſoleil, ils entrent dans la chambre, où le généreux les attend ſur un lit de parade. Chacun le veut embraſſer, & quand c'eſt au rang de celui qu'il aime le mieux, après l'avoir baiſé tendrement, il l'appuie ſur ſon eſtomach, & joignant ſa bouche ſur ſa bouche, de la main droite il ſe plonge un poignard dans le cœur. L'amant ne détache point ſes lèvres de celles de ſon amant, qu'il ne le ſente expirer; &

lors il retire le fer de ſon ſang, & fermant de ſa bouche la plaie, il avale ſon ſang, qu'il ſuce juſqu'à ce qu'un ſecond lui ſuccède, puis un troiſième, un quatrième, & enfin toute la compagnie; & quatre ou cinq heures après, on introduit à chacun une fille de ſeize ou dix-ſept ans; & pendant trois ou quatre jours qu'ils ſont à goûter les plaiſirs de l'amour, ils ne ſont nourris que de la chair du mort qu'on leur fait manger toute crue, afin que ſi de cent embraſſemens il peut naître quelque choſe, ils ſoient aſſurés que c'eſt leur ami qui revit.

J'interrompis ce diſcours, en diſant à celui qui me le faiſoit, que ces façons de faire avoient beaucoup de reſſemblance avec celles de quelques peuples de notre monde; & continuai ma promenade, qui fut ſi longue, que quand je revins il y avoit deux heures que le dîné étoit prêt. On me demanda pourquoi j'étois arrivé ſi tard? Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au cuiſinier qui s'en plaignoit: j'ai demandé pluſieurs fois parmi les rues quelle heure il étoit; mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, ſerrant les dents, & tournant le viſage de travers.

Quoi, s'écria toute la compagnie, vous ne ſavez pas que par là ils vous montroient l'heure? Par ma foi, repartis-je, ils avoient beau ex-

poſer leurs grands nez au ſoleil, avant que je l'appriſſe. C'eſt une commodité, me dirent-ils, qui leur ſert à ſe paſſer d'horloge; car ils ſont un cadran ſi juſte de leurs dents, que lorſqu'ils veulent inſtruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les lèvres; & l'ombre de ce nez qui vient tomber deſſus leurs dents, marque, comme un cadran, celle dont le curieux eſt en peine. Maintenant, afin que vous ſachiez pourquoi en ce pays tout le monde a le nez grand, apprenez qu'auſſi-tôt que la femme eſt accouchée, la matrone porte l'enfant au maître du ſéminaire; & juſtement, au bout de l'an, les experts étant aſſemblés, ſi ſon nez eſt trouvé plus court qu'à une certaine meſure que tient le ſyndic, il eſt cenſé camus, & mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cauſe de cette barbarie, & comme il ſe peut faire que nous, chez qui la virginité eſt un crime, établiſſions des continences par force; mais ſachez que nous le faiſons, après avoir obſervé, depuis trente ſiècles, qu'un grand nez eſt le ſigne d'un homme ſpirituel, courtois, affable, généreux, libéral; & que le petit, eſt un ſigne du contraire. C'eſt pourquoi des camus on bâtit les Eunuques, parce que la republique aime mieux ne point avoir d'enfans, que d'en avoir qui leur fuſſent ſem-

blables. Il parloit encore, lorſque je vis entrer un homme tout nud : je m'aſſis auſſi-tôt, & me couvris pour lui faire honneur, car ce ſont les marques du plus grand reſpect qu'on puiſſe en ce pays là témoigner à quelqu'un. Le royaume, dit-il, ſouhaite qu'avant de retourner en votre monde, vous en avertiſſiez les magiſtrats, à cauſe qu'un mathématicien vient tout à l'heure de promettre au conſeil, que pourvu qu'étant de retour chez vous, vous vouliez conſtruire une certaine machine, qu'il vous enſeignera, il attirera votre globe, & le joindra à celui-ci : à quoi je promis de ne pas manquer. Hé ! je vous prie, dis-je à mon hôte, quand l'autre fut parti, de me dire pourquoi cet envoyé portoit à la ceinture des parties honteuſes de bronze ; ce que j'avois vu pluſieurs fois pendant que j'étois en cage, ſans l'avoir oſé demander, parce que j'étois toujours environné de filles de la reine, que je craignois d'offenſer, ſi j'euſſe en leur préſence attiré l'entretien d'une matiere ſi graſſe : de ſorte qu'il me répondit : Les femelles ici, non plus que les mâles, ne ſont pas aſſez ingrats, pour rougir à la vue de celui qui les a forgées ; & les vierges n'ont pas honte d'aimer ſur nous, en mémoire de leur mère nature, la ſeule choſe qui porte ſon nom. Sachez donc que l'écharpe

l'écharpe dont cet homme eſt honoré, & où pend pour médaille la figure d'un membre viril eſt le ſymbole du gentilhomme, & la marque qui diſtingue le noble d'avec le roturier. Ce paradoxe me ſembla ſi extravagant, que je ne pus m'empêcher de rire. Cette coutume me ſemble bien extraordinaire, repartis-je, car en notre monde, la marque de nobleſſe eſt de porter une épée. Mais l'hôte ſans s'émouvoir: ô mon petit homme, s'écria-t-il, quoi? les grands de votre monde ſont enragés de faire parade d'un inſtrument qui déſigne un bourreau, & qui n'eſt forgé que pour nous détruire, enfin l'ennemi juré de tout ce qui vit? & de cacher au contraire un membre, ſans qui nous ſerions au rang de ce qui n'eſt pas; le Promethée de chaque animal, & le réparateur infatigable des foibleſſes de la nature? malheureuſe contrée, où les marques de génération ſont ignominieuſes, & où celles d'anéantiſſement ſont honorables! cependant vous appellez ce membre-là des parties honteuſes, comme s'il y avoit quelque choſe de plus glorieux que de donner la la vie, & rien de plus honteux que de l'ôter. Pendant tout ce diſcours nous ne laiſſions pas de dîner; & ſi-tôt que nous fûmes levés, nous allâmes au jardin prendre l'air; & là prenant occaſion de parler de la génération & con-

ception des choſes, il me dit : vous devez ſavoir que la terre ſe faiſant un arbre, d'un arbre un pourceau, & d'un pourceau un homme, nous devons croire, puiſque tous les êtres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aſpirent à devenir hommes; cette eſſence étant l'achevement du plus beau mixte, & le mieux imaginé qui ſoit au monde, parce que c'eſt le ſeul qui faſſe le lien de la vie animale avec la raiſonnable. C'eſt ce qu'on ne peut nier ſans être pédant, puiſque nous voyons qu'un prunier, par la chaleur de ſon germe, comme par une bouche, ſuce & digere le gaſon qui l'environne; qu'un pourceau dévore ce fruit, & le fait devenir une partie de ſoi-même; & qu'un homme mangeant le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à ſoi, & fait revivre cet animal ſous une plus noble eſpèce. Ainſi cet homme que vous voyez, étoit peut-être, il y a ſoixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin; ce qui eſt d'autant plus probable, que l'opinion de la metempſycoſe pytagorique, ſoutenue par tant de grands hommes, n'eſt vraiſemblablement parvenue juſques à nous, qu'afin de nous engager à en rechercher la vérité. Comme en effet nous avons trouvé que tout ce qui eſt, ſent & végète, & qu'enfin après que toute la matière eſt par-

venue à ce période qui eſt ſa perfection, elle deſcend & retourne dans ſon inanité, pour revenir & jouer derechef les mêmes rôles. Je deſcendis très-ſatisfait au jardin, & je commençois à réciter à mon compagnon ce que notre maître m'avoit appris, quand le phiſionôme arriva pour nous conduire à la refection & au dortoir.

Le lendemain dès que je fus éveillé, je m'en allai faire lever mon antagoniſte. C'eſt un auſſi grand miracle (lui dis-je en l'abordant) de trouver un fort eſprit comme le vôtre enſeveli dans le ſommeil, que de voir du feu ſans action : il ſouffrit ce mauvais compliment ; mais (s'écria-t-il avec une colère paſſionnée d'amour) ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux ? ſachez que ces noms-là diffament le nom de philoſophe, & que comme le ſage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive, & qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expreſſions de prodiges & d'événemens de nature, qu'ont inventé les ſtupides pour excuſer les foibleſſes de leur entendement.

Je crus alors être obligé en conſcience de prendre la parole pour le détromper. Encore, lui répliquai-je, que vous ſoyez fort obſtiné dans vos ſentimens, j'ai vu tout plein de cho-

ſes arrivées ſurnaturellement. Vous le dites, continua-t-il ; mais vous ne ſavez pas que la force de l'imagination eſt capable de guerir toutes les maladies que vous attribuez au ſurnaturel, à cauſe d'un certain baume naturel contenant toutes les qualités contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque : ce qui ſe fait quand notre imagination avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remède ſpecifique qu'elle apporte au venin. C'eſt là d'où vient qu'un habile médecin de votre monde conſeille au malade de prendre plutôt un médecin ignorant qu'on eſtimera pourtant fort habile, qu'un fort habile qu'on eſtimera ignorant, parce qu'il ſe figure que notre imagination travaillant à notre ſanté, pourvu qu'elle ſoit aidée de remèdes, eſt capable de nous guérir ; mais que les plus puiſſans étoient trop foibles, quand l'imagination ne les appliquoit pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre monde vivoient tant de ſiècles ſans avoir eu aucune connoiſſance de la médecine ? non. Et qu'eſt-ce à votre avis qui en pouvoit être la cauſe, ſinon leur nature encore dans ſa force, & ce baume univerſel, qui n'eſt pas encore diſſipé par les drogues dont vos médecins vous conſomment ? n'ayant lors, pour rentrer en convaleſcence, qu'à le ſou-

haiter fortement, & s'imaginer d'être gueris. Auſſi leur fantaiſie vigoureuſe ſe plongeant dans cette huile vitale, en attiroit l'elixir, & appliquant l'actif au paſſif, ils ſe trouvoient preſque dans un clin d'œil auſſi ſains qu'auparavant: ce qui malgré la dépravation de la nature, ne laiſſe pas de ſe faire encore aujourd'hui, quoiqu'un peu rarement à la vérité; mais le populaire l'attribue à miracle. Pour moi, je n'en crois rien du tout, & je me fonde ſur ce qu'il eſt plus facile que tous ces docteurs ſe trompent, que cela n'eſt facile à faire: car le fievreux qui vient d'être gueri, a ſouhaité bien fort pendant ſa maladie, comme il eſt vraiſemblable, d'être gueri, & même il a fait des vœux pour cela; de ſorte qu'il falloit néceſſairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans ſon mal, ou qu'il guerît: s'il fût mort, on eût dit que le ciel l'avoit récompenſé de ſes peines, & même on eût dit que, ſelon la prière du malade, il a été gueri de tous ſes maux: s'il fût demeuré dans ſon infirmité, on auroit dit qu'il n'avoit pas la foi: mais parce qu'il eſt guéri, c'eſt un miracle tout viſible. N'eſt-il pas bien plus vrai-ſemblable que ſa fantaiſie excitée par les violens deſirs de la ſanté, a fait ſon opération? car je veux qu'il ſoit réchappé; pourquoi crier miracle,

puiſque nous voyons beaucoup de perſonnes qui s'étoient vouées, périr miſérablement avec leurs vœux ?

Mais à tout le moins, lui repartis-je, ſi ce que vous dites de ce baume eſt véritable, c'eſt une marque de la raiſonnabilité de notre ame, puiſque ſans ſe ſervir des inſtrumens de notre raiſon, ſans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même comme ſi étant hors de nous elle appliquoit l'actif au paſſif. Or ſi étant ſéparée de nous elle eſt raiſonnable, il faut néceſſairement qu'elle ſoit ſpirituelle; & ſi vous la confeſſez ſpirituelle, je conclus qu'elle eſt immortelle, puiſque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes dont la matière ſeule eſt capable. Ce jeune homme alors s'étant mis en ſon ſéant ſur ſon lit, & m'ayant fait aſſeoir, diſcourut à-peu-près de cette ſorte. Pour l'ame des bêtes qui eſt corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vû qu'elle n'eſt poſſible qu'une harmonie des quatre qualités, une force de ſang, une proportion d'organes bien concertés; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle & immortelle, ſoit contrainte de ſortir de chez-nous par la même cauſe qui fait périr celle d'un bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps, quand il auroit un

coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussi-tôt sa maison.... & si cette ame étoit spirituelle, & par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence quand elle est séparée de notre masse, que quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles nés, avec tous les beaux avantages de cette ame intellectuelle, ne sauroient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés par le trépas, de, tous leurs sens? quoi? je ne pourrai donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ai une gauche?.... Et enfin pour faire une comparaison juste, & qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un peintre qui ne peut travailler sans pinceau; & je vous dirai que l'ame est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens. Oui, mais ajouta-t-il.... Cependant ils veulent que cette ame qui ne peut agir parfaitement, à cause de la perte d'un de ses outils dans le cours de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elles les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instrumens pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut

fouetter les quinze-vingt, qui font ſemblant de ne voir goutte. Il vouloit continuer dans de ſi impertinens raiſonnemens; mais je lui fermai la bouche, en le priant de les ceſſer, comme il fit, de peur de querelles: car il connoiſſoit que je commençois à m'échauffer. Il s'en alla enſuite, & me laiſſa dans l'admiration des gens de ce monde-là, dans leſquels, juſqu'au ſimple peuple, il ſe trouve naturellement tant d'eſprit; au lieu que ceux du nôtre en ont ſi peu, & qu'il leur coûte ſi cher. Enfin l'amour de mon pays me détacha petit à petit de l'affection, & même de la penſée que j'avois eue de demeurer en celui-là. Je ne ſongeai plus qu'à mon départ; mais j'y vis tant d'impoſſibilité, que j'en devins tout chagrin. Mon démon s'en apperçut; & m'ayant demandé à quoi il tenoit que je ne paruſſe pas le même que toujours, je lui dis franchement le ſujet de ma mélancolie; mais il me fit de ſi belles promeſſes pour mon retour, que je m'en repoſai ſur lui entièrement. J'en donnai avis au conſeil, qui m'envoya quérir, & qui me fit prêter ſerment, que je raconterois dans notre monde les choſes que j'avois vues en celui-là. Enſuite on me fit expédier des paſſeports; & mon démon s'étant muni des choſes néceſſaires pour un ſi grand voyage, me de-

manda en quel endroit de mon pays je voulois descendre. Je lui dis, que la plupart des riches enfans de Paris se proposant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas après cela qu'il y eût rien de beau ni à faire, ni à voir, je le priai de trouver bon que je les imitasse : mais ajoutai-je, dans quelle machine ferions-nous ce voyage, & quel ordre pensez-vous que me veuille donner le mathématicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre ? quant au mathématicien, me dit il, ne vous y arrêtez point, car c'est un homme qui promet beaucoup, & qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce sera la même qui vous voitura à la cour. Comment, dis-je, l'air deviendra, pour soutenir vos pas, aussi solide que la terre ? c'est ce que je ne crois point. Hé c'est une chose étrange, reprit-il, que vous croyiez & ne croyiez pas. Hé ! pourquoi les sorciers de votre monde, qui marchent en l'air, & conduisent des armées, des grêles, des neiges, des pluies, & d'autres météores, d'une province en une autre, auroient-ils plus de pouvoir que nous ? soyez, soyez, je vous prie, plus crédule en ma faveur. Il est vrai, lui dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate, & les autres pour qui vous avez

tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. Je n'eus pas plutôt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ſes bras; il me fit paſſer ſans incommodité tout ce grand eſpace que nos aſtronomes mettent entre nous & la lune, en un jour & demi; ce qui me fit connoître le menſonge de ceux qui diſent qu'une meule de moulin ſeroit trois cens ſoixante & tant d'années à tomber du ciel, puiſque je fus ſi peu de tems à tomber du globe de la lune en celui-ci. Enfin dès la ſeconde journée, je m'apperçus que j'approchois de notre monde. Déjà je diſtinguois l'europe d'avec l'afrique, & ces deux d'avec l'aſie, lorſque je ſentis le ſoufre qui ſortoit d'une haute montagne : cela m'incommodoit, de ſorte que je m'évanouis. Je ne puis dire ce qui m'arriva enſuite; mais je me trouvai, ayant repris mes ſens, dans des bruieres ſur la pente d'une colline, au milieu de quelques pâtres qui parloient italien. Je ne ſavois ce qu'étoit devenu mon démon, & je leur demandai, s'ils ne l'avoient point vu. A ce mot, ils firent le ſigne de la croix, & me regardèrent comme un démon moi-même : mais leur diſant que j'étois chrétien, & les priant de me conduire en quel-

que lieu où je puiſſe me repoſer, ils me menèrent dans un village à un mille de là, où je fus à peine arrivé, que tous les chiens du lieu, depuis les bichons juſqu'aux dogues, ſe jettèrent ſur moi, & m'euſſent devoré, ſi je n'euſſe trouvé une maiſon où je me ſauvai: mais cela ne les empêcha pas de continuer leur ſabat, en ſorte que le maître du logis m'en regardoit de mauvais œil; & je crois que dans le ſcrupule où le peuple augure de ces ſortes d'accidens, cet homme étoit capable de m'abandonner à ces animaux, ſi je ne me fuſſe aviſé que ce qui les acharnoit ainſi après moi, étoit le monde d'où je venois, à cauſe qu'ayant coutume d'abboyer à la lune, ils ſentoient que j'en venois, & que j'en avois l'odeur, comme ceux qui conſervent une eſpèce de relan ou air marin, après être deſcendus de deſſus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'expoſai ſur une terraſſe, durant quelques heures au ſoleil: après quoi je deſcendis, & les chiens qui ne ſentoient plus l'influence qui m'avoit fait leur ennemi, ne m'abboyèrent plus, & s'en retournèrent chacun chez ſoi. Le lendemain je partis pour Rome, où je vis les reſtes des triomphes de quelques grands hommes, de même que ceux des ſiècles: j'en admirai les belles ruines, & les belles réparations qu'y

ont fait les modernes. Enfin après y avoir demeuré quinze jours avec M. de Cyrano mon couſin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-vecchia, & me mis ſur une galere, qui m'amena juſqu'à Marſeille. Pendant ce voyage je n'eus l'eſprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venois de faire. J'en commençai les mémoires dès ce tems-là; & de retour, je les ai mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pu permettre. Mais prévoyant quelle ſera la fin de mes études & de mes travaux, pour tenir parole au conſeil de ce monde-là, j'ai prié monſieur le Bret, mon plus cher & plus inviolable ami, de les donner au public, avec l'hiſtoire de la republique du ſoleil, celle de l'étincelle, & quelques autres ouvrages de même façon, ſi ceux qui nous les ont dérobés les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

*Fin du voyage dans la Lune.*

# HISTOIRE COMIQUE DES ÉTAT ET EMPIRE DU SOLEIL.

ENFIN notre vaiſſeau ſurgit au havre de Toulon; & d'abord après avoir rendu graces aux vents & aux étoiles, pour la félicité du voyage, chacun s'embraſſa ſur le port, & ſe dit adieu. Pour moi, parce qu'au monde de la lune d'où j'arrivois, l'argent ſe met au nombre des contes faits à plaiſir, & que j'en avois comme perdu la mémoire, le pilote ſe contenta pour le naulage, de l'honneur d'avoir porté dans ſon navire un homme tombé du ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller juſqu'auprès de Toulouſe, chez un de mes amis. Je brûlois de le voir, pour la joie que j'eſpérois lui cauſer, au récit de mes aventures. Je ne ſerai point ennuyeux à vous réciter tout ce qui m'arriva ſur le chemin. Je me laſſai, je me repoſai, j'eus ſoif, j'eus faim, je bus, je mangeai, au milieu de vingt ou trente

chiens qui compoſoient ſa meute. Quoique je fuſſe en fort mauvais ordre, maigre, & rôti du hâle, il ne laiſſa pas de me reconnoître. Tranſporté de raviſſement, il me ſauta au col, & après m'avoir baiſé plus de cent fois, tout tremblant d'aiſe, il m'entraîna dans ſon château, où ſi-tôt que les larmes eurent fait place à la voix: enfin, s'écria-t-il, nous vivons, & nous vivrons, malgré tous les accidens dont la fortune a baloté notre vie. Mais bons dieux! il n'eſt donc pas vrai le bruit qui courut que vous aviez été brûlé en Canada, dans ce grand feu d'artifice duquel vous fûtes l'inventeur? Et cependant deux ou trois perſonnes de créance, parmi ceux qui m'en apportèrent les triſtes nouvelles, m'ont juré avoir vu & touché cet oiſeau de bois dans lequel vous fûtes ravi. Ils me contèrent que par malheur vous étiez entré dedans au moment qu'on y mit le feu, & que la rapidité des fuſées qui brûloient tout à l'entour, vous enlevèrent ſi haut, que l'aſſiſtance vous perdit de vue; & vous fûtes, à ce qu'ils proteſtent, conſommé de telle ſorte, que la machine étant retombée, on n'y trouva que fort peu de vos cendres? Ces cendres, lui répondis-je, Monſieur, étoient donc celles de l'artifice même; car le feu ne m'endommagea en façon quel-

conque. L'artifice étoit attaché en dehors, & ſa chaleur par conſéquent ne pouvoit pas m'incommoder.

Or vous ſaurez qu'auſſi-tôt que le ſalpêtre fut à bout, l'impétueuſe aſcenſion des fuſées ne ſoutenant plus la machine, elle tomba en terre. Je la vis cheoir ; & lorſque je penſois culbuter avec elle, je fus bien étonné de ſentir que je montois vers la lune. Mais il faut vous expliquer la cauſe d'un effet que vous prendriez pour un miracle.

Je m'étois le jour de cet accident, à cauſe de certaines meurtriſſures, frotté de moëlle tout le corps : mais parce que nous étions en décours, & que la lune pour lors attire la moëlle, elle abſorba ſi goulument celle dont ma chair étoit imbue, principalement quand ma boëte fut arrivée au-deſſus de la moyenne région, où il n'y avoit point de nuages interpoſés pour en affoiblir l'influence, que mon corps ſuivit cette attraction : & je vous proteſte qu'elle continua de me ſucer ſi longtems, qu'à la fin j'abordai ce monde, qu'on appelle ici la lune.

Je lui racontai enſuite fort au long, toutes les particularités de mon voyage, & M. de Colignac ravi d'entendre des choſes ſi extraordinaires, me conjura de les rédiger par écrit.

Moi qui aime le repos, je réſiſtai long-tems, à cauſe des viſites qu'il étoit vraiſemblable que cette publication m'attiroit : toutefois honteux du reproche dont il me rebattoit, de ne pas faire aſſez de compte de ſes prières, je me réſolus enfin de le ſatisfaire. Je mis donc la plume à la main : & à meſure que j'achevois un cahier, impatient de ma gloire, qui lui démangeoit plus que la ſienne, il alloit à Toulouſe le prôner dans les plus belles aſſemblées. Comme on l'avoit en réputation d'un des plus forts génies de ſon ſiècle, mes louanges, dont il ſembloit l'infatigable écho, me firent connoître de tout le monde. Déjà les graveurs, ſans m'avoir vu, avoient buriné mon image ; & la ville retentiſſoit dans chaque carrefour, du goſier enroué des colporteurs, qui crioient à tue-tête : *voilà le portrait de l'auteur des états & empires de la lune.* Parmi les gens qui lurent mon livre, il ſe rencontra beaucoup d'ignorans qui le feuilletèrent. Pour contrefaire les eſprits de la grande volée, ils applaudirent comme les autres, juſqu'à battre des mains à chaque mot, de peur de ſe méprendre ; & tout joyeux s'écrièrent, qu'il eſt bon ! aux endroits qu'ils n'entendoient point. Mais la ſuperſtition, traveſtie en remords, de qui les dents ſont bien aiguës ſous la chemiſe d'un ſot, leur rongea

rongea tant le cœur, qu'ils aimèrent mieux renoncer à la réputation de philoſophe, laquelle auſſi-bien leur étoit un habit mal-fait, que d'en répondre au jour du jugement.

Voilà donc la médaille renverſée; c'eſt à qui chantera la palinodie. L'ouvrage dont ils avoient fait tant de cas, n'eſt plus qu'un pot-pourri de contes ridicules, un amas de lambeaux découſus, un répertoire de peaux d'ânes, propres à bercer les enfans; & tel n'en connoît pas ſeulement la ſyntaxe, qui condamne l'auteur à porter une bougie à ſaint Mathurin.

Ce contraſte d'opinions entre les habiles & les idiots augmenta ſon crédit. Peu après, les copies en manuſcrit ſe vendirent ſous le manteau; tout le monde, & ce qui eſt hors du monde, c'eſt-à-dire depuis le gentilhomme juſqu'au moine, acheta cette pièce: les femmes mêmes prirent parti. Chaque famille ſe diviſa, & les intérêts de cette querelle allèrent ſi loin, que la ville fut partagée en deux factions, la lunaire & l'anti-lunaire.

On étoit aux eſcarmouches de la bataille, quand un matin je vis entrer dans la chambre de Coligna, neuf ou dix barbes à longue robe, qui d'abord lui parlèrent ainſi: Monſieur, vous ſavez qu'il n'y a pas un de nous en cette com-

pagnie qui ne ſoit votre allié, votre parent ou votre ami, & que par conſéquent il ne vous peut rien arriver de honteux, qui ne nous rejailliſſe ſur le front? Cependant nous ſommes informés de bonne part, que vous retirez un ſorcier dans votre château. Un ſorcier, s'écria Colignac! ô dieux! nommez-le-moi, je vous le mets entre les mains: mais il faut prendre garde que ce ne ſoit une calomnie. Hé quoi, Monſieur, interrompit l'un des plus vénérables, y a-t-il aucun parlement qui ſe connoiſſe en ſorciers comme le nôtre? Enfin, mon cher neveu, pour ne vous pas davantage tenir en ſuſpens; le ſorcier que nous accuſons, eſt l'auteur des états & empires de la lune. Il ne ſauroit nier qu'il ne ſoit le plus grand magicien de l'Europe, après ce qu'il avoue lui-même? Comment? avoir monté à la lune! cela ſe peut-il ſans l'entremiſe de... je n'oſerois nommer la bête; car enfin, dites-moi, qu'alloit-il faire chez la lune? Belle demande, interrompit un autre! Il alloit aſſiſter au ſabbat qui s'y tenoit poſſible ce jour-là: & en effet vous voyez qu'il eut accointance avec le démon de Socrate. Après cela vous étonnez-vous que le diable l'ait, comme il dit, rapporté en ce monde? Mais quoi qu'il en ſoit, voyez-vous, tant de lunes, tant de cheminées, tant

de voyages par l'air ne valent rien, je dis rien du tout, & entre vous & moi, (à ces mots il approcha ſa bouche de ſon oreille) je n'ai jamais vu de ſorcier qui n'eût commerce avec la lune. Ils ſe turent après ces bons avis; & Colignac demeura tellement étonné de leur commune extravagance, qu'il ne put jamais dire un mot. Ce que voyant un vénérable butor, qui n'avoit point encore parlé: voyez-vous, dit-il, notre parent; nous connoiſſons ou vous tient l'enclouure. Le magicien eſt une perſonne que vous aimez; mais n'appréhendez rien; à votre conſidération, les choſes iront à la douceur; vous n'avez ſeulement qu'à nous le mettre entre les mains; & pour l'amour de vous, nous engageons notre honneur de le faire brûler ſans ſcandale.

A ces mots, Colignac, quoique ſes poings dans ſes côtés, ne put ſe contenir; un éclat de rire le prit, qui n'offenſa pas peu meſſieurs ſes parens; de ſorte qu'il ne fut pas en ſon pouvoir de répondre à aucun point de leur harangue, que par des ha a a a, ou des ho o o o o: ſi bien que nos meſſieurs, très-ſcandaliſés, s'en allèrent, je dirois avec leur courte honte, ſi elle n'avoit duré juſqu'à Toulouſe. Quand ils furent partis, je tirai Colignac dans ſon cabinet, où ſi-tôt que j'eus fermé la porte

deſſus nous : comte, lui dis-je, ces ambaſſadeurs à long poil me ſemblent des comètes chevelues ; j'appréhende que le bruit dont ils ont éclaté, ne ſoit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour cheoir. Quoique leur accuſation ſoit ridicule, & poſſible un effet de leur ſtupidité, je ne ſerois pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens qui m'auroient vu griller, diroient que mes juges ſont des ſots. Tous les argumens dont ils prouveroient mon innocence, ne me reſſuſciteroient pas, & mes cendres demeureroient tout auſſi froides dans un tombeau, qu'à la voierie : c'eſt pour quoi, ſauf votre meilleur avis, je ſerois fort joyeux de conſentir à la tentation qui me ſuggère de ne leur laiſſer en cette province que mon portrait ; car j'enrageois au double, de mourir pour une choſe à laquelle je ne crois guères. Colignac n'eut quaſi pas la patience d'attendre que j'euſſe achevé, pour répondre. D'abord toutefois il me railla ; mais quand il vit que je le prenois ſérieuſement : ah ! par la mort, s'écria-t-il d'un viſage allarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau, que moi, mes amis, mes vaſſaux, & tous ceux qui me conſidèrent, ne périſſent auparavant. Ma maiſon eſt telle, qu'on ne la peut forcer ſans canon ; elle eſt très-avantageuſe d'aſſiette & bien

flanquée. Mais je ſuis fou, de me précautionner contre des tonnerres de parchemin. Ils ſont, lui repliquai-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne région.

De-là en avant nous ne parlâmes que de nous rejouir. Un jour nous chaſſions, un autre nous allions à la promenade; quelquefois nous recevions viſite, & quelquefois nous en rendions; enfin nous quittions toujours chaque divertiſſement, avant que ce divertiſſement eût pu nous ennuyer.

Le marquis de Cuſſan, voiſin de Colignac, homme qui ſe connoît aux bonnes choſes, étoit ordinairement avec nous, & nous avec lui; & pour rendre les lieux de notre ſéjour encore plus agréables par ce changement, nous allions de Colignac à Cuſſan, & revenions de Cuſſan à Colignac. Les plaiſirs innocens dont le corps eſt capable, ne faiſoient que la moindre partie. De tous ceux que l'eſprit peut trouver dans l'étude & la converſation, aucun ne nous manquoit; & nos bibliothèques, unies comme nos eſprits, appelloient tous les doctes dans notre ſociété. Nous mêlions la lecture à l'entretien, l'entretien à la bonne chere; celle-là à la pêche, à la chaſſe, aux promenades; en un mot, nous jouiſſions, pour ainſi dire, & de nous-mêmes, & de tout ce que la nature

a produit de plus doux pour notre uſage, & ne mêlions que la raiſon pour bornes à nos deſirs. Cependant ma réputation, contraire à mon repos, couroit les villages circonvoiſins, & les villes mêmes de la province : tout le monde, attiré par ce bruit, prenoit prétexte de venir voir le ſeigneur, pour voir le ſorcier. Quand je ſortois du château, non-ſeulement les enfans & les femmes, mais auſſi les hommes, me regardoient comme la bête ; ſurtout le paſteur de Colignac, qui, par malice, ou par ignorance, étoit en ſecret le plus grand de mes ennemis. Cet homme, ſimple en apparence, & dont l'eſprit, bas & naïf, étoit infiniment plaiſant en ſes naïvetés, étoit en effet très méchant : il étoit vindicatif juſqu'à la rage ; calomniateur, comme quelque choſe de plus qu'un normand, & ſi chicaneur, que l'amour de la chicane étoit ſa paſſion dominante. Ayant long-tems plaidé contre ſon ſeigneur, qu'il haïſſoit d'autant plus, qu'il l'avoit trouvé ferme contre ſes attaques, il en craignoit le reſſentiment, & pour l'éviter avoit voulu permuter ſon bénéfice : mais ſoit qu'il eût changé de deſſein, ou ſeulement qu'il eût différé, pour ſe venger de Colignac en ma perſonne, pendant le ſéjour qu'il feroit en ſes terres, il s'efforçoit de perſuader le contraire, bien que des voyages

qu'il faiſoit bien ſouvent à Toulouſe, en donnaſſent quelque ſoupçon. Il y faiſoit mille contes ridicules de mes enchantemens; & la voix de cet homme malin ſe joignant à celle des ſimples & des ignorans, y mettoit mon nom en exécration: on n'y parloit plus de moi que comme d'un nouvel Agrippa; & nous fûmes qu'on y avoit même informé contre moi, à la pourſuite du curé, lequel avoit été précepteur de ſes enfans. Nous en eûmes avis par pluſieurs perſonnes qui étoient dans les intérêts de Colignac & du marquis; & bien que l'humeur groſſière de tout un pays nous fût un ſujet d'étonnement & de riſée, je ne laiſſai pas de m'en effrayer en ſecret, lorſque je conſidérois de plus près les ſuites fâcheuſes que pourroit avoir cette erreur. Mon bon génie ſans doute m'inſpiroit cette frayeur; il éclairoit ma raiſon de toutes ces lumières, pour me faire voir le précipice où j'allois tomber; & non content de me conſeiller ainſi tacitement, ſe voulut déclarer plus expreſſément en ma faveur. Une nuit des plus fâcheuſes qui fut jamais, ayant ſuccédé à un des jours les plus agréables que nous euſſions eus à Colignac, je me levai auſſi-tôt que l'aurore: & pour diſſiper les inquiétudes & les nuages dont mon eſprit étoit encore offuſqué, j'entrai dans le

jardin, où la verdure, les fleurs & les fruits, l'artifice, & la nature, enchantoient par les yeux, lorſqu'au même inſtant j'apperçus le marquis qui s'y promenoit ſeul dans une grande allée, laquelle coupoit le parterre en deux : il avoit le marcher lent, & le viſage penſif. Je reſtai fort ſurpris de le voir, contre ſa coutume, ſi matineux; cela me fit hâter mon abord, pour lui en demander la cauſe. Il me répondit, que quelques fâcheux ſonges, dont il avoit été travaillé, l'avoient contraint de venir plus matin qu'à ſon ordinaire, guérir au jour un mal que lui avoit cauſé l'ombre. Je lui confeſſai qu'une ſemblable peine m'avoit empêché de dormir, & je lui en allois conter le détail : mais comme j'ouvrois la bouche, nous apperçûmes au coin d'une paliſſade qui croiſoit dans la nôtre, Colignac qui marchoit à grands pas. De loin qu'il nous apperçut : vous voyez, s'écria-t-il, un homme qui vient d'échapper aux plus affreuſes viſions, dont le ſpectacle ſoit capable de faire tourner le cerveau. A peine ai-je eu le loiſir de mettre mon pourpoint, que je ſuis deſcendu pour vous le conter; mais vous n'étiez plus, ni l'un, ni l'autre, dans vos chambres; c'eſt pourquoi je ſuis accouru au jardin, me doutant que vous y ſeriez. En effet, le pauvre gentilhomme étoit

preſque hors d'haleine. Si-tôt qu'il l'eut repriſe, nous l'exhortâmes à ſe décharger d'une choſe, qui, pour être ſouvent fort légère, ne laiſſe pas de peſer beaucoup. C'eſt mon deſſein, nous repliqua-t-il; mais auparavant aſſeyons-nous. Un cabinet de jaſmins nous préſenta tout à propos de la fraîcheur & des ſièges: nous nous y retirâmes, & chacun s'étant mis à ſon aiſe, Colignac pourſuivit ainſi. Vous ſaurez qu'après deux ou trois ſomnes, durant leſquels je me ſuis trouvé parmi beaucoup d'embarras, il m'a ſemblé dans celui que j'ai fait environ au crépuſcule de l'aurore, que mon cher hôte que voilà étoit entre le marquis & moi, & que nous le tenions étroitement embraſſé, quand un grand monſtre noir, qui n'étoit que de têtes, nous l'eſt venu tout d'un coup arracher. Je penſe même qu'il l'alloit précipiter dans un bûcher allumé proche de-là, car il le balançoit déjà ſur les flammes: mais une fille ſemblable à celle des muſes, qu'on nomme Euterpe, s'eſt jettée au genou d'une dame, qu'elle a conjuré de le ſauver, (cette dame avoit le port & les marques dont ſe ſervent nos peintres pour repréſenter la nature.) A peine a-t-elle eu le loiſir d'écouter les prières de ſa ſuivante, que toute étonnée: hélas! a-t-elle crié, c'eſt un de mes amis! Auſſi-tôt

elle a porté à ſa bouche une eſpèce de ſarbatane, & a tant ſoufflé par le canal, ſous les pieds de mon cher hôte, qu'elle l'a fait monter dans le ciel, & l'a garanti des cruautés du monſtre à cent têtes. J'ai crié après lui fort long-tems, ce me ſemble, & l'ai conjuré de ne pas s'en aller ſans moi; quand une infinité de petits anges tout ronds, qui ſe diſoient enfans de l'aurore, m'ont enlevé au même pays, vers lequel il paroiſſoit voler, & m'ont fait voir des choſes que je ne vous raconterai pas, parce que je les tiens trop ridicules. Nous, le ſuppliâmes de ne pas laiſſer de nous le dire. Je me ſuis imaginé, continua-t-il, être dans le ſoleil, & que le ſoleil étoit un monde. Je n'en ſerois pas même encore déſabuſé, ſans le henniſſement de mon barbe, qui me réveillant, m'a fait voir que j'étois dans mon lit. Quand le marquis connut que Colignac avoit achevé: & vous, dit-il, M. Dyrcona, quel a été le vôtre? Pour le mien, répondis-je, encore qu'il ne ſoit pas des vulgaires, je le mets en compte de rien. Je ſuis bilieux, mélancolique; c'eſt la cauſe pour laquelle, depuis que je ſuis au monde, mes ſonges m'ont ſans ceſſe repréſenté des cavernes & du feu. Dans mon plus bel âge, il me ſembloit, en dormant, que devenu léger, je m'enlevois juſ-

qu'aux nues, pour éviter la rage d'une troupe d'assassins qui me poursuivoient; mais qu'au bout d'un effort long & vigoureux, il se rencontroit toujours quelques murailles, après avoir volé par-dessus beaucoup d'autres, au pied de laquelle, accablé de travail, je ne manquois point d'être arrêté; ou bien si je m'imaginois de prendre ma volée en haut, encore que j'eusse avec les bras nagé fort longtems dans le ciel, je ne ne laissois pas de me rencontrer toujours proche de terre, & contre toute raison, sans qu'il me semblât être devenu ni las, ni lourd, mes ennemis ne faisoient qu'étendre la main, pour me saisir par le pied, & m'attirer à eux. Je n'ai guères eu que des songes semblables à celui-là, depuis que je me connois; hormis que cette nuit, après avoir longtems volé comme de coutume, & m'être plusieurs fois échappé de mes persécuteurs, il m'a semblé qu'à la fin je les ai perdus de vue, & que dans un ciel libre & fort éclairé, mon corps soulagé de toute pesanteur, j'ai poursuivi mon voyage jusques dans un palais, où se composent la chaleur & la lumière. J'y aurois sans doute remarqué bien d'autres choses; mais mon agitation pour voler m'avoit tellement approché du bord du lit, que je suis tombé dans la ruelle, le ventre tout nud sur le plâtre,

& les yeux fort ouverts. Voilà, Meſſieurs, mon ſonge tout au long, que je n'eſtime qu'un pur effet de ces deux qualités qui prédominent à mon tempérament : car encore que celui-ci diffère un peu de ceux qui m'arrivent toujours, en ce que j'ai volé juſqu'au ciel ſans retomber, j'attribue ce changement au ſang, qui s'étant répandu, par la joie de nos plaiſirs d'hier, plus au large qu'à ſon ordinaire, a pénétré la mélancolie, & lui a ôté, en la ſoulevant, cette peſanteur qui me faiſoit retomber : mais après tout, c'eſt une ſcience où il y a fort à deviner. Ma foi, continua Cuſſan, vous avez raiſon, c'eſt un pot pourri de toutes les choſes à quoi nous avons penſé en veillant ; une monſtrueuſe chimère, un aſſemblage d'eſpèces confuſes, que la fantaiſie, qui dans le ſommeil n'eſt plus guidée par la raiſon, nous préſente ſans ordre, & dont toutefois, en les tordant, nous croyons épreindre le vrai ſens, & tirer des ſonges, comme des oracles, une ſcience de l'avenir ; mais par ma foi, je n'y trouve aucune autre conformité, ſinon que les ſonges, comme les oracles, ne peuvent être entendus : toutefois jugez par le mien, qui n'eſt point extraordinaire, de la valeur de tous les autres. J'ai ſongé que j'étois fort triſte, & que je rencontrois par-tout Dyrcona qui réclamoit. Mais ſans da-

vantage m'alambiquer le cerveau à l'explication de ces noires énigmes, je vous en développerai en deux mots le ſens myſtique : c'eſt par ma foi qu'à Colignac on fait de fort mauvais ſonges ; & que ſi j'en ſuis cru, nous irons eſſayer d'en faire de meilleurs à Cuſſan. Allons-y donc, me dit le comte, puiſque ce trouble-fête en a tant d'envie. Nous délibérâmes de partir le jour même. Je les ſuppliai de ſe mettre donc en chemin devant, parce que j'étois bien-aiſe, ayant, comme ils venoient de conclure, à y ſéjourner un mois, d'y faire porter quelques livres : ils en tombèrent d'accord, & auſſi-tôt après déjeûner, mirent le cul ſur la ſelle. Cependant je fis un balot des volumes, que je m'imaginai n'être pas à la bibliothèque de Cuſſan, dont je chargeai un mulet ; & je ſortis environ ſur les trois heures, monté ſur un très-bon coureur. Je n'allois pourtant qu'au pas, afin d'accompagner ma petite bibliothèque, & pour enrichir mon ame avec plus de loiſir des libéralités de ma vue. Mais écoutez une aventure qui vous ſurprendra.

J'étois avancé plus de quatre lieues, quand je me trouvai dans une contrée, que je perſois indubitablement avoir vue autre part. En effet, je ſollicitai tant ma mémoire de me dire

d'où je connoiſſois ce payſâge, que la préſence des objets excitant les images, je me ſouvins que c'étoit juſtement le lieu que j'avois vu en ſonge la nuit paſſée. Cette rencontre bizarre eût occupé mon intention plus de tems qu'il ne l'occupa, ſans une étrange apparition par qui j'en fus réveillé. Un ſpectre (au moins je le pris pour tel) ſe préſentant à moi au milieu du chemin, ſaiſit mon cheval par la bride. La taille de ce phantôme étoit énorme, & par le peu qui paroiſſoit de ſes yeux, il avoit le regard triſte & rude. Je ne ſaurois pourtant dire s'il étoit beau ou laid; car une longue robe tiſſue des feuillets d'un livre de plein-chant, le couvroit juſqu'aux ongles, & ſon viſage étoit caché d'une carte, où l'on avoit écrit l'*in principio*. Les premières paroles que le phantôme proféra, *Satanus Diabolus*, cria-t-il tout épouvanté, je te conjure par le grand dieu vivant.... A ces mots, il héſita; mais répétant toujours le grand dieu vivant, & cherchant d'un viſage effaré ſon paſteur, pour lui ſouffler le reſte, quand il vit que de quelque côté qu'il allongeât la vue, ſon paſteur ne paroiſſoit point, un ſi effroyable tremblement le ſaiſit, qu'à force de claquer, la moitié de ſes dents en tombèrent, & les deux tiers de la gamme ſous leſquels il étoit

gisant, s'écartèrent en papillotes. Il se retourna pourtant vers moi; & d'un regard, ni doux ni rude, où je voyois son esprit flotter, pour résoudre lequel seroit le plus à propos de s'irriter ou s'adoucir: ho bien, dit-il, *Satanus Diabolus*, par la sanguë, je te conjure au nom de dieu, & de M. saint Jean, de me laisser faire; car si tu remues ni pieds ni pattes, diable emporte, je t'étriperai. Je tiraillois contre lui la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquoient, m'ôtèrent toute force. Ajoutez à cela, qu'une cinquantaine de villageois sortirent de derrière une haie, marchant sur leurs genoux, & s'égozillant à chanter *Kyrie Eleison*. Quand ils furent assez proches, quatre des plus robustes, après avoir trempé leurs mains dans un benitier, que tenoit tout exprès le serviteur du presbytère, me prirent au colet. J'étois à peine arrêté, que je vis paroître messire Jean, lequel tira dévotement son étole, dont il me garrota; & ensuite une cohue de femmes & d'enfans, qui, malgré toute ma résistance, me cousirent dans une grande nappe. Au reste, j'en fus si bien entortillé, qu'on ne me voyoit que la tête. En cet équipage il me portèrent à Toulouse, comme s'ils m'eussent porté au monument. Tantôt l'un s'écrioit, que sans cela il y auroit eu famine,

parce que, lorſqu'ils m'avoient rencontré, j'allois aſſurément jetter le ſort ſur les bleds; & puis j'en entendois un autre qui ſe plaignoit que le claveau n'avoit commencé dans ſa bergerie, que d'un dimanche, qu'au ſortir de vêpres je lui avois frappé ſur l'épaule. Mais ce qui, malgré tous mes déſaſtres, me chatouilla de quelqu'émotion pour rire, fut le cri effroyable d'une jeune payſanne après ſon fiancé, autrement le phantôme qui m'avoit pris mon cheval, (car vous ſaurez que le ruſtre s'étoit califourchonné deſſus, & déjà, comme le ſien, le talonnoit de bonne guerre.) Miſérable, glapiſſoit ſon amoureuſe, es-tu donc borgne? ne vois-tu pas que le cheval du magicien eſt plus noir que charbon, & que c'eſt le diable en perſonne qui t'emporte au ſabbat? Notre pitaut, épouvanté, en culbuta par-deſſus la croupe; ainſi mon cheval eut la clef des champs. Ils conſultèrent s'ils ſe ſaiſiroient du mulet; ils délibérèrent qu'oui; mais ayant découſu le paquet, & au premier volume qu'ils ouvrirent s'étant rencontré la phyſique de M. Deſcartes, quand ils apperçurent tous les cercles par leſquels ce philoſophe a diſtingué le mouvement de chaque planète, tous d'une voix hurlèrent que c'étoit les cernes que je traçois pour appeller Belzebut. Celui qui le tenoit

tenoit le laiſſa cheoir d'appréhenſion ; & par malheur, en tombant, il s'ouvrit dans une page où ſont expliquées les vertus de l'aimant ; je dis par malheur, parce qu'à l'endroit dont je parle, il y a une figure de cette pierre métallique, où les petits corps qui ſe déprennent de ſa maſſe pour accrocher le fer, ſont repréſentés comme des bras. A peine un de ces marauts l'apperçut, que je l'entendis s'égoziller que c'étoit là le crapaud qu'on avoit trouvé dans l'auge de l'écurie de ſon couſin Fiacre, quand ſes chevaux moururent. A ce mot, ceux qui avoient paru le plus échaufés, rengaînèrent leurs mains dans leur ſein, ou ſe regantèrent de leurs pochettes. Meſſire Jean de ſon côté crioit à gorge déployée, qu'on ſe gardat de toucher à rien ; que tous ces livres là étoient de francs grimoires, & le mulet un ſatan. La canaille, ainſi épouvantée, laiſſa partir le mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine, la ſervante de M. le curé, qui le chaſſoit vers l'étable du presbytère, de peur qu'il n'allât dans le cimetière fouler l'herbe des trépaſſés.

Il étoit bien ſept heures du ſoir, quand nous arrivâmes à un bourg, où pour me rafraîchir on me traîna dans la geole ; car le lecteur ne me croiroit pas, ſi je diſois qu'on m'enterra

dans un trou : & cependant il eſt ſi vrai, qu'avec une pirouette j'en viſitai toute l'étendue : enfin il n'y a perſonne qui me voyant en ce lieu, ne m'eût pris pour une bougie allumée ſous une ventouſe. D'abord que mon geolier me précipita dans cette caverne : ſi vous me donnez, lui dis-je, ce vêtement de pierre pour un habit, il eſt trop large ; mais ſi c'eſt pour un tombeau il eſt trop étroit. On ne peut ici compter les jours que par nuits ; des cinq ſens il ne me reſte l'uſage que de deux, l'odorat, & le toucher ; l'un, pour me faire ſentir les puanteurs de ma priſon ; l'autre, pour me la rendre palpable. En vérité, je vous l'avoue, je croirois être damné, ſi je ne ſavois qu'il n'entre point d'innocens en enfer.

A ce mot d'innocent, mon geolier s'éclata de rire : & par ma foi, dit-il, vous êtes donc de nos gens ? car je n'en ai jamais tenu ſous ma clef que de ceux-là. Après d'autres complimens de cette nature, le bon homme prit la peine de me fouiller, je ne ſai pas à quelle intention ; mais par la diligence qu'il employa, je conjecture que c'étoit pour mon bien. Ses recherches étant demeurées inutiles, à cauſe que durant la bataille de Diabolas, j'avois gliſſé mon or dans mes chauſſes ; quand au bout d'une très-exacte anatomie, il ſe trouva les

mains auſſi vuides qu'auparavant, peu s'en fallut que je ne mouruſſe de crainte, comme il penſa mourir de douleur. Ho vertubleu, s'écria-t-il, l'écume dans la bouche, j'ai bien vu d'abord, que c'étoit un ſocier; il eſt gueux comme le diable. Va, va, continua-t-il, mon camarade, ſonge de bonne-heure à ta conſcience. Il avoit à peine achevé ces paroles, que j'entendis le carillon d'un trouſſeau de clefs, où il choiſiſſoit celle de mon cachot. Il avoit le dos tourné; c'eſt pourquoi de peur qu'il ne ſe vengeât du malheur de ſa viſite, je tirai dextrement de leur cache trois piſtoles, & je lui dis: monſieur le concierge, voilà une piſtole, je vous ſupplie de me faire apporter un morceau, je n'ai pas mangé depuis onze heures. Il la reçut fort gracieuſement, & me proteſta que mon déſaſtre le touchoit. Quand je connus ſon cœur adouci: en voilà encore une, continuai-je, pour reconnoître la peine que je ſuis honteux de vous donner. Il ouvrit l'oreille, le cœur & la main; & j'ajoutai lui en comptant trois au lieu de deux, que par cette troiſième, je le ſuppliois de mettre, auprès de moi, l'un de ſes garçons, pour me tenir compagnie, parce que les malheureux doivent craindre la ſolitude.

Ravi de ma prodigalité, il me promit tou-

tes choſes, m'embraſſa les genoux, déclama contre la Juſtice, me dit qu'il voyoit bien que j'avois des ennemis, mais que j'en viendrois à mon honneur, que j'euſſe bon courage, & qu'au reſte il s'engageoit, auparavant qu'il fût trois jours, de faire blanchir mes manchettes. Je le remerciai très-ſérieuſement de ſa courtoiſie; & après mille accolades dont il penſa m'étrangler, ce cher ami verrouilla la porte.

Je demeurai tout ſeul, & fort mélancolique, le corps arrondi ſur un boteau de paille en poudre: elle n'étoit pas pourtant ſi menue, que plus de cinquante rats ne la broyaſſent encore. La voûte, les murailles & le plancher, étoient compoſés de ſix pierres de tombes, afin qu'ayant la mort deſſus, deſſous, & à l'entour de moi, je ne puſſe douter de mon enterrement. La froide bave des limas & le gluant venin des crapauds, me couloit ſur le viſage: les poux y avoient les dents plus longues que le corps. Je me voyois travaillé de la pierre, qui ne me faiſoit pas moins de mal pour être externe. Enfin je penſe que pour être Job, il ne me manquoit plus qu'une femme & un pot caſſé.

Je vainquis-là pourtant toute la dureté de deux heures très-difficiles, quand le bruit d'une

groſſes de clef, joint à celui des verroux de ma porte, me réveilla de l'attention que je prêtois à mes douleurs. Enſuite du tintamarre, j'apperçus à la clarté d'une lampe, un certain ruſtaut. Il ſe déchargea d'une terrine entre mes jambes: & là, là, dit-il, ne vous affligez point, voilà du potage aux choux, que quand ce ſeroit.... tant y a, c'eſt de la propre ſoupe de notre maîtreſſe; & ſi par ma foi, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goutte de graiſſe. Diſant cela, il trempe ſes cinq doigts juſqu'au fond, pour m'inviter d'en faire autant. Je travaillai après l'original, de peur de le décourager; & lui d'un œil de jubilation: morguienne, s'écria-t-il, vous êtes bon frere. On dit qu'ous avez des envieux; jernigué, ſont des traîtres, oui, tétigué, ſont des traîtres: hé, qu'ils y viennent donc pour voir. O bien, bien, tant y a, toujours va qui danſe. Cette naïveté m'enfla deux ou trois fois la gorge pour en rire. Je fus pourtant ſi heureux que de m'en empêcher: je voyois que la fortune ſembloit m'offrir en ce maraut une occaſion pour ma liberté, c'eſt pourquoi il m'étoit très-important de choyer ſes bonnes graces; car d'échapper par d'autres voies, l'architecte qui bâtit ma priſon, y ayant fait pluſieurs entrées, ne s'étoit pas ſouvenu d'y faire une ſortie. Toutes

ces conſidérations furent cauſe que pour le ſonder, je lui parlai ainſi : tu es pauvre, mon grand ami, n'eſt-il pas vrai ? Hélas ! monſieu, répondit le ruſtre, quand vous arriveriez de chez le devin, vous n'auriez pas mieux frappé au but. Tiens donc, continuai-je, prens cette piſtole.

Je trouvai ſa main ſi tremblante, lorſque je la mis dedans, qu'à peine la put-il fermer. Ce commencement me ſembla de mauvaiſe augure ; toutefois je connus bientôt, par la ferveur de ſes remercimens, qu'il n'avoit tremblé que de joie : cela fut cauſe que je pourſuivis : mais ſi tu étois homme à vouloir participer à l'accompliſſement d'un vœu que j'ai fait, vingt-piſtoles, outre le ſalut de ton ame, ſeroient à toi comme ton chapeau ; car tu ſauras qu'il n'y a pas un bon quart-d'heure, enfin un moment auparavant ton arrivée, qu'un ange m'eſt apparu, & m'a promis de faire connoître la juſtice de ma cauſe, pourvu que j'aille demain faire dire une meſſe à Notre-Dame de ce bourg, au grand-autel. J'ai voulu m'excuſer ſur ce que j'étois enfermé trop étroitement : mais il m'a répondu, qu'il viendroit un homme envoyé du geolier pour me tenir compagnie, auquel je n'aurois qu'à commander de ſa part de me conduire à l'égliſe, & me reconduire en pri-

ſon; que je lui recommandaſſe le ſecret, & d'obéir ſans réplique, ſur peine de mourir dans l'an : & s'il doutoit de ma parole, je lui dirois, aux enſeignes qu'il eſt confrere du ſcapulaire. Or le lecteur ſaura qu'auparavant j'avois entrevu par la fente de ſa chemiſe un ſcapulaire, qui me ſuggera toute la tiſſure de cette apparition : & oui da, dit-il, mon bon ſeigneur, je ferons ce que l'ange nous a commandé : mais il faut donc que ce ſoit à neuf heures, parce que notre maître ſera pour lors à Toulouſe aux accordailles de ſon fils avec la fille du maître des hautes œuvres : dame acouté, le bouriau a un nom auſſi-bian qu'un ciron : on dit qu'elle aura de ſon pere en mariage, autant d'écus comme il faut pour la rançon d'un roi. Enfin elle eſt belle & riche, mais ces morceaux-là n'ont garde d'arriver à un pauvre garçon. Hélas ! mon bon monſieur, faut que vous ſachiez.... Je ne manquai pas à cet endroit de l'interrompre; car je preſſentois par ce commencement de digreſſion, une longue enchaînure de coq-à-l'âne. Or après que nous eûmes bien digéré notre complot, le fuſtaut prit congé de moi. Il ne manqua pas le lendemain de me venir déterrer juſtement à l'heure promiſe. Je laiſſai mes habits dans la priſon, & je m'équipai de guenilles; car afin de n'être

pas reconnu, nous l'avions ainſi concerté la veille. Si-tôt que nous fûmes à l'air, je n'oubliai point de lui compter ſes vingt piſtoles. Il les regarda fort, & même avec de grands yeux. Elles ſont d'or & de poids, lui dis-je, ſur ma parole. Hé, monſieur, me répliqua-t-il, ce n'eſt pas à cela que je ſonge; mais je ſonge que la maiſon du grand Macé eſt à vendre, avec ſon clos & ſa vigne. Je l'aurai bien pour deux cens francs, il faut huit jours à bâtir le marché; & je voudrois vous prier, mon bon monſieur, ſi c'étoit votre plaiſir, de faire que juſqu'à tant que le grand Macé tienne bien comptées vos piſtoles dans ſon coffre, elles ne deviennent point feuilles de chêne. La naïveté de ce coquin me fit rire. Cependant nous continuâmes de marcher vers l'égliſe, où nous arrivâmes. Quelque temps après on y commença la grand'meſſe: mais ſi-tôt que je vis mon garde qui ſe levoit à ſon rang pour aller à l'offrande, j'arpentai la nef de trois ſauts, & en autant d'autres, je m'égarai preſtement dans une ruelle détournée. De toutes les diverſes penſées qui m'agitèrent en cet inſtant, celle que je ſuivis, fut de gagner Toulouſe, dont ce bourg-là n'étoit diſtant que d'une demi-lieue, à deſſein d'y prendre la poſte. J'arrivai aux fauxbourgs d'aſſez bonne-heure; mais je

reſtai ſi honteux, de voir tout le monde qui me regardoit, que j'en perdis contenance. La cauſe de leur étonnemement procédoit de mon équipage; car comme en matière de gueuſerie j'étois aſſez nouveau, j'avois arrangé ſur moi mes haillons ſi bizarrement, qu'avec une démarche qui ne convenoit point à l'habit, je paroiſſois moins un pauvre qu'un maſcarade; outre que je paſſois vîte, la vue baſſe, & ſans demander. A la fin conſidérant qu'une attention ſi univerſelle me menaçoit d'une ſuite dangereuſe, je ſurmontai ma honte. Auſſi-tôt que j'appercevois quelqu'un me regarder, je lui tendois la main. Je conjurois même la charité de ceux qui ne me regardoient point: mais admirez comme bien ſouvent pour vouloir accompagner de trop de circonſpections les deſſeins où la fortune veut avoir quelque part, nous les ruinons en irritant cet orgueilleuſe. Je fais cette réflexion au ſujet de mon aventure; car ayant apperçu un homme vêtu en bourgeois médiocre, de qui le dos étoit tourné vers moi: monſieur, lui dis-je, le tirant par ſon manteau, ſi la compaſſion peut toucher.... Je n'avois pas entamé le mot qui devoit ſuivre, que cet homme tourna la tête. O Dieu! que devint-il; mais ô Dieu! que devins-je moi-même? Cet homme étoit mon

geolier. Nous reſtâmes tous deux conſternés d'admiration, de nous voir où nous nous voyions. J'étois tout dans ſes yeux, il employoit toute ma vue. Enfin le commun intérêt, quoique bien différent, nous tira, l'un & l'autre, de l'extaſe où nous étions plongés. Ah! miſérable que je ſuis, s'écria le geolier, faut-il donc que je ſois attrappé? Cette parole à double ſens m'inſpira auſſi-tôt le ſtratagême que vous allez entendre. Hé main-forte, meſſieurs, main-forte, à la Juſtice, criai-je tant que je pus glapir. Ce voleur a dérobé les pierreries de la comteſſe des Mouſſeaux; je le cherche depuis un an. Meſſieurs, continuai-je tout échauffé, cent piſtoles pour qui l'arrêtera. J'avois à peine lâché ces mots, qu'une troupe de canaille éboula ſur le pauvre ébahi. L'étonnement où mon extraordinaire impudence l'avoit jetté, joint à l'imagination qu'il avoit, que ſans avoir, comme un corps glorieux, pénétré ſans fraction les murailles de mon cachot je ne pouvois m'être ſauvé, le tranſit tellement, qu'il fut long-temps hors de lui-même. A la fin toutefois il ſe reconnut, & les premieres paroles qu'il employa pour détromper le petit peuple, furent, qu'on ſe gardât de ſe méprendre, qu'il étoit fort homme d'honneur. Indubitablement il alloit découvrir tout le myſ-

tère : mais une douzaine de fruitières, de laquais & de porte-chaises, desireux de me servir pour mon argent, lui fermèrent la bouche à coups de poings ; & d'autant qu'ils se figuroient que leur récompense seroit mesurée aux outrages dont ils insulteroient à la foiblesse de ce pauvre dupé, chacun accouroit y toucher du pied ou de la main. Voyez l'homme d'honneur, clabaudoit cette racaille ! Il n'a pourtant pu s'empêcher de dire, dès qu'il a reconnu monsieur, qu'il étoit attrappé. Le bon de la comédie, c'est que mon geolier étant en ses habits de fête, il avoit honte de s'avouer marguillier du bourreau, & craignoit même se découvrant d'être encore mieux battu. Moi de mon côté, je pris l'essor durant le plus chaud de la bagare. J'abandonnai mon salut à mes jambes ; elles m'eurent bientôt mis en franchise : mais pour mon malheur, la vue que tout le monde recommençoit à jetter sur moi, me rejetta tout de nouveau dans mes premières allarmes. Si le spectacle de cent guenilles qui, comme un branle de petits gueux, dansoient à l'entour de moi, excitoit un bayeur à me regarder, je craignois qu'il ne lût sur mon front, que j'étois un prisonnier échappé. Si un passant sortoit la main de dessous son manteau, je me le figurois un sergent, qui

allongeoit le bras pour m'arrêter. Si j'en remarquois un autre arpentant le pavé, ſans me rencontrer des yeux, je me perſuadois qu'il feignoit de ne m'avoir pas vu, afin de me ſaiſir par derrière. Si j'appercevois un marchand entrer dans ſa boutique, je diſois : il va décrocher ſa hallebarde. Si je rencontrois un quartier plus chargé de peuple qu'à l'ordinaire : tant de monde, penſois-je, ne s'eſt point aſſemblé-là ſans deſſein. Si un autre étoit vuide, on eſt ici près à me guetter. Un embarras s'oppoſoit-il à ma fuite, on a barricadé les rues pour m'enclore. Enfin ma peur ſubornant ma raiſon, chaque homme me ſembloit un archer ; chaque parole, arrêtez; & chaque bruit, l'inſupportable croaſſement des verroux de ma priſon paſſée. Ainſi travaillé de cette terreur panique, je réſolus de gueuſer encore, afin de traverſer ſans ſoupçon le reſte de la ville juſqu'à la poſte. Mais de peur qu'on ne me reconnût à la voix, j'ajoutai à l'exercice de Quaiſman, l'adreſſe de contrefaire le muet. Je m'avance donc vers ceux que j'apperçois qui me regardent : je pointe un doigt deſſous le menton, puis deſſus la bouche, & je l'ouvre en bâillant, avec un cri non articulé, pour faire entendre par ma grimace, qu'un pauvre muet demande l'aumône. Tantôt

par charité on me donnoit un compâtiſſement d'épaule; tantôt je me ſentois fourrer une bride au poing; & tantôt j'entendois des femmes murmurer, que je pourrois bien en Turquie avoir été de cette façon martyriſé pour la foi. Enfin j'appris que la gueuſerie eſt un grand livre, qui nous enſeigne les mœurs des peuples, à meilleur marché que tous ces grands voyages de Colomb & de Magellan.

Ce ſtratagême pourtant ne put encore laſſer l'opiniâtreté de ma deſtinée, ni gagner ſon mauvais naturel : mais à quelle autre invention pouvois-je recourir? Car de traverſer une grande ville comme Toulouſe, où mon eſtampe m'avoit fait connoître même aux harangères, bariolé de guenilles auſſi bourues que celles d'un arlequin, n'étoit-il pas vraiſemblable que je ſerois obſervé & reconnu incontinent, & que le contre-charme de ce danger étoit le perſonnage de gueux, dont le rôle ſe joue ſous toutes ſortes de viſages? Et puis, quand cette ruſe n'auroit pas été projettée avec toutes les circonſpections qui la devoient accompagner, je penſe que parmi tant de funeſtes conjonctures, c'étoit avoir le jugement bien fort, de ne pas devenir inſenſé.

J'avançois donc chemin, quand tout à coup je me ſentis obligé de rebrouſſer arrière; car

me tenir ; l'un me traînoit par les cheveux, un autre par le collet, pendant que les moins passionnés me fouilloient. La quête fut plus heureuse que celle de la prison, ils trouvèrent le reste de mon or.

Comme ces charitables médecins s'occupoient à guérir l'hydropisie de ma bourse, un grand bruit s'éleva ; toute la place retentit de ces mots, tue, tue, & en même tems je vis briller des épées. Ces messieurs qui me traînoient, crièrent que c'étoient les archers du grand-prévôt, qui leur vouloient dérober cette capture. Mais prenez garde, me dirent-ils, me tirant plus fort qu'à l'ordinaire, de cheoir entre leurs mains, car vous seriez condamné en vingt-quatre heures, & le roi ne vous sauveroit pas. A la fin pourtant effrayés eux-mêmes du chamaillis qui commençoit à les atteindre, ils m'abandonnèrent si universellement, que je demeurai tout seul au milieu de la rue, pendant que les aggresseurs faisoient boucherie de tout ce qu'ils rencontroient. Je vous laisse à penser si je pris la fuite, moi qui avois également à craindre l'un & l'autre parti. En peu de tems, je m'éloignai de la bagarre ; mais comme déjà je demandois le chemin de la poste, un torrent de peuple qui fuyoit la mêlée, dégorgea dans ma rue. Ne pouvant résister

réſiſter à la foule, je la ſuivis; & me fâchant de courir ſi long-tems, je gagnai à la fin une petite porte ſombre, où je me jettai pêle-mêle avec d'autres fuyards. Nous la baclâmes deſſus nous; puis quand tout le monde eut repris haleine: camarades, dit un de la troupe, ſi vous m'en croyez, paſſons les deux guichets, & tenons fort dans le preau. Ces épouvantables paroles frappèrent mes oreilles d'une douleur ſi ſurprenante, que je penſai tomber mort ſur la place. Hélas! tout auſſi-tôt, mais trop tard, je m'apperçus qu'au lieu de me ſauver dans un aſyle comme je croyois, j'étois venu me jetter moi-même en priſon, tant il eſt impoſſible d'échapper à la vigilance de ſon étoile. Je conſidérai cet homme plus attentivement, & je le reconnus pour un des archers qui m'avoient ſi long-tems pourſuivi: la ſueur froide m'en monta au front, je devins pâle, & prêt à m'évanouir. Ceux qui me virent ſi foible, émus de compaſſion, demandèrent de l'eau; chacun s'approcha pour me ſecourir, & par malheur ce maudit archer fut des plus empreſſés; il n'eut pas jetté les yeux ſur moi, qu'auſſi-tôt il me reconnut. Il fit ſigne à ſes compagnons, & en même tems on me ſalua d'un, je vous fais priſonnier de par la roi. Il ne fallut pas aller loin pour m'écrouer.

Je demeurai dans la morgue jusqu'au soir; où chaque guichetier l'un après l'autre, par une exacte dissection des parties de mon visage, venoit tirer mon tableau sur la toile de sa mémoire.

A sept heures sonantes, le bruit d'un trousseau de clefs donna le signal de la retraite. On me demanda si je voulois être conduit à la chambre d'une pistole? Je répondis d'un baissement de tête. De l'argent donc? me répliqua ce guide. Je connus bien que j'étois en lieu où il m'en faudroit avaler bien d'autres: c'est pourquoi je le priai, en cas que sa courtoisie ne pût se résoudre à me faire crédit jusqu'au lendemain, qu'il dît de ma part au geolier, de me rendre la monnoie qu'on m'avoit prise. Oh par ma foi, répondit ce maraut, notre maître a bon cœur, il ne rend rien. Est-ce donc que pour votre beau nez.... Hé allons, allons aux cachots noirs. En achevant ces paroles, il me montra le chemin par un grand coup de son trousseau de clefs, la pesanteur duquel me fit culbuter & griller du haut en bas d'une montée obscure, jusqu'au pied d'une porte qui m'arrêta; encore n'aurois-je pas reconnu que c'en étoit une, sans l'éclat du choc dont je la heurtai, car je n'avois plus mes yeux, ils étoient demeurés au haut de

l'eſcalier ſous la figure d'une chandelle que tenoit à quatre-vingt marches au-deſſus de moi mon bourreau de conducteur. Enfin cet homme tigre pian piano deſcendu, démêla trente groſſes ſerrures, décrocha autant de barres, & le guichet ſeulement entre-bâillé, d'une ſecouſſe de genouil il m'engouffra dans cette foſſe, dont je n'eus pas le tems de remarquer toute l'horreur, tant il retira vîte après lui la porte. Je demeurai dans la bourbe juſqu'aux genoux. Si je penſois gagner le bord, j'enfonçois juſqu'à la ceinture : le glouſſement terrible des crapauds, qui patogeoient dans la vaſe, me faiſoit ſouhaiter d'être ſourd; je ſentois des lezards monter le long de mes cuiſſes, des couleuvres m'entortiller le col; & j'en entrevis une à la ſombre clarté de ſes prunelles étincelantes qui, de ſa gueule toute noire de venin, dardoit une langue à trois pointes, dont la bruſque agitation paroiſſoit une foudre, où ſes regards mettoient le feu.

D'exprimer le reſte, je ne puis, il ſurpaſſe toute créance; & puis je n'oſe tâcher à m'en reſſouvenir, tant je crains que la certitude où je penſe être d'avoir franchi ma priſon, ne ſoit un ſonge, duquel je me vais éveiller. L'aiguille avoit marqué dix heures au cadran de la groſſe tour, avant que perſonne eût frappé à mon

tombeau : mais environ ce tems-là, comme déjà la douleur d'une amère triſteſſe commençoit à me ſerrer le cœur, & déſordonner ce juſte accord qui fait la vie, j'entendis une voix laquelle m'avertiſſoit de ſaiſir la perche qu'on me préſentoit. Après avoir, dans l'obſcurité, tâtonné aſſez long-tems pour la trouver, j'en rencontrai un bout, je le pris tout ému, & mon geolier tirant l'autre à ſoi, me pêcha du milieu de ce marécage. Je me doutai que mes affaires avoient pris une autre face, car il me fit de profondes civilités, ne me parla que la tête nue, & me dit que cinq ou ſix perſonnes de condition attendoient dans la cour pour me voir. Il n'eſt pas juſqu'à cette bête ſauvage, qui m'avoit enfermé dans la cave que je vous ai décrite, lequel eut l'impudence de m'aborder ; & un genouil en terre m'ayant baiſé les mains, de l'une de ſes pattes, il m'ôta quantité de limas qui s'étoient colés à mes cheveux ; & de l'autre, il fit cheoir un gros tas de ſangſues dont j'avois le viſage maſqué.

Après cette admirable courtoiſie : au moins, me dit-il, mon bon ſeigneur, vous vous ſouviendrez de la peine & du ſoin qu'a pris auprès de vous le gros Nicolas. Pardi, écoutez, quand c'eût été pour le roi, ce n'eſt pas pour vous le

reprocher dà. . . . Outré de l'effronterie du maraut, je lui fis ſigne que je m'en ſouviendrois. Par mille détours effroyables j'arrivai enfin à la lumière, & puis dans la cour, où ſi-tôt que je fus entré, deux hommes me ſaiſirent, que d'abord je ne pus connoître, à cauſe qu'ils s'étoient jettés ſur moi en même tems, & me tenoient l'un & l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus long-tems ſans les deviner; mais les tranſports de leur amitié prenant un peu de trève, je reconnus mon cher Colignac & le brave marquis. Colignac avoit le bras en écharpe, & Cuſſan fut le premier qui ſortit de ſon extaſe. Hélas! dit-il, nous n'aurions jamais ſoupçonné un tel déſaſtre, ſans votre coureur & le mulet, qui ſont arrivés cette nuit aux portes de mon château. Leur poitrail, leurs ſangles, leur croupière, tout étoit rompu, & cela nous a fait préſager quelque choſe de votre malheur. Nous ſommes montés auſſi-tôt à cheval, & n'avons pas cheminé deux ou trois lieues vers Colignac, que tout le pays ému de cet accident, nous en a particulariſé les circonſtances. Au galop en même tems nous avons donné juſqu'au bourg où vous étiez en priſon; mais y ayant appris votre évaſion, ſur le bruit qui couroit que vous aviez tourné du côté de Toulouſe; avec

ce que nous avions de nos gens, nous y sommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles, nous a dit qu'on vous avoit repris. En même tems nous avons pouſſé nos chevaux vers cette priſon; mais d'autres gens nous ont aſſurés que vous vous étiez évanoui de la main des ſergens: & comme nous avancions toujours chemin, des bourgeois ſe contoient l'un à l'autre que vous étiez devenu inviſible. Enfin, à force de prendre langue, nous avons ſu qu'après vous avoir pris, perdu & repris, je ne ſai combien de fois, on vous menoit à la priſon de la groſſe tour. Nous avons coupé chemin à vos archers, & d'un bonheur plus apparent que véritable, nous les avons rencontrés en tête, attaqués, combattus, & mis en fuite; mais nous n'avons pu apprendre des bleſſés mêmes que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, juſqu'à ce matin qu'on nous eſt venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-même vous ſauver en priſon. Colignac eſt bleſſé en pluſieurs endroits, mais fort légèrement. Au reſte, nous venons de mettre ordre que vous fuſſiez logé dans la plus belle chambre d'ici. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous ſeul tout au haut de la groſſe tour, dont la terraſſe vous ſervira

de balcon ; vos yeux, du moins, feront en liberté, malgré le corps qui les attache. Ah ! mon cher Dyrcona, s'écria le comte, prenant alors la parole, nous fûmes bien malheureux de ne pas t'emmener, quand nous partîmes de Colignac ! Mon cœur, par une triſteſſe aveugle, dont j'ignorois la cauſe, me prédiſoit je ne ſai quoi d'épouvantable : mais n'importe, j'ai des amis, tu es innocent ; & en tout cas je ſai fort bien comment on meurt glorieuſement. Une ſeule choſe me déſeſpère. Le maraut ſur lequel je voulois eſſayer les premiers coups de ma vengeance (tu conçois bien que je parle de mon curé), n'eſt plus en état de la reſſentir ; ce miſérable a rendu l'ame. Voici le détail de ſa mort. Il couroit avec ſon ſerviteur, pour chaſſer ton coureur dans ſon écurie, quand ce cheval, d'une fidélité par qui peut-être les ſecrettes lumières de ſon inſtinct ont redoublé, tout fougueux ſe mit à ruer, mais avec tant de furie & de ſuccès, qu'en trois coups de pied contre leſquels la tête de ce bufle échoua, il fit vaquer ſon bénéfice. Tu ne comprens pas, ſans doute, les cauſes de la haine de cet inſenſé, mais je te les veux découvrir. Sache donc, pour prendre l'affaire de plus haut, que ce ſaint homme, normand de nation, & chicaneur de ſon métier, qui deſſervoit, ſelon l'argent, des pélerins,

une chapelle abandonnée, jetta un dévolut ſur la cure de Colignac; & que malgré tous mes efforts pour maintenir le poſſeſſeur dans ſon bon droit, le drôle patelina ſi bien ſes juges, qu'à la fin, malgré nous, il fut notre paſteur.

Au bout d'un an il me plaida auſſi, ſur ce qu'il entendoit que je payaſſe la dîme. On eut beau lui repréſenter, que de tems immémorial ma terre étoit franche, il ne laiſſa pas d'intenter ſon procès qu'il perdit; mais dans les procédures il fit naître tant d'incidens, qu'à force de pulluler, plus de vingt autres procès ont germé de celui-là, qui demeureront au croc, grace au cheval dont le pied s'eſt trouvé plus dur que la cervelle de M. Jean. Voilà tout ce que je puis conjecturer du vertigo de notre paſteur. Mais admirez avec quelle prévoyance il conduiſoit ſa rage. On vient de m'aſſurer que s'étant mis en tête le malheureux deſſein de ta priſon, il avoit ſecrettement permuté la cure de Colignac contre une autre cure en ſon pays, où il s'attendoit de ſe retirer auſſi-tôt que tu ſerois pris. Son ſerviteur même a dit, que voyant ton cheval près de ſon écurie, il lui avoit entendu murmurer, que c'étoit de quoi le mener en lieu où on ne l'atteindroit pas.

Enſuite de ce diſcours, Colignac m'avertit de me défier des offres & des viſites que me rendroit peut-être une perſonne très-puiſſante,

qu'il me nomma ; que c'étoit par ſon crédit que meſſire Jean avoit gagné le procès du dévolut ; & que cette perſonne de qualité avoit ſollicité l'affaire pour lui, en paiement des ſervices que ce bon prêtre, du tems qu'il étoit cuiſtre, avoit rendu au collège à ſon fils. Or, continua Colignac, comme il eſt bien mal-aiſé de plaider ſans aigreur, & ſans qu'il reſte à l'ame un caractère d'inimitié qui ne s'efface plus, encore qu'on nous ait rapatriés, il a toujours depuis cherché ſecrettement les occaſions de me traverſer. Mais il importe, j'ai plus de parens que lui dans la robe, & ai beaucoup d'amis, ou tout au pis nous ſaurons y interpoſer l'autorité royale.

Après que Colignac eut dit, ils tâchèrent l'un & l'autre de me conſoler ; mais ce fut par les témoignages d'une douleur ſi tendre, que la mienne s'en augmenta.

Sur ces entrefaites, mon géolier nous vint retrouver, pour nous avertir que la chambre étoit prête. Allons la voir, répondit Cuſſan ; il marcha, & nous le ſuivîmes. Je la trouvai fort ajuſtée. Il ne me manque rien, leur dis-je, ſinon des livres. Colignac me promit de m'envoyer dès le lendemain tous ceux dont je lui donnerois la liſte. Quand nous eûmes bien conſidéré & bien reconnu par la hauteur de ma tour, par les foſſés à fonds de cuve, qui l'en-

vironnoient, & par toutes les diſpoſitions de mon appartement, que de me ſauver étoit une entrepriſe hors du pouvoir humain ; mes amis ſe regardant l'un l'autre, & puis jettant les yeux ſur moi, ſe mirent à pleurer : mais comme ſi tout à coup notre douleur eût fléchi la colère du ciel, une ſoudaine joie s'empara de mon ame, la joie attira l'eſpérance ; & l'eſpérance, de ſecrètes lumières, dont ma raiſon ſe trouva tellement éblouie, que d'un emportement, qui me ſembloit ridicule à moi-même : allez, leur dis-je, allez m'attendre à Colignac, j'y ſerai dans trois jours ; & envoyez-moi tous les inſtrumens de mathématique, avec leſquels je travaille ordinairement. Au reſte, vous trouverez dans une grande boîte force cryſtaux taillés de diverſes façons, ne les oubliez pas ; toutefois j'aurai plutôt fait de ſpécifier dans un mémoire les choſes dont j'ai beſoin.

Ils ſe chargèrent du billet que je leur donnai, ſans pouvoir pénétrer mon intention ; après quoi je les congédiai.

Depuis leur départ, je ne fis que ruminer à l'exécution des choſes que j'avois préméditées, & j'y ruminois encore le lendemain, quand on m'apporta, de leur part, tout ce que ce j'avois marqué au catalogue. Un valet de chambre de Colignac me dit, qu'on n'avoit point vu ſon maître depuis le jour précédent, & qu'on ne

ſavoit ce qu'il étoit devenu. Cet accident ne me troubla point, parce qu'auſſi-tôt il me vint à la penſée qu'il ſeroit poſſible qu'il fût allé en cour ſolliciter ma ſortie : c'eſt pourquoi, ſans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentai, je rabotai, je colai ; enfin je conſtruiſis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boîte fort légère, & qui fermoit fort juſte : elle étoit haute de ſix pieds ou environ, & large de trois en quarré. Cette boîte étoit trouée par en-bas ; & par-deſſus la voute qui l'étoit auſſi, je poſai un vaiſſeau de cryſtal troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutiſſoit juſtement, & s'enchaſſoit dans le pertuis que j'avois pratiqué au chapiteau.

Le vaſe étoit conſtruit exprès à pluſieurs angles, & en forme d'icoſaëdre, afin que chaque facette étant convexe & concave, ma boule produisît l'effet d'un miroir ardent.

Le géolier ni ſes guichetiers ne montoient jamais à ma chambre qu'ils ne me rencontraſſent occupé à ce travail ; mais ils ne s'en étonnoient point, à cauſe de toutes les gentilleſſes de méchanique qu'ils voyoient dans ma chambre, dont je me diſois l'inventeur. Il y avoit entr'autres une horloge à vent, un œil artificiel

avec lequel on voit la nuit, une ſphère où les aſtres ſuivent le mouvement qu'ils ont dans le ciel ; tout cela leur perſuadoit que la machine où je travaillois étoit une curioſité ſemblable ; & puis l'argent dont Colignac leur graiſſoit les mains, les faiſoit marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or, il étoit neuf heures du matin, mon géolier étoit deſcendu, & le ciel étoit obſcurci, quand j'expoſai cette machine au ſommet de ma tour, c'eſt-à-dire au lieu le plus découvert de ma terraſſe : elle fermoit ſi clos, qu'un ſeul grain d'air, hormis par les deux ouvertures, ne s'y pouvoit gliſſer ; & j'avois emboîté par-dedans un petit ais fort léger qui ſervoit à m'aſſeoir.

Tout cela diſpoſé de la ſorte, je m'enfermai dedans, & j'y demeurai près d'une heure, attendant ce qu'il plairoit à la fortune d'ordonner de moi.

Quand le ſoleil débarraſſé de nuages commença d'éclairer ma machine, cet icoſaëdre tranſparent qui recevoit à travers ſes facettes les tréſors du ſoleil, en répandoit par le bocal la lumière dans ma cellule ; & comme cette ſplendeur s'affoibliſſoit à cauſe des rayons qui ne pouvoient ſe replier juſqu'à moi ſans ſe rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté tempérée convertiſſoit ma chaſſe en un petit ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirois avec extaſe la beauté d'un coloris ſi mêlangé ; & voici que tout à coup je ſens mes entrailles émues de la même façon que les ſentiroit treſſaillir quelqu'un enlevé par une poulie.

J'allois ouvrir mon guichet, pour connoître la cauſe de cette émotion ; mais comme j'avançois la main, j'apperçus par le trou du plancher de ma boîte, ma tour déja fort baſſe au-deſſous de moi ; & mon petit château en l'air, pouſſant mes pieds contremont, me fit voir en un tournemain Toulouſe qui s'enfonçoit en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cauſe d'un eſſor ſi ſubit, mais à cauſe de cet épouvantable emportement de la raiſon humaine au ſuccès d'un deſſein qui m'avoit même effrayé en l'imaginant. Le reſte ne me ſurprit pas ; car j'avois bien prévu que le vuide qui ſurviendroit dans l'icoſaëdre, à cauſe des rayons unis du ſoleil par les verres concaves, attireroit pour le remplir une furieuſe abondance d'air, dont ma boîte ſeroit enlevée ; & qu'à meſure que je monterois, l'horrible vent qui s'engouffreroit par le trou, ne pourroit s'élever juſqu'à la voûte, qu'en pénétrant cette machine avec furie il ne la pouſsât en haut. Quoique mon deſſein fût digéré avec beaucoup de précaution, une circonſtance toutefois me trompa, pour

ſans doute, ne me ſauroit atteindre, à cauſe que cette douleur n'étant qu'un inſtinct de nature, avec lequel elle oblige les animaux à réparer par l'aliment ce qui ſe perd de leur ſubſtance; aujourd'hui qu'elle ſent que le ſoleil, par ſa pure, continuelle & voiſine irradiation, me fait plus réparer de chaleur radicale, que je n'en perds, elle ne me donne plus cette envie qui me ſeroit inutile. J'objectois pourtant à ces raiſons, que puiſque le tempérament qui fait la vie, conſiſtoit non-ſeulement en chaleur naturelle, mais en humide radical, où ce feu ſe doit attacher comme la flamme à l'huile d'une lampe; les rayons ſeuls de ce braſier vital ne pouvoient faire l'ame, à moins que de rencontrer quelque matière onctueuſe qui les fixât. Mais tout auſſi-tôt je vainquis cette difficulté, après avoir pris garde que dans nos corps l'humide radical, & la chaleur naturelle, ne ſont rien qu'une même choſe: car ce que l'on appelle humide, ſoit dans les animaux, ſoit dans le ſoleil, cette grande ame du monde, n'eſt qu'une fluxion d'étincelles plus continues, à cauſe de leur mobilité; & ce que l'on nomme chaleur, eſt une brouine d'atômes de feu, qui paroiſſent moins déliés, à cauſe de leur interruption; mais quand l'humide & la chaleur radicale ſeroient deux choſes diſtinctes, il eſt conſ-

tant

tant que l'humide ne seroit pas nécessaire pour vivre si proche du soleil; car puisque cet humide ne sert dans les vivans, que pour arrêter la chaleur qui s'exhaleroit trop vîte, & ne seroit pas réparée assez tôt; je n'avois garde d'en manquer dans une région où de ces petits corps de flamme qui font la vie, il s'en réunissoit davantage à mon être, qu'il ne s'en détachoit.

Une autre chose peut causer de l'étonnement; savoir, pourquoi les approches de ce globe ardent ne me consumoient pas, puisque j'avois presque atteint la pleine activité de sa sphère; mais en voici la raison. Ce n'est point à proprement parler, le feu même qui brûle, mais une matière plus grosse, que le feu pousse çà & là par les élans de sa nature mobile; & cette poudre de bluettes, que je nomme feu, par elle-même mouvante, tient possible toute son action de la rondeur de ses atômes; car ils chatouillent, échauffent ou brûlent, selon la figure des corps qu'ils traînent avec eux. Ainsi la paille ne jette pas une flamme si ardente que le bois; le bois brûle avec moins de violence que le fer; & cela procède de ce que le feu de fer, de bois & de paille, quoiqu'en soi le même feu, agit toutefois diversement, selon la diversité des corps qu'il remue: c'est pourquoi dans la paille, le feu (cette poussière quasi spirituelle)

n'étant embarraſſé qu'avec un corps mol, il eſt corroſif : dans le bois, dont la ſubſtance eſt plus compacte, il entre plus durement ; & dans le fer, dont la maſſe eſt preſque tout-à-fait ſolide, & liée de parties angulaires, il pénètre & conſomme ce qu'on y jette en un tournemain. Toutes ces obſervations étant familières, on ne s'étonnera point que j'approchaſſe du ſoleil ſans être brûlé, puiſque ce qui brûle n'eſt pas le feu, mais la matière où il eſt attaché ; & que le feu du ſoleil ne peut être mêlé d'aucune matière. N'expérimentons-nous pas même que la joie qui eſt un feu, parce qu'il ne remue qu'un ſang aérien, dont les particules fort déliées gliſſent doucement contre les membranes de notre chair, chatouille & fait naître je ne ſai quelle aveugle volupté ; & que cette volupté, ou pour mieux dire, ce premier progrès, de douleur, n'arrivant pas juſqu'à menacer l'animal de mort, mais juſqu'à lui faire ſentir que l'envie cauſe un mouvement à nos eſprits, que nous appellons joie. Ce n'eſt pas que la fièvre, encore qu'elle ait des accidens tout contraires, ne ſoit un feu enveloppé dans un corps, dont les grains ſont cornus, tel qu'eſt la bile âcre, ou la mélancolie ; qui venant à darder ſes pointes crochues par-tout où ſa nature mobile le promet, perce, coupe, écorche, & produit par

cette agitation violente, ce qu'on appelle ardeur de fièvre : mais cette enchaînure de preuves est fort inutile ; les expériences les plus vulgaires suffisent pour convaincre les aheurtés. Je n'ai pas de tems à perdre, il faut penser à moi : je suis, à l'exemple de Phaëton, au milieu d'une carrière où je ne saurois rebrousser, & dans laquelle si je fais un faux pas, toute la nature ensemble n'est point capable de me secourir.

Je reconnus très-distinctement, comme autrefois j'avois soupçonné en montant à la lune, qu'en effet c'est la terre qui tourne d'orient en occident à l'entour du soleil, & non pas le soleil autour d'elle ; car je voyois ensuite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la mer mediterranée, puis la Grece, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, & enfin le Japon, passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; & quelques heures après mon élévation, toute la mer du sud ayant tourné, laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique.

Je distinguai clairement toutes ces révolutions, & je me souviens même que long-tems après je vis encore l'Europe remonter une fois sur la scéne, mais je n'y pouvois plus remarquer séparément les états, à cause de mon exalta-

tion qui devint trop haute. Je laiſſai ſur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, pluſieurs terres comme la nôtre, ou pour peu que j'atteigniſſe les ſphéres de leur activité, je me ſentois fléchir : toutefois la rapide vigueur de mon eſſor ſurmontoit celle de ces attractions.

Je côtoyai la lune, qui pour lors ſe trouvoit entre le ſoleil & la terre, & je laiſſai Vénus à main droite. Mais à propos de cette étoile, la vieille aſtronomie a tant prêché que les planètes ſont des aſtres qui tournent à l'entour de la terre, que la moderne n'oſeroit en douter : & je remarquai toutefois, que durant tout le tems que Vénus parut au-deça du ſoleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toujours en croiſſant; mais achevant ſon tour, j'obſervai qu'à meſure qu'elle paſſa derrière, les cornes ſe rapprochèrent, & ſon ventre noir ſe redora. Or cette viciſſitude de lumières & de ténèbres, montrent bien évidemment que les planètes ſont, comme la lune & la terre, des globes ſans clarté, qui ne ſont capables que de réfléchir celle qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la même obſervation de Mercure. Je remarquai de plus, que tous ces mondes ont encore d'autres petits mondes qui ſe meuvent à l'en

tour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand univers, je me fus imaginé qu'au débrouillement du chaos, après que Dieu eut créé la matière, les corps semblables se joignirent par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche son pareil. Des particules formées de certaine façon s'assemblèrent, & cela fit l'air: d'autres, à qui la figure donna possible un mouvement circulaire, composèrent en se liant les globes, qu'on appelle astres, qui non seulement, à cause de cette inclination de pirouetter sur leurs pôles, à laquelle leur figure les nécessite, ont dû s'amasser en rond comme nous les voyons, mais ont dû même s'évaporant de la masse, & cheminant dans leur fuite d'une allure semblable, faire tourner les orbes moindres qui se rencontroient dans la sphére de leur activité: c'est pourquoi Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne, ont été contraints de pirouetter & rouler tout ensemble à l'entour du soleil. Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres globes n'ayent été des soleils, puisqu'il reste encore à la terre, malgré son extinction présente, assez de chaleur pour faire tourner la lune autour d'elle par le mouvement circulaire des corps qui se déprennent de sa masse, & qu'il en reste

assez à Jupiter pour en faire tourner quatre : mais ces soleils, à la longueur du tems, ont fait une perte de lumière & de feu si considérable, par l'émission continuelle des petits corps qui en font l'ardeur & la clarté qu'ils sont demeurés un marc froid, ténébreux, & presque impuissant. Nous découvrons même que ces taches qui sont au soleil, dont les anciens ne s'étoient point apperçus, croissent de jour en jour : or que sait-on si ce n'est point une croûte qui se forme en sa superficie, sa masse qui s'éteint à mesure que la lumière s'en dépend ; & s'il ne deviendra point, quand tous les corps mobiles l'auront abondonné, un globe opaque comme la terre ? Il y a des siècles fort éloignés, au-delà desquels il ne paroît aucun vestige du genre humain : peut-être qu'auparavant la terre étoit un soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avoit produits, & peut-être que ces animaux là étoient les démons dont l'antiquité raconte tant d'exemples. Pourquoi non ? ne se peut-il pas faire que ces animaux, depuis l'extinction de la terre, y aient encore habité quelque tems, & que l'altération de leur globe n'en eut détruit encore toute la race ? En effet, leur vie a duré jusqu'à celle d'Auguste, au témoignage de Plutarque. Il semble même que le testament pro-

phétique & ſacré de nos premiers patriarches, nous ait voulu conduire à cette vérité par la main; car on lit, auparavant qu'il ſoit parlé de l'homme, la révolte des anges. Cette ſuite de tems que l'écriture obſerve, n'eſt-elle pas comme une demi-preuve que les anges ont habité la terre avant nous; & que ces orgueilleux qui avoient habité notre monde, du tems qu'il étoit ſoleil, dédaignant peut-être depuis qu'il fut éteint, d'y continuer leur demeure, & ſachant que Dieu avoit poſé ſon trône dans le ſoleil, osèrent entreprendre de l'occuper? Mais Dieu qui voulut punir leur audace, les chaſſa même de la terre, & créa l'homme moins parfait, mais par conſéquent moins ſuperbe, pour occuper leurs places vuides.

Environ au bout de quatre mois de voyage, du moins autant qu'on ſauroit ſupputer, quand il n'arrive point de nuit pour diſtinguer le jour, j'abordai une de ces petites terres qui voltigent à l'entour du ſoleil, que les mathématiciens apellent des macules, ou à cauſe des nuages interpoſés, mes miroirs ne réuniſſant plus tant de chaleur, & l'air par conſéquent ne pouſſant plus ma cabane avec tant de vigueur, ce qui reſta de vent ne fut capable que de ſoutenir ma chute, & je deſcendis ſur la pointe

d'une fort haute montagne où je baissai doucement.

Je vous laisse à penser la joie que je sentis de voir mes pieds sur un plancher solide, après avoir si long-tems joué le personnage d'oiseau. En vérité des paroles sont foibles, pour exprimer l'épanouissement dont je tressaillis, lorsqu'enfin j'apperçus ma tête couronnée de la clarté des cieux. Cet extase pourtant ne me transporta pas si fort, que je ne songeasse au sortir de ma boëte, de couvrir son chapiteau avec ma chemise avant de m'éloigner; parce que j'appréhendois, si l'air devenant serein, le soleil eut rallumé mes miroirs, comme il étoit vraisemblable, de ne plus retrouver ma maison.

Par des crevasses que des ruines d'eau témoignoient avoir creusées, je dévalai dans la plaine, où par l'épaisseur du limon dont la terre étoit couverte, je ne pouvois quasi marcher: toutefois au bout de quelque espace de chemin, j'arrivai dans une fondrière, où je rencontrai un petit homme tout nud, assis sur une pierre, qui se reposoit. Je ne me souviens pas si je lui parlai le premier, ou si ce fut lui qui m'interrogea: mais j'ai la mémoire toute fraîche, comme si je l'écoutois encore, qu'il m'entretint pendant trois grosses heures en une langue que

je sais bien n'avoir jamais ouie, & qui n'a aucun rapport avec aucune de ce monde-ci, laquelle toutefois je compris plus vîte & plus intelligiblement que celle de ma nourrice. Il m'expliqua, quand je me fus enquis d'une chose si merveilleuse, que dans les sciences il y avoit un vrai, hors lequel on étoit toujours éloigné du facile; que plus un idiôme s'éloignoit de ce vrai, plus il se rencontroit au-dessous de la conception, & de moins facile intelligence: de même, continua-t-il, dans la musique ce vrai ne se rencontre jamais, que l'ame aussitôt soulevée ne s'y porte aveuglement. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que la nature le voit; & sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbés, il ne laisse pas de nous ravir; cependant nous ne saurions remarquer où il est. Il en va des langues tout de même: qui rencontre cette vérité de lettres, de mots & de suite, ne peut jamais en s'exprimant tomber au-dessous de sa conception, il parle toujours selon à sa pensée, & c'est pour n'avoir pas la connoissance de ce parfait idiôme, que vous demeurez court, ne connoissant pas l'ordre ni les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez. Je lui dis, que le premier homme de notre monde, s'étoit indubitablement servi de cette langue, parce que cha-

que nom qu'il avoit imposé à chaque chose, déclaroit son essence. Il m'interrompit, & continua. Elle n'est pas simplement nécessaire, pour exprimer tout ce que l'esprit conçoit, mais sans elle on ne peut pas être entendu de tous. Comme cet idiôme est l'instinct ou la voix de la nature, il doit être intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la nature; c'est pourquoi si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer toutes vos pensées aux bêtes, & les bêtes à vous toutes les leurs, parce que c'est le langage même de la nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux.

Que la facilité donc avec laquelle vous entendez le sens d'une langue qui ne sonna jamais à votre ouie, ne vous étonne plus. Quand je parle, votre ame rencontre dans chacun de mes mots, ce vrai qu'elle cherche à tâtons; & quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi nature qui ne sauroit manquer de l'entendre.

Ah! c'est sans doute, m'écriai-je, par l'entremise de cet énergique idiôme, qu'autrefois notre premier père conversoit avec les animaux, & qu'il étoit entendu d'eux; car comme la domination sur toutes les espèces lui avoit été donnée, elles lui obéissoient, parce qu'il

leur paroit en une langue qui leur étoit connue, & c'eſt auſſi pour cela (la langue matrice étant perdue) qu'elles ne viennent point aujourd'hui, comme jadis, quand nous les appellons, à cauſe qu'elles ne nous entendent plus.

Le petit homme ne fit pas ſemblant de me vouloir répondre; mais reprenant le fil de ſon diſcours, il alloit continuer, ſi je ne l'euſſe interrompu encore une fois. Je lui demandai donc en quel monde nous reſpirions, s'il étoit beaucoup habité, & quelle ſorte de gouvernement maintenoit leur police. Je vais, répliqua-t-il, vous étaler des ſecrets qui ne ſont point connus en votre climat.

Regardez bien la terre où nous marchons; elle étoit il n'y a gueres une maſſe indigeſte & brouillée, un cahos de matière confuſe, une craſſe noire & gluante dont le ſoleil s'étoit purgé. Or après que par la vigueur des raiſons qu'il dardoit contre, il a mêlé, preſſé, & rendu compactes ces nombreux nuages d'atômes; après, dis-je, que par une longue & puiſſante coction, il a ſéparé dans cette boule les corps les plus contraires, & réuni les plus ſemblables, cette maſſe pénétrée de chaleur a tellement ſué, qu'elle a fait un déluge qui l'a couverte plus de quarante jours; car il faloit bien à tant d'eau cet eſpace de tems pour s'écouler aux

regions les plus penchantes & les plus baſſes de notre globe.

De ces torrens d'humeur aſſemblés, s'eſt formé la mer, qui témoigne encore par ſon ſel que ce doit être un amas de ſueur, toute ſueur étant ſalée. Enſuite de la retraite des eaux, il eſt demeuré ſur la terre une bourbe graſſe & féconde, où quand le ſoleil eût rayonné, il s'éleva comme une ampoulle, qui ne pût cauſe du froid pouſſer ſon germe dehors. Elle reçut donc une autre coction; & cette coction la rectifiant encore, & la perfectionnant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe qui n'étoit en puiſſance que de végeter, capable de ſentir: mais parce que les eaux qui avoient ſi long-tems croupi ſur le limon, l'avoient trop morfondu, la bube ne ſe crêva point; de ſorte que le ſoleil la recuiſit encore une fois; & après une troiſième digeſtion, cette matrice étant fort échauffée, que le froid n'apportoit plus d'obſtacles à ſon accouchement, elle s'ouvrit, & enfanta un homme, lequel a retenu dans le foie, qui eſt le ſiege de l'ame végetative, & l'endroit de la première coction, la puiſſance de croître; dans le cœur, qui eſt le ſiège de l'activité, & la place de la ſeconde coction, la puiſſance vitale; & dans le cerveau, qui eſt le ſiège

de l'intellectuelle, & le lieu de la troisième coction, la puissance de raisonner. Sans cela, pourquoi serions-nous plus long-tems dans le ventre de nos mères, que tout le reste des animaux? si ce n'est qu'il faut que notre embrion reçoive trois coctions distinctes, pour former les trois facultés distinctes de notre ame; & les bêtes seulement deux, pour former ses deux puissances? je sais bien que le cheval ne s'achève qu'en dix, douze ou quatorze mois, au ventre de la jument: mais comme il est d'un tempérament contraire à celui qui nous fait hommes, que jamais il n'a vie qu'aux mois remarqués tout-à-fait antipatiques à la nôtre, quand nous restons dans la matrice outre le cours naturel; ce n'est pas merveille que le période du tems dont nature a besoin pour délivrer une jument, soit autre que celui qui fait accoucher une femme. Oui, mais enfin, dira quelqu'un, le cheval demeure plus de tems que nous au ventre de sa mère; & par conséquent il y reçoit des coctions ou plus parfaites, ou plus nombreuses. Je réponds qu'il ne s'ensuit pas; car sans m'appuyer des observations que tant de doctes ont faites sur l'énergie des nombres, quand ils prouvent que toute matière étant en mouvement, certains êtres s'achèvent dans une certaine révolution

de jours, qui se détruisent dans une autre ; ni sans me faire fort des preuves qu'ils tirent, après avoir expliqué la cause de tous ces mouvemens, que le nombre de neuf est le plus parfait ; je me contenterai de répondre que le germe de l'homme étant plus chaud, le soleil y travaille, & fournit plus d'organes en neuf mois, qu'il n'en ébauche en un an dans celui du poulain. Or qu'un cheval ne soit beaucoup plus froid qu'un homme, on n'en sauroit douter, puisque cette bête ne meurt que d'enflure de rate, ou d'autres maux qui procédent de mélancolie. Cependant, me direz-vous, on ne voit point dans notre monde aucun homme engendré de boue, & produit de cette façon. Je le crois bien, votre monde est aujourd'hui trop échauffé : car si-tôt que le soleil attire un germe de la terre, ne rencontrant point ce froid humide, ou pour mieux dire ce période certain d'un mouvement achevé, qui le contraigne à plusieurs coctions, il en forme aussi-tôt un végétant ; ou s'il se fait deux coctions, comme la seconde n'a pas le loisir de s'achèver parfaitement, elle n'engendre qu'un insecte : aussi j'ai remarqué que le singe, qui porte comme nous ses petits près de neuf mois, nous ressemble par tant de biais, que beaucoup de naturalistes ne nous ont point distin-

gués d'eſpèce ; & la raiſon, c'eſt que leur ſemence à-peu-près tempérée comme la nôtre pendant ce tems, a preſque eu le loiſir d'achever les trois digeſtions.

Vous me demanderez indubitablement, de qui je tiens l'hiſtoire que je vous ai contée. Vous me direz que je ne ſaurois l'avoir appriſe de ceux qui n'y étoient pas. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul qui s'y ſoit rencontré, & que par conſéquent je n'en puis rendre témoignage, à cauſe qu'elle étoit arrivée auparavant que je naquiſſe ; cela eſt encore vrai : mais apprenez auſſi, que dans une région voiſine du ſoleil comme la nètre, les ames pleines de feu ſont plus claires, plus ſubtiles & plus pénétrantes, que celles des autres animaux aux ſphères plus éloignées. Or puiſque dans votre monde même il s'eſt jadis rencontré des prophètes, de qui l'eſprit échauffé par un vigoureux enthouſiaſme ont eu des preſſentimens du futur, il n'eſt pas impoſſible que dans celui-ci beaucoup plus proche du ſoleil, & par conſéquent beaucoup plus lumineux que le vôtre, il ne vienne à un fort génie quelque odeur du paſſé ; que ſa raiſon mobile ne ſe remue auſſi bien en arrière qu'en avant, & qu'elle ne ſoit capable d'atteindre la cauſe par les effets, vu qu'elle peut arriver aux effets par la cauſe.

Il acheva ſon récit de cette ſorte, mais après une conférence encore plus particulière de ſecrets fort cachés qu'il me révela, dont je veux taire une partie, & dont l'autre m'eſt échappée de la mémoire; il me dit qu'il n'y avoit pas encore trois ſemaines qu'une mote de terre, engroſſée par le ſoleil, avoit accouchée de lui. Regardez bien cette tumeur. Alors il me fit remarquer ſur de la bourbe, je ne ſais quoi d'enflé, comme une taupinière. C'eſt, dit-il, un apoſtume, ou, pour mieux parler, une matrice, qui recèle depuis neuf mois l'embrion d'un de mes frères. J'attends ici, à deſſein de lui ſervir de ſage-femme.

Il auroit continué, s'il n'eût apperçu à l'entour de ce gazon d'argile, le terrein qui palpitoit. Cela lui fit juger, avec la groſſeur du bubon, que la terre étoit en travail, & que cette ſecouſſe étoit déja l'effort des tranchées de l'accouchement. Il me quitta auſſi-tôt pour y courir; & moi j'allai rechercher ma cabane.

Je regrimpai donc la montagne que j'avois deſcendue, au ſommet de laquelle je parvins, avec beaucoup de laſſitude. Vous pouvez croire combien je fus en peine, quand je ne la trouvai plus où je l'avois laiſſée. J'en ſoupirois déja la perte, comme je l'apperçus fort loin qui voltigeoit

voltigeoit. Autant que mes jambes purent fournir, j'y courus à perte d'haleine; & certes c'étoit un passe-tems agréable de contempler cette nouvelle façon d'aller à la chasse; car quelquefois que j'avois presque la main dessus, il survenoit dans la boule de verre une légère augmentation de chaleur, qui tirant l'air avec plus de force, & cet air devenu plus roide, enlevant ma boëte au-dessus de moi, me faisoit sauter après, comme un chat à un croc où il voit pendre un lièvre. Sans ma chemise, qui étoit demeurée sur le chapiteau, pour s'opposer à la force des miroirs, elle eût fait le voyage toute seule.

Mais à quoi bon me rafraîchir la mémoire d'une aventure, dont je ne saurois me souvenir, qu'avec la même douleur que je ressentis alors? Il suffira de savoir qu'elle bondit, courut, & vola tant, & que je sautai, marchai & arpentai tant, qu'enfin je la vis cheoir au pied d'une fort haute montagne. Elle m'eût mené peut-être encore plus loin, si, de cette orgueilleuse enflure de la terre, les ombres, qui noircissoient le ciel bien avant sur la plaine, n'eussent répandu tout au tour une nuit de demi-lieue; car, se rencontrant parmi ces ténèbres, son verre n'en eut pas plutôt senti la fraîcheur, qu'il ne s'y engendra plus de vuide, plus de

vent par le trou, & conſéquemment plus d'impulſion qui la ſoutînt ; de ſorte qu'elle chut, & ſe fût briſée en mille éclats, ſi par bonheur une mare, où elle tomba, n'eût plié ſous le faix. Je la tirai de l'eau, je remis en état ce qui étoit froiſſé ; puis après l'avoir embraſſée de toute ma force, je la portai ſur le ſommet d'un côteau qui ſe rencontra tout proche. Là je développai ma chemiſe d'alentour du vaſe ; mais je ne la pus vêtir, parce que mes miroirs commençant leur effet, j'apperçus ma cabane qui frétilloit déja pour voler. Je n'eus le loiſir que d'entrer vîtement dedans, où je m'enfermai comme la première fois.

La ſphère de notre monde ne me paroiſſoit plus qu'un aſtre, à-peu-près de la grandeur que nous paroît la lune ; encore il s'étréciſſoit, à meſure que je montois, juſques à devenir une étoile, une bluette, & puis rien ; d'autant que ce point lumineux s'éguiſa ſi fort, pour s'égaler à celui qui termine le dernier rayon de ma vue, qu'enfin elle le laiſſa s'unir à la couleur des cieux. Quelqu'un peut-être s'étonnera que, pendant un ſi long voyage, le ſommeil ne m'ait point accablé ; mais comme le ſommeil n'eſt produit que par la douce exhalaiſon des viandes qui s'évaporent de l'eſtomac au cerveau, ou par un beſoin que ſent na-

ture de lier notre ame, pour réparer pendant le repos autant d'eſprits que le travail en a conſommés; je n'avois garde de dormir, vu que je ne mangeois point, & que le ſoleil me reſtituoit beaucoup plus de chaleur radicale, que je n'en diſſipois. Cependant mon élévation continuoit, & à meſure qu'elle m'approchoit de ce monde enflammé, je ſentois couler dans mon ſang une certaine joie qui le rectifioit, & paſſoit juſqu'à l'ame. De tems en tems je regardois en haut, pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnoient dans mon petit dôme de cryſtal; & j'ai la mémoire encore préſente que je pointois alors mes yeux dans le bocal du vaſe, lorſque tout en ſurſaut je ſens je ne ſais quoi de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps. Un tourbillon de fumée fort épaiſſe & quaſi palpable, ſuffoqua mon verre de tenèbres; & quand je voulus me mettre debout, pour contempler ce noir dont j'étois aveuglé, je ne vis plus ni vaſe, ni miroirs, ni verrière, ni couverture à ma cabane. Je baiſſai donc la vue, à deſſein de regarder ce qui faiſoit ainſi cheoir mon chef-d'œuvre en ruine; mais je ne trouvai à ſa place, & à celle des quatre côtés, & du plancher, que le ciel tout au tour de moi. Encore ce qui m'effraya davantage, ce fut de ſentir,

comme ſi la vague de l'air ſe fût pétrifié, je ne ſais quel obſtacle inviſible qui repouſſoit mes bras, quand je les penſois étendre. Il me vint alors dans l'imagination, qu'à force de monter, j'étois ſans doute arrivé dans le firmament, que certains philoſophes & quelques aſtronomes ont dit être ſolide. Je commençai à craindre d'y demeurer enchaſſé; mais l'horreur dont me conſterna la bizarrerie de cet accident, s'accrut bien davantage par ceux qui ſuccedèrent: car ma vue qui vaguoit çà & là, étant par haſard tombée ſur ma poitrine, au lieu de s'arrêter à la ſuperficie de mon corps, paſſa tout à travers; puis un moment enſuite je m'aviſai que je regardois par derrière, & preſque ſans aucun intervalle; comme ſi mon corps n'eût plus été qu'un organe pour voir; je ſentis ma chair, qui, s'étant décraſſée de ſon opacité, transféroit les objets à mes yeux, & mes yeux aux objets par chez elle. Enfin, après avoir heurté mille fois ſans la voir, la voûte, le plancher, & les murs de ma chaiſe, je connus que, par une ſecrète néceſſité de la lumière dans ſa ſource, nous étions ma cabane & moi devenus tranſparens. Ce n'eſt pas que je ne la duſſe appercevoir, quoique diaphane, puiſqu'on apperçoit bien le verre, le cryſtal, & les diamans qui le ſont; mais je me figure que le

ſoleil, dans une région ſi proche de lui, purge bien plus parfaitement les corps de leur opacité, en arrangeant plus droits les pertuis imperceptibles de la matière que dans notre monde, où ſa force preſqu'uſée par un ſi long chemin, eſt à peine capable de tranſpirer ſon éclat aux pierres précieuſes; toutefois, à cauſe de l'interne égalité de leurs ſuperficies, il leur fait rejaillir à travers de leurs glaces, comme par de petits yeux, ou le vert des émeraudes, ou l'écarlate des rubis, ou le violet des amétiſtes, ſelon que les différents pores de la pierre, ou plus droits, ou plus ſinueux, éteignent ou rallument, par la quantité des réflexions, cette lumière affoiblie. Une difficulté peut embarraſſer le lecteur, à ſavoir comment je pouvois me voir, & ne point voir ma loge, puiſque j'étois devenu diaphane auſſi bien qu'elle. Je réponds à cela, que ſans doute le ſoleil agit autrement ſur les corps qui vivent, que ſur les inanimés; puiſqu'aucun endroit, ni de ma chair, ni de mes os, ni de mes entrailles, quoique tranſparens, n'avoit perdu ſa couleur naturelle; au contraire, mes poulmons conſervoient encore, ſous un rouge incarnat, leur molle délicateſſe; mon cœur toujours vermeil, balançoit aiſément entre le ſiſtole & le diaſtole; mon foie ſembloit brûler dans un pourpre de

feu; & cuisant l'air que je respirois, continuoit la circulation du sang; enfin je me voyois, me touchois, me sentois le même, & si pourtant je ne l'étois plus.

Pendant que je considérois cette métamorphose, mon voyage s'accourcissoit toujours, mais pour lors avec beaucoup de lenteur, à cause de la sérénité de l'Æther qui se raréfioit à proportion que je m'approchois de la source du jour; car comme la matière en cet étage est fort déliée pour le grand vuide dont elle est pleine, & que cette matière est par conséquent fort paresseuse à cause du vuide qui n'a point d'action, cet air ne pouvoit produire, en passant par le trou de ma boîte, qu'un petit vent, à peine capable de la soutenir.

Je ne réfléchis jamais au malicieux caprice de la fortune, qui toujours s'opposoit au succès de mon entreprise, avec tant d'opiniâtreté, que je ne m'étonne comment le cerveau ne me tourna point. Mais écoutez un miracle que les siècles futurs auront de la peine à croire.

Enfermé dans une boîte à jour, que je venois de perdre de vue, & mon essor tellement appesanti, que je faisois beaucoup de ne pas tomber; enfin, dans un état où tout ce que renferme la machine entière du monde étoit impuissante à me secourir, je me trouvois ré-

duit au période d'une extrême infortune : toutefois, comme lorſque nous expirons, nous ſommes intérieurement pouſſés à vouloir embraſſer ceux qui nous ont donné l'être ; j'élevai mes yeux au ſoleil notre père commun. Cette ardeur de ma volonté non-ſeulement ſoutint mon corps, mais elle le lança vers la choſe qu'il aſpiroit d'embraſſer. Mon corps pouſſa ma boîte, & de cette façon je continuai mon voyage. Si-tôt que je m'en apperçus, je roidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultés de mon ame, pour les attacher d'imagination à ce qui m'attiroit ; mais ma tête chargée de ma cabane, contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guindoient malgré moi, m'incommoda de telle ſorte, qu'à la fin cette peſanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de ſa porte inviſible. Par bonheur je la rencontrai, je l'ouvris, & me jettai dehors ; mais cette naturelle appréhenſion de cheoir, qu'ont tous les animaux quand ils ſe ſurprennent ſoutenus de rien, me fit pour m'accrocher bruſquement étendre le bras. Je n'étois guidé que de la nature, qui ne ſait pas raiſonner ; & c'eſt pourquoi la fortune ſon ennemie, pouſſa malicieuſement ma main ſur le chapiteau de cryſtal. Hélas ! quel coup de tonnerre fut à mes oreilles

le ſon de l'icoſaëdre que j'entendis ſe caſſer en morceaux. Un tel déſordre, un tel malheur, une telle épouvante, ſont au-delà de toute expreſſion. Les miroirs n'attirèrent plus d'air, car il ne ſe faiſoit plus de vuide; l'air ne devint plus vent, par la hâte de le remplir; le vent ceſſa de pouſſer ma boîte en haut; bref, auſſi-tôt après ce débris, je la vis cheoir fort long-tems à travers ces vaſtes campagnes du monde, où elle recontracta dans la même région l'opaque ténèbreux qu'elle avoit exhalée; d'autant que l'énergique vertu de la lumière ceſſant en cet endroit, elle ſe rejoignit avidement à l'obſcure épaiſſeur qui lui étoit comme eſſentielle; de la même façon qu'il s'eſt vu des ames long-tems après la ſéparation venir chercher leurs corps, & pour tâcher de s'y rejoindre, errer cent ans durant à l'entour de leurs ſépultures. Je me doute qu'elle perdit ainſi ſa diaphanéité; car je l'ai vue depuis en Pologne au même état qu'elle étoit, quand j'y entrai la première fois. Or j'ai ſu qu'elle tomba ſous la ligne équinoxiale au royaume de Borneau; qu'un marchand portugais l'avoit achetée de l'inſulaire qui la trouva, & que de main en main, elle étoit venue en la puiſſance de cet ingénieur polonois, qui s'en ſert maintenant à voler.

Ainſi donc ſuſpendu dans le vague des cieux, & déja conſterné de la mort que j'attendois par ma chûte, je tournai, comme je vous ai dit, mes triſtes yeux au ſoleil; ma vue y porta ma penſée, & mes regards fixement attachés à ſon ſon globe, marquèrent une voie dont ma volonté ſuivit les traces pour y enlever mon corps.

Ce vigoureux élan de mon ame ne ſera pas incompréhenſible, à qui conſidérera les plus ſimples effets de notre volonté; car on ſait bien, par exemple, que quand je veux ſauter, ma volonté, ſoulevée par ma fantaiſie, ayant ſuſcité tout le microcoſme, elle tâche de le tranſporter juſqu'au but qu'elle s'eſt propoſée ſi elle n'y arrive pas toujours, c'eſt à cauſe que les principes dans la nature, qui ſont univerſels, prévalent aux particuliers, & que la puiſſance de vouloir, étant particulière aux choſes ſenſibles, & celle de cheoir au centre étant généralement répandue par toute la matière, mon ſaut eſt contraint de ceſſer, dès que la maſſe, après avoir vaincu l'inſolence de la volonté qui l'a ſurpriſe, ſe rapproche du point où elle tend.

Je tairai tout ce qui ſurvint au reſte de mon voyage, de peur d'être auſſi long-tems à le compter, qu'à le faire. Tant y a, qu'au bout de vingt-deux mois j'abordai enfin très-heureuſement les grandes plaines du jour.

Cette terre eſt ſemblable à des flocons de neige embraſée, tant elle eſt lumineuſe. Cependant c'eſt une choſe aſſez incroyable, que je n'aie jamais ſu comprendre, depuis que ma boîte tomba, ſi je montai, ou ſi je deſcendis au ſoleil. Il me ſouvient ſeulement, quand j'y fus arrivé, que je marchois légèrement deſſus; je ne touchois le plancher que d'un point, & je roulois ſouvent comme une boule, ſans que je me trouvâſſe incommodé de cheminer avec la tête, non plus qu'avec les pieds. Encore que j'euſſe quelque fois les jambes vers le ciel, & les épaules contre terre, je me ſentois dans cette poſture auſſi naturellement ſitué, que ſi j'euſſe eu les jambes contre terre, & les épaules vers le ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantaſſe, ſur le ventre, ſur le dos, ſur un coude, ſur une oreille, je m'y trouvois debout. Je reconnus par-là, que le ſoleil eſt un monde qui n'a point de centre, & que comme j'étois bien loin hors la ſphère active du nôtre & de tous ceux que j'avois rencontré, il étoit par conſéquent impoſſible que je peſaſſe encore, puiſque la peſanteur n'eſt qu'une attraction du centre dans la ſphère de ſon activité.

Le reſpect avec lequel j'imprimois de mes pas cette lumineuſe campagne, ſuſpendit, pour

un tems, l'ardeur dont je pétillois d'avancer mon voyage. Je me ſentois trop honteux de marcher ſur le jour; mon corps même étonné, ſe voulant appuyer de mes yeux, & cette terre tranſparente qu'ils pénétroient, ne les pouvant ſoutenir, mon inſtinct, malgré moi devenu maître de ma penſée, l'entraînoit au plus creux d'une lumière ſans fond. Ma raiſon pourtant peu à peu deſabuſa mon inſtinct; j'appuyai ſur la plaine des veſtiges aſſurés & non tremblans, & je comptai mes pas ſi fièrement, que ſi les hommes avoient pu m'appercevoir de leur monde, ils m'auroient pris pour ce grand dieu qui marche ſur les nues. Après avoir, comme je crois, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du ſoleil moins reſplendiſſante que celle dont je ſortois. Je me ſentis tout ému de joie, & je m'imaginai qu'indubitablement cette joie procédoit d'une ſecrette ſympathie que mon être gardoit encore pour ſon opacité. La connoiſſance que j'en eus, ne me fit pourtant point déſiſter de mon entrepriſe; car alors je reſſemblois à ces vieillards endormis, leſquels encore qu'ils ſachent que le ſommeil leur eſt préjudiciable, & qu'ils aient commandé à leurs domeſtiques de les en arracher, ſont pourtant bien fâchés en ce tems-là quand on les réveille. Ainſi quoique mon

corps s'obſcurciſſant à meſure que j'atteignois des provinces plus ténébreuſes, recontractât les foibleſſes qu'apporte cette infirmité de la matière; je devins las, & le ſommeil me ſaiſit. Ces mignardes langueurs, dont les approches du ſommeil nous chatouillent, couloient dans mes ſens tant de plaiſir, que mes ſens gagnés par la volupté, forcèrent mon ame de ſavoir bon gré au tyran qui enchaînoit ſes domeſtiques; car le ſommeil, cet ancien tyran de la moitié de nos jours, qui, à cauſe de ſa vieilleſſe, ne pouvant ſupporter la lumière, ni la regarder ſans s'évanouir, avoit été contraint de m'abandonner à l'entrée des brillans climats du ſoleil, & étoit venu m'attendre ſur les confins de la région ténèbreuſe dont je parle, où m'ayant rattrappé, il m'arrêta priſonnier, enferma mes yeux, ſes ennemis déclarés, ſous la noire voûte de mes paupières; & de peur que mes autres ſens le trahiſſant comme ils m'avoient trahi, ne l'inquiétâſſent dans la paiſible poſſeſſion de ſa conquête, il les garotta chacun contre leur li; Tout cela veut dire, en deux mots, que je me couchai ſur le ſable fort aſſoupi. C'étoit une raſe campagne, tellement découverte, que ma vue, de ſa plus longue portée, n'y rencontroit pas ſeulement un buiſſon; & cependant à mon reveil, je me trouvai ſous un arbre,

en comparaiſon de qui les plus hauts cèdres ne paroîtroient que de l'herbe. Son tronc étoit d'or maſſif, ſes rameaux d'argent, & ſes feuilles d'émeraudes, qui, deſſus l'éclatante verdure de leur précieuſe ſuperficie, ſe repréſentoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit à l'entour. Mais jugez ſi le fruit devoit rien aux feuilles; l'écarlate enflammé d'un gros eſcarboucle, compoſoit la moitié de chacun, & l'autre mettoit en ſuſpens ſi elle tenoit ſa matière d'une chryſolite, ou d'un morceau d'ambre doré; les fleurs épanouies étoient des roſes de diamans fort larges; & les boutons, de groſſes perles en poire.

Un roſſignol, que ſon plumage uni rendoit beau par excellence, perché tout au coupeau, ſembloit avec ſa mélodie vouloir contraindre les yeux de confeſſer aux oreilles qu'il n'étoit pas indigne du trône où il étoit aſſis.

Je reſtai long-tems interdit à la vue de ce riche ſpectacle, & je ne pouvois m'aſſouvir de le regarder; mais comme j'occupois toute ma penſée à contempler entre les autres fruits une pomme de grenade extraordinairement belle, dont la chair étoit un eſſaim de pluſieurs gros rubis en maſſe, j'apperçus remuer cette petite couronne qui lui tient lieu de tête, laquelle s'allongea autant qu'il le falloit pour

former un col. Je vis enſuite bouillonner au-deſſus je ne ſai quoi de blanc, qui à force de s'épaiſſir, de croître, d'avancer, & de reculer la matiere en certains endroits, parut enfin le viſage d'un petit buſte de chair. Ce petit buſte ſe terminoit rond vers la ceinture, c'eſt-à-dire, qu'il gardoit encore par en bas ſa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, & ſa queue s'étant convertie en deux jambes, chacune de ſes jambes ſe partagea en cinq orteils. Humaniſée que fut la grenade, elle ſe détacha de ſa tige, & d'une légère cullebute tomba juſtement à mes pieds. Certes, je l'avoue, quand j'apperçus marcher fierement devant moi cette pomme raiſonnable, ce petit bout de nain, pas plus grand que le pouce, & cependant aſſez fort pour ſe créer ſoi-même, je demeurai ſaiſi de vénération. Animal humain (me dit-il en cette langue matrice dont je vous ai autrefois diſcouru) après t'avoir long-tems conſidéré du haut de la branche où je pendois, j'ai cru lire dans ton viſage que tu n'étois pas originaire de ce monde; c'eſt à cauſe de cela que je ſuis deſcendu pour en être éclairci au vrai. Quand j'eus ſatisfait ſa curioſité, à propos de toutes les matières dont il me queſtionna.... Mais vous, lui dis-je, découvrez-moi qui vous êtes; car ce que je viens de voir eſt ſi

fort étonnant, que je déſeſpère d'en connoître jamais la cauſe, ſi vous ne me l'apprenez. Quoi, un grand arbre tout de pur or, dont les feuilles ſont d'émeraudes, les fleurs de diamans, les boutons de perles, & parmi tout cela des fruits qui ſe font hommes en un clin d'œil! Pour moi, j'avoue que la compréhenſion d'un tel miracle ſurpaſſe ma capacité. Enſuite, de cette exclamation, comme j'attendois ſa réponſe : vous ne trouverez pas mauvais, me dit-il, étant le roi de tout le peuple qui compoſe cet arbre, que je l'appelle pour me ſuivre. Quand il eut ainſi parlé, je pris garde qu'il ſe recueillit en ſoi-même. Je ne ſai ſi bandant les reſſorts intérieurs de ſa volonté, il excita hors de ſoi quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre; mais tant y a qu'auſſi-tôt après, tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feuilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre, tomba par pièces en petits hommes, voyant, ſentant & marchant, leſquels, comme pour célébrer le jour de leur naiſſance, au moment de leur naiſſance même, ſe mirent à danſer à l'entour de moi. Le roſſignol entre tous reſta dans ſa figure, & ne fut point métamorphoſé; il ſe vint jucher ſur l'épaule de notre petit monarque, où il chanta un air ſi mélancolique & ſi amoureux,

que toute l'assemblée, & le prince même, attendris par les douces langueurs de sa voix mourante, en laissa couler quelques larmes. La curiosité d'apprendre d'où venoit cet oiseau, me saisit pour lors d'une démangeaison de langue si extraordinaire, que je ne la pus contenir. Seigneur, dis-je, m'adressant au roi, si je ne craignois d'importuner votre majesté, je lui demanderois pourquoi parmi tant de métamorphoses, le rossignol tout seul a gardé son être? Ce petit prince m'écouta avec une complaisance qui marquoit bien sa bonté naturelle, & connoissant ma curiosité: le rossignol, me répliqua-t-il, n'a point comme nous changé de forme, parce qu'il ne l'a pu: c'est un véritable oiseau, qui n'est que ce qu'il vous paroît. Mais marchons vers les régions opaques, & je vous conterai, en chemin faisant, qui je suis, avec l'histoire du rossignol. A peine lui eus-je témoigné la satisfaction que je recevois de son offre, qu'il sauta légèrement sur l'une de mes épaules. Il se haussa sur ses petits ergots, pour atteindre de sa bouche à mon oreille; & tantôt se balançant à mes cheveux, tantôt se donnant l'estrapade. Ma foi, me dit-il, excuse une personne qui se sent déjà hors d'haleine. Comme dans un corps étroit, j'ai les poulmons serrés, & la voix par conséquent si déliée, que je suis contraint

contraint de me peiner beaucoup pour me faire ouïr, le roſſignol trouvera bon de parler lui-même, de ſoi-même : qu'il chante donc ſi bon lui ſemble ; au moins nous aurons le plaiſir d'écouter ſon hiſtoire en muſique. Je lui repliquai que je n'avois point encore aſſez d'habitude au langage d'oiſeau ; que véritablement un certain philoſophe que j'avois rencontré, en montant au ſoleil, m'avoit bien donné quelques principes généraux pour entendre celui des brutes ; mais qu'ils ne ſuffiſoient pas pour entendre généralement tous les mots, ni pour être touché de toutes les délicateſſes qui ſe rencontrent dans une aventure telle que devoit être celle-là. Hé bien, dit-il, puiſque tu le veux, tes oreilles ne ſeront pas ſimplement ſevrées des belles chanſons du roſſignol, mais de quaſi toute ſon aventure, de laquelle je ne te puis raconter que ce qui eſt venu à ma connoiſſance : toutes fois tu te contenteras de cet échantillon ; auſſi bien, quand je la ſaurois toute entière, la briévété de notre voyage en ſon pays, où je le vais reconduire, ne me permettroit pas de prendre mon récit de plus loin. Ayant ainſi parlé, il ſauta de deſſus mon épaule à terre ; enſuite il donna la main à tout ſon petit peuple, & ſe mit à danſer avec eux d'une ſorte de mouvement que je ne ſaurois

repréſenter, parce qu'il ne s'en eſt jamais vu de ſemblable. Mais écoutez, peuples de la terre, ce que je ne vous oblige pas de croire, puiſqu'au monde, où vos miracles ne ſont que des effets naturels, celui-ci a paſſé pour un miracle. Auſſi-tôt que ces petits hommes ſe furent mis à danſer, il me ſembla ſentir leur agitation dans moi, & mon agitation dans eux. Je ne pouvois regarder cette danſe, que je ne fuſſe entraîné ſenſiblement de ma place, comme par un vortice qui remuoit de ſon même branle, & de l'agitation particulière d'un chacun, toutes les parties de mon corps, & je ſentois épanouir ſur mon viſage la même joie qu'un mouvement pareil avoit étendu ſur le leur. A meſure que la danſe ſe ſerra, les danſeurs ſe brouillèrent d'un trépignement beaucoup plus prompt & plus imperceptible : il ſembloit que le deſſein du balet fût de repréſenter un énorme géant ; car à force de s'approcher, & de redoubler la vîteſſe de leurs mouvemens, ils ſe mêlèrent de ſi près, que je ne diſcernai plus qu'un grand coloſſe à jour, & quaſi tranſparent ; mes yeux toutefois les virent entrer l'un dans l'autre. Ce fut en ce tems-là que je commençai à ne pouvoir davantage diſtinguer la diverſité des mouvemens de chacun, à cauſe de leur extrême

volubilité, & parce auſſi que cette volubilité s'étreciſſant toujours à meſure qu'elle s'approchoit du centre, chaque vortice occupa enfin ſi peu d'eſpace qu'il échappoit à ma vue. Je crois pourtant que les parties s'approchèrent encore; car cette maſſe humaine auparavant démeſurée, ſe réduiſit peu à peu à former un jeune homme de taille médiocre, dont tous les membres étoient proportionnés avec une ſymétrie, où la perfection dans ſa plus forte idée, n'a jamais pu voler. Il étoit beau au-delà de ce que tous les peintres ont élevé à leur fantaiſie; mais ce que je trouvai de bien merveilleux, c'eſt que la liaiſon de toutes les parties qui achevèrent ce parfait microcoſme, ſe fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danſeurs, s'élancèrent par une capriole à la hauteur & dans la poſture eſſentielle à former une tête; tels plus chauds & moins déliés, formèrent le cœur; & tels beaucoup plus peſans, ne fournirent que les os, la chair, & l'embonpoint.

Quand ce beau grand jeune homme fut entiérement fini, quoique ſa prompte conſtruction ne m'eût quaſi pas laiſſé de tems, pour remarquer aucun intervalle dans ſon progrès, je vis entrer par la bouche le roi de tous les peuples dont il étoit un cahos; encore il me

ſemble qu'il fut attiré dans ce corps par la reſpiration du corps même. Tout cet amas de petits hommes n'avoit point encore donné aucune marque de vie ; mais ſitôt qu'il eût avalé ſon petit roi, il ne ſe ſentit plus être qu'un. Il demeura quelque tems à me conſidérer ; & s'étant comme apprivoiſé par ſes regards, il s'approcha de moi, me careſſa, & me donnant la main : c'eſt maintenant que ſans endommager la délicateſſe de mes poulmons, je pourrai t'entretenir des choſes que tu paſſionnois de ſavoir, me dit-il ; mais il eſt bien raiſonnable de te découvrir auparavant les ſecrets cachés de notre origine. Sache donc que nous ſommes des animaux natifs du ſoleil, dans les régions éclairées : la plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'eſt de voyager par les vaſtes contrées de ce grand monde. Nous remarquons curieuſement les mœurs des peuples, le génie des climats, & la nature de toutes les choſes qui peuvent mériter notre attention, par le moyen de quoi nous nous formons une ſcience certaine de ce qui eſt. Or, tu ſauras que mes vaſſaux voyageoient ſous ma conduite, & qu'afin d'avoir le loiſir d'obſerver les choſes plus curieuſement, nous n'avions pas gardé cette conformation particulière à notre corps, qui ne peut tomber ſous

tes sens, dont la subtilité nous eût fait cheminer trop vîte : mais nous nous étions faits oiseaux ; tous mes sujets par mon ordre étoient devenus aigles; & quant à moi, de peur qu'ils ne s'ennuyassent, je m'étois métamorphosé en rossignol pour adoucir leur travail par les charmes de la musique. Je suivois sans voler la rapide volée de mon peuple ; car je m'étois perché sur la tête d'un de mes vassaux, & nous suivions toujours notre chemin ; quand un rossignol habitant d'une province du pays opaque que nous traversions alors, étonné de me voir en la puissance d'un aigle (car il ne nous pouvoit prendre que pour tels qu'il nous voyoit) se mit à plaindre mon malheur. Je fis faire halte à mes gens, & nous descendîmes au sommet de quelques arbres où soupiroit ce charitable oiseau. Je pris tant de plaisir à la douceur de ses tristes chansons, qu'afin d'en jouir plus longtems & plus à mon aise, je ne le voulus pas détromper. Je feignis sur le champ une histoire, dans laquelle je lui contai les malheurs imaginaires qui m'avoient fait tomber aux mains de cet aigle. J'y mêlai des aventures si surprenantes, où les passions étoient si adroitement soulevées, & le chant si bien choisi pour la lettre, que le rossignol en étoit tout hors de lui-même. Nous gazouillions l'un après l'autre, récipro-

quement en muſique l'hiſtoire de nos mutuelles amours. Je chantois dans mes airs, que non-ſeulement je me conſolois, mais que je me réjouiſſois encore de mon déſaſtre, puiſqu'il m'avoit procuré la gloire d'être plaint par de ſi belles chanſons; & ce petit inconſolable me répondoit dans les ſiens, qu'il accepteroit avec joie toute l'eſtime que je faiſois de lui, s'il ſavoit qu'elle lui pût faire mériter l'honneur de mourir à ma place; mais que la fortune n'ayant pas réſervé tant de gloire à un malheureux comme lui, il acceptoit de cette eſtime ſeulement ce qu'il en falloit pour m'empêcher de rougir de mon amitié. Je lui répondois encore à mon tour, avec tous les tranſports, toutes les tendreſſes & toutes les mignardiſes d'une paſſion ſi touchante, que je l'apperçus deux ou trois fois ſur la branche, prêt à mourir d'amour. A la vérité, je mêlois tant d'adreſſe à la douceur de ma voix, & je ſurprenois ſon oreille par des traits ſi ſavans, & des routes ſi peu fréquentées à ceux de ſon eſpèce, que j'emportois ſa belle ame à toutes les paſſions dont je la voulois maîtriſer. Nous occupâmes en cet exercice l'eſpace de vingt-quatre heures; & je crois que jamais nous ne nous fuſſions laſſés de faire l'amour, ſi nos gorges ne nous euſſent refuſé de la voix. Ce fut

l'obſtacle ſeul qui nous empêcha de paſſer outre ; car ſentant que le travail commençoit à me déchirer la gorge, & que je ne pouvois plus continuer ſans cheoir en pâmoiſon, je lui fis ſigne de s'approcher de moi. Le péril où il crut que j'étois au milieu de tant d'aigles, lui perſuada que je l'appellois à mon aide ; il vola auſſi-tôt à mon ſecours ; & me voulant donner un glorieux témoignage qu'il ſavoit pour un ami braver la mort juſques dans ſon trône, il ſe vint aſſeoir fièrement ſur le grand bec crochu de l'aigle où j'étois perché. Certes, ce courage ſi fort dans un ſi foible animal, me toucha de quelque vénération ; car encore que je l'euſſe réclamé, comme il ſe le figuroit, & qu'entre les animaux de ſemblable eſpèce, aider aux malheureux ſoit une loix, l'inſtinct pourtant de ſa timide nature, le devoit faire balancer ; & toutefois il ne balança point, au contraire il partit avec tant de hâte, que je ne ſais qui vola le premier, du ſignal, ou du roſſignol. Glorieux de voir ſous ſes pieds la tête de ſon tyran, & ravi de ſonger qu'il alloit être pour l'amour de moi ſacrifié preſque entre mes aîles, & que de ſon ſang peut-être quelques gouttes bienheureuſes rejailliroient ſur mes plumes, il tourna doucement la vue de mon côté, & m'ayant comme dit adieu, d'un regard

par lequel il ſembloit me demander permiſſion de mourir, il précipita ſi bruſquement ſon petit bec dedans les yeux de l'aigle, que je les vis plutôt crevés que frappés. Quand mon oiſeau ſe ſentit aveugle, il ſe forma de rechef une vue toute neuve. Je réprimandai doucement le roſſignol de ſon action trop précipitée; & jugeant qu'il ſeroit dangereux de lui cacher plus long-tems notre véritable être, je me découvris à lui, je lui contai qui nous étions; mais le pauvre petit, prévenu que ces barbares dont j'étois priſonnier, me contraignoient à feindre cette fable, n'ajouta nulle foi à tout ce que je lui pus dire. Quand je connus que toutes les raiſons, par leſquelles je prétendois le convaincre, s'en alloient au vent, je donnai tout bas quelques ordres à dix ou douze mille de mes ſujets, & incontinent le roſſignol apperçut à ſes pieds une rivière couler ſous un bateau, & le bateau floter deſſus; il n'étoit grand que ce qu'il devoit l'être, pour me contenir deux fois. Au premier ſignal que je leur fis paroître, mes aigles s'envolèrent, & je me jettai dans l'eſquif, d'où je criai au roſſignol, que s'il ne pouvoit encore ſe réſoudre à m'abandonner ſitôt, qu'il s'embarquât avec moi. Dès qu'il fut entré dedans, je commandai à la rivière de prendre ſon flux vers la région, où

mon peuple voloit ; mais la fluidité de l'onde étant moindre que celle de l'air, & par conſéquent la rapidité de leur vol plus grande que celle de notre navigation, nous demeurâmes un peu derrière. Durant tout le chemin, je m'efforçai de détromper mon petit hôte ; je lui remontrai qu'il ne devoit attendre aucun fruit de ſa paſſion, puiſque nous n'étions pas de même eſpèce ; qu'il pouvoit bien l'avoir reconnu, quand l'aigle à qui il avoit crevé les yeux, s'en étoit forgé de nouveaux en ſa préſence, & lorſque par mon commandement douze mille de mes vaſſaux s'étoient métamorpoſés en cette rivière, & en ce bateau ſur leſquelles nous voguions. Mes remontrances n'eurent point de ſuccès : il me répondoit, que pour l'aigle que je voulois faire accroire qui s'étoit forgé des yeux, n'en avoit pas eu beſoin, n'ayant point été aveugle, à cauſe qu'il n'avoit pas bien adreſſé du bec dans ſes prunelles ; & pour la rivière & le bateau que je diſois n'avoir été engendrés que d'une métamorphoſe de mon peuple, ils étoient dans le bois dès la création du monde, mais qu'on n'y avoit pas pris garde. Le voyant ſi fort ingénieux à ſe tromper, je convins avec lui que mes vaſſaux & moi, nous nous métamorphoſerions à ſa vue en ce qu'il voudroit, à la charge qu'après cela il

s'en retourneroit en ſa patrie. Tantôt il demanda que ce fût en arbre ; tantôt il ſouhaita que ce fût en fleur, tantôt en fruit, tantôt en métal, tantôt en pierre : enfin pour ſatisfaire tout à la fois à toute ſon envie, quand nous eûmes atteint ma cour au lieu où je lui avois commandé de m'attendre, nous nous métamorphoſâmes aux yeux du roſſignol en ce précieux arbre que tu as rencontré ſur ton chemin, duquel nous venons d'abandonner la forme. Au reſte, maintenant que je vois ce petit oiſeau réſolu de s'en retourner en ſon pays, nous allons, mes ſujets & moi, reprendre notre figure, & la route de notre voyage. Mais il eſt raiſonnable de te découvrir auparavant qui nous ſommes ; des animaux natifs & originaires du ſoleil dans la partie éclairée ; car il y a une différence bien remarquable entre les peuples que produit la région lumineuſe, & les peuples du pays opaque. C'eſt nous, qu'au monde de la terre vous appellez des eſprits, & votre préſomptueuſe ſtupidité nous a donné ce nom, à cauſe que n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'homme, & voyant faire à de certaines créatures des choſes au-deſſus du pouvoir humain, vous avez cru ces animaux-là des eſprits. Vous vous trompez toutefois, nous ſommes des animaux comme vous : car

encore que quand il nous plaît, nous donnions à notre matière, comme tu viens de voir, la figure & la forme eſſentielle des choſes auxquelles nous voulons nous métamorphoſer, cela ne conclut pas que nous ſoyons des eſprits. Mais, écoute, & je te découvrirai comment toutes ces métamorphoſes qui te ſemblent autant de miracles, ne ſont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu ſaches qu'étant né habitant de la partie claire de ce grand monde, où le principe de la matière eſt d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des régions opaques, & la ſubſtance du corps auſſi beaucoup plus déliée. Or, cela ſuppoſé, il eſt infaillible que notre imagination ne rencontrant aucun obſtacle dans la matière qui nous compoſe, elle l'arrange comme elle veut, & devenue maîtreſſe de toute notre maſſe, elle la fait paſſer, en remuant toutes ſes particules, dans l'ordre néceſſaire à conſtituer en grand cette choſe qu'elle avoit formée en petit. Ainſi chacun de nous s'étant imaginé l'endroit & la partie de ce précieux arbre auquel il ſe vouloit changer, & ayant par cet effort d'imagination excité notre matière aux mouvemens néceſſaires à les produire, nous nous y ſommes métamorphoſés. Ainſi mon aigle ayant les yeux crevés,

n'a eu pour ſe rétablir qu'à s'imaginer un aigle clairvoyant, car toutes nos transformations arrivent par le mouvement ; c'eſt pourquoi quand de feuilles, de fleurs & de fruits que nous étions, nous avons été tranſmués en hommes, tu nous a vu danſer encore quelque tems après, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avoit fallu donner à notre matière pour nous faire hommes : à l'exemple des cloches, qui quoiqu'elles ſoient arrêtés, brouiſſent encore quelque tems après, & ſuivent ſourdement le même ſon que le batail cauſoit en les frappant : auſſi eſt-ce pourquoi tu nous a vus danſer auparavant que de faire ce grand homme, parce qu'il a fallu pour le produire nous donner tous les mouvemens généraux & particuliers qui ſont néceſſaires à le conſtituer, afin que cette agitation ſerrant nos corps peu à peu, & les abſorbant en un chacun de nous par ſon mouvement, créât en chaque partie le mouvement ſpécifique qu'elle avoit. Vous autres hommes ne pouvez pas les mêmes choſes, à cauſe de la peſanteur de votre maſſe, & de la froideur de votre imagination.

Il continua ſa preuve, & l'appuia d'exemples ſi familiers & ſi palpables, qu'enfin je me déſabuſai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos docteurs aheurtez prévien-

nent l'entendement des foibles. Alors je commençai de comprendre qu'en effet l'imagination de ces peuples ſolaires, laquelle à cauſe du climat doit être plus chaude, leurs corps pour la même raiſon plus légers, & leurs individus plus mobiles (n'y ayant point en ce monde-là, comme au nôtre, d'activité de centre qui puiſſe détourner la matière du mouvement que cette imagination lui imprime) je conçus, dis-je, que cette imagination pouvoit produire ſans miracle, tous les miracles qu'elle venoit de faire. Mille exemples d'événemens quaſi pareils, dont les peuples de notre globe ſont foi, achevèrent de me perſuader. Cippus, roi d'Italie, qui pour avoir aſſiſté à un combat de taureaux, & avoir eu toute la nuit ſon imagination occupée à des cornes, trouva ſon front cornu le lendemain. Gallus Vitius, qui banda ſon ame, & l'excita ſi vigoureuſement à concevoir l'eſſence de la folie, qu'ayant donné à ſa matière par un effort d'imagination les mêmes mouvemens que cette matière doit avoir pour conſtituer la folie, devint fol. Le roi Codrus, poulmonique, qui fichant ſes yeux & ſa penſée ſur la fraîcheur d'un jeune viſage, & cette floriſſante allegreſſe qui regorgeoit juſqu'à lui de l'adoleſcence du garçon prenant dans ſon corps le

mouvement par lequel il ſe figuroit la ſanté d'un jeune homme, ſe remit en convaleſcence. Enfin pluſieurs femmes groſſes, qui ont fait monſtres leurs enfans, déjà formés dans la matrice, parce que leur imagination qui n'étoit pas aſſez forte pour ſe donner à elles-mêmes la figure des monſtres qu'elles concevoient, l'étoit aſſez pour arranger la matière du fœtus, beaucoup plus chaude & plus mobile que la leur, dans l'ordre eſſentiel à la production de ces monſtres. Je me perſuadai même que ſi quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginoit être cruche, ſa matière trop compacte & trop peſante avoit pu ſuivre l'émotion de ſa fantaiſie, elle auroit formé de tout ſon corps une cruche parfaite; & il auroit paru à tout le monde véritablement cruche, comme il ſe le paroiſſoit à lui ſeul. Tant d'autres exemples dont je me ſatisfis, me convainquirent en telle ſorte, que je ne doutai plus d'aucune des merveilles que l'homme eſprit m'avoit racontées. Il me demanda ſi je ne ſouhaitois plus rien de lui. Je le remerciai de tout mon cœur. Et enſuite il eut encore la bonté de me conſeiller, que, puiſque j'étois habitant de la terre, je ſuiviſſe le roſſignol aux regions opaques du ſoleil, parce qu'elles étoient plus conformes aux plaiſirs qu'appète la nature humaine.

A peine eut-il achevé ce discours, qu'ayant ouvert la bouche fort grande, je vis sortir du fond de son gosier le roi de ces petits animaux, en forme de rossignol. Le grand homme tomba aussi-tôt, & en même-tems tous ses membres par morceaux s'envolèrent sous la figure d'aigles. Ce rossignol créateur de soi-même, se percha sur la tête du plus beau d'entr'eux, d'où il entonna un air admirable, avec lequel je pense qu'il me disoit adieu. Le véritable rossignol prit aussi sa volée, mais non pas de leur côté, ni ne monta pas si haut : aussi je ne le perdis point de vue. Nous cheminions à-peu-près de même force, car comme je n'avois pas dessein d'aborder plutôt une terre que l'autre, je fus bien-aise de l'accompagner ; outre que les regions opaques des oiseaux étant plus conformes à mon tempérament, j'esperois y rencontrer aussi des aventures plus correspondantes à mon humeur. Je voyageai sur cette espérance pour le moins trois semaines avec toute sorte de contentement, si je n'eusse eu que mes oreilles à satisfaire ; car le rossignol ne me laissoit point manquer de musique ; quand il étoit las, il venoit se reposer sur mon épaule ; & quand je m'arrêtois, il m'attendoit. A la la fin j'arrivai dans une contrée du royaume de ce petit chantre, qui alors ne se soucia

plus de m'accompagner. L'ayant perdu de vue; je le cherchai, je l'appellai; mais enfin je reſtai ſi las d'avoir couru après lui vainement, que je réſolus de me repoſer. Pour cet effet je m'étendis ſur un gazon d'herbe molle qui tapiſſoit les racines d'un ſuperbe rocher. Ce rocher étoit couvert de pluſieurs jeunes arbres verds & touffus, dont l'ombre charma mes ſens fatigués, le plus agréablement du monde, & m'obligea de les abandonner au ſommeil, pour réparer avec ſûreté mes forces dans un lieu ſi tranquille & ſi frais.

# HISTOIRE DES OISEAUX.

Je commençois de m'endormir, comme j'apperçus en l'air un oiſeau merveilleux qui planoit ſur ma tête; il ſe ſoutenoit d'un mouvement ſi léger & ſi imperceptible, que je doutai pluſieurs fois ſi ce n'étoit point encore un petit univers balancé par ſon propre centre. Il deſcendit pourtant peu-à-peu, & arriva enfin ſi proche de moi, que mes yeux ſoulagés furent tout pleins de ſon image. Sa queue paroiſſoit verte, ſon eſtomach d'azur émaillé, ſes aîles incarnates; & ſa tête de pourpre, faiſoit briller en s'agitant une couronne d'or, dont les rayons jailliſſoient de ſes yeux.

Il fut long-tems à voler dans la nue, & je me tenois tellement collé à tout ce qu'il devenoit, que mon ame s'étant toute repliée, & comme racourcie à la ſeule opération de voir, elle n'atteignit preſque pas juſqu'à celle d'ouir, pour me faire entendre que l'oiſeau parloit en chantant.

Ainſi peu-à-peu revenu de mon extaſe, je

remarquai distinctement les syllabes, les mots, & le discours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il m'en souvient, les termes dont il arranga le tissu de sa chanson.

Vous êtes étranger, siffla l'oiseau fort agréablement, & naquites dans un monde d'où je suis originaire. Or cette propension secrète dont nous sommes émus pour nos compatriotes, est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous fachiez ma vie.

Je vois votre esprit tendu à comprendre comment il est possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vu qu'encore que les oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas; mais aussi quand vous contrefaites l'aboi d'un chien, ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc la conséquence de-là, que ni les oiseaux ni les hommes ne sont pas pour cela moins raisonnables.

Cependant de même qu'entre vous autres il s'en est trouvé de si éclairés, qu'ils ont entendu & parlé notre langue, comme Apollonius Thyaneus, Anaximander, Esope, & plusieurs dont je vous tais les noms, parce qu'ils ne sont jamais venus à votre connoissance; de même parmi nous il s'en trouve qui

entendent & parlent la vôtre. Quelques-uns à la vérité ne ſavent que celle d'une nation : mais tout ainſi qu'il ſe rencontre des oiſeaux qui ne diſent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits, qui ſavent uſer de toutes ſorte d'idiomes; quant à moi j'ai l'honneur d'être de ce petit nombre.

Au reſte, vous ſaurez qu'en quelque monde que ce ſoit, nature a imprimé aux oiſeaux une ſecrète envie de voler juſqu'ici, & peut-être que cette émotion de notre volonté, eſt ce qui nous a fait croître des aîles ; comme les femmes groſſes produiſent ſur leurs enfans la figure des choſes qu'ils ont deſirées, ou plutôt comme ceux qui paſſionnant de ſavoir nager, ont été vus endormis ſe plonger au courant des fleuves, & franchir avec plus d'adreſſe qu'un experimenté nageur, des hazards qu'étant éveillés ils n'euſſent oſé ſeulement regarder; ou comme ce fils du roi Creſus, à qui un véhément deſir de parler pour garantir ſon père, enſeigna tout d'un coup une langue ; ou bref comme cet ancien, qui preſſé de ſon ennemi, & ſurpris ſans armes, ſentit croître ſur ſon front des cornes de taureau, par le deſir qu'une fureur ſemblable à celle de cet animal lui en inſpira.

Quand donc les oiſeaux ſont arrivés au ſoleil, ils vont joindre la republique de leur eſpèce. Je vois bien que vous êtes gros d'apprendre qui je ſuis. C'eſt moi que parmi vous on appelle Phénix. Dans chaque monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'eſpace de cent ans; car au bout d'un ſiècle, quand ſur quelque montagne d'Arabie il s'eſt déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de ſon bucher, dont il a tiré la matière de rameaux d'aloës, de canelle, & d'encens, il prend ſon eſſor, & dreſſe ſa volée au ſoleil, comme la patrie où ſon cœur a long-tems aſpiré. Il a bien fait auparavant tous ſes efforts pour ce voyage; mais la peſanteur de ſon œuf, dont les coques ſont ſi épaiſſes, qu'il faut un ſiècle à le couver, retardoit toujours l'entrepriſe.

Je me doute bien que vous aurez de la peine à concevoir cette miraculeuſe production; c'eſt pourquoi je veux vous l'expliquer. Le Phénix eſt hermaphrodite; mais entre les hermaphrodites, c'eſt encore un Phénix tout extraordinaire car....

Il reſta un demi quart-d'heure ſans parler; & puis il ajouta: Je vois bien que vous ſoupçonnez de fauſſeté ce que je vous viens d'apprendre; mais ſi je ne dis vrai, je veux ja-

mais n'aborder votre globe, qu'un aigle ne fonde ſur moi.

Il demeura encore quelque tems à ſe balancer dans le ciel, & puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avoit cauſée par ſon récit, me donna la curioſité de le ſuivre; & parce qu'il fendoit le vague des cieux d'un eſſor non précipité, je le conduiſis de la vue & du marcher aſſez facilement.

Environ au bout de cinquante lieues, je me trouvai dans un pays ſi plein d'oiſeaux, que leur nombre égaloit preſque celui des feuilles qui les couvroient. Ce qui me ſurprit davantage, fut que ces oiſeaux, au lieu de s'effaroucher à ma rencontre, voltigeoient à l'entour de moi; l'un ſiffloit à mes oreilles; l'autre faiſoit la roue ſur ma tête: bref après que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort long-tems, tout-à-coup je ſentis mes bras chargés de plus d'un million de toutes ſortes d'eſpèces, qui peſoient deſſus ſi lourdement, que je ne les pouvois remuer.

Ils me tinrent en cet état, juſqu'à ce que je vis arriver quatre grandes aigles, dont les unes m'ayant de leurs ferres accolé par les jambes, les deux autres par les bras, m'enlevèrent fort haut.

Je remarquai parmi la foule une pie, qui

tantôt de-ça, & tantôt de-là, voloit & revoloit avec beaucoup d'empreſſement; & j'entendis qu'elle me cria, que je ne me défendiſſe point, à cauſe que ſes compagnons tenoient déja conſeil de me crêver les yeux. Cet avertiſſement empêcha toute la réſiſtance que j'aurois pû faire; de ſorte que ces aigles m'emportèrent à plus de mille lieues de-là dans un grand bois qui étoit (à ce que dit ma pie) la ville où leur roi faiſoit ſa réſidence.

La premiere choſe qu'ils firent, fut de me jetter en priſon dans le trou creuſé d'un grand chêne, & quantité des plus robuſtes ſe perchèrent ſur les branches, où ils exercèrent les fonctions d'une compagnie de ſoldats ſous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde, qui relevèrent ceux-ci. Pendant que j'attendois avec beaucoup de mélancolie ce qu'il plairoit à la fortune d'ordonner de mes déſaſtres, ma charitable pie m'apprenoit tout ce qui ſe paſſoit.

Entr'autres choſes il me ſouvient qu'elle m'avertit, que la populace des oiſeaux avoit fort crié, de ce qu'on me gardoit ſi long-tems ſans me dévorer; qu'ils avoient remontré que j'amaigrirois tellement, qu'on ne trouveroit plus ſur moi que des os à ronger.

La rumeur pensa s'échauffer en sédition ; car ma pie s'étant émancipée de représenter que c'étoit un procédé barbare, de faire ainsi mourir sans connoissance de cause, un animal qui approchoit en quelque sorte de leur raisonnement, ils la pensèrent mettre en pièces, alléguant que cela seroit bien ridicule de croire qu'un animal tout nud, que la nature même en mettant au jour ne s'étoit pas souciée de fournir des choses nécessaires à le conserver, fût comme eux capable de raisonner. Encore, ajoutoient-ils, si c'étoit un animal qui approchât un peu davantage de notre figure ; mais justement le plus dissemblable, & le plus affreux ; enfin une bête chauve, un oiseau plumé, une chimère amassée de toutes sortes de natures, & qui fait peur à toutes : l'homme, dis-je, si sot & si vain, qu'il se persuade que nous n'avons été faits que pour lui : l'homme qui, avec son ame si clairvoyante, ne sauroit distinguer le sucre d'avec l'arsenic, & qui avalera de la ciguë que son beau jugement lui aura fait prendre pour du persil : l'homme qui soutient qu'on ne raisonne que par le rapport des sens, & qui cependant a les sens les plus foibles, les plus tardifs, & les plus faux d'entre toutes les créatures : l'homme enfin que la nature, pour faire de tout, a créé comme les mons-

tres, mais en qui pourtant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux, à l'exterminer

Voilà ce que disoient les plus sages. Pour la commune, elle crioit que cela étoit horrible, de croire qu'une bête qui n'avoit pas le visage fait comme eux, eût de la raison. Hé quoi, murmuroient-ils l'un à l'autre, il n'a ni bec, ni plumes, ni griffes, & son ame seroit spirituelle? O dieux! quelle impertinence!

La compassion qu'eurent de moi les plus généreux, n'empêcha point qu'on n'instruisît mon procès criminel: on en dressa toutes les écritures dessus l'écorce d'un cyprès; & puis au bout de quelques jours, je fus porté au tribunal des oiseaux. Il n'y avoit pour avocats, pour conseillers & pour juges, à la séance, que des pies, des geais & des étourneaux, encore n'avoit-on choisi que ceux qui entendent ma langue.

Au lieu de m'interroger sur la sellette, on me mit à califourchon sur un chicot de bois pourri, d'où celui qui présidoit à l'auditoire, après avoir claqué du bec, deux ou trois coups, & secoué majestueusement ses plumes, me demanda d'où j'étois, de quelle nation & de quelle espèce? Ma charitable pie m'avoit donné auparavant quelques instructions, qui

me furent très-salutaires & entr'autres que je me gardasse bien d'avouer que je fusse homme. Je répondis donc que j'étois de ce petit monde qu'on appelloit la terre, dont le phénix & quelques autres que je voyois dans l'assemblée, pouvoient leur avoir parlé; que le climat qui m'avoit vu naître étoit assis sous la zone tempérée du Pole arctique, dans une extrémité de l'Europe, qu'on nommoit la France; & quant à ce qui concernoit mon espèce, que je n'étois point homme comme ils se le figuroient, mais singe, que des hommes avoient enlevé au berceau fort jeune & nourri parmi eux; que leur mauvaise éducation m'avoit ainsi rendu la peau délicate; qu'ils m'avoient fait oublier ma langue naturelle & instruit à la leur; que, pour complaire à ces animaux farouches, je m'étois accoutumé à ne marcher que sur deux pieds; & qu'enfin comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'espèce, l'opinion, la coutume, & la nourriture de ces bêtes immondes avoient tant de pouvoir sur moi, qu'à peine mes parens, qui sont singes d'honneur, me pourroient eux-mêmes reconnoître. J'ajoutai pour ma justification, qu'ils me fissent visiter par des experts; & qu'en cas que je fusse trouvé homme, je me soumettois à être anéanti comme un monstre.

Je m'imaginois que l'apparence du mauvais tems les y avoit conviés, quand l'avocat général me vint dire par ordre de la cour, qu'on ne me jugeroit point ce jour-là; que jamais on ne vuidoit un procès criminel, lorſque le ciel n'étoit pas ſerein, parce qu'ils craignoient que la mauvaiſe température de l'air n'altérât quelque choſe à la bonne conſtitution de l'eſprit des juges; que le chagrin dont l'humeur des oiſeaux ſe charge durant la pluie, ne dégorgeât ſur la cauſe; ou qu'enfin la cour ne ſe vengeât de ſa triſteſſe ſur l'accuſé; c'eſt pourquoi mon jugement fut remis à un plus beau tems. On me remena donc en priſon, & je me ſouviens que pendant le chemin ma charitable pie ne m'abandonna guère, elle vola toujours à mes côtés, & je crois qu'elle ne m'eût point quitté, ſi ſes compagnons ne ſe fuſſent approchés de nous.

Enfin j'arrivai au lieu de ma priſon, où pendant ma captivité je ne fus nourri que du pain du roi; c'étoit ainſi qu'ils appelloient une cinquantaine de vers, & autant de guillots, qu'ils m'apportoient à manger de ſept en ſept heures.

Je penſois récomparoître dès le lendemain, & tout le monde le croyoit ainſi; mais un de mes gardes me conta au bout de cinq ou

ſix jours, que tout ce tems-là avoit été employé à rendre juſtice à une communauté de chardonnerets qui l'avoient implorée contre un de leurs compagnons. Je demandai à ce garde de quel crime ce malheureux étoit accuſé; du crime, répliqua le garde, le plus énorme dont un oiſeau puiſſe être noirci. On l'accuſe.... le pourrez-vous bien croire? On l'accuſe.... mais bons dieux? d'y penſer ſeulement, les plumes m'en dreſſent à la tête. Enfin on l'accuſe de n'avoir pas encore, depuis ſix ans, mérité d'avoir un ami; c'eſt pourquoi il a été condamné à être roi, & roi d'un peuple différent de ſon eſpèce.

Si ſes ſujets euſſent été de ſa nature, il auroit pu tremper au moins des yeux & du deſir dans leurs voluptés: mais comme les plaiſirs d'une eſpèce n'ont point du tout de relation avec les plaiſirs d'une autre eſpèce, il ſupportera toutes les fatigues, & boira toutes les amertumes de la royauté, ſans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

On l'a fait partir ce matin, environné de beaucoup de médecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoiſonne dans le voyage. Quoique mon garde fût grand cauſeur de ſa nature, il ne m'oſa pas entretenir ſeul plus long-tems, de peur d'être ſoupçonné d'intelligence.

de ſon gouvernement, il en eſt dépoſſédé, & l'on procède à une nouvelle élection.

Pendant la journée que durent les états, notre roi eſt monté au ſommet d'un grand yf, ſur le bord d'un étang, les pieds & les ailes liées. Tous les oiſeaux, l'un après l'autre, paſſent par-devant lui; & ſi quelqu'un le ſait coupable du dernier ſupplice, il le peut jetter à l'eau : mais il faut que ſur le champ il juſtifie la raiſon qu'il en a eue, autrement il eſt condamné à la mort triſte.

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre, pour lui demander ce qu'elle entendoit par la mort triſte; & voici ce qu'elle me répliqua.

Quand le crime d'un coupable eſt jugé ſi énorme, que la mort eſt trop peu de choſe pour l'expier, on tâche d'en choiſir une qui contienne la douleur de pluſieurs, & l'on y procède de cette façon.

Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique & la plus funèbre, ſont délégués vers le coupable, qu'on porte ſur un funeſte cyprès. Là ces triſtes muſiciens s'amaſſent tout autour, & lui rempliſſent l'ame par l'oreille de chanſons ſi lugubres & ſi tragiques, que l'amertume de ſon chagrin déſordonnant l'économie de ſes organes, & lui preſſant le cœur,

il

il ſe conſume à vue d'œil, & meurt ſuffoqué de triſteſſe.

Toutefois un tel ſpectacle n'arrive guère; car comme nos rois ſont fort doux, ils n'obligent jamais perſonne à vouloir pour ſe venger encourir une mort ſi cruelle.

Celui qui régne à préſent, eſt une colombe, dont l'humeur eſt ſi pacifique, que l'autre jour qu'il falloit accorder deux moineaux, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que c'étoit qu'inimitié.

Ma pie ne put continuer un ſi long diſcours, ſans que quelques-uns des aſſiſtans y priſſent garde; & parce qu'on la ſoupçonnoit déjà de quelque intelligence, les principaux de l'aſſemblée lui firent mettre la main ſur le colet par un aigle de la garde, qui ſe ſaiſit de ſa perſonne. Le roi colombe arriva ſur ces entrefaites; chacun ſe tût, & la première choſe qui rompit le ſilence, fut la plainte que le grand cenſeur des oiſeaux dreſſa contre la pie. Le roi pleinement informé du ſcandale dont elle étoit cauſe, lui demanda ſon nom, & comment elle me connoiſſoit. Sire, répondit-elle fort étonnée, je me nomme margot; il y a ici force oiſeaux de qualité, qui répondront de moi. J'appris un jour, au monde de la terre

d'où je ſuis native, par Guillery l'enrhumé que voilà (qui m'ayant entendu crier en cage, me vint viſiter à la fenêtre où j'étois pendue) que mon père étoit courtequeue, & ma mère croquenoix. Je ne l'aurois pas ſu ſans lui; car j'avois été enlevée deſſous l'aile de mes parens au berceau, fort jeune. Ma mère quelque tems après en mourut de déplaiſir; & mon père déſormais hors d'âge de faire d'autres enfans, déſeſpéré de ſe voir ſans héritiers, s'en alla à la guerre des geais, où il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent, furent certains animaux ſauvages qu'on appelle porchers, qui me portèrent vendre à un château, où je vis cet homme à qui vous faites maintenant le procès. Je ne ſai s'il conçut quelque bonne volonté pour moi, mais il ſe donnoit la peine d'avertir les ſerviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avoit quelquefois la bonté de me l'apprêrer lui-même. Si en hiver j'étois morfondue, il me portoit auprès du feu, calfeutroit ma cage, ou commandoit au jardinier de me réchauffer dans ſa chemiſe. Les domeſtiques n'oſoient m'agacer en ſa préſence, & je me ſouviens qu'un jour il me ſauva de la gueule du chat qui me tenoit entre ſes griffes, où le petit laquais de madame

m'avoit exposé : mais il ne sera pas hors de propos de vous apprendre la cause de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'est le nom du petit laquais) je répétois un jour les sottises qu'il m'avoit enseignées. Or il arriva par malheur, quoique je recitasse toujours mes quolibets de suite, que je vins à dire en son ordre justement comme il entroit pour faire un faux message : taisez-vous, fils de putain, vous avez menti. Cet homme accusé que voilà, connoissant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrois bien avoir parlé par prophétie, & envoya sur les lieux s'enquérir si Verdelet y avoit été : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut foueté ; & Verdelet, en punition, m'avoit voulu faire manger au matou. Le roi d'un baissement de tête, témoigna qu'il étoit content de la pitié qu'elle avoit eue de mon désastre ; il lui défendit toutefois de ne me plus parler en secret. Ensuite il demanda à l'avocat de ma partie, si son plaidoyer étoit prêt. Il fit signe de la patte qu'il alloit parler, & voici, ce me semble, les mêmes points dont il insista contre moi.

*PLAIDOYÉ fait au Parlement des Oiſeaux, les Chambres aſſemblées, contre un animal accuſé d'être homme.*

MESSIEURS, la partie de ce criminel eſt guillemette la charnue, perdrix de ſon extraction, nouvellement arrivée du monde de la terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que lui ont tiré les hommes, demandereſſe à l'encontre du genre humain, & par conſéquent à l'encontre d'un animal que je prétens être un membre de ce grand corps. Il ne nous ſeroit pas mal-aiſé d'empêcher par ſa mort les violences qu'il peut faire : toutefois comme le ſalut ou la perte de tout ce qui vit, importe à la republique des vivans, il me ſemble que nous mériterions d'être nés hommes, c'eſt-à-dire dégradés de la raiſon & de l'immortalité que nous avons par-deſſus eux, ſi nous leur avions reſſemblé par quelqu'une de leurs injuſtices.

Examinons donc, meſſieurs, les difficultés de ce procès, avec toute la contention de laquelle nos divins eſprits ſont capables.

Le nœud de l'affaire conſiſte à ſavoir ſi cet animal eſt homme ; & puis, en cas que nous avérions qu'il le ſoit, ſi pour cela il mérite la mort.

Pour moi, je ne fais point de difficulté qu'il ne le ſoit ; premièrement, puiſqu'il eſt ſi effronté de mentir, en ſoutenant qu'il ne l'eſt pas, ſecondement, en ce qu'il rit comme un fou ; troiſièmement, en ce qu'il pleure comme un ſot ; quatrièmement, en ce qu'il ſe mouche comme un vilain ; cinquièmement en ce qu'il eſt plumé comme un galeux ; ſixièmement, en ce qu'il porte la queue devant ; ſeptièmement, en ce qu'il a toujours une quantité de petits grés quarrés dans la bouche, qu'il n'a pas l'eſprit de cracher ni d'avaler ; huitièmement, & pour concluſion, en ce qu'il lève en haut tous les matins, ſes yeux, ſon nez & ſon large bec, colle ſes mains ouvertes la pointe au ciel, plat contre plat, & n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyoit d'en avoir deux libres, ſe caſſe les jambes par la moitié, enſorte qu'il tombe ſur ſes gigots ; puis avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ſes jambes rompues ſe r'attachent, & qu'il ſe relève auſſi gai qu'auparavant. Or vous ſavez, meſſieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'homme ſeul dont l'ame ſoit aſſez noire pour s'adonner à la magie, & par conſéquent celui-ci eſt homme. Il faut maintenant examiner ſi pour être homme, il mérite la mort.

Je penſe, meſſieurs, qu'on n'a jamais révoqué en doute que toutes les créatures ſont produites par notre commune mère, pour vivre en ſociété. Or ſi je prouve que l'homme ſemble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'allant contre la fin de ſa création, il mérite que la nature ſe répente de ſon ouvrage ?

La première & la plus fondamentale loi pour la manutention d'une république, c'eſt l'égalité : mais l'homme ne la ſauroit endurer éternellement ; il ſe rue ſur nous pour nous manger, il ſe fait accroire que nous n'avons été faits que pour lui, il prend pour argument de ſa ſupériorité prétendue, la barbarie avec laquelle il nous maſſacre, & le peu de réſiſtance qu'il trouve à forcer notre foibleſſe, & ne veut pas cependant avouer pour ſes maîtres, les aigles, les condurs, & les griffons, par qui les plus robuſtes d'entr'eux ſont ſurmontés.

Mais pourquoi cette grandeur & diſpoſition de membres marqueroit-elle diverſité d'eſpèce, puiſqu'entr'eux même il ſe rencontre des nains & des geans ?

Encore eſt-ce un droit imaginaire, que cet empire dont ils ſe flattent : ils ſont au contraire ſi enclins à la ſervitude que de peur de man-

quer à ſervir, ils ſe vendent les uns aux autres leur liberté. C'eſt ainſi que les jeunes ſont eſclaves des vieux, les pauvres des riches, les payſans des gentilhommes, les princes des monarques, & les monarques même, des loix qu'ils ont établies. Mais avec tout cela, ces pauvres ſerfs ont ſi peur de manquer de maîtres, que comme s'ils appréhendoient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils ſe forgent des dieux de toutes parts; dans l'eau, dans l'air, dans le feu, ſous la terre; ils en feront plutôt de bois, que d'en manquer; & je crois même qu'ils ſe chatouillent des fauſſes eſpérances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraye, que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantaſtique monarchie, & de cet empire ſi naturel de l'homme ſur les animaux & ſur nous-mêmes; car ſon inſolence a été juſques-là. Cependant en conſéquence de cette principauté ridicule, il s'attribue joliment ſur nous le droit de vie & de mort; ils nous dreſſe des embuſcades, ils nous enchaîne, il nous empriſonne, il nous égorge, il nous mange; & de la puiſſance de tuer ceux qui ſont demeurés libres, il fait un prix à la nobleſſe. Il penſe que le ſoleil s'eſt allumé pour l'éclairer à nous faire la guer-

re ; que la nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le ciel, afin seulement que de notre vol il puisse tirer de malheureux ou favorables auspices ; & quand Dieu mit des entrailles dedans notre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand livre, où l'homme pût apprendre la science des choses futures.

Hé bien, ne voilà-t-il pas un orgueil tout à fait insupportable ? celui qui l'a conçu pouvoit-il mériter un moindre châtiment que de naître homme ? Ce n'est pas toutefois sur quoi je vous presse de condamner celui-ci. La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de raison, j'excuse ses erreurs, quant à celles que produit son défaut d'entendement ; mais pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice, Par exemple, de ce qu'il nous tue, sans être attaqué par nous, de ce qu'il nous mange, pouvant répaître sa faim de nourriture plus convenable ; & ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres, comme des laniers, des faucons & des vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge chaude de leur semblable, ou nous livrer entre ses mains.

Cette seule considération est si pressante, que je demande à la cour qu'il soit exterminé de la mort triste.

Tout le barreau frémit de l'horreur d'un ſi grand ſupplice. C'eſt pourquoi afin d'avoir lieu de le modérer, le roi fit ſigne à mon avocat de répondre.

C'étoit un Eſtourneau grand juriſconſulte, lequel après avoir frappé trois fois de ſa patte contre la branche qui le ſoutenoit, parla ainſi à l'aſſemblée.

Il eſt vrai, meſſieurs, qu'ému de pitié, j'avois entrepris la cauſe pour cette malheureuſe bête; mais ſur le point de la plaider, il m'eſt venu un remors de conſcience, & comme une voix ſecrète, qui m'a défendu d'accomplir une action ſi déteſtable. Ainſi, meſſieurs, je vous déclare, & à toute la cour, que pour faire le ſalut de mon ame, je ne veux contribuer en façon quelconque à la durée d'un monſtre tel que l'homme.

Toute la populace claqua du bec en ſigne de réjouiſſance, & pour congratuler à la ſincérité d'un oiſeau ſi raiſonnable.

Ma pie ſe préſenta pour plaider à ſa place, mais il lui fut impoſé de ſe taire, à cauſe qu'ayant été nourrie parmi les hommes, & peut-être infectée de leur morale, il étoit à craindre qu'elle n'apportât à ma cauſe un eſprit prévenu; car la cour des oiſeaux ne ſouffre point que l'avocat qui s'intéreſſe davantage pour un client que pour l'autre, ſoit oui, à moins qu'il

puiſſe juſtifier que cette inclination procède du bon droit de la partie.

Quand mes juges virent que perſonne ne ſe préſentoit pour me défendre, ils étendirent leurs aîles qu'ils ſécouèrent, & volèrent incontinent aux opinions.

La plus grande partie, comme j'ai ſu depuis, inſiſta fort que je fuſſe exterminé de la mort triſte; mais toutefois quand on apperçut que le roi penchoit à la douceur, chacun revint à ſon opinion. Ainſi mes juges ſe modérèrent, & au lieu de la mort triſte dont il me firent grace, ils trouvèrent à propos, pour faire ſympatiſer mon châtiment à quelqu'un de mes crimes, de m'anéantir par un ſupplice qui ſervît à me détromper, en bravant ce prétendu empire de l'homme ſur les oiſeaux, que je fuſſe abondonné à la colère des plus foibles d'entr'eux, cela veut dire qu'ils me condamnèrent à être mangé des mouches.

En même tems l'aſſemblée ſe lèva, & j'entendis murmurer qu'on ne s'étoit pas davantage étendu à particulariſer les circonſtances de ma tragédie, à cauſe de l'accident arrivé à un oiſeau de la troupe, qui venoit de tomber en pamoiſon, comme il voloit parler au roi. On crut qu'elle étoit cauſée par l'horreur qu'il avoit eu de regarder trop fixement un homme : c'eſt

pourquoi on donna ordre de m'emporter.

Mon arrêt me fut prononcé auparavant ; & ſi-tôt que l'ophraye qui ſervoit de greffier criminel, eut achevé de me le lire, j'apperçus à l'entour de moi le ciel tout noir de mouches, de bourdons, d'abeilles, de guiblets, de couſins & des puces, qui brouiſſoient d'impatience.

J'attendois encore que mes aigles m'enlevaſſent comme à l'ordinaire, mais je vis à leur place une grande autruche noire, qui me mit honteuſement à califourchon ſur ſon dos (car cette poſture eſt entr'eux la plus ignominieuſe où l'on puiſſe appliquer un criminel ; & jamais oiſeau, pour quelque offenſe qu'il ait commiſe, n'y peut être condamné.)

Les archers qui me conduiſirent au ſupplice, étoient une cinquantaine de condurs, & autant de griffons ; devant & derrière ceux-ci voloit fort lentement une proceſſion de corbeaux, qui croaſſoient je ne ſais quoi de lugubre, & il me ſembloit ouir comme de plus loin, des chouètes qui leur répondoient.

Au partir du lieu où mon jugement m'avoit été rendu, deux oiſeaux de paradis, à qui on avoit donné charge de m'aſſiſter à la mort, ſe vinrent aſſeoir ſur mes épaules.

Quoique mon ame fût alors troublée, à

cauſe de l'horreur du pas que j'allois franchir, je me ſuis pourtant ſouvenu de quaſi tous les raiſonnemens par leſquels ils tâchèrent de me conſoler.

La mort, me dirent-ils, (me mettant le bec à l'oreille) n'eſt pas ſans doute un grand mal, puiſque la nature notre mère y aſſujettit tous ſes enfans, & ce ne doit pas être une affaire de grande conſéquence, puiſqu'elle arrive à tout moment, & pour ſi peu de choſe : car ſi la vie étoit excellente, il ne ſeroit pas en notre pouvoir de ne la point donner, ou ſi la mort traînoit après ſoi des ſuites de l'importance que tu te fais accroire, il ne ſeroit pas en notre pouvoir de la donner : il y beaucoup d'apparence au contraire, puiſque l'animal commence par jeu, qu'il finit de même. Je parle à toi ainſi, à cauſe que ton ame n'étant pas immortelle comme la nôtre, tu peux bien juger quand tu meurs, que tout meurt avec toi. Ne t'afflige donc point de faire plus tôt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard. Leur condition eſt plus déplorable que la tienne; car ſi la mort eſt un mal elle n'eſt mal qu'à ceux qui ont à mourir; & ils ſeront au prix de toi, qui n'a plus qu'une heure entre ci & là, cinquante ou ſoixante ans en état de pouvoir mourir; & puis, dis-moi, celui qui n'eſt pas

né, n'eſt pas malheureux. Or tu vas être comme celui qui n'eſt pas né; un clin d'œil après la vie, tu ſera ce que tu étois un clin d'œil devant; & ce clin d'œil paſſé, tu ſeras mort d'auſſi long-tems que celui qui mourut il a mille ſiècles: mais en tout cas, ſuppoſé que la vie ſoit un bien, le même rencontre qui parmi l'infinité du tems a pu faire que tu ſois, ne peut-il pas faire que tu ſois encore un autre coup? la matière qui à force de ſe mêler eſt enfin arrivée à ce nombre, cette diſpoſition & cet ordre néceſſaire à la conſtruction de ton être, peut-il pas, en ſe remêlant, arriver à une diſpoſition requiſe pour faire que tu te ſentes être encore une autre fois? oui, mais, me diras-tu, je ne me ſouviendrai pas d'avoir été. Hé! mon chèr frère, que t'importe, pourvu que tu te ſentes être? & puis, ne ſe peut-il pas faire que pour te conſoler de la perte de ta vie, tu t'imagineras les mêmes raiſons que je te repréſente maintenant?

Voilà des conſidérations aſſez fortes pour t'obliger à boire cette abſinthe en patience; il m'en reſte toutefois d'autres encore plus preſſantes qui t'inviteront ſans doute à la ſouhaiter. Il faut, mon cher frère, te perſuader que comme toi & les autres brutes, êtes matériels; & comme la mort, au lieu d'anéantir la ma-

tière, n'en fait que troubler l'économie, tu dois, dis-je, croire avec certitude, que ceſſant d'être ce que tu étois, tu commenceras d'être quelqu'autre choſe. Je veux donc que tu ne deviennes qu'une motte de terre, ou un caillou, encore ſeras-tu quelque choſe de moins méchant que l'homme. Mais j'ai un ſecret à te découvrir, que je ne voudrois pas qu'aucun de mes compagnons eût entendu de ma bouche, c'eſt qu'étant mangé, comme tu vas être, de nos petits oiſeaux, tu paſſeras en leur ſubſtance : oui, tu auras l'honneur de contribuer, quoique aveuglement, aux opérations intellectuelles de nos mouches, & de participer à la gloire, ſi tu ne raiſonnes toi-même de les faire au moins raiſonner..

Environ à cet endroit de l'exhortation, nour arrivâmes au lieu deſtiné pour mon ſupplice.

Il y avoit quatre arbres fort proches l'un de l'autre, & quaſi en même diſtance, ſur chacun deſquels, à hauteur pareille, un grand héron s'étoit perché. On me deſcendit de deſſus l'autruche noire, & quantité de cormorans m'élevèrent où les quatre hérons m'attendoient. Ces oiſeaux, vis-à-vis l'un de l'autre, appuyés fermement chacun ſur ſon arbre, avec leur col de longueur prodigieuſe, m'entortillèrent,

comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, & me lièrent ſi ſerré, qu'encore que chacun de mes membres ne fût garoté que du col d'un ſeul, il n'étoit pas en ma puiſſance de me remuer le moins du monde.

Ils devoient demeurer long-tems en cette poſture; car j'entendis qu'on donna charge à ces cormorans qui m'avoient élevé d'aller à la pêche pour les hérons, & de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendoit encore les mouches, à cauſe qu'elles n'avoient pas fendu l'air d'un vol ſi puiſſant que nous; toutefois on ne reſta guères ſans les ouir.

Pour la première choſe qu'ils exploitèrent d'abord, ils s'entre-départirent mon corps, & cette diſtribution fut faite ſi malicieuſement, qu'on aſſigna mes yeux aux abeilles, afin de me les crever en me les mangeant; mes oreilles aux bourdons, afin de me les étourdir & me les dévorer tout enſemble; mes épaules aux puces, afin de les entamer d'une morſure qui me démangeât, & ainſi du reſte. A peine leur avois-je entendu diſpoſé de leurs ordres, qu'incontinent après je les vis approcher. Il ſembloit que tous les atômes, dont l'air eſt compoſé, ſe fuſſent convertis en mouches; car je

n'étois preſque pas viſité de deux ou trois foibles rayons de lumière, qui ſembloient ſe dérober pour venir juſqu'à moi, tant ces bataillons étoient ſerrés & voiſins de ma chair.

Mais comme chacun d'entr'eux choiſiſſoit déja du deſir de la place où il devoit me mordre, tout-à-coup je les vis bruſquement reculer; & parmi la confuſion d'un nombre infini d'éclats qui rétentiſſoient juſqu'aux nues, je diſtinguai pluſieurs fois ce mot, grace, grace, grace.

Enſuite deux tourterelles s'appprochèrent de moi. A leur venue, tous les funeſtes appareils de ma mort ſe diſſipèrent; je ſentis mes hérons relâcher les cercles de ces longs cols qui m'entortilloient, & mon corps étendu en ſautoir, griller du faîte des quatre arbres juſqu'aux pieds de leurs racines.

Je n'attendois de ma chûte, que de briſer à terre contre quelque rocher; mais, au bout de ma peur, je fus bien étonné de me trouver à mon ſéant ſur une autruche blanche, qui ſe mit au galop, dès qu'elle me ſentit ſur ſon dos.

On me fit faire un autre chemin que celui par où j'étois venu; car il me ſouvient que je traverſai un grand bois de myrthes, & un autre de terebintes, aboutiſſant à une vaſte forêt d'oliviers,

viers, où m'attendoit le roi Colombe au milieu de toute sa cour.

Si-tôt qu'il m'apperçut, il fit signe qu'on m'aidât à descendre. Aussi-tôt deux aigles de la garde me tendirent les pattes, & me portèrent à leur prince.

Je voulus par respect embrasser & baiser les petits ergots de Sa Majesté, mais elle se retira. Je vous demande, dit-elle auparavant, si vous connoissez cet oiseau.

A ces paroles, on me montra un perroquet, qui se mit à rouer & battre des aîles, comme il apperçut que je le considérois. Il me semble, criai-je au roi, que je l'ai vu quelque part; mais la peur & la joie ont chez moi tellement brouillé les espèces, que je ne puis encore marquer bien clairement où ça été.

Le perroquet à ces mots me vint de ses deux aîles accoler le visage, & me dit : quoi ! vous ne connoissez plus César, le perroquet de votre cousine, à l'occasion de qui vous avez tant de fois soutenu que les oiseaux raisonnent ? C'est moi qui tantôt, pendant votre procès, ai voulu, après l'audience, déclarer les obligations que je vous ai ; mais la douleur de vous voir en si grand péril, m'a fait tomber en pamoison. Son discours acheva de me dessiller la vue. L'ayant donc reconnu, je l'embrassai

& le baiſai, il m'embraſſa & me baiſa. Donc, lui dis-je, eſt-ce toi, mon pauvre Céſar, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté, que la tyrannique coutume de notre monde t'avoit ôtée ?

Le roi interrompit nos careſſes, & me parla de la ſorte : homme, parmi nous une bonne action n'eſt jamais perdue ; c'eſt pourquoi encore qu'étant homme, tu mérites de mourir ſeulement à cauſe que tu es né, le ſénat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnoiſſance les lumières dont la nature éclaira ton inſtinct, quand elle te fit preſſentir en nous la raiſon que tu n'étois pas capable de connoître. Va donc en paix & vis joyeux.

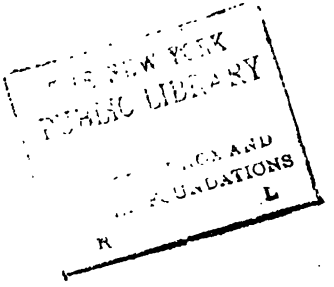
Il donna tout bas quelques ordres, & mon autruche blanche, conduite par les deux tourterelles, m'emporta de l'aſſemblée.

Après m'avoir galoppé environ un demi jour, elle me laiſſa proche d'une forêt, où je m'enfonçai dès qu'elle fut partie. Là je commençai à goûter le plaiſir de la liberté, & celui de manger le miel qui couloit le long de l'écorce des arbres.

Je penſe que je n'euſſe jamais fini ma promenade ; car l'agréable diverſité du lieu me faiſoit toujours découvrir quelque choſe de plus beau, ſi mon corps eût pu réſiſter au travail ;

Après m'avoir galopé environ un demi-jour;
elle me laissa proche d'une forest.

C. Mouillier inv. E. De Ghendt sculp.


PUBLIC LIBRARY

mais comme enfin je me trouvai tout-à-fait amolli de laſſitude, je me laiſſai couler ſur l'herbe.

Ainſi étendu à l'ombre de ces arbres, je me ſentois inviter au ſommeil par la douce fraîcheur & le ſilence de la ſolitude, quand un bruit incertain de voix confuſes, qu'il me ſembloit entendre voltiger autour de moi, me reveilla en ſurſaut.

Le terrein paroiſſoit fort uni, & n'étoit hériſſé d'aucun buiſſon qui pût rompre la vue; c'eſt pourquoi la mienne s'allongeoit fort avant parmi les arbres de la forêt. Cependant le murmure qui venoit à mon oreille, ne pouvoit partir que de fort proche de moi; de ſorte que m'y étant encore rendu plus attentif, j'entendis fort diſtinctement une ſuite de paroles grecques; & parmi beaucoup de perſonnes qui s'entretenoient, j'en démêlai une qui s'exprimoit ainſi.

M. le médecin, un de mes alliés, l'orme à trois têtes, me vient d'envoyer un pinçon, par lequel il me mande qu'il eſt malade d'une fièvre étique, & d'un grand mal de mouſſe, dont il eſt couvert depuis la tête juſqu'aux pieds. Je vous ſupplie, par l'amité que vous me portez, de lui ordonner quelque choſe.

Je demeurai quelque tems ſans rien ouir;

mais, au bout d'un petit eſpace, il me ſemble qu'on répliqua ainſi. Quand l'orme à trois têtes ne ſeroit point votre allié, & quand au lieu de vous, qui êtes mon ami, le plus étrange de notre eſpèce me feroit cette prière, ma profeſſion m'oblige de ſecourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'orme à trois têtes, que, pour la guériſon de ſon mal, il a beſoin de ſucer le plus d'humide & le moins de ſec qu'il pourra; que pour cet effet, il doit conduire les petits filets de ſes racines vers l'endroit le plus moit de ſon lit, ne s'entretenir que de choſes gaies, & ſe faire tous les jours donner la muſique par quelques roſſignols excellens. Après il vous fera ſavoir comme il ſe ſera trouvé de ce régime de vivre; & puis, ſelon le progrès de ſon mal, quand nous aurons préparé ſes humeurs, quelque cicogne de mes amies, lui donnera de ma part un cliſtère qui le remettra tout à fait en convaleſcence.

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit; ſinon qu'un quart d'heure après, une voix que je n'avois point encore ce me ſemble remarquée, parvint à mon oreille; & voici comme elle parloit. Holà! Fourchu, dormez-vous? J'ouis qu'une autre voix répliquoit ainſi. Non, fraîche écorce, pourquoi?

C'eſt, reprit celle qui la première avoit rompu le ſilence, que je me ſens émue de la même façon que nous avons accoutumé de l'être, quand ces animaux, qu'on appelle hommes, nous approchent; & je voudrois vous demander ſi vous ſentez la même choſe.

Il ſe paſſa quelque tems avant que l'autre répondît, comme s'il eût voulu appliquer à cette découverte ſes ſens les plus ſecrets. Puis il s'écria: mon Dieu! vous avez raiſon, & je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des eſpèces d'un homme, que je ſuis le plus trompé du monde, s'il n'y en a quelqu'un fort-proche d'ici.

Alors pluſieurs voix ſe mêlerent, qui diſoient qu'aſſurément elles ſentoient un homme.

J'avois beau diſtribuer ma vue de tous côtés, je ne découvrois point d'où pouvoit provenir cette parole. Enfin, après m'être un peu remis de l'horreur dont cet événement m'avoit conſterné, je répondis à celle qu'il me ſembla remarquer, que c'étoit elle qui demandoit s'il y avoit là un homme, qu'il y en avoit un; mais je vous ſupplie, continuai-je auſſi-tôt, qui que vous ſoyez qui parlez à moi, de me dire où vous êtes. Un moment après j'entendis ces mots.

Nous ſommes en ta préſence, tes yeux nous

regardent, & tu ne nous vois pas. Enviſage les chênes où nous ſentons que tu tiens ta vue attachée, c'eſt nous qui te parlons : & ſi tu t'étonnes que nous parlions une langue uſitée au monde d'où tu viens, ſache que nos premiers pères en ſont originaires ; ils demeuroient en Epire, dans la forêt de Dodone, où leur bonté naturelle les convia de rendre des oracles aux affligés qui les conſultoient. Ils avoient pour cet effet appris la langue grecque, la plus univerſelle qui fût alors, afin d'être entendus ; &, parce que nous deſcendans d'eux de père en fils, le don de prophétie a coulé juſqu'à nous. Or tu ſauras qu'une grande aigle, à qui nos pères de Dodone donnoient retraite, ne pouvant aller à la chaſſe, à cauſe d'une main qu'elle s'étoit rompue, ſe repaiſſoit du gland que leurs rameaux lui fourniſſoient ; quand un jour, ennuyée de vivre dans un monde où elle ſouffroit tant, elle prit ſon vol au ſoleil, & continua ſon voyage ſi heureuſement, qu'enfin elle aborda le globe lumineux où nous ſommes ; mais à ſon arrivée la chaleur du climat la fit vomir, elle ſe déchargea de force gland non encore digéré ; ce gland germa, il en crut des chênes, qui furent nos aïeux.

Voilà comme nous changeâmes d'habitation ; cependant, encore que vous nous entendiez

parler une langue humaine, ce n'eſt pas à dire que les autres arbres s'expliquent de même ; il n'y a que nous autres chênes, iſſus de la forêt de Dodonne, qui parlions comme vous : car pour les autres végétans, voici leur façon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux & ſubtil, qui ne manque jamais de reſpirer à l'orée des bois ? C'eſt l'haleine de leur parole ; & ce petit murmure, ou ce bruit délicat dont ils rompent le ſacré ſilence de leur ſolitude, c'eſt proprement leur langage. Mais encore que le bruit des forêts ſemble toujours le même, il eſt toutefois ſi différent ; que chaque eſpèce de végetant garde le ſien en particulier, en ſorte que le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre comme le cerifier. Si le ſot peuple de votre monde m'avoit entendu parler comme je fais, il croiroit que ce ſeroit un diable enfermé ſous mon écorce ; car bien-loin de croire que nous puiſſions raiſonner, il ne s'imagine pas même que nous ayons l'ame ſenſitive, encore que tous les jours il voie qu'au premier coup dont le bucheron aſſaut un arbre, la coignée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au ſecond ; & qu'il doive conjecturer qu'aſſurément le premier coup l'a ſurpris & frappé au dépourvu, puiſqu'auſſi-tôt qu'il a été averti par

la douleur, il s'eſt ramaſſé en ſoi-même, a réuni ſes forces pour combattre, & s'eſt comme pétrifié, pour réſiſter à la dureté des armes de ſon ennemi. Mais mon deſſein n'eſt pas de faire comprendre la lumière aux aveugles; un particulier m'eſt toute l'eſpèce, & toute l'eſpèce ne m'eſt qu'un particulier, quand le particulier n'eſt point infecté des erreurs de l'eſpèce, c'eſt pourquoi ſoyez attentif, car je crois parler, en vous parlant, à tout le genre humain.

Vous ſaurez donc, en premier lieu, que preſque tous les concerts dont les oiſeaux font muſique, ſont compoſés à la louange des arbres; mais auſſi en récompenſe du ſoin qu'ils prennent de célébrer nos belles actions, nous nous donnons celui de cacher leurs amours; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché; c'eſt l'arbre qui lui-même a plié ſes rameaux tout au tour du nid, pour garantir des cruautés de l'homme la famille de ſon hôte. Et qu'ainſi ne ſoit, conſidérez l'air de ceux ou qui ſont nés à la deſtruction des oiſeaux, leurs concitoyens, comme des éperviers, des houberaux, des milans, des faucons, &c.; ou qui ne parlent que pour quereller,

comme des geais & des pies; ou qui prennent plaiſir à nous faire peur, comme des hiboux & des chats-huans; vous remarquerez que l'aire de ceux-là eſt abandonnée à la vue de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ſes branches, afin de la donner en proie.

Mais il n'eſt pas beſoin de particulariſer tant de choſes, pour prouver que les arbres exercent, ſoit du corps, ſoit de l'ame, toutes vos fonctions. Y a-t-il quelqu'un parmi vous, qui n'ait remarqué qu'au printems, quand le ſoleil a réjoui notre écorce d'une sève féconde, nous allongeons nos rameaux, & les étendons chargés de fruit ſur le ſein de la terre dont nous ſommes amoureux? La terre de ſon côté s'entrouvre & s'échauffe d'une même ardeur, & comme ſi chacun de nos rameaux étoit un .... elle s'en approche pour s'y joindre; & nos rameaux tranſportés de plaiſir, ſe déchargent dans ſon giron de la ſemence qu'elle brûle de concevoir. Elle eſt pourtant neuf mois à former cet embrion auparavant que de le mettre au jour; mais l'arbre ſon mari, qui craint que la froidure de l'hiver ne nuiſe à ſa groſſeſſe, dépouille ſa robe verte pour la couvrir, ſe contentant, pour cacher quelque choſe de ſa nudité, d'un vieux manteau de feuille morte.

Hé bien! vous autres hommes, vous regar-

dez éternellement ces choſes, & ne les contemplez jamais: il s'en eſt paſſé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas ſeulement ébranlé les aheurtés.

J'avois l'attention fort bandée aux diſcours dont cette voix arborique m'entretenoit, & j'attendois la ſuite, quand tout-à-coup elle ceſſa, d'un ton ſemblable à celui d'une perſonne que la courte haleine empêcheroit de parler.

Comme je la vis tout-à-fait obſtinée au ſilence, je la conjurai par toutes les choſes que je crus qui la pouvoient davantage émouvoir, qu'elle daignât inſtruire une perſonne qui n'avoit riſqué les périls d'un ſi grand voyage que pour apprendre. J'ouis dans ce tems-là deux ou trois voix qui lui faiſoient pour l'amour de moi les mêmes prières, & j'en diſtinguai une qui lui dit, comme ſi elle eût été fâchée:

Oh bien, puiſque vous plaignez tant vos poulmons, repoſez-vous, je lui vais conter l'hiſtoire des arbres amans.

O qui que vous ſoyez, m'écriai-je en me jettant à ſes genoux, le plus ſage de tous les chênes de Dodone, qui daignez prendre la peine de m'inſtruire, ſachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat; car je fais vœu, ſi jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de

pouvoir être témoin. J'achevois cette protestation, lorsque j'entendis la même voix continuer ainsi. Regardez, petit homme, à douze ou quinze pas de votre main droite, vous verrez deux arbres jumeaux de médiocre taille, qui confondant leurs branches & leurs racines, s'efforcent par mille sortes de moyens de ne devenir qu'un.

Je tournai les yeux vers ces plantes d'amour, & j'observai que les feuilles de toutes les deux; légèrement agitées d'une émotion quasi volontaire, excitoient en frémissant un murmure si délicat, qu'à peine effleuroit-il l'oreille, avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchoient de s'interroger & de se répondre.

Après qu'il se fut passé environ le tems nécessaire à remarquer ce double végétant, mon bon ami le chêne reprit ainsi le fil de son discours.

Vous ne sauriez avoir tant vécu, sans que la fameuse amitié de Pilade & d'Oreste ne soit venue à votre connoissance.

Je vous décrirois toutes les joies d'une douce passion, & je vous conterois tous les miracles dont ces amans ont étonné leurs siècles, si je ne craignois que tant de lumière n'offensât les yeux de votre raison; c'est pourquoi je peindrai ces deux jeunes soleils seulement dans leur éclipse.

Il vous ſuffira donc de ſavoir qu'un jour le brave Oreſte engagé dans une bataille, cherchoit ſon cher Pilade pour goûter le plaiſir de vaincre ou de mourir en ſa préſence. Quand il l'apperçut au milieu de cent bras de fer élevés ſur ſa tête, hélas! que devint-il? Déſeſpéré, il ſe lança à travers une forêt de piques; il cria, il hurla, il écuma; mais que j'exprime mal l'horreur des mouvemens de cet inconſolable! il s'arracha les cheveux, il mangea ſes mains, il déchira ſes plaies; encore, au bout de cette deſcription, ſuis-je obligé de dire que le moyen d'exprimer ſa douleur mourut avec lui. Quand avec ſon épée il ſe croyoit faire un chemin pour aller ſecourir Pilade, une montagne d'hommes s'oppoſoit à ſon paſſage. Il les pénétra pourtant: & après avoir long-tems marché ſur les ſanglans trophées de ſa victoire, il s'approcha peu à peu de Pilade; mais Pilade lui ſembla ſi proche du trépas, qu'il n'oſa preſque plus parer aux ennemis, de peur de ſurvivre à la choſe pour laquelle il vivoit. On eût dit même, à voir ſes yeux déja tout pleins des ombres de la mort, qu'il tâchoit avec ſes regards d'empoiſonner les meurtriers de ſon ami. Enfin Pilade tomba ſans vie; & l'amoureux Oreſte qui ſentoit pareillement la ſienne ſur le bord de ſes lèvres, la retint toujours, juſqu'à

ce que d'une vue égarée ayant cherché parmi les morts ; & retrouvé Pilade, il ſembla colant ſa bouche vouloir jetter ſon ame dedans le corps de ſon ami.

Le plus jeune de ces héros expira de douleur ſur le cadavre de ſon ami mort, & vous ſaurez que de la pourriture de leur tronc, qui, ſans doute, avoit engroſſé la terre, on vit germer entre les os déja blancs de leurs ſquelettes, deux jeunes arbriſſeaux dont la tige & les branches ſe joignant pêle-mêle, ſembloit ne ſe hâter de croître qu'afin de s'entortiller davantage. On connut bien qu'ils avoient changé d'être, ſans oublier ce qu'ils avoient été, car leurs boutons parfumés ſe panchoient l'un ſur l'autre, & s'entr'échauffoient de leur haleine, comme pour ſe faire éclore plus vîte. Mais que dirai-je de l'amoureux partage qui maintenoit leur ſociété ? Jamais le ſuc où réſide l'aliment, ne s'offroit à leur ſouche, qu'ils ne le partageaſſent avec cérémonie. Jamais l'un n'étoit mal nourri, que l'autre ne fût malade d'inanition ; ils tiroient tous deux par dedans, les mammelles de leur nourriſſe, comme vous autres les tetez par dehors. Enfin ces amans bienheureux produiſirent des pommes, mais des pommes miraculeuſes, qui firent encore plus de miracles que leurs pères. On n'avoit pas ſi-tôt mangé des pommes

aimé, hasardoit des efforts si incroyables, que l'antiquité n'a rien vu de pareil : aussi tant que subsista cette amoureuse compagnie, les Thébains qui passoient auparavant pour les pires soldats d'entre les Grecs, battirent & surmontèrent toujours depuis les Lacédémoniens, même les plus belliqueux peuples de la terre.

Mais entre un nombre infini de louables actions dont ces pommes furent cause, ces mêmes pommes en produisirent innocemment de bien honteuses.

Myrra, jeune damoiselle de qualité, en mangea avec Cinyre son père ; malheureusement l'une étoit de Pilade & l'autre d'Oreste. L'amour aussi-tôt absorba la nature, & la confondit en telle sorte, que Cinyre pouvoit jurer, je suis mon gendre ; & Myrra, je suis ma marâtre. Enfin, je crois que c'est assez pour vous apprendre tout ce crime, d'ajouter qu'au bout de neuf mois le père devint aieul de ceux qu'il engendra, & que la fille enfanta ses frères.

Encore le hasard ne se contenta pas de ce crime, il voulut qu'un taureau étant entré dans les jardins du roi Minos, trouvât malheureusement sous un arbre d'Oreste quelques pommes qu'il engloutit ; je dis malheureusement, parce que la reine Pasiphaé tous les jours mangeoit

de

de ce fruit. Les voilà donc furieux d'amour l'un pour l'autre. Je n'en expliquerai point l'énorme jouiſſance, il ſuffira de dire que Paſiphaé ſe plongea dans un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple.

Le fameux ſculpteur Pigmalion, préciſément dans ce tems-là, tailloit au palais une vénus de marbre. La reine qui aimoit les bons ouvriers, par régal lui fit préſent d'une couple de ces pommes : il en mangea la plus belle ; & parce que l'eau, qui, comme vous ſavez, eſt néceſſaire à l'inciſion du marbre, vint haſardeuſement à lui manquer, il en humecta ſa ſtatue. Le marbre en même tems pénétré par ce ſuc, s'amollit peu à peu ; & l'énergique vertu de cette pomme conduiſant ſon labeur ſelon le deſſein de l'ouvrier, ſuivit au-dedans de l'image les traits qu'elle avoit rencontrés à la ſuperficie ; car elle dilata, échauffa & colora, à proportion de la nature, des lieux qui ſe rencontrent dans ſon paſſage. Enfin le marbre devenu vivant, & touché de la paſſion de la pomme, embraſſa Pigmalion de toutes les forces de ſon cœur, & Pigmalion tranſporté d'un amour réciproque, la reçut pour femme.

Dans cette même province, la jeune Iphis avoit mangé de ce fruit avec la belle Yante ſa compagne, dans toutes les circonſtances re-

quiſes pour cauſer une amitié réciproque : leur repas fut ſuivi de ſon effet accoutumé ; mais parce qu'Iphis l'avoit trouvé d'un goût fort ſavoureux, il en mangea tant, que ſon amitié qui croiſſoit avec le nombre des pommes dont il ne ſe pouvoit raſſaſier, uſurpa toutes les fonctions de l'amour ; & cet amour, à force d'augmenter peu à peu, devint plus mâle & plus vigoureux : car, comme tout ſon corps imbu de ce fruit, brûloit de former des mouvemens qui répondiſſent aux enthouſiaſmes de ſa volonté, il remua chez ſoi la matière ſi puiſſamment, qu'il ſe conſtruiſit des organes beaucoup plus forts, capables de ſuivre ſa penſée, & de contenter pleinement ſon amour dans ſa plus virile étendue ; c'eſt-à-dire qu'Iphis devint ce qu'il faut être pour épouſer une femme.

J'appellerois cette aventure-là un miracle, s'il me reſtoit un nom pour intituler l'événement qui ſuit.

Un jeune homme fort accompli, qui s'appelloit Narciſſe, avoit mérité par ſon amour l'affection d'une fille fort belle, que les poëtes ont célébrée ſous le nom d'Echo ; mais comme vous ſavez que les femmes plus que ceux de notre ſexe, ne ſont jamais aſſez chéries à leur gré, ayant oui vanter la vertu des pommes d'Oreſte, elle fit tant qu'elle en recouvra de pluſieurs en-

droits, & parce qu'elle appréhendoit (l'amour étant toujours craintif), que celles d'un arbre n'euſſent moins de force que de l'autre, elle voulut que ſon amant goûtât de toutes les deux; mais à peine les eut-il mangées, que l'image d'Echo s'effaça de ſa mémoire. Tout ſon amour ſe tourna vers celui qui avoit digéré le fruit, il fut l'amant & l'aimé: car la ſubſtance tirée de la pomme de Pilade, embraſſa dedans lui celle de la pomme d'Oreſte. Ce fruit jumeau répandu par toute la maſſe de ſon ſang, excita toutes les parties de ſon corps à ſe careſſer: ſon cœur où s'écouloit leur double vertu, rayonna ſes flammes en dedans; tous ſes membres animés de ſa paſſion, voulurent ſe pénétrer l'un l'autre: il n'eſt pas juſqu'à ſon image, qui brûlant encore parmi la froideur des fontaines, n'attirât ſon corps pour s'y joindre: enfin le pauvre Narciſſe devint éperdument amoureux de ſoi-même.

Je ne me rendrai point ennuyeux à vous raconter ſa déplorable cataſtrophe; les vieux ſiècles en ont aſſez parlé: auſſi-bien il me reſte des aventures à vous réciter qui conſommeront mieux ce tems-là.

Vous ſaurez donc que la belle Salmacis fréquentoit le berger Hermaphrodite, mais ſans autre privauté que celle que le voiſinage de

leur maiſon pouvoit ſouffrir ; quand la fortune qui ſe plaît à troubler les vies les plus tranquilles, permit que dans une aſſemblée de jeux, où le prix de la beauté & celui de la courſe, étoient deux de ces pommes, Hermaphrodite eut celle de la courſe, & Salmacis celle de la beauté. Elles avoient été cueillies, quoiqu'enſemble, à divers rameaux, parce que ces fruits amoureux ſe mêloient avec tant de ruſe, qu'un de Pilade ſe rencontroit toujours avec un d'Oreſte ; & cela étoit cauſe que paroiſſant jumeaux, on en détachoit ordinairement une couple. La belle Salmacis mangea ſa pomme, & le gentil Hermaphrodite ſerra la ſienne dans ſa pannetière. Salmacis inſpirée des enthouſiaſmes de ſa pomme, & de la pomme du berger qui commençoit à s'échauffer dans ſa pannetière, ſe ſentit attirer vers lui par le flux & reflux ſympatique de la ſienne avec l'autre.

Les parens du berger, qui s'apperçurent des amours de la nymphe, tâchèrent, à cauſe de l'avantage qu'ils trouvoient en cette alliance, de l'entretenir & de la croître : c'eſt pourquoi ayant oui vanter les pommes jumelles pour un fruit dont le ſuc inclinoit les eſprits à l'amour, ils en diſtillèrent, & de la quinteſſence la plus rectifiée ils trouvèrent moyen d'en faire boire à leur fils & à ſon amante. Son énergie qu'ils

avoient ſublimée au plus haut degré qu'elle pouvoit monter, alluma dans le cœur de ces amoureux un ſi véhément deſir de ſe joindre, qu'à la première vue Hermaphrodite s'abſorba dans Salmacis, & Salmacis ſe fondit entre les bras d'Hermaphrodite. Ils paſsèrent l'un dans l'autre, & de deux perſonnes de ſexe différent, ils en composèrent un double, je ne ſai quoi qui ne fût ni homme ni femme. Quand Hermaphrodite voulut jouir de Salmacis, il ſe trouva être la nymphe; & quand Salmacis voulut qu'Hermaphrodite l'embraſsât, elle ſe ſentit être le berger. Ce double, je ne ſai quoi, gardoit pourtant ſon unité; il engendroit & concevoit, ſans être ni homme ni femme; enfin, la nature en lui, fit voir une merveille, qu'elle n'a jamais ſu depuis empêcher d'être unique.

Hé bien, ces hiſtoires-là ne ſont-elles pas étonnantes? Elles le ſont; car de voir une fille s'accoupler à ſon père, une jeune princeſſe aſſouvir les amours d'un taureau, un homme aſpirer à la jouiſſance d'une pierre, un autre ſe marier avec ſoi-même; celle-ci célébrer ſille un mariage qu'elle conſomme garçon, ceſſer d'être homme ſans commencer d'être femme, devenir beſſon hors du ventre de la mère, & jumeau d'une perſonne qui ne lui eſt point

parent, tout cela eſt bien éloigné du chemin ordinaire de la nature ; & cependant ce que je vous vais conter vous ſurprendra davantage.

Parmi la ſomptueuſe diverſité de toutes ſortes de fruits qu'on avoit apportés des plus lointains climats, pour le feſtin des noces de Cambiſe, on iui préſenta une greffe d'Oreſte, qu'il fit enter ſur un Platane ; & parmi les autres délicateſſes du deſſert, on lui ſervit des pommes du même arbre.

La friandiſe du mets le convia d'en manger beaucoup ; & la ſubſtance de ce fruit étant convertie après les trois coctions en un germe parfait, il en forma au ventre de la reine l'embrion de ſon fils Artaxerxe, car toutes les particularités de ſa vie ont fait conjecturer à ſes médecins qu'il devoit avoir été produit de la ſorte.

Quand le jeune cœur de ce prince fut en âge de mériter la colère d'amour, on ne remarqua point qu'il ſoupirât pour ſes ſemblables : il n'aimoit que les arbres, les vergers & les bois ; mais pardeſſus tous ceux pour leſquels il parut ſenſible, le beau Platane ſur lequel ſon père Cambiſe avoit jadis fait enter cette greffe d'Oreſte, le conſomma d'amour.

Son tempérament ſuivoit avec tant de ſcrupule le progrès de Platane, qu'il ſembloit croître

avec les branches de cet arbre ; tous les jours il l'alloit embraſſer ; dans le ſommeil il ne ſongeoit que de lui ; & deſſous le contour de ſes vertes tapiſſeries il ordonnoit de toutes ſes affaires. On connut bien que Platane piqué d'une ardeur réciproque, étoit ravi de ſes careſſes, car à tous coups, ſans aucune raiſon apparente, on appercevoit ſes feuilles trémouſſer & comme treſſaillir de joie, les rameaux ſe courber en rond ſur ſa tête, comme pour lui faire une couronne, & deſcendre ſi près de ſon viſage, qu'il étoit facile à connoître que c'étoit plutôt pour le baiſer, que par inclination naturelle de tendre en bas. On remarquoit même que de jalouſie il arrangeoit & preſſoit ſes feuilles l'une contre l'autre, de peur que les rayons du jour ſe gliſſant à travers, ne le baiſaſſent auſſi-bien que lui. Le roi, de ſon côté, ne garda plus de bornes dans ſon amour. Il fit dreſſer ſon lit aux pieds du Platane, & le Platane qui ne ſavoit comme ſe revancher de tant d'amité, lui donnoit ce que les arbres ont de plus cher, c'étoit ſon miel & ſa roſée, qu'il diſtilloit tous les matins ſur lui.

Leurs careſſes auroient duré davantage, ſi la mort ennemie des belles choſes, ne les eût terminées : Artaxerce expira d'amour dans les embraſſemens de ſon cher Platane ; & tous les

Perſes affligés de la perte d'un ſi bon Prince, voulurent, pour lui donner encore quelque ſatisfaction après ſa mort, que ſon corps fût brûlé avec les branches de cet arbre, ſans qu'aucun autre bois fût employé à le conſommer.

Quand le bûcher fut allumé, on vit ſa flamme s'entortiller avec celle de la graiſſe du corps; & leurs chevelures ardentes qui ſe boucloient l'un à l'autre, s'éfiler en pyramide juſqu'à perte de vue.

Ce feu pur & ſubtil ne ſe diviſa point; mais quand il fut arrivé au ſoleil, où, comme vous ſavez, toute matière ignée aboutit, il forma le germe du pommier d'Oreſte que vous voyez là à votre main droite.

Or l'engeance de ce fruit s'eſt perdue en votre monde; & voïci comment ce malheur arriva.

Les pères & les mères qui, comme vous ſavez, au gouvernement de leurs familles, ne ſe laiſſent conduire que par l'intérêt, fâchés que leurs enfans, auſſi-tôt qu'ils avoient goûté de ces pommes, prodiguaſſent à leur ami tout ce qu'ils poſſédoient, brûlèrent autant de ces plantes qu'ils en purent découvrir; ainſi l'eſpèce étant perdue, c'eſt pour cela qu'on ne trouve plus aucun ami véritable.

A meſure donc que ces arbres furent conſommés par le feu, les pluies qui tombérent deſſus, en calcinèrent ſi bien la cendre, que ce ſuc congélé ſe pétrifia de la même façon que l'humeur de la fougère brûlée ſe métamorphoſe en verre; de ſorte qu'il ſe forma, par tous les climats de la terre, des cendres de ces arbres jumeaux, deux pierres métalliques, qu'on appelle aujourd'hui le fer & l'aimant, qui à cauſe de la ſympathie des fruits de Pilade & d'Oreſte, dont ils ont toujours conſervé la vertu, aſpirent encore tous les jours de s'embraſſer. Et remarquez que ſi le morceau d'aimant eſt plus gros, il attire le fer; ou ſi la pièce de fer excède en quantité, c'eſt elle qui attire l'aimant; comme il arrivoit jadis dans le miraculeux effet des pommes de Pilade & d'Oreſte, de l'une deſquelles quiconque avoit mangé davantage, étoit le plus aimé par celui qui avoit mangé de l'autre.

Or le fer ſe nourrit d'aimant, & l'aimant ſe nourrit de fer ſi viſiblement, que celui-là s'enrouille, & celui-ci perd ſa force; à moins qu'on ne les produiſe l'un à l'autre pour réparer ce qui ſe perd de leur ſubſtance.

N'avez-vous jamais conſidéré un morceau d'aimant appuyé ſur de la limaille de fer? Vous voyez l'aimant ſe couvrir en un tourne-

main de ces atomes métalliques ; & l'amoureuſe ardeur avec laquelle ils s'accrochent, eſt ſi ſubite & ſi impatiente, qu'après s'être embraſſés par-tout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veuille baiſer un grain de fer, & pas un grain de fer qui ne veuille s'unir avec un grain d'aimant ; car le fer ou l'aimant ſéparés, envoyent continuellement de leur maſſe les petits corps les plus mobiles à la quête de ce qu'ils aiment : mais quand ils l'ont trouvé, n'ayant plus rien à deſirer, chacun termine ſes voyages, & l'aimant occupe ſon repos à poſſéder le fer, comme le fer ramaſſe tout ſon être à jouir de l'aimant. C'eſt donc de la ſève de ces deux arbres, qu'a découlé l'humeur dont ces deux métaux ont pris naiſſance. Devant cela ils étoient inconnus ; & ſi vous voulez ſavoir de quelle matière on fabriquoit des armes pour la guerre, Samſon s'armoit d'une mâchoire d'âne contre les Philiſtins ; Jupiter, roi de Crète, de feux artificiels, par leſquels il imitoit la foudre pour ſubjuguer ſes ennemis ; Hercule enfin avec une maſſue vainquit des tyrans & dompta des monſtres. Mais ces deux métaux ont encore une relation bien plus ſpécifique avec nos deux arbres : vous ſaurez qu'encore que ce couple d'amoureux ſans vie in-

clinent vers le pole, ils ne s'y portent jamais qu'en compagnie l'un de l'autre ; & je vous en vais découvrir la raiſon, après que je vous aurai un peu entretenu des poles.

Les poles ſont les bouches du ciel, par leſquelles il reprend la lumière, la chaleur, & les influences qu'il a répandues ſur la terre : autrement ſi tous les tréſors du ſoleil ne remontoient à leur ſource, il y auroit longtems (toute ſa clarté n'étant qu'une pouſſière d'atomes enflés qui ſe détachent de ſon globe) qu'elle ſeroit éteinte, & qu'il ne luiroit plus ; ou que cette abondance de petits corps ignés qui s'amoncèlent ſur la terre pour n'en plus ſortir, l'auroient déjà conſommé. Il faut donc, comme je vous ai dit, qu'il y ait au ciel des ſoupiraux par où ſe dégorgent les réplétions de la terre, & d'autres par où le ciel puiſſe réparer ſes pertes, afin que l'éternelle circulation de ces petits corps de vie pénètre ſucceſſivement tous les globes de ce grand univers. Or les ſoupiraux du ciel ſont les poles par où il ſe repaît des ames de tout ce qui meurt dans les mondes de chez lui, & tous les aſtres ſont ſes bouches, & les pores par où s'exhalent derechef ſes eſprits. Mais pour vous montrer que ceci n'eſt pas une imagination ſi nouvelle ; quand vos poëtes anciens, à qui la

philoſophie avoit découvert les plus cachés ſecrets de la nature, parloient d'un héros dont ils vouloient dire que l'ame étoit allée habiter avec les dieux, ils s'exprimoient ainſi : il eſt monté au pôle ; il eſt aſſis ſur le pôle ; il a traverſé le pôle, parce qu'ils ſavoient que les pôles étoient les ſeules entrées par où le ciel reçoit tout ce qui eſt ſorti de chez lui. Si l'autorité de ces grands hommes ne vous ſatisfait pleinement, l'expérience de vos modernes qui ont voyagé vers le nord, vous contentera peut-être. Ils ont trouvé que plus ils approchoient de l'ourſe, pendant les ſix mois de nuit dont on a cru que ce climat étoit tout noir, une grande lumière éclairoit l'horiſon, qui ne pouvoit partir que du pôle, parce qu'à meſure qu'on s'en approchoit, & qu'on s'éloignoit par conſéquent du ſoleil, cette lumière devenoit plus grande. Il eſt donc bien vraiſemblable qu'elle procède des rayons du jour, & d'un grand monceau d'ames, leſquelles, comme vous ſavez, ne ſont faites que d'atômes lumineux, qui s'en retournent au ciel par leurs portes accoutumées.

Il n'eſt pas difficile, après cela, de comprendre pourquoi le fer frotté d'aimant, ou l'aimant frotté de fer, ſe tourne vers le pôle : car étant un extrait du corps de Pilade & d'Oreſte, & ayant toujours conſervé les inclina-

tions des deux arbres, comme les deux arbres celle des deux amans, ils doivent aſpirer de ſe rejoindre à leur ame ; c'eſt pourquoi il ſe guinde vers le pôle par où il ſent qu'elle eſt montée; avec cette retenue pourtant, que le fer ne s'y tourne point, s'il n'eſt frotté d'aimant ; ni l'aimant s'il n'eſt frotté de fer, à cauſe que le fer ne veut point abandonner un monde, privé de ſon ami l'aimant, ni l'aimant privé de ſon ami le fer, & qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à faire ce voyage l'un ſans l'autre.

Cette voix alloit, je penſe, entamer un autre diſcours; mais le bruit d'une grande allarme qui ſurvint l'en empêcha : toute la forêt en rumeur ne retentiſſoit que de ces mots, gare la peſte, & paſſe parole.

Je conjurai l'arbre qui m'avoit ſi long-tems entretenu, de m'apprendre d'où procédoit un ſi grand déſordre. Mon ami, me dit-il, nous ne ſommes pas, en ces quartiers-ci, encore bien informés des particularités du mal : je vous dirai ſeulement en trois mots, que cette peſte dont nous ſommes menacés, eſt ce qu'entre les hommes on appelle embraſement ; nous pouvons bien le nommer ainſi, puiſque parmi nous il n'y a point de maladie plus contagieuſe. Le remède que nous y allons apporter, c'eſt de roidir nos haleines, & de ſouffler tous enſemble

vers l'endroit d'où part l'inflammation, afin de repouſſer ce mauvais air. Je croisque ce qui nous aura apporté cette fièvre ardente, eſt une bête à feu qui rode, depuis quelques jours, à l'entour de nos bois; car comme elles ne vont jamais ſans feu & ne s'en peuvent paſſer, celle-ci ſera, ſans doute, venue le mettre à quelqu'un de nos arbres.

Nous avions mandé l'animal glaçon pour venir à notre ſecours; cependant il n'eſt pas encore arrivé. Mais adieu, je n'ai pas le tems de vous entretenir, il faut ſonger au ſalut commun; & vous-même, prenez la fuite; autrement vous courez riſque d'être enveloppé dans notre ruine.

Je ſuivis ſon conſeil, ſans toutefois me beaucoup preſſer, parce que je connoiſſois mes jambes. Cependant je ſavois ſi peu la carte du pays, que je me trouvai, au bout de dix-huit heures de chemin, au derrière de la forêt dont je penſois fuir, & pour ſurcroît d'appréhenſion, cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranloient le cerveau, tandis que la funeſte & blême lueur de mille éclairs venoit éteindre mes prunelles.

De moment en moment les coups redoubloient avec tant de furie, que l'on eût dit que les fondemens du monde alloient s'écrouler; &

malgré tout cela le ciel ne parut jamais plus ſerein. Comme je me vis au bout de mes raiſons, enfin le deſir de connoître la cauſe d'un événement ſi extraordinaire, m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit ſembloit s'épandre.

Je cheminai environ l'eſpace de quatre cens ſtades, à la fin deſquelles j'apperçus, au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules, qui après avoir, en brouiſſant, tourné long-tems à l'entour l'une de l'autre, s'approchoient & puis ſe reculoient; & j'obſervai que quand le heurt ſe faiſoit, c'étoit alors qu'on entendoit ces grands coups; mais à force de marcher plus avant, je reconnus que ce qui, de loin, m'avoit paru deux boules, étoient deux animaux; l'un deſquels, quoique rond par enbas, formoit un triangle par le milieu; & ſa tête fort élevée, avec ſa rouſſe chevelure qui flottoit contremont, s'éguiſoit en pyramide. Son corps étoit troué comme un crible, & à travers ces pertuis déliés qui lui ſervoient de pores, on appercevoit gliſſer de petites flammes, qui ſembloient le couvrir d'un plumage de feu.

En cheminant là autour, je rencontrai un vieillard fort vénérable, qui regardoit ce fameux combat avec autant de curioſité que moi. Il me fit ſigne de m'approcher, j'obéis, & nous nous aſſîmes l'un auprès de l'autre.

J'avois deſſein de lui demander le motif qui l'avoit amené en cette contrée ; mais il me ferma la bouche par ces paroles : hé bien, vous ſaurez le motif qui m'amène en cette contrée. Et là-deſſus il me raconta, fort au long, toutes les particularités de ſon voyage. Je vous laiſſe à penſer ſi je demeurai interdit. Cependant, pour accroître ma conſternation, comme déjà je brûlois de lui demander quel démon lui révêloit mes penſées : non, non, s'écria-t-il, ce n'eſt point un démon qui me révèle vos penſées.... Ce nouveau tour de devin me le fit obſerver avec plus d'attention qu'auparavant, & je remarquai qu'il contrefaiſoit mon port, mes geſtes, ma mine, ſituoit tous ſes membres, & figuroit toutes les parties de ſon viſage ſur le patron des miennes ; enfin mon ombre en relief ne m'eût pas mieux repréſenté. Je vois, continua-t-il, que vous êtes en peine de ſavoir pourquoi je vous contrefais, & je veux bien vous l'apprendre : ſachez donc qu'afin de connoître votre intérieur, j'arrange toutes les parties de mon corps dans un ordre ſemblable au vôtre ; car étant, de toutes parts, ſitué comme vous, j'excite en moi, par cette diſpoſition de matière, la même penſée que produit en vous cette même diſpoſition de matière.

Vous jugerez cet effet-là poſſible, ſi autrefois vous

vous avez observé que les gemeaux qui se ressemblent ont ordinairement l'esprit, les passions & la volonté semblables : jusques-là qu'il s'est rencontré à Paris deux bessons qui n'ont jamais eu que les mêmes maladies & la même santé, se sont mariés sans savoir le dessein l'un de l'autre, à même heure & à même jour ; se sont réciproquement écrit des lettres, dont le sens, les mots & la construction étoient de même, & qui enfin ont composé, sur un même sujet, une même sorte de vers, avec les mêmes pointes, le même tour & le même ordre. Mais ne voyez-vous pas qu'il étoit impossible que la composition des organes de leurs corps étant pareille dans toutes ses circonstances, ils n'opérassent d'une façon pareille, puisque deux instrumens égaux, touchés également, doivent rendre une harmonie égale ; & qu'ainsi, conformant tout-à-fait mon corps au vôtre, & devenant, pour ainsi dire, votre jumeau, il est impossible qu'un même branle de matière ne nous cause à tous deux un même branle d'esprit ?

Après cela il se remit encore à me contrefaire, & poursuivit ainsi : vous êtes maintenant fort en peine de l'origine du combat de ces deux monstres ; mais je vais vous l'apprendre. Sachez donc que les arbres de la forêt que nous avons

à dos, n'ayant pu repouſſer, avec leurs ſouffles, les violens efforts de la bête à feu, ont eu recours à l'animal glaçon.

Je n'ai encore, lui dis-je, entendu parler de ces animaux-là qu'à un chêne de cette contrée; mais fort à la hâte; car il ne ſongeoit qu'à ſe garantir; c'eſt pourquoi je vous ſupplie de m'en faire ſavant.

Voici comme il me parla: on verroit en ce globe où nous ſommes, les bois fort clair ſemés, à cauſe du grand nombre de bêtes à feu qui les déſolent, ſans les animaux glaçons, qui tous les jours, à la prière des forêts leurs amies, viennent guérir les arbres malades: je dis guérir; car à peine, de leur bouche gelée, ont-ils ſoufflé ſur les charbons de cette peſte, qu'ils l'éteignent.

Au monde de la terre d'où vous êtes & d'où je ſuis, la bête à feu s'appelle Salamandre, & l'animal glaçon y eſt connu par celui de Remore. Or vous ſaurez que les Remores habitent vers l'extrêmité du pôle, au plus profond de la mer glaciale, & c'eſt la froideur évaporée de ces poiſſons à travers leurs écailles, qui fait geler, en ces quartiers-là, l'eau de la mer, quoique ſalée.

La plupart des pilotes qui ont voyagé pour la découverte du Groenland, ont enfin expérimenté, qu'en certaine ſaiſon, les glaces qui,

d'autres fois, les avoient arrêtés, ne se rencontroient plus : mais encore que cette mer fût libre dans le tems où l'hiver y est le plus âpre, ils n'ont pas laissé d'en attribuer la cause à quelque chaleur secrette qui les avoit fondues; mais il est bien plus vraisemblable que les Remores, qui ne se nourrissent que de glaces, les avoient pour-lors absorbées. Or vous devez savoir que quelques mois après qu'elles se sont repues, cette effroyable digestion leur rend l'estomach si morfondu, que la seule haleine qu'ils expirent reglace derechef toute la mer du pôle. Quand elles sortent de la terre (car elles vivent dans l'un & dans l'autre élément), elles ne se rassasient que de ciguë, d'aconit, d'opium & de mandragore.

On s'étonne en notre monde d'où procèdent ces frileux vents du nord qui traînent toujours la gelée ; mais si nos compatriotes savoient, comme nous, que les remores habitent en ce climat, ils connoîtroient, comme nous, qu'ils proviennent du souffle avec lequel ils essaient de repousser la chaleur du soleil qui les approche.

Cette eau stigiale, de laquelle on empoisonna le grand Alexandre, & dont la froideur pétrifia ses entrailles, étoit du pissat d'un de ces animaux. Enfin le Remore contient si éminemment tous les principes de froidure, que passant

par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi du froid; ensorte qu'il en demeure tout engourdi, jusqu'à ne pouvoir démarer de sa place. C'est pour cela que la moitié de ceux qui ont cinglé vers le nord, à la découverte du pôle, n'en sont point revenus, parce que c'est un miracle si les Remores, dont le nombre est si grand dans cette mer, n'arrêtent leurs vaisseaux. Voilà pour ce qui est des animaux glaçons.

Mais quant aux bêtes à feu, elles logent dans terre, sous des montagnes de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve & le Cap-rouge. Ces boutons que vous voyez à la gorge de celui-ci, qui procèdent de l'inflammation de son foie, ce sont...

Nous restâmes après cela sans parler, pour nous rendre attentifs à ce fameux duel.

La Salamandre attaquoit avec beaucoup d'ardeur; mais le Remore soutenoit impénétrablement. Chaque heurt qu'ils se donnoient engendroit un coup de tonnerre; comme il arrive dans les mondes d'ici autour, où la rencontre d'une nue chaude avec une froide excite le même bruit.

Des yeux de la Salamandre il sortoit à chaque œillade de colère qu'elle dardoit contre son ennemi, une rouge lumière, dont l'air paroissoit allumé en volant; elle suoit de l'huile bouillante & pissoit de l'eau forte.

Le Remore, de ſon côté, gros, peſant & quarré, montroit un corps tout écaillé de glaçons ; ſes larges yeux paroiſſoient deux aſſiettes de criſtal, dont les regards charioient une lumière ſi morfondante, que je ſentois friſſonner l'hiver ſur chaque membre de mon corps où elle les attachoit. Si je penſois mettre ma main au-devant, ma main en prenoit l'onglée ; l'air même autour d'elle, atteint de ſa rigueur, s'épaiſſiſſoit en neige ; la terre durciſſoit ſous ſes pas, & je pouvois compter les traces de la hête par le nombre des engelures qui m'accueilloient quand je marchois deſſus.

Au commencement du combat, la Salamandre, à cauſe de la vigoureuſe contention de ſa première ardeur, avoit fait ſuer le Remore ; mais à la longue cette ſueur s'étant refroidie, émailla toute la plaine d'un verglas ſi gliſſant, que la Salamandre ne pouvoit joindre le Remore ſans tomber. Nous connûmes bien, le philoſophe & moi, qu'à force de cheoir & ſe relever tant de fois, elle s'étoit fatiguée ; car ces éclats de tonnerre, auparavant ſi effroyables, qu'enfantoit le choc dont elle heurtoit ſon ennemie, n'étoient plus que le bruit ſourd de ces petits coups qui marquent la fin d'une tempête ; & ce bruit ſourd, amorti peu à peu, dégénera en un frémiſſement ſemblable à celui

d'un fer rouge plongé dans de l'eau froide.

Quand le Remore connut que le combat tiroit aux abois, par l'affoiblissement du choc dont il se sentoit à peine ébranlé, il se dressa sur un angle de son cube, & se laissa cheoir de toute sa pesanteur sur l'estomac de la Salamandre, avec un tel succès, que le cœur de la pauvre Salamandre, où tout le reste de son ardeur s'étoit concentrée, en se crévant, fit un éclat si épouvantable, que je ne sais rien dans la nature pour le comparer.

Ainsi mourut la bête à feu sous la paresseuse résistance de l'animal glaçon.

Quelque tems après que le Remore se fut retiré, nous nous approchâmes du champ de bataille; & le vieillard s'étant enduit les mains de la terre sur laquelle elle avoit marché, comme d'un préservatif contre la brûlure, il empoigna le cadavre de la Salamandre. Avec le corps de cet animal, me dit-il, je n'ai que faire de feu dans ma cuisine; car pourvu qu'il soit pendu à la crémillée, il fera bouillir & rôtir tout ce que j'aurai mis à l'âtre. Quant aux yeux, je les garde soigneusement; s'ils étoient nettoyés des ombres de la mort, vous les prendriez pour deux petits soleils. Les anciens de notre monde les savoient bien mettre en œuvre; c'est ce qu'ils nommoient des lampes ardentes, & l'on

ne les appendoit qu'aux ſépultures pompeuſes des perſonnes illuſtres.

Nos modernes en ont rencontré en fouillant quelques-uns de ces fameux tombeaux ; mais leur ignorante curioſité les a crévés, en penſant trouver, derrière les membranes rompues, ce feu qu'ils y voyoient reluire.

Le vieillard marchoit toujours, & moi je le ſuivois, attentif aux merveilles qu'il me débitoit. Or à propos du combat, il ne faut pas que j'oublie l'entretien que nous eûmes touchant l'animal glaçon.

Je ne crois pas, me dit-il, que vous ayez jamais vu de Remores ; car ces poiſſons ne s'élèvent guère à fleur d'eau ; encore n'abandonnent-ils quaſi point l'océan ſeptentrional. Mais ſans doute vous aurez vu de certains animaux qui, en quelque façon, ſe peuvent dire de leur eſpèce. Je vous ai tantôt dit que cette mer, en tirant vers le pôle, eſt toute pleine de Remores qui jettent leur frai ſur la vaſe comme les autres poiſſons. Vous ſaurez donc que cette ſemence, extraite de toute leur maſſe, en contient ſi éminemment toute la froideur, que ſi un navire eſt pouſſé par-deſſus, le navire en contracte un ou pluſieurs vers, qui deviennent oiſeaux, dont le ſang, privé de chaleur, fait qu'on les range, quoiqu'ils ayent des aîles, au nombre des poiſ-

ſons : auſſi le ſouverain pontife, lequel connoît leur origine, ne défend pas d'en manger en carême ; c'eſt ce que vous appellez des Macreuſes.

Je cheminois toujours, ſans autre deſſein que de le ſuivre ; mais tellement ravi d'avoir trouvé un homme, que je n'oſois détourner les yeux de deſſus lui, tant j'avois peur de le perdre. Jeune mortel, me dit-il, (car je vois bien que vous n'avez pas encore, comme moi, ſatisfait au tribut que nous devons à la nature) auſſitôt que je vous ai vu, j'ai rencontré ſur votre viſage ce que je ne ſais quoi qui donne envie de connoître les gens. Si je ne me trompe, aux circonſtances de la conformation de votre corps, vous devez être françois, & natif de Paris. Cette ville eſt le lieu, où après avoir promené mes diſgraces par toute l'europe, je les ai terminées.

Je me nomme Campanella, & ſuis calabrois de nation. Depuis ma venue au ſoleil, j'ai employé mon tems à viſiter les climats de ce grand globe, pour en découvrir les merveilles. Il eſt diviſé en royaumes, républiques, états & principautés, comme la terre. Ainſi les quadrupèdes, les volatiles, les plantes, les pierres, chacun y a le ſien ; & quoique quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux

animaux d'espèce étrangère, particulièrement aux hommes, que les oiseaux, par-dessus tout, haïssent à mort, je puis voyager par-tout sans courrir de risque, à cause qu'une ame de philosophe est tissue de parties bien plus déliées que les instrumens dont on se serviroit à la tourmenter. Je me suis trouvé heureusement dans la province des arbres, quand les désordres de la Salamandre ont commencé : ces grands éclats de tonnerre, que vous devez avoir entendus aussi-bien que moi, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous êtes venu un moment après. Au reste je m'en retourne à la province des philosophes.... Quoi, lui dis-je, il y a donc ainsi des philosophes dans le soleil ? S'il y en a, répliqua le bon-homme ! oui, certes, & ce sont les principaux habitans du soleil, & ceux-là même dont la renommée de votre monde a la bouche si pleine. Vous pourrez bientôt converser avec eux, pourvu que vous ayez le courage de me suivre ; car j'espère mettre le pied dans leur ville avant qu'il soit trois jours. Je ne crois pas que vous puissiez concevoir de quelle façon ces grands génies se sont transportés ici. Non certes, m'écriai-je ; car tant d'autres personnes auroient-elles eu, jusqu'à présent, les yeux bouchés, pour n'en pas trouver le chemin ? Ou bien est-ce qu'après

la mort nous tombons entre les mains d'un examinateur des esprits, lequel, selon notre capacité, nous accorde ou nous refuse le droit de bourgeoisie au soleil ?

Ce n'est rien de tout cela, répartit le vieillard. Les ames viennent, par un principe de ressemblance, se joindre à cette masse de lumière ; car ce monde-ci n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne.

Ainsi, dès qu'une plante, une bête ou un homme expirent, leurs ames montent, sans s'éteindre, à sa sphère ; de même que vous voyez la flamme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la retient par les pieds. Or toutes ces ames, unies qu'elles sont à la source du jour, & purgées de la grosse matière qui les empêchoit, elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître, de sentir & de raisonner ; car elles sont employées à former le sang & les esprits vitaux du soleil, ce grand & parfait animal : & c'est aussi pourquoi vous ne devez point douter que le soleil n'opère de l'esprit bien plus parfaitement que vous, puisque c'est par la chaleur d'un million de ces ames rectifiées, dont la sienne est un élixir, qu'il connoît le secret de la vie, qu'il in-

flue à la matière de vos mondes la puiſſance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de ſe ſentir être, & enfin qu'il ſe fait voir & fait voir toutes choſes.

Il me reſte maintenant à vous expliquer pourquoi les ames des philoſophes ne ſe joignent pas eſſentiellement à la maſſe du ſoleil, comme celle des autres hommes.

Il y a trois ſortes d'eſprits dans toutes les planettes, c'eſt-à-dire dans les petits mondes qui ſe meuvent à l'entour de celui-ci.

Les plus groſſiers ſervent ſimplement à réparer l'embonpoint du ſoleil. Les ſubtils s'inſinuent à la place de ſes rayons; mais ceux des philoſophes, ſans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tous entiers à la ſphère du jour, pour en être habitans. Or elles ne deviennent pas, comme les autres, une partie intégrante de ſa maſſe, parce que la matière qui les compoſe, au point de leur génération, ſe mêle ſi exactement, que rien ne la peut plus déprendre: ſemblable à celle qui forme l'or, les diamans, & les aſtres, dont toutes les parties ſont mêlées par tant d'enlacemens, que le plus fort diſſolvant n'en ſauroit relâcher l'étreinte.

Or ces ames de philoſophes ſont tellement à l'égard des autres ames, ce que l'or, les diamans, & les aſtres, ſont à l'égard des autres

corps, qu'Epicure dans le soleil est le même Epicure qui vivoit jadis sur la terre.

Le plaisir que je recevois en écoutant ce grand homme, m'accourcissoit le chemin, & j'entamois souvent tout exprès des matières savantes & curieuses, sur lesquelles je sollicitois sa pensée, afin de m'instruire: & certes je n'ai jamais vu de bonté si grande que la sienne; car quoiqu'il pût, à cause de l'agilité de sa substance, arriver tout seul en fort peu de journées au royaume des philosophes, il aima mieux s'ennuyer long-tems avec moi, que de m'abandonner parmi ces vastes solitudes.

Cependant il étoit pressé; car je me souviens que m'étant avisé de lui demander pourquoi il s'en retournoit auparavant que d'avoir reconnu toutes les régions de ce grand monde, il me répondit que l'impatience de voir un de ses amis, lequel étoit nouvellement arrivé, l'obligeoit à rompre son voyage. Je reconnus, par la suite de son discours, que cet ami étoit ce fameux philosophe de notre tems, M. Descartes, & qu'il ne se hâtoit que pour le joindre.

Il me répondit encore, sur ce que je lui demandai en quelle estime il avoit sa physique, qu'on ne la devoit lire qu'avec le même respect

qu'on écoute prononcer des oracles. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que la ſcience des choſes naturelles n'ait beſoin, comme les autres ſciences, de préoccuper notre jugement d'axiômes qu'elle ne prouve point: mais les principes de la ſienne étant ſuppoſés, il n'y en a aucune qui ſatisfaſſe plus néceſſairement à toutes les apparences.

Je ne pus en cet endroit m'empêcher de l'interrompre: mais, lui dis-je, il me ſemble que ce philoſophe a toujours combattu le vuide; & cependant, quoiqu'il fût Epicurien, afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Epicure, c'eſt-à-dire aux atômes, il a établi pour commencement des choſes, un cahos de matière tout-à-fait ſolide, que Dieu diviſa en un nombre innombrable de petits carreaux, à chacun deſquels il imprima des mouvemens oppoſés. Or il veut que ces cubes en ſe froiſſant l'un contre l'autre, ſe ſoient égrugés en parcelles de toutes ſortes de figures: mais comment peut-il concevoir que ces pieces quarrées aient commencé de tourner ſéparément, ſans avouer qu'il s'eſt fait du vuide entre les deux angles? Ne s'en rencontroit-il pas néceſſairement dans les eſpaces que les angles de ces carreaux étoient contraints d'abandonner pour ſe mauvoir? Et puis, ces

carreaux qui n'occupoient qu'une certaine étendue, avant que de tourner, peuvent-ils s'être mus en cercle, qu'ils n'en aient occupé dans leur circonférence encore une fois autant? La géométrie nous enſeigne que cela ne ſe peut: donc la moitié de cet eſpace a dû néceſſairement demeurer vuide, puiſqu'il n'y avoit point encore d'atômes pour la remplir.

Mon philoſophe me répondit, que M. Deſcartes nous rendroit raiſon de cela lui-même, & qu'étant né auſſi obligeant que philoſophe, il ſeroit aſſurément ravi de trouver en ce monde un homme mortel, pour l'éclaircir de cent doutes que la ſurpriſe de la mort l'avoit contraint de laiſſer à la terre qu'il venoit de quitter; qu'il ne croyoit pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, ſuivant ſes principes, que je n'avois examinés qu'autant que la foibleſſe de mon eſprit me le pouvoit permettre; parce, diſoit-il, les ouvrages de ce grand homme ſont ſi pleins & ſi ſubtils, qu'il faut une attention pour les entendre qui demande l'ame d'un vrai & conſommé philoſophe: ce qui fait qu'il n'y a pas un philoſophe dans le ſoleil, qui n'ait de la vénération pour lui; juſques-là que l'on ne veut pas lui conteſter le premier rang, ſi la modeſtie ne l'en éloigne.

Pour tromper la peine que la longueur du

chemin pourroit vous apporter, nous en discourrons ſuivant ſes principes, qui ſont aſſûrément ſi clairs, & ſemblent ſi bien ſatisfaire à tout par l'admirable lumière de ce grand génie, qu'on diroit qu'il a concouru à la belle & magnifique ſtructure de cet univers.

Vous vous ſouvenez bien qu'il dit que notre entendement eſt fini : ainſi la matière étant diviſible à l'infini, il ne faut pas douter que c'eſt une de ces choſes qu'il ne peut comprendre ni imaginer, & qu'il eſt bien au-deſſus de lui d'en rendre raiſon : mais, dit-il, quoique cela ne puiſſe tomber ſous les ſens, nous ne laiſſons pas de concevoir que cela ſe fait, par la connoiſſance que nous avons de la matière ; & nous ne devons pas, dit-il, héſiter à déterminer notre jugement ſur les choſes que nous concevons. En effet, pouvons-nous imaginer la manière dont l'ame agit ſur le corps ? Cependant on ne peut nier cette vérité, ni la révoquer en doute ; au lieu que c'eſt une abſurdité bien plus grande d'attribuer au vuide un eſpace qui eſt une proprieté qui appartient au corps de l'étendue, vu que l'on confondroit l'idée du rien avec celle de l'être, & que l'on lui donneroit des qualités à lui qui ne peut rien produire, & ne peut être auteur de quoi que ce ſoit. Mais, dit-il, pauvre mortel, je ſens que

ces ſpéculations te fatiguent, parce que, comme dit cet excellent homme, tu n'as jamais pris peine à bien épurer ton eſprit d'avec la maſſe de ton corps, & parce que tu l'as rendu ſi pareſſeux, qu'il ne veut plus faire aucune fonction ſans le ſecours des ſens.

J'allois lui repartir, lors qu'il me tira par le bras pour me montrer un vallon de merveilleuſe beauté. Appercevez-vous, me dit-il, cet enfoncement où nous allons deſcendre? On diroit que le coupeau des collines qui la bornent, ſe ſoit exprès couronné d'arbres, pour inviter par la fraîcheur de ſonombre les paſſans au repos.

C'eſt au pied de l'un de ces côteaux que le lac du ſommeil prend ſa ſource; il n'eſt formé que de la liqueur des cinq fontaines. Au reſte, s'il ne ſe mêloit aux trois fleuves, & par ſa peſanteur n'engourdiſſoit leurs eaux, aucun animal de notre monde ne dormiroit. Je ne puis exprimer l'impatience qui me preſſoit de le queſtionner ſur ces trois fleuves dont je n'avois point encore ouï parler? Mais je reſtai content, quand il m'eut promis que je verrois tout.

Nous arrivâmes bien-tôt après dans le vallon, & quaſi au même tems, ſur le tapis qui borde ce grand lac.

En verité, me dit Campanella, vous êtes bien

bien heureux de voir avant mourir toutes les merveilles de ce monde ; c'eſt un bien pour les habitans de votre globe, d'avoir porté un homme qui lui puiſſe apprendre les merveilles du ſoleil, puiſque ſans vous ils étoient en danger de vivre dans une groſſière ignorance, & de goûter cent douceurs, ſans ſavoir d'où elles viennent ; car on ne ſauroit imaginer les libéralités que le ſoleil fait à tous vos petits globes ; & ce vaſſon ſeul répand une infinité de biens par-tout l'univers, ſans leſquels vous ne pourriez vivre, & ne pourriez pas ſeulement voir le jour : il me ſemble que c'eſt aſſez d'avoir vu cette contrée, pour vous faire avouer que le ſoleil eſt votre père, & qu'il eſt l'auteur de toutes choſes. Pour que ces cinq ruiſſeaux viennent ſe dégorger dedans, ils ne courent que quinze ou ſeize heures ; & cependant ils paroiſſent ſi fatigués quand ils arrivent, qu'à peine ſe peuvent-ils remuer : mais ils témoignent leur laſſitude par des effets bien différens ; car celui de la vue s'étrécit à meſure qu'il s'approche de l'étang du ſommeil. L'ouie, à ſon embouchure, ſe confond, s'égare, & ſe perd dans la vaſe ; l'odorat excite un murmure ſemblable à celui d'un homme qui ronfle ; le goût, affadi du chemin, devient tout-à-fait inſipide ; & le toucher, n'agueres ſi puiſſant, qu'il logeoit

tous ſes compagnons, eſt réduit à cacher ſa demeure. De ſon côté la nymphe de la paix qui fait ſa demeure au milieu du lac, reçoit ſes hôtes à bras ouverts, les couche dans ſon lit, & les dorlotte avec tant de délicateſſe, que pour les endormir, elle prend elle-même le ſoin de les bercer. Quelque tems après, s'étant ainſi confondus dans ce vaſte rond d'eau, on le voit à l'autre bout ſe partager de rechef en cinq ruiſſeaux, qui reprennent les mêmes noms en ſortant, qu'ils avoient laiſſés en entrant : mais les plus hâtés de partir, & qui tiraillent leurs compagnons pour ſe mettre en chemin, c'eſt l'ouïe & le toucher; car pour les trois autres, ils attendent que ceux-ci les éveillent, & le goût ſpécialement demeure toujours derrière les autres.

Le noir concave d'une grotte ſe voute pardeſſus le lac du ſommeil. Quantité de tortues ſe promènent à pas lents ſur les rivages; mille fleurs de pavot communiquent à l'eau en s'y mirant, la vertu d'endormir; on voit juſqu'à des marmottes arriver de cinquante lieues pour y boire; & le gazouillis de l'onde eſt ſi charmant, qu'il ſemble qu'elle ſe froiſſe contre les cailloux avec meſure, & tâche de compoſer une muſique aſſoupiſſante.

Le ſage Campanella prévit ſans doute que

j'en allois ſentir quelque atteinte, c'eſt pourquoi il me conſeilla de doubler le pas. Je lui euſſe obéi, mais les charmes de cette eau m'avoient tellement enveloppé la raiſon, qu'il ne m'en reſta preſque pas aſſez pour entendre ces dernières paroles. Dormez donc, dormez, je vous laiſſe; auſſi-bien, les ſonges qu'on fait ici ſont tellement parfaits, que vous ſerez quelque jour bien aiſe de vous reſſouvenir de celui que vous allez faire. Je me divertirai cependant à viſiter les raretés du lieu; & puis, je vous viendrai rejoindre. Je crois qu'il ne diſcourut pas davantage, ou bien la vapeur du ſommeil m'avoit déja mis hors d'état de pouvoir l'écouter.

J'étois au milieu d'un ſonge le plus ſavant & le mieux conçu du monde, quand mon philoſophe me vint éveiller: je vous en ferai le récit lorſque cela n'interrompera point le fil de mon diſcours; car il eſt tout-à-fait important que vous le ſachiez, pour vous faire connoître avec quelle liberté l'eſprit des habitans du ſoleil agit pendant que le ſommeil captive ſes ſens. Pour moi, je penſe que ce lac évapore un air, qui a la propriété d'épurer entièrement l'eſprit de l'embarras des ſens; car il ne ſe préſente rien à votre penſée qui ne ſemble vous perfectionner & vous inſtruire: c'eſt ce qui fait que j'ai le plus grand reſpect du monde pour ces philoſo-

pies qu'on nomme rêveurs, dont nos ignorans se moquent.

J'ouvris donc les yeux comme en ſurſaut : il me ſemble que j'ouis qu'il diſoit ; mortel : c'eſt aſſez dormir, levez-vous, ſi vous déſirez voir une rareté qu'on n'imagineroit jamais dans votre monde. Depuis une heure environ que je vous ai quitté, pour ne point troubler votre repos, je me ſuis toujours promené le long des cinq fontaines qui ſortent de l'étang du ſommeil. Vous pouvez croire avec combien d'attention je les ai toutes conſiderées ; elles portent le nom des cinq ſens, & coulent fort près l'une de l'autre : celle de la vue ſemble un tuyau fourchu, plein de diamans en poudre, & de petits miroirs, qui dérobent & reſtituent les images de tout ce qui ſe preſente ; elle environne de ſon cours le royaume des Lynx. Celle de l'ouïe eſt pareillement double ; il tourne en s'inſinuant comme un dédale, & l'on entend retentir au plus creux des concavités de ſa couche, un écho de tout le bruit qui raiſonne à l'entour ; je ſuis fort trompé ſi ce ne ſont des renards que j'ai vu s'y curer les oreilles. Celle de l'odorat paroît comme les précédentes, qui ſe diviſe en deux petits canaux cachés ſous une ſeule voûte ; elle extrait de tout ce qu'elle rencontre je ne ſai quoi d'inviſible, dont elle compoſe mille

sortes d'odeurs qui lui tiennent lieu d'eau; on trouve aux bords de cette source force chiens qui s'affinent le nez. Celle du goût coule par saillies, lesquelles n'arrivent ordinairement que trois ou quatre fois le jour; encore faut-il qu'une grande vanne de corail soit levée, & par dessous celle-là, quantité d'autres fort petites qui sont d'yvoire; sa liqueur ressemble à de la salive. Mais quant à la cinquième, celle du toucher, elle est si vaste & si profonde, qu'elle environne toutes ses sœurs, jusqu'à coucher de son long dans leur lit, & son humeur épaisse se répand au large sur des gazons tout verts de plantes sensitives.

Or vous saurez que j'admirois, glacé de vénération, les mystérieux détours de toutes ces fontaines, quand à force de cheminer je me suis trouvé à l'embouchure où elles se dégorgent dans les trois rivières: mais suivez-moi, vous comprendrez beaucoup mieux la disposition de toutes ces choses en les voyant. Une promesse si forte, selon moi, acheva de m'éveiller, je lui tendis le bras, & nous marchâmes par le même chemin qu'il avoit tenu le long des levées qui compriment les cinq ruisseaux, chacun dans son canal.

Au bout environ d'une stade, quelque chose d'aussi luisant qu'un lac parvint à nos yeux. Le

ſage Campanella ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il me dit : enfin, mon fils, nous touchons au port, je vois diſtinctement les trois rivières.

A cette nouvelle je me ſentis tranſporté d'une telle ardeur, que je penſois être devenu aigle. Je volai plutôt que je ne marchai, & courus tout autour, d'une curioſité ſi avide, qu'en moins d'une heure mon conducteur & moi nous remarquâmes ce que vous allez entendre.

Trois grands fleuves arroſent les campagnes brillantes de ce monde embrâſé : le premier & le plus large, ſe nomme la Mémoire ; le ſecond, plus étroit, mais plus creux, l'Imagination ; le troiſième, plus petit que les autres, s'appelle Jugement.

Sur les rives de la Mémoire, on entend jour & nuit un ramage importun de geais, de perroquets, de pies, d'étourneaux, de linotes, de pinçons, & de toutes les eſpèces qui gazouillent ce qu'elles ont appris. La nuit ils ne diſent mot, car ils ſont pour lors occupés à s'abreuver de la vapeur épaiſſe qu'exhalent ces lieux aquatiques ; mais leur eſtomach cacochime la digère ſi mal, qu'au matin quand ils penſent l'avoir convertie en leur ſubſtance, on la voit tomber auſſi pure qu'elle étoit dans la rivière. L'eau de ce fleuve paroît gluante, & roule avec beaucoup de bruit ; les échos qui ſe forment dans ſes ca-

vernes, répètent la parole jusqu'à plus de mille fois. Elle engendre de certains monstres, dont le visage approche du visage de femme; il s'y en voit d'autres plus furieux, qui ont la tête cornue & quarrée, & à peu près semblable à celle de nos pédans. Ceux-là ne s'occupent qu'à crier, & ne disent pourtant que ce qu'ils se sont entendu dire les uns aux autres.

Le fleuve de l'Imagination coule plus doucement; sa liqueur légère & brillante étincelle de tous côtés. Il semble, à regarder cette eau, d'un torrent de bluettes humides, qui n'observent en voltigeant aucun ordre certain. Après l'avoir considéré plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle rouloit dans sa couche, étoit de pur or potable, & son écume de l'huile de talc. Le poisson qu'elle nourrit, ce sont des remores, des syrènes, & des salamandres. On y trouve au lieu de gravier, de ces cailloux dont parle Pline, avec lesquels on devient pesant quand on les touche par l'envers, & léger quand on se les applique par l'endroit. J'y en remarquai de ces autres encore dont Gigés avoit un anneau, qui rendent invisibles, mais sur-tout, un grand nombre de pierres philosophales éclatent parmi son sable. Il y avoit sur les rivages force arbres fruitiers, principalement de ceux que trouva Mahomet en

paradis ; les branches fourmilloient de phénix, & j'y remarquai des ſauvageons de ce fruitier, où la diſcorde cueillit la pomme qu'elle jetta aux pieds des trois déeſſes ; on avoit enté deſſus des greffes du jardin des Heſpérides. Chacun de ces deux larges fleuves ſe diviſe en une infinité de bras qui s'entrelaſſent ; & j'obſervai que quand un grand ruiſſeau de la Mémoire en approchoit un plus petit de l'Imagination, il éteignoit auſſi-tôt celui-là ; mais qu'au contraire ſi le ruiſſeau de l'Imagination étoit plus vaſte, il tariſſoit celui de la Mémoire. Or, comme ces trois fleuves, ſoit dans leur canal, ſoit dans leurs bras, cheminent toujours à côté l'un de l'autre ; par-tout où la Mémoire eſt forte, l'Imagination diminue, & celle-ci groſſit à meſure que l'autre s'abaiſſe.

Proche de là coule d'une lenteur incroyable la rivière du Jugement ; ſon canal eſt profond, ſon humeur ſemble froide ; & lorſqu'on en répand ſur quelque choſe, elle sèche au lieu de mouiller. Il croît parmi la vaſe de ſon lit des plantes d'ellebore, dont la racine qui s'étend en longs filamens, nettoie l'eau de ſa bouche ; elle nourrit des ſerpens, & deſſus l'herbe molle qui tapiſſe ſes rivages, un million d'éléphans ſe repoſent ; elle ſe diſtribue, comme ſes deux germaines, en une infinité de petits rameaux ; elle groſſit en cheminant ; & quoi-

qu'elle gagne toujours pays, elle va & revient éternellement ſur ſoi-même.

De l'humeur de ces trois rivières tout le ſoleil eſt arroſé ; elle ſert à détremper les atômes brûlans de ceux qui meurent dans ce grand monde ; mais cela mérite bien d'être traité plus au long.

La vie des animaux du ſoleil eſt fort longue ; ils ne finiſſent que de mort naturelle qui n'arrive qu'au bout de ſept à huit mille ans, quand pour les continus excès d'eſprit où leur tempérament de feu les incline, l'ordre de la matière ſe brouille ; car auſſi-tôt que dans un corps la nature ſent qu'il faudroit plus de tems à réparer les ruines de ſon être qu'à en compoſer un nouveau, elle aſpire à ſe diſſoudre ; ſi bien que de jour en jour on voit non pas pourrir, mais tomber l'animal en particules ſemblables à de la cendre rouge.

Le trépas n'arrive guères que de cette ſorte. Expiré donc qu'il eſt, ou pour mieux dire, éteint, les petits corps ignés qui compoſoient ſa ſubſtance, entrent dans la groſſe matière de ce monde allumé, juſqu'à ce que le haſard les ait abreuvés de l'humeur des trois rivières ; car alors devenus mobiles par leur fluidité, afin d'exercer vîtement les facultés dont cette eau leur vient d'imprimer l'obſcure connoiſſance, ils s'attachent en longs filets, & par

un flux de points lumineux, s'éguiſent en rayons; & ſe répandent aux ſphères d'alentour, où ils ne ſont pas plutôt enveloppés, qu'ils arrangent eux-mêmes la matière autant qu'ils peuvent, dedans la forme propre à exercer toutes les fonctions dont ils ont contracté l'inſtinct dans l'eau des trois rivières, des cinq fontaines, & de l'étang; c'eſt pourquoi ils ſe laiſſent attirer aux plantes pour végéter; les plantes ſe laiſſent brouter aux animaux pour ſentir, & les animaux ſe laiſſent manger aux hommes, afin qu'étant paſſés en leur ſubſtance, ils viennent à réparer ces trois facultés, de la mémoire, de l'imagination & du jugement, dont les rivières du ſoleil leur avoient fait preſſentir la puiſſance.

Or ſelon que les atômes ont ou plus ou moins trempé dedans l'humeur de ces trois fleuves, ils apportent aux animaux plus ou moins de mémoire, d'imagination, ou de jugement; & ſelon que dans les trois fleuves ils ont plus ou moins contracté de la liqueur des cinq fontaines, & de celle du petit lac, ils leur élabourent des ſens plus ou moins parfaits, & produiſent des ames plus ou moins endormies.

Voici à peu près ce que nous obſervâmes touchant la nature de ces trois fleuves. On en rencontre par-tout de petites veines écar-

tées çà & là ; mais pour les bras principaux, ils vont droit aboutir à la province des philosophes : auſſi nous rentrâmes dans le grand chemin, ſans nous éloigner du courant, que ce qu'il faut pour monter ſur la chauſſée. Nous vîmes toujours les trois grandes rivières qui flottoient à côté de nous ; mais pour les cinq fontaines, nous les regardions de haut en bas ſerpenter dans la prairie. Cette route eſt fort agréable quoique ſolitaire ; on y reſpire un air libre & ſubtil, qui nourrit l'ame, & la fait régner ſur les paſſions.

Au bout de cinq ou ſix journées de chemin, comme nous divertiſſions nos yeux à conſidérer le différent & riche aſpect des payſages, une voix languiſſante comme d'un malade qui gémiroit, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvoit venir, & nous trouvâmes ſur la rive du fleuve Imagination, un vieillard tombé à la renverſe, qui pouſſoit de grands cris. Les larmes de compaſſion m'en vinrent aux yeux ; & la pitié que j'eus du mal de ce miſérable, me convia d'en demander la cauſe. Cet homme, me répondit Campanella, ſe tournant vers moi, eſt un philoſophe réduit à l'agonie : car nous mourons plus d'une fois ; & comme nous ne ſommes que des parties de cet univers, nous

changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs; ce qui n'eſt point un mal, puiſque c'eſt un chemin pour perfectionner ſon être, & pour arriver à un nombre infini de connoiſſances. Son infirmité eſt celle qui fait mourir preſque tous les grands hommes.

Son diſcours m'obligea de conſidérer le malade plus attentivement; & dès la première œillade, j'apperçus qu'il avoit la tête groſſe comme un tonneau, & ouverte par pluſieurs endroits. Or ſus, me dit Campanella, me tirant par le bras, toute l'aſſiſtance que nous croirions donner à ce moribond ſeroit inutile, & ne ſeroit que l'inquiéter. Paſſons outre, auſſibien ſon mal eſt incurable: l'enflure de ſa tête provient d'avoir trop exercé ſon eſprit; car encore que les eſpèces dont il a rempli les trois organes ou les trois ventricules de ſon cerveau, ſoient des images fort petites, elles ſont corporelles, & capables par conſéquent de remplir un grand lieu, quand elles ſont fort nombreuſes. Or vous ſaurez que ce philoſophe a tellement groſſi ſa cervelle, à force d'entaſſer image ſur image, que ne les pouvant plus contenir, elle s'eſt éclatée: cette façon de mourir eſt celle des grands génies, & cela s'appelle crever d'eſprit.

Nous marchions toujours en parlant; & les

premières choſes qui ſe préſentoient à nous, nous fourniſſoient matière d'entretien. J'euſſe pourtant bien voulu ſortir des régions opaques du ſoleil pour rentrer dans les lumineuſes; car le lecteur ſaura que toutes les contrées n'en ſont pas diafanes, il y en a qui ſont obſcures, comme celles de notre monde, & qui ſans la lumière d'un ſoleil qu'on apperçoit de-là, ſeroient couvertes de ténèbres. Or à meſure qu'on entre dans les opaques, on le devient inſenſiblement; & de même, lorſqu'on approche des tranſparentes, on ſe ſent dépouiller de cette noire obſcurité, par la vigoureuſe irradiation du climat.

Je me ſouviens qu'à propos de cette envie dont je brûlois, je demandai à Campanella ſi la province des philoſophes étoit brillante ou ténébreuſe: elle eſt plus ténébreuſe que brillante, me répondit-il; car comme nous ſymphatiſons encore beaucoup avec la terre notre pays natal, qui eſt opaque de ſa nature, nous n'avons pas pû nous accommoder dans les régions de ce globe les plus éclairées. Nous pouvons toutesfois, par une vigoureuſe contention de la volonté, nous rendre diafanes lors qu'il nous en prend envie; & même la plus grande partie des philoſophes ne parlent pas avec la langue; mais quand ils veulent communiquer leur pen-

d'une voix un peu émue, n'eſt-ce pas ici la province des philoſophes ? Je répondis que non, mais que dans vingt-quatre heures nous eſpérions y arriver; que ce vieillard qui me ſouffroit en ſa compagnie étoit un des principaux officiers de cette monarchie. Puiſque vous êtes philoſophe, répondit cette femme, adreſſant ſa parole à Campanella, il faut que ſans aller plus loin je vous décharge ici mon cœur.

Pour vous raconter donc en peu de mots le ſujet qui m'amene, vous ſaurez que je viens me plaindre d'un aſſaſſinat commis en la perſonne du plus jeune de mes enfans. Ce barbare que je tiens, l'a tué deux fois, encore qu'il fût ſon père. Nous reſtâmes fort embarraſſés de ce diſcours; c'eſt pourquoi je voulus ſavoir ce qu'elle entendoit par un enfant tué deux fois. Sachez, répondit cette femme, qu'en notre pays il y a parmi les autres ſtatuts d'amour, une loi qui règle le nombre des baiſers auxquels un mari eſt obligé à ſa femme: c'eſt pourquoi tous les ſoirs chaque médecin dans ſon quartier, va par toutes les maiſons, où après avoir viſité le mari & la femme, il les taxe pour cette nuit-là, ſelon leur ſanté, forte ou foible, à tant ou tant d'embraſſemens. Or le mien que voilà avoit été mis à ſept : cependant piqué de quelques paroles un peu fières que je lui avois

avois dites en nous couchant, il ne m'approcha point tant que nous demeurâmes au lit : mais Dieu qui venge la cauſe des affligés, permit qu'en ſonge ce miſérable chatouillé par le reſſouvenir des baiſers qu'il me retenoit injuſtement, laiſſa perdre un homme. Je vous ai dit que ſon père l'a tué deux fois, parce que l'empêchant d'être, il a fait qu'il n'eſt point, voilà ſon premier aſſaſſinat ; & a fait qu'il n'a point été, voilà ſon ſecond : au lieu qu'un meurtrier ordinaire fait bien que celui qu'il prive du jour, n'eſt plus, mais il ne ſauroit faire qu'il n'ait point été. Nos magiſtrats en auroient fait bonne juſtice ; mais l'artificieux a dit pour excuſe, qu'il auroit ſatisfait au devoir conjugal, s'il n'eût apprehendé ( me baiſant au fort de la colère où je l'avois mis ) d'engendrer un homme-furieux.

Le ſénat embarraſſé de cette juſtification, nous a ordonné de nous venir préſenter aux philoſophes, & plaider devant eux notre cauſe. Auſſi-tôt que nous eûmes reçu l'ordre de partir, nous nous mîmes dans une cage pendue au col de ce grand oiſeau que vous voyez, d'où par le moyen d'une poulie que nous y attachâmes, nous dévalons à terre, & nous nous guindons en l'air. Il y a des perſonnes dans notre province établies exprès pour les apprivoiſer

jeunes, & les inſtruire aux travaux qui nous ſont utiles. Ce qui les attrait principalement, contre leur nature féroce, à ſe rendre diſciplinables, c'eſt qu'à leur faim, qui ne ſe peut preſque aſſouvir, nous abandonnons les cadavres de toutes les bêtes qui meurent. Au reſte, quand nous voulons dormir (car à cauſe des excès d'amour trop continus qui nous affoibliſſent, nous avons beſoin de repos) nous lâchons à la campagne d'eſpace en eſpace vingt ou trente de ces oiſeaux attachés chacun à une corde, qui prenant l'eſſor avec leurs grandes aîles, déployent dans le ciel une nuit plus large que l'horiſon. J'étois fort attentif & à ſon diſcours, & à conſidérer tout extaſié l'énorme taille de cet oiſeau géant: mais ſi-tôt que Campanella l'eut un peu regardé! ah! vraiment, s'écria-t-il, c'eſt un de ces monſtres à plume, appellés condur, qu'on voit dans l'île Mandragore à notre monde, & par toute la zone torride; ils y couvrent de leurs aîles un arpent de terre: mais comme ces animaux deviennent plus démeſurés, à proportion que le ſoleil qui les a vu naître eſt plus échauffé, il ne ſe peut qu'ils ne ſoient au monde du ſoleil d'une épouvantable grandeur.

Toutefois, ajouta-t-il, ſe tournant vers la femme, il faut néceſſairement que vous ache-

viez votre voyage ; car c'eſt à Socrate, auquel on a donné la ſurintendance des mœurs, qu'il appartient de vous juger. Je vous conjure cependant de nous apprendre de quelle contrée vous êtes, parce que comme il n'y a que trois ou quatre ans que je ſuis arrivé en ce monde-ci, je n'en connois encore guères la carte.

Nous ſommes, répondit-elle, du royaume des Amoureux : ce grand état confine d'un côté à la république de Paix ; & de l'autre, à celles des Juſtes.

Au pays d'où je viens, à l'âge de ſeize ans, on met les garçons au noviciat d'amour ; c'eſt un palais fort ſomptueux, qui contient preſque le quart de la cité. Pour les filles, elles n'y entrent qu'à treize. Ils font là les uns & les autres leur année de probation, pendant laquelle les garçons ne s'occupent qu'à mériter l'affection des filles, & les filles à ſe rendre dignes de l'amitié des garçons. Les douze mois expirés, la faculté de médecine va viſiter en corps ce ſéminaire d'amans : elle les tâte tous l'un après l'autre, juſqu'aux parties de leurs perſonnes les plus ſecrettes ; les fait coupler à ſes yeux ; & puis, ſelon que le mâle ſe rencontre, à l'épreuve, vigoureux & bien formé, on lui donne pour femmes dix, vingt, trente, ou quarante filles de celles qui le chériſſoient, pourvu

qu'ils s'aiment réciproquement. Le marié cependant ne peut coucher qu'avec deux à la fois, & il ne lui eſt pas permis d'en embraſſer aucune, tandis qu'elle eſt groſſe. Celles qu'on reconnoît ſtériles, ne ſont employées qu'à ſervir; & les hommes impuiſſans ſe font eſclaves, qui ſe peuvent mêler charnellement avec les brayhaines. Au reſte quand une famille a plus d'enfans qu'elle n'en peut nourrir, la république les entretient: mais c'eſt un malheur qui n'arrive guères, parce qu'auſſi-tôt qu'une femme accouche dans la cité, l'épargne fournit une ſomme annuelle pour l'éducation de l'enfant, ſelon ſa qualité, que les tréſoriers d'état portent eux-mêmes à certain jour à la maiſon du père. Mais ſi vous voulez en ſavoir davantage, entrez dans mon mannequin, il eſt aſſez grand pour quatre. Puiſque nous allons même route, nous tromperons en cauſant, la longueur du voyage.

Campanella fut d'avis que nous acceptaſſions l'offre: j'en fus pareillement fort joyeux, pour éviter la laſſitude; mais quand je vins pour leur aider à lever l'ancre, je fus bien étonné d'appercevoir qu'au lieu d'un gros cable qui la devoit ſoutenir, elle n'étoit pendue qu'à un brin de ſoie auſſi délié qu'un cheveu. Je demandai à Campanella comment il ſe pouvoit

faire qu'une maſſe lourde comme étoit cette ancre, ne fît point rompre par ſa peſanteur une choſe ſi frêle : & le bon homme me répondit, que cette corde ne ſe rompoit point, parce qu'ayant été filée très-égale par-tout, il n'y avoit point de raiſon pourquoi elle dût ſe rompre plutôt à un endroit qu'à l'autre. Nous nous entaſſâmes tous dans le panier, & nous nous pouliâmes juſqu'au faîte du goſier de l'oiſeau, où nous ne paroiſſions qu'un grelot qui pendoit à ſon col. Quand nous fûmes tout contre la poulie, nous arrêtâmes le cable, où notre cage étoit pendue, à une des plus légères plumes de ſon duvet, qui pourtant étoit groſſe comme le pouce ; & dès que cette femme eut fait ſigne à l'oiſeau de partir, nous nous ſentîmes fendre le ciel d'une rapide violence. Le condur moderoit ou forçoit ſon vol, hauſſoit ou baiſſoit ſelon les volontés de ſa maîtreſſe, dont la voix lui ſervoit de bride. Nous n'eûmes pas volé deux cens lieues, que nous apperçûmes ſur la terre à main gauche une nuit ſemblable à celle que produiſoit deſſous lui notre vivant paraſſol. Nous demandâmes à l'étrangère ce qu'elle penſoit que ce fût : c'eſt un autre coupable qui va auſſi pour être jugé à la province où nous allons ; ſon oiſeau ſans doute eſt plus fort que le nôtre ; ou bien nous

nous ſommes beaucoup amuſés, car il n'eſt parti que depuis moi. Je lui demandai de quel crime ce malheureux étoit accuſé. Il n'eſt pas ſimplement accuſé nous répondit-elle ; il eſt condamné à mourir, parce qu'il eſt déja convaincu de ne pas craindre la mort. Comment donc, lui dit Campanella, les loix de votre pays ordonnent de craindre la mort ? Oui, répliqua cette femme, elles l'ordonnent à tous, hormis à ceux qui ſont reçus au collège des ſages ; car nos magiſtrats ont éprouvé par de funeſtes expériences, que qui ne craint pas de perdre la vie, eſt capable de l'ôter à tout le monde.

Après quelques autres diſcours qu'attirèrent ceux-ci, Campanella voulut s'enquérir plus au long des mœurs de ſon pays : Il lui demanda donc quelles étoient les loix & les coutumes du royaume des Amans ; mais elle s'excuſa d'en parler, à cauſe que n'y étant pas née, & ne le connoiſſant qu'à demi, elle craignoit d'en dire plus ou moins. J'arrive à la vérité de cette province, continua cette femme : mais nous ſommes, moi, & tous mes prédéceſſeurs, originaires du royaume de Vérité. Ma mère y accoucha de moi, & n'a point eu d'autre enfant. Elle m'éleva dans le pays juſqu'à l'âge de treize ans, que le roi, par avis des médecins, lui commanda de me conduire

du royaume des Amans d'où je viens, afin qu'étant élevée dans le palais d'amour, une éducation plus joyeuse & plus molle que celle de notre pays, me rendît plus féconde qu'elle. Ma mère m'y transporta, & me mit dans cette maison de plaisance.

J'eus bien de la peine avant que de m'apprivoiser à leurs coutumes : d'abord elles me semblèrent fort rudes ; car comme vous savez, les opinions que nous avons sucées avec le lait, nous paroissent toujours les plus raisonnables, & je ne faisois encore que d'arriver du royaume de Vérité, mon pays natal.

Ce n'est pas que je ne connusse bien que cette nation des Amans vivoit avec beaucoup plus de douceur & d'indulgence que la nôtre ; car encore que chacun publiât que ma vue blessoit dangereusement, que mes regards faisoient mourir, & qu'il sortoit de mes yeux de la flamme qui consommoit les cœurs, la bonté cependant de tout le monde, & principalement des jeunes hommes, étoit si grande, qu'ils me caressoient, me baisoient & m'embrassoient, au lieu de se venger du mal que je leur avois fait. J'entrai même en colère contre moi, pour les désordres dont j'étois cause ; & cela fit qu'émue de compassion, je leur découvris un jour la résolution que j'avois prise de m'enfuir.

Mais hélas! comment vous ſauver s'écrièrent-ils tous; ſe jettant à mon col, & me baiſant les mains : votre maiſon de toutes parts eſt aſſiégée d'eau; & le danger paroît ſi grand, qu'indubitablement ſans un miracle, vous & nous ſerions déja noyés.

Quoi donc, interrompis-je notre hiſtorienne, la contrée des Amans eſt-elle ſujette aux inondations? Il le faut bien dire, me répliqua-t-elle; car l'un de mes amoureux (& cet homme ne m'auroit pas voulu tromper puiſqu'il m'aimoit), m'écrivit que du regret de mon départ il venoit de répandre un océan de pleurs. J'en vis un autre qui m'aſſura que ſes prunelles, depuis trois jours, avoient diſtillé une ſource de larmes; & comme je maudiſſois pour l'amour d'eux l'heure fatale où ils m'avoient vue, un de ceux qui ſe comptoient du nombre de mes eſclaves, m'envoya dire que la nuit précédente ſes yeux débordés avoient fait un déluge. Je m'allois ôter du monde, afin de n'être plus la cauſe de tant de malheurs, ſi le courier n'eût ajouté enſuite, que ſon maître lui avoit donné charge de m'aſſurer qu'il n'y avoit rien à craindre, parce que la fournaiſe de ſa poitrine avoit deſſéché ce déluge. Enfin vous pouvez conjecturer que le royaume des Amans doit être bien aquatique, puiſqu'entr'eux ce n'eſt pleurer qu'à

demi, quand il ne ſort de deſſous leurs paupières que des ruiſſeaux, de fontaines, & des torrens.

J'étois fort en peine de quelle manière je me ſauverois de toutes ces eaux qui m'alloient gagner : mais un de mes amans qu'on appelloit le Jaloux, me conſeilla de m'arracher le cœur, & puis, que je m'embarquaſſe dedans ; qu'au reſte, je ne devois pas appréhender de n'y pouvoir tenir, puiſqu'il y en tenoit tant d'autres ; ni d'aller à fond, parce qu'il étoit trop léger ; que tout ce que j'aurois à craindre, ſeroit l'embraſement, d'autant que la matière d'un tel vaiſſeau étoit fort ſujette au feu : que je partiſſe donc ſur la mer de ſes larmes, que le bandeau de ſon amour me ſerviroit de voile, & que le vent favorable de ſes ſoupirs, malgré la tempête de ſes rivaux, me pouſſeroit à bon port.

Je fus long-tems à rêver comment je pourrois mettre cette entrepriſe à exécution. La timidité naturelle à mon ſexe m'empêchoit de l'oſer ; mais enfin l'opinion que j'eus que ſi la choſe n'étoit poſſible, un homme ne ſeroit pas ſi fou de la conſeiller, & encore moins un amoureux à ſon amante, me donna de la hardieſſe.

J'empoignai un couteau, me fendis la poitrine : déja même avec mes deux mains je fouillois dans la plaie, & d'un regard intrépide je

choisissois mon cœur pour l'arracher, quand u jeune homme qui m'aimoit, survint. Il m'ôta l fer malgré & moi, & puis me demanda le moti de cette action qu'il appelloit désespérée. Je lui en fis le conte; mais je restai bien surprise, quand un quart-d'heure après, je sus qu'il avoit déféré le Jaloux en justice. Les magistrats néanmoins qui peut-être craignirent de donner trop à l'exemple, ou à la nouveauté de l'accident, envoyèrent cette cause au parlement du royaume des Justes. Là il fut condamné, outre le bannissement perpétuel, d'aller finir ses jours en qualité d'esclave, sur les terres de la république de Vérité; avec défenses à tous ceux qui descendront de lui auparavant la quatrième génération, de remettre le pied dans la province des Amans; même il lui fut enjoint de n'user jamais d'hyperbole, sur peine de la vie.

Je conçus depuis ce tems-là beaucoup d'affection pour le jeune homme qui m'avoit conservée; & soit à cause de ce bon office, soit à cause de la passion avec laquelle il m'a servie, je ne le refusai point, son noviciat & le mien étant achevés, quand il me demanda pour être l'une de ses femmes.

Nous avons toujours bien vécu ensemble, & nous vivrions bien encore, s'il n'avoit tué,

comme je vous ai dit, un de mes enfans par deux fois, dont je m'en vais implorer vengeance au royaume des philoſophes.

Nous étions Campanella & moi fort étonnés du grand ſilence de cet homme; c'eſt pourquoi je tâchai de le conſoler, jugeant bien qu'une ſi profonde taciturnité étoit fille d'une douleur très-profonde; mais ſa femme m'en empêcha. Ce n'eſt pas, dit-elle, l'excès de ſa triſteſſe qui lui ferme la bouche, ce ſont nos loix qui défendent à tout criminel cité en juſtice de ne parler que devant les juges.

Pendant cet entretien, l'oiſeau avançoit toujours pays, comme je fus tout étonné d'entendre Campanella d'un viſage plein de joie & de tranſport s'écrier: ſoyez le très-bien venu, le plus cher de tous mes amis: allons, meſſieurs, allons, continua ce bon homme, au-devant de monſieur Deſcartes; deſcendons, le voilà qui arrive, il n'eſt qu'à trois lieues d'ici. Pour moi, je demeurai fort ſurpris de cette ſaillie; car je ne pouvois comprendre comment il avoit pu ſavoir l'arrivée d'une perſonne de qui nous n'avions point reçu de nouvelle. Aſſurément, lui dis-je, vous venez de le voir en ſonge. Si vous appellez ſonge, dit-il, ce que votre ame peut voir avec autant de certitude, que vos yeux le jour quand il luit, je le con-

feſſe. Mais, m'écriai-je, n'eſt-ce pas une rêverie, de croire que M. Deſcartes, que vous n'avez point vu depuis votre ſortie du monde de la terre, eſt à trois lieues d'ici, parce que vous vous l'êtes imaginé ?

Je proferois la dernière ſyllabe, quand nous vîmes arriver Deſcartes. Auſſi-tôt Campanella courut l'embraſſer ; ils ſe parlèrent long-temps ; mais je ne pus être attentif à ce qu'ils ſe dirent réciproquement d'obligeant, tant je brûlois d'apprendre de Campanella ſon ſecret pour deviner. Ce philoſophe qui lut ma paſſion ſur mon viſage, en fit le conte à ſon ami, & le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. Deſcartes ripoſta d'un ſouris, & mon ſavant précepteur diſcourut de cette ſorte. Il s'exhale de tous les corps des eſpèces, c'eſt-à-dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or, ces images corporelles qui voltigent en l'air, conſervent toujours, malgré leur agitation, la figure, la couleur, & toutes les autres proportions de l'objet dont elles parlent ; mais comme elles ſont très-ſubtiles & très-déliées, elles paſſent à travers nos organes ſans y cauſer aucune ſenſation : elles vont juſqu'à l'ame, où elles s'impriment à cauſe de la délicateſſe de ſa ſubſtance, & lui font ainſi voir des choſes très-éloignées que les ſens ne peuvent appercevoir :

ce qui arrive ici ordinairement, où l'esprit n'est point engagé dans un corps formé de matière grossière comme dans ton monde. Nous te dirons comment cela se fait, lorsque nous aurons eu le loisir de satisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir; car assurément tu mérites bien qu'on ait pour toi la dernière complaisance.

*Fin des voyages de Cyrano.*

# TABLE

## DES VOYAGES IMAGINAIRES

Contenus dans ce Volume.

*Avertissement de l'Éditeur.*

*Livre premier*, Page 1

*Livre ſecond*, 30

*Livre troiſième*, 56

*Livre quatrième*, 84

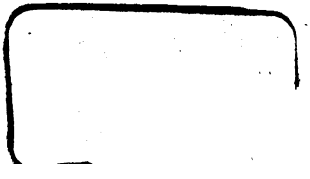
HISTOIRE DE CYRANO DE BERGERAC.

*HISTOIRE comique des État & Empire de la Lune*, 115

*Hiſtoire comique des État & Empire du Soleil*, 253

*Hiſtoire des Oiſeaux*, 353

*Plaidoyer fait au Parlement des Oiſeaux*, 372

*Fin de la Table.*

SEP 2 0 1966